3 1761 05976877 0

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Mrs. D.C. Meyers

NEMROD & CIE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LES BATAILLES DE LA VIE

Serge Panine, *ouvrage couronné par l'Académie française,* 164e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Le Maître de Forges, 280e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

La Comtesse Sarah, 182e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Lise Fleuron, 120e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. 3 fr. 50

La Grande Marnière, 168e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Les Dames de Croix-Mort, 104e ÉDITION. — 1 volume grand in-18 . . . . . 3 fr. 50

Volonté, 130e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. 3 fr. 50

Le Docteur Rameau, 114e ÉDITION. — 1 volume grand in-18. . . . . 3 fr. 50

Dernier Amour, 100e ÉDITION. — 1 vol. grand in-18 . . . . . 3 fr. 50

Dette de Haine, 80e ÉDITION. — 1 vol. gr. in-18. . 3 fr. 50

Noir et Rose, 78e ÉDITION. — 1 vol. grand in-16. 3 fr. 50

L'Ame de Pierre, 1 volume grand in-16. Illustrations de E. BAYARD . . . . . 3 fr. 50

THÉATRE

Régina Sarpi, drame en cinq actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

Marthe, comédie en quatre actes. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

Serge Panine, pièce en cinq actes. — 1 volume grand in-18 . . . . . 2 fr. »

Le Maître de Forges, pièce en quatre actes et cinq tableaux. — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

La Comtesse Sarah, comédie en cinq actes (*Gymnase*). — 1 volume grand in-18 . . . . . 2 fr. »

La Grande Marnière, drame en huit tableaux (*Porte-Saint-Martin*). — 1 volume grand in-18. . . . . 2 fr. »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y com-
Paris la Suède et la Norvège.

S'adresser, pour traiter, à M. PAUL OLLENDORFF, éditeur, 28 *bis*, rue de Richelieu, Paris.

ES BATAILLES DE LA VIE

NEMROD & CIE

PAR

GEORGES OHNET

CINQUANTE-SEPTIÈME ÉDITION

396134
3.9.41

PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1892

Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Cent huit exemplaires numérotés à la presse :

3 exemplaires sur papier de Chine (1 à 3);
5 exemplaires sur papier impérial du Japon (4 à 8);
100 exemplaires sur papier de Hollande (9 à 108).

NEMROD & Cie

I

Dans la cour d'honneur du château de la Chevrolière, le mail de Sélim Nuño attendait les invités du maître pour les conduire au rendez-vous de chasse. Les gardes étaient partis d'avance, avec les rabatteurs, conduisant les chiens et portant les fusils des tireurs. C'était le 1er septembre, jour de l'ouverture, et, dans le ciel radieux, le soleil répandait des rayons de flamme. Midi venait de sonner à la grande horloge placée dans le campanile qui surmonte le pavillon du centre. Les portes du vestibule furent ouvertes par les valets de pied en livrée noire, et, sur le perron, les hôtes de Sélim parurent. Deux femmes, l'une, Mlle Nuño, très simple, blonde aux yeux bruns, à la bouche sérieuse et à l'air doux, l'autre, Mme del Péral, vêtue d'une courte jupe de tartan, bottée de cuir jaune, coiffée d'un petit feutre à plumes de coq de bruyère, charmante avec ses cheveux noirs serrés dans un catogan,

ses yeux d'Arabe et ses lèvres rouges, et neuf hommes, tous classés parmi les grands fusils parisiens. C'étaient le prince de Faucigny, le brillant orateur de la droite, Burat l'avocat, le beau Gaston Francfort, neveu de Sélim, et qui a épousé la richissime et unique héritière de l'américain Samuel Flauston, le petit baron Trésorier, le comte de Brucken, et les trois boscards de la maison : La Brède, du Tremblay, et le roi du tir aux pigeons, le fameux Jacques de Termont. Nuño, énorme dans son costume clair, montrant des mollets monstrueux, fit signe au mail d'avancer, et, se tournant vers sa fille :

— Alors, tu ne nous accompagnes pas?

— Non, mon père. J'irai peut-être vous retrouver pour le goûter.

— Prends le panier et les poneys... Nous nous arrêterons à la Croix de pierre : c'est à l'ombre, dans un endroit charmant...

Il s'approcha d'Esther, et d'un air suppliant :

— Tu devrais venir à cause de la comtesse... Tu comprends, toute seule au milieu de tant d'hommes...

— Cela ne la gêne pas, puisqu'elle va chasser toute la journée avec vous, dit doucement la jeune fille.

— Enfin, tu me ferais plaisir...

— Alors, mon père, c'est bien : j'irai.

— Tu es une bonne petite! dit Nuño avec chaleur. Il prit sa fille par la taille, l'embrassa tendrement, et revenant à ses invités :

— Comtesse, nous partons.

La jolie brune cambra sa fine taille, donna deux

petits coups secs sur sa jupe, frappa de son talon ferré la pierre du perron, et dit :

— Quand vous voudrez.

— Montez le premier, mon cher comte, puisque vous avez la bonté de nous conduire.

Les échelles de fer étaient dépliées. Le comte Hubert de Brucken, grand et beau garçon au teint coloré, à la barbe blonde, escalada vivement le mail, tendit la main à la charmante chasseresse, l'installa à côté du siège, à la place d'honneur, et prit les quadruples guides de l'attelage. Les chasseurs s'étaient casés sur les banquettes de l'impériale, les valets de pied grimpèrent derrière; le cocher anglais de Sélim, qui devait ramener la voiture, monta dans l'intérieur, le tuba fit entendre sa fanfare, et la lourde voiture enlevée par ses quatre chevaux, décrivit autour de la pelouse un demi-cercle irréprochable, passa la grille et s'engagea dans la grande avenue. Sur le perron, Esther la suivit un instant du regard, puis lentement elle descendit dans le jardin à la française qui s'étendait derrière le château.

Maintenant qu'elle était seule, une teinte de mélancolie assombrissait son visage. Elle marchait la tête penchée, frappant légèrement du bout de son ombrelle les tiges de buis qui bordaient l'allée. Qui l'aurait vue ainsi n'aurait pu croire qu'il avait devant les yeux la fille unique, choyée et gâtée du richissime Nuño. C'est qu'au milieu du grand luxe où la faisait vivre son père, elle n'était point heureuse. Depuis dix ans que sa mère était morte, Esther avait continué à habiter

l'hôtel paternel. Pour l'élever et l'instruire, le financier avait fait choix d'une excellente personne qui lui avait été recommandée par la princesse de Stolberg, et qui se nommait Mlle Faverger. Ce n'avait pas été sans peine que Nuño avait obtenu que la protégée de la princesse entrât chez lui. Elle était catholique et ne se souciait point de vivre dans une famille juive. Mais Esther était si gentille, et Sélim se montrait si pressant que Mlle Faverger avait cédé. Pour une femme ayant moins de tact et de droiture que l'institutrice, la situation n'eût pas laissé d'être périlleuse. S'emparer de ce jeune esprit, lui communiquer sa croyance eût été bien facile. Dès le premier jour, Esther s'était attachée à Mlle Faverger, et l'avait attachée à elle. L'orpheline, en deuil de sa mère, avait aimé cette bonne et tendre fille qui pleurait en la voyant pleurer. Une communion d'idées et de sentiments complète s'était promptement établie entre elles. L'esprit d'Esther s'était ouvert comme son cœur, et, en échange de l'instruction que Mlle Faverger lui donnait, elle lui avait rendu une solide affection. Un seul sujet n'était jamais abordé par la maîtresse devant son élève : c'était celui de la religion. Un jour, cependant, Esther avait dit à son institutrice :

— Mademoiselle, comment se fait-il qu'avant de me mener au temple, vous alliez toute seule à l'église?

— Mon enfant, avait répondu Mlle Faverger, c'est que je suis catholique et que vous êtes juive.

— Alors, votre Dieu n'est pas le mien?

— Si, ma chère fille. Il n'y a qu'un Dieu, et celui

que je prie est le même que celui que vous priez.

— Alors, pourquoi ne m'emmenez-vous pas prier avec vous, au lieu de venir prier avec moi?

Devant cette logique de l'enfance, la brave fille était restée un instant embarrassée, et, ne trouvant pas dans son esprit un argument à fournir à son élève, elle l'avait cherché dans son cœur.

— La religion que vous suivez, ma chérie, avait-elle dit, est celle de votre mère. Vous voyez qu'il faut lui demeurer attachée. Elle vous apprendra, comme la mienne, à être bonne et généreuse. Tous les cultes sont excellents quand on en observe fidèlement les prescriptions, et entre eux il y a bien peu de différences. Ils sont tous fondés sur la morale, ils enseignent la haine du mal et l'amour du bien; et que vous soyez juive ou chrétienne, si vous êtes une tendre, obéissante et respectueuse petite fille, vous êtes sûre d'aller dans le ciel.

— Alors, en suivant ma religion, avait demandé l'enfant, je reverrai maman et je ne serai pas séparée de vous?

— Certainement, ma chérie.

— Bien, alors c'est tout ce que je veux.

Mlle Faverger, très émue par cette tendre et naïve déclaration, embrassa Esther, et jamais la fille de Nuño ne fit une nouvelle tentative pour reprendre cet entretien. Trop intelligente pour se contenter de l'explication qui lui avait été fournie par son institutrice, elle sentait qu'une difficulté pouvait naître de son insistance. Pour la première fois, Mlle Faverger n'avait

pas répondu clairement à une demande et avait manifesté de l'embarras. Que cachait cette obscurité? Que révélait cet embarras? L'enfant ne le cherchait point. Il lui suffisait que son institutrice parût éprouver de la gêne, pour qu'elle écartât d'elle-même le sujet qui devait la lui causer.

Tant qu'Esther avait été une enfant, sa vie s'était écoulée droite et facile auprès de Mlle Faverger. Les deux femmes habitaient une aile de l'hôtel de l'avenue Friedland. Elles avaient leurs domestiques, leurs voitures. Tout un train de maison indépendant de celui de Nuño. Jamais, jusqu'à seize ans, la fille du banquier ne se mêla d'une façon quelconque à l'existence de son père. Elle allait, tous les matins, le voir dans son cabinet, avant qu'il partît pour le bureau. Tous les soirs, avant dîner, il venait rendre à sa fille sa visite, pendant un temps qui variait de dix minutes à une heure. Il s'asseyait dans le salon d'Esther, causait avec elle et son institutrice, s'informait de ses désirs, de ses besoins, se renseignait sur ses études, se faisait raconter ce qu'elle avait remarqué pendant sa promenade quotidienne. Il prenait sa fille sur ses genoux, et de sa voix rocailleuse, car il n'avait jamais pu corriger son rude accent portugais, il lui disait des tendresses. Les instants que ce terrible manieur d'argent passait avec l'enfant étaient les plus heureux de sa journée. Il prenait là un bain de sérénité, de douceur et d'innocence. Il se lavait des impuretés de sa vie d'affaires. Il abandonnait ses ambitions, ses soucis, ses craintes, il devenait un brave homme et un bon père. Il oubliait le

monde de la Bourse et des plaisirs, les gens qu'il avait dépouillés le matin, et les filles qui allaient le dépouiller le soir. Ceux qui ne connaissaient que sa figure sombre et impassible ne l'auraient pas reconnu riant et s'épanouissant sous les baisers de l'enfant.

Il était plein d'égards pour Mlle Faverger, d'abord parce qu'il lui reconnaissait un réel mérite, ensuite parce qu'elle était la grande favorite d'Esther. Il n'avait qu'un seul grief contre l'institutrice : son horreur de la voiture et son amour de la promenade à pied. Périodiquement il les lui reprochait, mais toujours sans succès. La querelle commençait presque toujours ainsi :

— Eh bien! vous avez encore été vous crotter sur le pavé aujourd'hui?...

— Vous nous avez rencontrées, mon père?...

— Oui, vers trois heures, au coin de la rue du Quatre-Septembre et de la rue de Richelieu, en sortant de la Bourse... Qu'est-ce que vous faisiez là, bras dessus, bras dessous?

— Monsieur, nous allions rue de la Banque, acheter de la soie pour une tapisserie.

— Rue de la Banque! Vous ne pouviez pas écrire au marchand?... Cet homme-là vous aurait apporté toute sa boutique ici.

— Sans doute, mais il fallait un but de promenade à Esther, et autant celui-là qu'un autre.

— Pourquoi, par un temps pareil, ne pas prendre le coupé?

— Mais, Monsieur, il ne pleuvait pas... Et il faut

marcher... Cette petite fille grandit, elle a besoin d'exercice et d'air... La voiture ne lui vaut rien.

— Les chevaux qui sont à votre disposition ne sortent jamais, ils meurent de gras fondu.

— Les cochers sont assez nombreux pour les promener...

— Mademoiselle, vous n'êtes pas raisonnable ! Cela me contrarie de savoir ma fille dans la rue par tous les temps... Quelle différence alors y a-t-il entre elle et la fille de mon concierge ?

— Aucune, sous le rapport de la santé, heureusement ! Mais si monsieur veut m'ordonner de ne plus sortir qu'en voiture, je me conformerai à sa volonté.

— Je le sais bien ! Mais ce n'est pas cela que je désire... Je souhaiterais que vous comprissiez... Ah !... Enfin faites comme il vous plaira.

Régulièrement la grande querelle se terminait ainsi. A cette hygiénique manière de vivre, Esther avait gagné de n'avoir jamais un rhume, et d'être grande et forte. Cette Portugaise, fille d'une mère et d'un père bruns comme la nuit, était blonde. Nuño disait quelquefois :

— Comment as-tu fait ton compte pour être si blanche, avec des ascendants si noirs ? Bah ! le diamant, après tout, est du charbon.

Esther vécut exclusivement avec Mlle Faverger, elle ignora du monde tout ce qui est bassesse et corruption. Elle savait que son père était banquier et qu'un grand luxe régnait dans sa maison. Mais comment gagnait-il de l'argent ? C'était pour elle un problème

dont la solution demeurait mystérieuse. Elle entendait souvent parler de la Bourse, et elle comprenait que c'était un lieu où se faisaient des affaires. Mais quelles affaires? Elle aurait été bien embarrassée de le dire. L'existence dissipée de Sélim, très lancé dans le monde où l'on s'amuse, était également murée pour elle. Resté veuf à quarante ans, le financier avait sincèrement regretté sa femme. Mais le courant de la vie de plaisir l'avait pris, et il s'était laissé emporter par sa passion pour les femmes en vedette. Il avait eu une liaison à grand tapage, avec la belle Fontenoy, qu'il avait magnifiquement entretenue; puis il l'avait abandonnée pour Clémence Villa, dont les succès au théâtre flattaient sa vanité. Il avait, pendant dix ans, été un des rois de la galanterie parisienne. Et gros, laid, commun, on savait ce que ses fredaines lui coûtaient. Mais jamais il n'avait regretté d'avoir payé très cher une femme. Quand il avait fait une folie, il se rattrapait à la Bourse, dans la semaine. Et cette habitude était si connue que chaque fois qu'un nouveau caprice entraînait Nuño, le monde financier tremblait.

Cependant, si sérieusement qu'il eut été pris par une maîtresse, jamais il n'avait dérangé l'apparence de régularité de sa vie ordinaire. Il avait continué à rentrer avenue Friedland avant le dîner, pour passer quelques instants avec sa fille. On l'avait vu laisser Clémence Villa, aux premiers temps de sa passion, pour courir chez lui embrasser Esther. Brusquement, à cinquante ans, après une grosse discussion avec la belle Mrs Olifaunt, il se rangea, et, comme sa fille

avait dix-huit ans, il manifesta le désir qu'elle tînt sa maison. Du jour au lendemain, Esther passa de la tutelle de Mlle Faverger à l'autorité absolue, et sans embarras, avec une grâce simple et aisée, elle prit la place que sa mère avait laissée vide. Pour Sélim, ce fut comme un renouveau. Il eut un moment de joie extatique devant la métamorphose de cette enfant en femme. Il trouva du plaisir à passer la soirée chez lui, et il triompha en conduisant Esther dans le monde. Elle y fut très promptement remarquée. Unique héritière de Nuño et charmante, il n'en fallait pas tant pour attirer autour d'elle une cour d'adorateurs. Elle accueillit chacun et n'encouragea personne. Elle alla au bal parce que son père était heureux de l'y voir danser. Elle reçut les amis de son père, en petit comité et en grand gala, avec une affabilité parfaite. Et il parut probable que l'enthousiasme de Nuño pour sa fille serait le plus vif qu'il aurait jamais éprouvé. Il la couvait des yeux, la trouvant élégante dans ses mouvements, avec une grâce un peu réservée qui lui donnait l'air aristocratique. Il se disait : « Elle est née princesse! Qui sera jamais digne d'elle? »

En six mois, une douzaine de prétendants se mirent sur les rangs. C'était la fleur du monde financier. Il y avait des comtes, et jusqu'à des ducs qui portaient des noms de villes allemandes, et dont les titres arrivaient tout fraîchement de Rome. Ils étaient pimpants, riches. Tous furent repoussés, mais ils ne se découragèrent pas. Nuño avait répondu à chacun que sa fille était

encore trop jeune. On pouvait donc tout espérer de l'avenir. En attendant, Esther subissait les exigences du monde sans empressement, mais sans ennui, et se délassait d'un dîner ou d'un bal en marchant à pied avec Mlle Faverger. De bonnes soirées étaient celles où son père lui donnait sa loge pour l'Opéra ou pour les Français, avec l'autorisation d'y emmener son institutrice. C'était lorsque Nuño était pris par quelque corvée administrative ou quelque réception officielle. Alors la grave Esther redevenait enfant, elle se faisait servir à dîner chez Mlle Faverger, et, dans ce tête-à-tête, se mettait en frais pour plaire plus que quand elle recevait la fleur du monde parisien. Puis, sitôt le dîner fini, elle partait avec sa vieille amie, afin de ne rien perdre du spectacle; et durant toute la soirée c'étaient des attentions et des grâces tendres qui touchaient jusqu'aux larmes l'excellente femme.

Esther avait régné sur le cœur de son père, pendant une année, sans rivale. Puis Sélim, les premières jouissances de son foyer restauré ayant été savourées, avait été repris d'un caprice, mais très nouveau, et d'autant plus sérieux que c'était dans le monde où il menait sa fille que ce caprice était né. A une soirée chez l'ambassadeur de Portugal, Nuño avait rencontré, à la fin de l'hiver, une charmante femme, veuve d'un attaché d'ambassade, riche, bien née, ayant une très bonne réputation, et qui s'était empressée auprès d'Esther, sans paraître remarquer l'impression qu'elle avait produite sur le banquier. La comtesse Manuela del Péral, artiste, faisant de la peinture agréablement, chantant

à ravir, était entrée du premier coup dans les bonnes grâces d'Esther. La jeune fille, qui se liait difficilement, accueillit tout de suite la jeune veuve dans son intimité. Fait plus surprenant : Manuela plut à Mlle Faverger, et conquit sa sympathie comme elle s'était emparée de celle d'Esther. Elle se montra aussi simple, aussi gaie qu'il fallait l'être pour devenir l'amie de Mlle Nuño. Et, avant même d'avoir pu s'aviser qu'elle était menacée d'invasion, la jeune fille était au pouvoir de l'ennemi. Le désir d'avoir une compagne jeune, la facilité de parler la langue maternelle, tel fut l'apport d'Esther dans sa liaison avec la jolie Portugaise. Celui de Manuela fut une souplesse de caractère merveilleuse, une verve intarissable et la volonté bien arrêtée de s'implanter dans la maison Nuño.

Pendant six mois, l'amitié de la jeune fille et de la jeune femme ne fut traversée par aucun incident. La délicieuse Manuela venait tous les jours prendre Esther et l'emmenait avec elle à la promenade, aux ventes de charité, aux expositions dans les magasins. Ce fut la période d'instruction sociale d'Esther. Elle découvrit là, dans le mouvement parisien, tout ce qu'elle ignorait, tout ce que la sage Mlle Faverger lui avait caché. Avec son intelligence très vive et une pénétrante faculté de jugement, elle se rendit compte des compromissions morales, des corruptions élégantes, des vicieuses lâchetés dont se compose la bienséance mondaine. Elle vit que des femmes, dont on nommait tout haut les amants, continuaient à être

reçues parce que leurs maris, complaisants ou aveugles, les accompagnaient partout. Elle comprit que les financiers qui volent leurs actionnaires ne sont poursuivis que quand ils ont la sottise de se ruiner ou n'ont pas au pouvoir de puissants protecteurs. Elle apprit que les naïfs qui font des dettes mesquines s'enfoncent, en une seule saison, et que ceux qui doivent des sommes énormes se soutiennent toute la vie. Elle s'aperçut que le mensonge, l'hypocrisie, la méchanceté, sont, pour la bataille de la vie, les pièces de l'armure portée par l'homme civilisé, et que le malheureux qui se présente loyal, bon, désintéressé, est aussi menacé qu'un naufragé qui tombe au milieu de tribus cannibales. Elle conçut un mépris de premier ordre pour l'humanité en général, se replia sur elle-même avec prudence, sentant bien que sa droiture naturelle l'exposait sinon à de graves dangers, au moins à de sérieux mécomptes. Elle commença à regarder autour d'elle avec défiance, ce qu'elle n'avait jamais fait, et le premier fruit de son expérience lui parut très amer.

Elle était, depuis une quinzaine, installée à Deauville avec son père, Mme del Péral et Mlle Faverger, dans la magnifique villa que Nuño possède sur la plage, lorsqu'un jour, rentrant plus tôt qu'on ne l'attendait, elle pénétra dans la chambre de son amie, qui était restée sous prétexte de migraine. Manuela, qu'elle avait laissée étendue sur une chaise longue lisant languissamment le livre nouveau, n'était pas chez elle. Esther, étonnée, traversa la chambre, et sor-

tit sur la terrasse, pensant que Manuela avait peut-être voulu respirer l'air de la mer. La terrasse était vide. Comme la jeune fille s'arrêtait un instant, avant de continuer sa recherche, un bruit de voix, dans un salon voisin, attira son attention. Elle se dirigea vers la porte-fenêtre qui était ouverte, écarta un store flottant devant l'entrée et resta stupéfaite, immobile, terrifiée, en apercevant son amie dans les bras de son père. La Portugaise était adossée à la cheminée, et Sélim l'enlaçait, sans qu'elle fît de résistance, effleurant de sa grosse figure basanée le visage souriant de la jeune femme. Ils étaient l'un et l'autre trop occupés pour songer qu'Esther pouvait revenir une heure plus tôt, les chercher et les surpendre. La jeune fille, pâle et bouleversée, laissa retomber le rideau léger, et lentement se retira chez elle. C'était sa première déception, et ce ne devait pas être la dernière.

Mme del Péral, entrée en conquérante dans la maison Nuño, ne s'était pas tenue pour satisfaite. A sa suite, peu à peu, elle y avait introduit des alliés. Le plus important était le comte Hubert de Brucken, petit-fils du banquier Lévi Siméon, qui, un instant sous Louis-Philippe, avait été le roi de la finance. Créé comte pour services rendus, le vieux banquier avait acheté la terre de Brucken, en Alsace, et depuis deux générations le nom de Siméon avait disparu. Hubert, grand chasseur, beau convive, fin connaisseur en chevaux, s'était dès le premier jour concilié la faveur de Nuño en lui donnant d'utiles conseils pour son élevage. Depuis que le jeune homme s'occupait

des entraîneurs et des jockeys du financier, la casaque jaune et violette avait attrapé la veine et triomphé dans plusieurs importantes épreuves. Nuño, dont l'écurie de courses était le grand luxe et qui savait calculer, avait compris promptement que quelques prix totalisés viendraient très avantageusement en décompte des dépenses considérables qu'il faisait pour ses étalons et ses poulinières. Son amour-propre de plus avait été singulièrement flatté de voir ses chevaux remporter des victoires. Il était tellement de règle que ses couleurs ne se montraient jamais au poteau d'arrivée, que, conseillé sûrement par Hubert, il avait réalisé des sommes considérables en pariant pour ses outsiders. Il occupait maintenant les journaux de sport, et les bookmakers se défiaient quand son nom paraissait sur le programme. Avec lui, on pouvait toujours craindre une surprise : un coup de fortune pour les preneurs audacieux, un coup de bas pour les porteurs de sacoche et les gentlemen de la cote.

Hubert, fort ruiné quand Mme del Péral lui avait fait connaître Sélim, avait dû profiter largement de l'heureuse chance de l'écurie Nuño. Mais on ne savait rien de ses opérations. Il se montrait fort mystérieux, et, s'il jouait, avait des hommes à lui qui prenaient ses ordres, de façon à ce qu'il ne parût jamais. Agé de trente-cinq ans, très grand, le teint coloré d'un Anglais, la barbe en éventail sur la poitrine, des épaules à porter un bœuf, c'était un très bel homme. Il avait été mêlé à une fâcheuse affaire quelques an-

nées auparavant au Petit-Cercle. Les valets de pied, en rangeant un soir la table de quinze, avaient découvert des jeux dont les figures et les as étaient marqués d'un signe presque imperceptible : un point de gomme arabique, placé sur la piqûre, permettait, au toucher, de reconnaître les cartes. Le comité informé s'était livré à une enquête. Un garçon de jeu avait été arrêté, et cinq ou six membres du club s'étaient vu fortement soupçonnés, sans qu'aucune preuve matérielle eût été relevée contre eux. Hubert de Brucken était du nombre. Un prince italien, dans les six mois qui avaient suivi, s'était brûlé la cervelle; un jeune baron très connu s'était expatrié. Quant à Hubert, il s'était battu deux fois en duel avec des collègues qui avaient manqué de cordialité, et les avait si grièvement blessés que toute froideur avait disparu des relations que chacun entretenait avec lui. Il est juste de dire qu'il avait été énergiquement soutenu par ses amis, qui étaient nombreux et bruyants, par ses parents, qui étaient fort respectables et très influents. Sa situation mondaine était donc restée intacte, et s'il avait eu de la fortune, chacun se fût montré sensible à sa sympathie.

Quand il avait rencontré Nuño, il était à la côte. Six mois après, il était remis à flot, et voguait, du vent plein sa voile. Il avait, dès le premier jour, témoigné à Esther beaucoup d'égards, et s'était conduit vis-à-vis d'elle avec tact. C'était une respectueuse familiarité, une sorte de camaraderie courtoise, bon enfant, et modérée, cependant, avec un goût parfait. La jeune

fille ne le trouvait pas déplaisant, et, voyant son père si engoué de lui, avait fait gracieux visage à ce nouveau favori. Mais à compter du jour où elle eut surpris les liens qui attachaient Nuño à Manuela, tout ce que la jolie Portugaise avait recommandé, patronné, devint suspect, et le comte Hubert fut mis à l'index. Il ne parut pas s'en rendre compte et continua à se montrer prévenant, pour la jeune fille, comme si rien n'eût modifié les sentiments qu'elle avait pour lui. Du reste, on eût dit que c'était une tactique concertée avec Mme del Péral, car elle avait vis-à-vis d'Esther l'attitude que M. de Brucken avait lui-même. Ils s'étaient entendus, sans doute. Et cet ensemble de conduite, cette unité de vues, cette complicité dans l'accaparement d'un homme riche, ouvraient sur leur caractère et sur leurs sentiments des jours tellement fâcheux que, si Esther avait eu assez d'expérience pour juger les choses et pénétrer les gens, elle eût conçu une bien plus grave défiance.

En même temps que Brucken redoublait de soins auprès de Nuño, Manuela entourait Esther d'une plus chaude tendresse. Elle ne pouvait pas douter qu'une indiscrétion n'eût mis son amie au fait de ses relations avec Sélim, mais elle feignait de ne point s'apercevoir du changement survenu dans l'attitude de la jeune fille. Elle se fit plus câline, plus douce, à ce point qu'Esther, malgré ses préventions, avait de la peine à résister à l'entraînement. On eût dit que la jolie Portugaise s'était donné pour tâche de dominer le père et de subjuguer la fille. Elle avait dû prévenir

Sélim de l'importante modification des sentiments d'Esther, car le père eut pendant quelques semaines des attitudes de chien battu qui navraient sa fille. Il avait l'air de lui demander pardon du souci qu'il lui causait et d'implorer de l'indulgence pour ses faiblesses. Il avait une façon de l'embrasser plus passionnée qu'autrefois, où Esther devinait des remords, des inquiétudes et un désir immense d'apaisement. Quand Manuela était chez lui, en présence de sa fille, et que celle-ci répondait froidement aux avances de son amie, Nuño était si visiblement malheureux qu'Esther avait pitié de lui, se reprochait d'être dure, mauvaise, et s'efforçait de faire meilleur accueil à la Portugaise. Alors le visage de Sélim s'illuminait; il regardait sa fille avec des yeux pleins de reconnaissance; il avait l'air de lui dire : « Oui, tu es mécontente, et tu ne te montres si gentille que par affection pour moi; mais si tu savais comme je t'en sais gré, et comme je te trouve une tendre, douce et chère enfant! » Esther poussait un soupir, et, moitié honteuse de ses concessions, qu'elle jugeait misérables, moitié contente d'avoir donné un peu de joie à son père, qu'elle condamnait d'être si faible, elle allait auprès de Mlle Faverger se retremper dans la tranquille, saine et indulgente innocence. Indulgente, certes, car l'excellente femme n'avait pas tardé à se rendre compte du trouble de son élève, en avait deviné les causes, et un jour que, dans une heure d'abandon désolé, Esther lui confiait sa peine, au lieu de la pousser à la révolte, elle l'avait encouragée à supporter l'épreuve avec patience.

— Votre père, mon enfant, avait-elle dit, a droit à votre respect quand même, et c'est mal agir que de le juger. Plus vous verrez le monde, et plus vous acquerrez la certitude qu'il faut savoir fermer les yeux sur les excès auxquels on ne peut porter remède. C'est un grand malheur pour vous de voir votre confiance trahie par une personne pour qui vous aviez de l'amitié. J'avoue que je me suis trompée autant que vous sur son compte... Mais, dans l'état actuel des choses, que pouvez-vous souhaiter? Que votre père régularise la situation et épouse Mme del Péral?

A ces mots, un embarras extrême se peignit sur le visage d'Esther. Elle rougit, et ses regards se détournèrent de ceux de Mlle Faverger. Comme elle gardait le silence, l'institutrice reprit :

— Préféreriez-vous donc que leurs relations se continuassent ainsi?

— A vous dire le vrai, répondit enfin la jeune fille avec effort, il me serait très pénible de voir Manuela occuper, dans cette maison, la place de ma mère... Je sais qu'il est très immoral qu'une telle liaison se continue sous mes yeux, et cependant la pensée d'avoir à subir ici l'autorité de Mme del Péral m'est tellement insupportable que je voudrais n'avoir pas à faire un choix. Ce n'est pas que le ressentiment m'emporte contre Manuela. Avant de savoir ce qu'elle a fait, on m'aurait parlé d'un mariage entre elle et mon père, que cette idée m'eût été tout aussi pénible... Cependant vous avez raison, et cette solution est la plus convenable.

— Comment l'amener?

— Il est impossible que l'initiative vienne de moi... Le sujet serait trop délicat à aborder. Mon père, seul, peut prendre une décision. Mais il ne décidera rien sans me consulter...

— Croyez-vous qu'il ait formé un tel projet?

— Lui, je n'en sais rien, mais elle, assurément. C'est une ambitieuse, et il lui reste peu de fortune...

— Laissons donc alors les événements marcher d'eux-mêmes. Vous interviendrez, quand l'occasion se présentera, et pour le bien de tout le monde.

Les événements avaient suivi leur cours naturel, mais aucune modification ne s'était produite dans la situation. Après la semaine des courses, Nuño, dont l'écurie avait été particulièrement brillante, s'était mis en route pour Paris et avait passé une semaine à mettre à jour les affaires de sa maison. Puis il s'était installé à la Chevrolière, dont il étrennait la chasse avec quelques fusils de choix. Voilà pourquoi, marchant lentement dans l'allée bordée de buis du parterre à la française, Esther était triste. Au lointain, pétillaient, de temps en temps, des coups de feu, comme si on eût fait la petite guerre. La jeune fille les écoutait distraitement. Elle revenait vers le château, lorsqu'une fenêtre de l'entresol s'ouvrit, et Mlle Faverger parut.

— Eh bien! Esther, vous entendez, dit-elle, le bruit que font nos chasseurs... Je pense que votre père sera content ce soir... Tout a l'air d'aller à son gré...

— Est-ce que vous restez chez vous, ma bonne

Faverger? dit la jeune fille, sans répondre à ce que lui disait son institutrice.

— Non, je descends. Attendez-moi là... Et comme nous y a engagées votre père, nous ferons avec le panier un tour dans le parc, du côté de la plaine...

— Si cela vous est agréable... Mais vous savez que je ne connais pas très bien les routes, et pas du tout les limites...

— Peu importe ! Si nous nous égarons, nous demanderons notre chemin...

— Vous n'ignorez pas que nous avons des voisins assez mal disposés...

— Que voulez-vous qu'ils disent à deux femmes? Est-ce que vous devenez peureuse?

— Non pas. Venez donc, et ayez la complaisance de prendre mon chapeau, dans ma chambre; moi je vais aux écuries donner ordre qu'on attelle.

II

Le château de la Chevrolière, situé dans le département de Seine-et-Marne, à huit lieues de Paris, à une demi-heure de la station de Lagny, entre Thorigny et Annet, est une belle construction de l'époque Louis XIII, placée sur une hauteur d'où elle domine les rives de la Marne et les coteaux de Lesche. Un parc de cent hectares, célèbre par ses admirables futaies, l'entoure, percé de larges avenues qui toutes aboutissent à un rond-point orné d'une table de granit nommé le « carrefour du Grand-Veneur ». Une petite rivière, qui descend d'un étang caché au milieu des bois, traverse la propriété et va se jeter dans la Marne, devant Chalifert. Donnée par Charles IX, après la Saint-Barthélemy, au marquis Hervé de Pont-Croix, qui s'était distingué par son zèle dans cette sanglante nuit, la terre de la Chevrolière est restée, depuis cette époque, dans la famille du terrible égorgeur des huguenots. Renversé à coups de canon, mis à sac par les lansquenets de Mayenne, à la suite d'un engagement avec les trou-

pes du Béarnais, pendant le siège de Paris, le château a été réédifié sur les plans de Jacques Debrosses, le célèbre architecte qui a construit le Luxembourg. Pillé pendant la Révolution, lorsque le marquis de Pont-Croix eut émigré, il a conservé cependant d'assez beaux vestiges de sa splendeur passée. Les cheminées de marbre sculpté du salon d'honneur et de la salle à manger ont été restaurées, les admirables panneaux, représentant des chasses, que des sauvages avaient tailladés à coups de sabre, ont eu leurs blessures pansées par des mains habiles. Les boiseries brûlées en partie, les plafonds troués de balles ont été refaits intelligemment. Tel qu'il se présente aujourd'hui, avec son mobilier ancien soigneusement reconstitué, il compte parmi les plus belles résidences des environs de Paris.

Jusqu'en 1887, le domaine était resté dans la famille de Pont-Croix. Le dernier marquis, Clément, avait dû s'en défaire à la suite du krack de l'Union, dans lequel la plus grande partie de sa fortune avait été engloutie. La liquidation désastreuse avait mis le jeune homme à la merci des marchands de biens, et, pour éviter une vente judiciaire qui eût été plus avantageuse, mais qui répugnait à sa fierté, M. de Pont-Croix avait donné pour onze cent mille francs, payés comptant, le château, le parc, quatre cent cinquante hectares de terres et bois, ne se réservant qu'une infime portion de cette propriété où il était né, où il avait vécu, et qu'il aimait. Cette portion, un lopin de quarante hectares attenant à l'ancien pavillon de la ré-

gie, nommé la Commanderie, s'étendait au bord de la Marne. C'était une espèce de lande, semée de petits bouquets d'arbres, bouleaux et sapins. Une herbe jaune, des genêts et des joncs pouvaient seuls pousser sur le terrain calcaire, toujours sec et chaud. Comme culture, c'était la plus mauvaise partie du domaine; comme chasse, c'était la meilleure. C'est pourquoi le marquis Clément l'avait gardée. Le pavillon, bâti en briques avec des chaînes de pierre aux angles, avait bonne façon encadré dans une hêtraie séculaire. Il était séparé de la propriété par une route, et touchait presque au village de Précigny. Une résidence charmante, simple, n'entraînant à aucuns frais, à l'abri des regards curieux; une garenne toujours abondamment pourvue de gibier, et la rivière au pied offrant ses berges grasses, plantées de saules, sous lesquels le bâteau de pêche était à l'ombre.

C'était là que depuis sa ruine le marquis vivait, loin du monde, choyé par une vieille bonne qui l'avait élevé, et qui faisait merveilleusement la cuisine, et servi par un unique valet, factotum précieux qui savait frotter les appartements, panser les chevaux, cultiver le potager, dresser les chiens, poser les verveux, et au besoin tirer un lièvre à l'affût, quand monsieur n'était pas là, et que Mlle Constance avait résolu de faire un pâté. Très gai, très coureur, un peu braconnier, mais dévoué à son maître jusqu'à la mort, Célestin était le parfait modèle du serviteur à tout faire, débrouillard et hardi, qui, dans l'ordre civil, répond au zouave, dans l'ordre militaire. Passer de

deux cent mille livres de rente à une somme qui n'excédait pas huit cents francs par mois, n'avoir pour tout luxe que les débris de son élégance passée, telle était la situation que, du jour au lendemain, le jeune M. de Pont-Croix avait dû affronter. Il s'y était résigné en galant homme et en homme d'esprit. Avec son petit revenu il aurait pu rester à Paris, se loger dans un petit appartement, et vivre de la vie du cercle. Cette gueuserie dorée lui répugna. Il donna sa démission du Jockey, de la rue Royale et de l'Union, avertit fièrement ses amis qu'il allait s'enterrer dans la banlieue, et que ceux qui voudraient le visiter seraient les bien reçus. Puis, emportant de quoi meubler élégamment sa bicoque, emmenant deux excellents chevaux, un pour la selle, l'autre pour la voiture, il s'installa à la Commanderie, avec sa cuisinière et son valet, décidé à prendre philosophiquement le temps ainsi qu'il venait.

Dès les premiers jours, il avait commencé à vivre comme il fallait pour ne pas mourir d'ennui dans ce désert : il avait sorti de la boîte une paire d'excellents fusils, avec lesquels il avait tué plus de pigeons qu'il ne lui restait de livres de rente, et s'était mis à chasser du matin jusqu'au soir. Ses quarante hectares, il le savait bien quand il les avait gardés, étaient encadrés dans la chasse de la Chevrolière, et le gibier, attiré par le sol sec et par les genêts, avait une propension à se porter vers la Commanderie. Aussitôt qu'il pleuvait, tous les lièvres venaient se gîter en bordure sur les pierrailles, sous les meurgés, dans les

buissons d'épines noires; les faisans gagnaient les oseraies de la Grande mare, où, en tout temps, ils trouvaient des mouches; toujours, dans les grandes bruyères, il y avait un ou deux chevreuils à tirer. Et Clément ne les ménageait point : rarement il manquait sa pièce, plume ou poil.

Ce redoutable chasseur, qui ne rentrait jamais le carnier vide, mangeait peu de gibier, et encore était-ce pour ne pas désobliger Mlle Constance, quand elle avait concoctionné quelque salmis digne d'un évêque, ou élaboré un pâté à la croûte irréprochable. De tout ce qu'il tuait, il nourrissait le village de Précigny, duquel la Commanderie dépendait, et faisait des cadeaux aux fermiers et petits propriétaires sur le terrain desquels il passait librement. Quant à son curé, il avait la délicate attention de l'approvisionner de poissons tous les vendredis, ce à quoi le digne homme était fort sensible. Les gens du pays, qui avaient connu M. de Pont-Croix tout petit, et l'appelaient, avec une respectueuse familiarité, M. Clément, trouvaient intéressante la pauvreté de ce gentilhomme qui vivait en rural au milieu d'eux. Ils lui avaient offert de le nommer maire, et très certainement ils l'auraient poussé au Conseil général. Mais Pont-Croix, qui avait renoncé à ses ambitions mondaines, n'entendait pas les remplacer par des visées électorales. Il n'était même pas conseiller municipal, et passait son temps soit à battre les champs et les bois, en compagnie de sa chienne Méta, une charmante épagneule blanche et noire, qui n'avait point sa pareille dans un département que

parcourent les meilleurs chasseurs de France, ou bien à pêcher dans son bateau, conduit par le fidèle Célestin, qui excellait à tendre une ligne à carpe ou à découvrir les trous à barbillons.

Quand le temps devenait mauvais, ou quand la vie en plein air l'avait lassé, il se cantonnait dans un atelier qu'il avait aménagé au second étage de son pavillon, et faisait de la peinture. Il ne s'ennuyait pas. Il acceptait des invitations dans les châteaux des environs, car il n'était point aigri par le malheur, et montrait volontiers sa belle et gracieuse figure halée par le vent et le soleil. Il portait aux maîtresses de maison, pour reconnaître leurs politesses, des bouquets d'orchidées, célèbres dans le département, que Célestin cultivait avec un art particulier, dans une toute petite serre, et, au jour de l'an, il envoyait à ses belles et fidèles amies de superbes paniers de bonbons. Il avait gardé de sa vie passée l'habitude de ne pas accepter une politesse sans la rendre. Et ses pralines et ses chocolats étaient reçus avec attendrissement, parce qu'on savait combien était rare chez lui l'argent que ces futilités avaient coûté.

Néanmoins il avait toujours grande mine, et quand il passait dans son phaëton, sur la route, avec Célestin en livrée derrière lui, on ne l'aurait pas pris pour un pauvre diable. Il avait trente-trois ans; sa taille n'était pas très élevée, mais fort bien prise. Passionné pour tous les exercices du corps : grand tireur d'armes, excellant à la paume, remarquable au polo, et ramant, pendant des heures, au soleil, sans faiblir, il

s'était fait ainsi des muscles de fer. Il avait pendant dix ans conduit tous les cotillons du grande monde, et on se souvient encore de ce bal travesti chez la princesse de Faucigny où il avait paru sous le costume de Roméo, avec ses armes brodées sur la cuisse gauche de son maillot gris, le corps serré dans un pourpoint de velours de Gênes vieux rose, une perruque blonde flottant sur les épaules, et avec ses yeux noirs, sa barbe blonde, un peu floconneuse, mâle et beau comme dut l'être l'époux de Juliette.

Il était toujours beau, mais il était un peu plus grave. La douceur des traits s'était effacée. On voyait qu'il avait souffert. Généralement on le trouvait mieux. Les femmes raffolaient de ce Pont-Croix virilisé par le malheur. S'il avait voulu, il aurait pu se consoler de sa ruine par d'étonnantes bonnes fortunes, ou épouser une fille extrêmement riche. Mais il était rebelle au mariage. Sa tante, dont il n'était malheureusement pas l'héritier, la comtesse de Prameillan, lui avait trouvé une Américaine fabuleusement dotée, contrairement à l'habitude de ces jeunes misses, qui n'ont jamais de grande fortune qu'à la mort de leurs parents. Il avait repoussé la proposition et n'avait même pas voulu voir la candidate. Au château d'Hermières, l'année précédente, pendant le dîner et la soirée qui suivirent une chasse où il avait tué, pour sa part, deux cents pièces, il avait produit sur la ravissante baronne de Sauveranges, veuve sans enfants et toute jeune, une impression tellement vive, par sa bonne humeur et sa grâce, qu'elle avait remué ciel et terre

pour tâcher de le faire attirer à Paris par des amis, afin de le revoir. Il s'était refusé à rentrer dans sa bonne ville.

— Tu ne veux pourtant pas y revenir à la tête d'une armée, et la livrer aux horreurs du pillage pour te venger de t'y être laissé plumer? lui avait dit son cousin, le baron de Préfont. Pourquoi boudes-tu les gens, et repousses-tu les occasions?

— Je ne boude pas les gens, avait répondu Clément, puisque je vais chez toi, à Quincy, tous les ans au moins trois fois, pour te tirer tes chevreuils, et je ne repousse pas les occasions, puisque cette aimable petite baronne de Sauveranges a eu le loisir de causer et de danser avec moi, quoique j'eusse, ce soir-là, six lieues dans les mollets, ayant conduit tout le temps l'aile marchante.. Mais si je suis obligé d'aller chez vous pour vous tuer votre gibier et en plus épouser vos invitées, c'est beaucoup demander à un pauvre homme.

— Elle ne te plaît pas, alors?

— Mais non, elle ne me plaît pas. Elle a cent mille francs de rente. Tu voudrais que moi, Clément de Pont-Croix, qui m'en suis fait croquer deux cents, comme un nigaud, la clique de la Bourse, j'essayasse de me refaire, si mesquinement, par un mariage? Et avec une veuve, encore! Pourquoi pas une vieille fille?

— Alors il n'y a rien espérer de toi?

— Rien du tout. Je suis très heureux. Je vis en été avec mes anciens amis, comme si rien ne m'était arrivé de fâcheux. Les maîtres ne me traitent pas du tout en décavé, et les domestiques ont encore des égards.

En hiver, je mène l'existence la plus active : j'évite la chaleur mortelle des cercles, l'ennui affreux des premières, et la monotonie somnifère des dîners à grand tralala. Le soir, quand il a plu toute la journée, je médite sur le sens de la vie, et je trouve que les écrivains pessimistes sont de purs crétins, car l'existence, même après les revers que j'ai subis, est pleine de bonnes heures. Je me couche avec les poules, et je me lève avec les coqs, je n'ai pas une minute le temps de m'ennuyer, et quand j'ai abattu une douzaine de lapins, panachée d'un gros lièvre et d'une paire de faisans, je m'estime aussi satisfait que si j'avais eu la grande série au baccarat. Et le lendemain je n'ai pas mal à la tête. Ainsi, toi et les autres, ne me tourmentez pas. Laissez-moi jouir en paix de ma liberté : je l'aime et je ne lui ferai pas de traits pour une veuve !

Il était sincère en parlant ainsi : il se jugeait heureux. Ce qui contribuait à son bonheur, dans une large mesure, c'est que la Chevrolière ne trouvait pas d'acquéreur. La bande noire, qui avait fait une bonne affaire en achetant, voulait en faire une meilleure encore en revendant, et ses prétentions étaient énormes. Au lieu de morceler la propriété et de la détailler, par petits lots, aux riverains, elle avait arrondi le domaine d'une ferme de cent hectares et de soixante hectares de bois, et constitué ainsi une terre vraiment princière. Le prix demandé montait à deux millions cinq cent mille francs, et ne paraissait pas trop exorbitant. Mais qui, dans ce temps d'amoindrissement des grandes fortunes

patrimoniales, à l'heure où la noblesse, épuisée d'avoir voulu soutenir son train sans jamais augmenter ses ressources, est à peu près ruinée, qui pouvait acheter la Chevrolière ? Un nabab étranger, quelque industriel fraîchement enrichi ou un brasseur de grandes affaires. Il n'était point facile à dénicher l'oiseau doré qui se laisserait tirer une plume de l'aile par ces estimables marchands de biens, et le château demeurait invendu. Mais les fermes rapportaient trois pour cent, les coupes de bois s'adjugeaient facilement, et il n'y avait pas péril en la demeure.

Cependant Clément ne passait jamais devant les fenêtres de son ancienne habitation sans avoir un petit frisson joyeux au cœur, en voyant les persiennes closes et le château comme mort d'avoir perdu son seigneur. Il en avait de la reconnaissance aux choses, et il aimait plus tendrement ces terres, ces bois, parcourus dès l'enfance, et semblant s'être affectionnés à lui au point de ne vouloir point plaire à un autre. Un soir de février qu'il rentrait de la chasse, à la brune, avec deux bécasses dans la poche de sa veste, en débouchant sur la route de Précigny, à l'orée d'un bois appartenant à la commune, sa chienne Méta, qui marchait devant lui, s'arrêta et donna deux voix. Clément regarda autour de lui, et ses yeux distinguèrent une forme noire accroupie auprès d'une cépée. Il devina un affuteur at tendant un lièvre à la sortie du taillis et s'avança pour voir à qui il avait affaire. A son approche, l'homme, qui avait aussi bonne vue que lui, se dressa, jeta son fusil en bandoulière sur son épaule, et marcha à tra-

vers un petit pré vers la route. Il était maintenant reconnaissable.

— Ah! c'est toi, Briffaut? dit le marquis. Je t'ai dérangé, mon garçon. La place est bonne...

— Vous ne m'avez pas dérangé, monsieur Clément, répondit le braconnier. Je vous entendais venir sur la route, j'avais reconnu votre pas ; si j'avais voulu ne pas être vu, je me serais mis à plat ventre...

— Est-ce que tu as quelque chose à me dire?

— Oui bien, quelque chose de conséquent et qui vous touche de près, et moi aussi, sauf votre respect... Tantôt, au marché de Lagny, le notaire de Chelles a annoncé que la Chevrolière était vendue.

Si maître de lui que fût Pont-Croix, il tressaillit à ce coup inattendu et, pendant un instant, il demeura silencieux, l'esprit troublé, comme sous la menace d'un grand malheur.

— Il paraîtrait, continua le braconnier, que les marchands de bien auraient mis la main sur un grand banquier de Paris qui leur donne leur prix... Voilà qui va changer diablement le pays. La chasse n'y sera plus aussi libre que par le passé ; car vous, monsieur Clément, vous n'avez jamais tourmenté les braves garçons qui venaient tirer un coup de fusil sur vos limites... Et les gardes, depuis la vente du domaine, n'étaient pas très durs dans leur service... Bah ! on trouvera tout de même de la plume et du poil, et la Commanderie sera toujours le garde-manger de la Chevrolière.

Un coup de sifflet se fit entendre à trois ou quatre cents mètres de la place où les deux hommes causaient.

— Ah! c'est Rabasson qui m'appelle, dit Briffaut. Il aura aperçu des faisans au brancher... Nous allons descendre les comètes.

— Tu chasses avec Rabasson? dit Pont-Croix en sortant avec effort de sa torpeur. Tu as tort, c'est un méchant drôle... Il ne braconne pas qu'au fusil, lui : il met des collets, et il est homme à faire un mauvais coup... Toi, tu es un bon garçon, tu t'es bien conduit pendant la guerre. Tu ne boudais pas... Je t'ai vu au feu quand nous étions dans la mobile... Et te voilà le compère d'un chenapan?...

— Je sais bien, monsieur Clément, répondit Briffaut en se grattant la tête avec embarras, ma mère m'a déjà répété tout ça... C'est vrai. Mais, vous savez, c'est difficile de se mettre à la manque... On vit porte à porte, on se rencontre... « Viens-tu?... » On a peur de faire la bégueule. On y va, et de fil en aiguille, on est camaro...

— Tu n'as qu'à chasser seulement dans le jour, le communal est grand... Tu n'y rencontreras pas Rabasson, il ne travaille que le soleil couché.

— Oui, sans doute. Mais l'affût, voyez-vous, quand on a mordu à ça, on ne peut plus s'en passer... Il n'y a rien de pareil!... Entendre un lièvre ou un chevreuil qui vous arrive sous bois, qui s'arrête à la bordure, qui regarde avant de sauter au gagnage... l'ajuster là... puis le voir rouler sur l'herbe... C'est le plaisir le plus grand qu'il y ait au monde!

— Tu es un passionné!... Tu finiras de travers.

— Oh non! monsieur Clément. Moi, je ne lèverais pas

le petit doigt sur un homme, vous savez... Je ne sais tuer que le gibier!

Un autre coup de sifflet plus strident, comme impatienté, retentit sous bois. Briffaut sauta le fossé, et retirant sa casquette :

— Bonsoir, monsieur Clément, voilà l'autre qui se lasse...

— Va te coucher, Briffaut, tu feras mieux...

Le braconnier disparut dans l'obscurité grandissante, et Pont-Croix continua son chemin. Il ne marchait plus du même pas allègre. Un lourd fardeau s'était abattu sur lui, rompant le ressort de son énergie. Il allait, la tête penchée, dans un accablement douloureux. La Chevrolière vendue! C'était le dernier lien qui le rattachait au passé, brutalement rompu. Tant que le château était demeuré vide, il n'avait pas eu le sentiment de sa dépossession absolue. Pour la première fois, en apprenant qu'un propriétaire unique dont on saurait le nom, qui ne serait pas impersonnel, comme la bande noire, s'installerait chez lui, il sentit au cœur un déchirement. Il lui sembla que c'était seulement à présent que la Chevrolière ne lui appartenait plus.

Il dîna mal, au grand émoi de Mlle Constance, à qui les plats revinrent à peine touchés et qui interrogea anxieusement Célestin. Mais Pont-Croix n'avait pas prononcé une parole, et le fidèle serviteur ne put pas renseigner la cuisinière. Monsieur n'était pas malade, il paraissait seulement préoccupé. Clément passa la soirée à se promener dans son cabinet en fumant et en ressassant les idées les plus pénibles. Il se gour-

manda durement d'avoir commis cette folie de vouloir augmenter par la spéculation la fortune que son père lui avait laissée. Un Pont-Croix embarqué dans des négociations de Bourse, maniant des titres, tripotant des cours de valeurs, suivant la hausse et la baisse avec sollicitude, n'était-ce point pitié? Et tout cela pour aboutir à quoi? A la ruine. La belle campagne et intelligemment conduite! Des gens du monde vouloir lutter avec les gros bonnets de la finance!... Pouvaient-ils payer trop cher leur présomption?

Pendant un temps ils avaient cru triompher. Le syndicat des banquiers, qui luttait contre eux, dirigé par Sélim Nuño, les Oppenheimer, les Goldstein, avait un instant été en détresse. Mais ces gens-là étaient trop riches, trop habiles, trop puissants pour qu'on pût triompher d'eux, et la dernière bataille avait assuré leur triomphe. Ils avaient rattrapé leurs pertes d'abord, et enfin recueilli les dépouilles de leurs adversaires. Les gens du monde étaient à plat, et les financiers s'arrondissaient avec orgueil. Les Oppenheimer avaient acheté, en bloc, l'écurie de courses du duc de Bligny, les Goldstein avaient repris le yacht à vapeur de Champ-Dieu, un bateau qui avait coûté dix-huit cent mille francs, sur chantier, en Angleterre, et qui était un exceptionnel marcheur. Quant à lui, Pont-Croix, il vivait dans la maison de son ancien régisseur, entre un valet de chambre-cocher et une cuisinière, et tout cela par sa faute. Ah! il était bien placé pour adresser des remontrances à Briffaut sur sa conduite. N'avait-il pas eu de plus mauvaises fréquentations que lui, et la

société des courtiers, avec lesquels il travaillait la hausse, n'était-elle pas plus gangrenée, plus vicieuse, plus basse que celle des braconniers de profession? Un flot d'amertume lui monta au cœur, et il resta sans se coucher, marchant à grands pas, effrayant ses dévoués domestiques par cette veille inaccoutumée.

Le lendemain, il ne put y tenir, et voulant à tout prix savoir ce qu'il y avait de vrai dans la nouvelle, il se décida à aller chez le notaire qui l'avait répandue. Il descendait, lorsque Célestin s'avança vers lui, portant sur un plateau les lettres et les journaux. Pont-Croix prit l'*Écho de la Brie*, et l'ouvrit machinalement. A la première page, son nom lui sauta aux yeux, et il lut cet entrefilet : « Un millionnaire de plus en Seine-et-Marne. Le domaine de la Chevrolière, qui avait si longtemps appartenu à la famille de Pont-Croix, vient d'être acheté par M. Sélim Nuño, le financier bien connu. Ferrières, Armainvilliers, la Chevrolière! Bientôt, si ces messieurs en ont la fantaisie, la route de Paris sera pavée en or. » Le journal tomba des mains de Clément, il fit quelques pas au hasard, puis s'assit auprès d'une fenêtre et resta à rêver profondément. Ainsi, non seulement la Chevrolière était vendue, mais encore elle était vendue à Nuño. Un caprice de la destinée faisait passer dans les mains du vainqueur les dépouilles du vaincu. Le triomphe du syndicat qui avait ruiné Pont-Croix s'accentuait plus brutalement encore par l'arrivée à la Chevrolière de celui qui avait conduit ostensiblement la campagne financière. Pour la première fois de sa vie, Clément, qui avait supporté

sa ruine d'un cœur ferme, se sentit un mouvement de haine. Il ne put se défendre de maudire celui qui prenait possession de son bien, et le payait de l'argent même qu'il lui avait arraché.

La pensée lui fut insupportable de voir paraître Nuño dans le pays. Il pensa à s'éloigner. Depuis longtemps il était sollicité par des parents de sa mère de les venir visiter en Écosse. Du jour au lendemain, il fit ses malles, traversa Paris et débarqua à Glascow. Il resta trois mois à pêcher la truite et le saumon dans les lacs, à courir les moors à la recherche des coqs de bruyère. Il tira quelques coups de fusils superbes, sortit de l'eau des monstres aux écailles d'argent, puis, un beau matin, la nostalgie de son petit coin de campagne, de sa rivière étroite, de son pavillon modeste, de ses serviteurs dévoués, le prit, et il partit comme il était venu, vivement regretté, longtemps inoublié, tant il avait montré de bonne grâce, d'entrain, d'adresse et de vigueur à tous ceux parmi lesquels il avait vécu. Rentré à la Commanderie, il trouva la Chevrolière habitée et le pays dans l'émerveillement du personnel nombreux, des voitures somptueuses, des livrées éclatantes, du luxe, enfin, qui du château commençait à déborder dans les environs, laissant sur tous les chemins une longue trace d'argent fastueusement dépensé. Clément poussa un soupir, se réinstalla, mais se fit plus solitaire, plus casanier, comme s'il avait à cœur de se dérober au spectacle du train princier que menait celui qui l'avait dépossédé.

III

Roulant moelleusement sur le sol élastique des allées du bois, le panier attelé des deux poneys emportait Esther et Mlle Faverger vers le rendez-vous de chasse. Le bruit des détonations guidait la jeune fille. Par moment, c'était, par-dessus les taillis, comme un roulement de feux de peloton qui parvenait aux oreilles des promeneuses. La jeune fille ne poussait pas son attelage; elle n'était pas pressée d'arriver. Et la course qu'elle faisait, au travers de cette futaie pleine d'ombre, de fraîcheur et de silence, en compagnie de son institutrice, était le plus grand plaisir qu'elle dût avoir dans la journée. Elle le savait bien, et laissait flotter les guides sur le dos de ses petits chevaux, qui, tourmentés par les mouches, se fouettaient les flancs de leurs crins, encensaient de la tête, agitant la queue de renard suspendue à leur frontail. Sur le siège de derrière, un valet de pied impassible se croisait les bras.

La voiture avait dépassé le carrefour de la Table, et

suivait une tranchée verte, droite, bordée d'arbres magnifiques d'où partaient en caquetant, pour aller se repercher cent mètres plus loin, des pies au vol tremblotant. De temps en temps, au croisement des layons, un chevreuil ou un lièvre, arrêté curieusement, sautait dans le gaulis, montrant dans un bond effrayé le pelage argenté de ses flancs. Au bout de la route, Esther, toujours guidée par le bruit des coups de fusil qui se rapprochait sensiblement, arriva à un pont de pierre, en dos d'âne, qui enjambait de son arche unique la petite rivière coulant claire et fraîche sous les branches. Le pont franchi, le chemin tourna, pendant une centaine de pas, puis apparut, le coupant, une barrière brune. Le valet de pied sauta à terre et se mit en devoir de faire virer la poutre qui barrait toute la largeur de la voie carrossable, mais elle était fixée dans une mortaise de fer, et résistait à ses efforts.

— Il y a sans doute une manière de tirer ou de pousser, pour ouvrir cette barrière, et nous ne la connaissons pas, dit Mlle Nuño. Je ne me suis jamais aventurée jusqu'ici.

— Mais, ma chère enfant, insinua Mlle Faverger, êtes-vous sûre, au delà de cette poutre, d'être encore chez vous ?

— Je n'en sais absolument rien...

— Si Mademoiselle veut me permettre, dit le valet de pied, je crois que nous sommes sur le chemin de Précigny par la Commanderie... C'est ce qui était écrit sur une plaque, près du carrefour que nous avons traversé tout à l'heure... Du reste, voici un homme qui

vient par le sentier; il va sans doute pouvoir nous renseigner...

Un homme venait en effet par un faux-fuyant, à travers la taille. Il s'avançait lourdement chargé de filets qui pendaient sur son épaule, assez pauvrement vêtu d'une veste de toile marron. Un grand chapeau de paille, rougi par la pluie et le soleil, abritait son front penché et empêchait de distinguer ses traits. Sans paraître se soucier des promeneurs arrêtés devant la barrière, il sauta légèrement un fossé, et s'engagea dans la route qui restait fermée à la voiture.

— Eh! l'ami, cria le valet de pied, attendez un instant, s'il vous plaît...

Il se retourna, avec un mouvement de fierté blessée, regarda silencieusement celui qui l'interpellait, eut un ironique sourire, puis, laissant tomber à terre ses filets, il s'approcha.

— Monsieur, dit Esther de sa voix grave, nous sommes bien embarrassées. Sans doute vous connaissez le pays : seriez-vous assez bon pour nous dire où nous sommes et par où il faut que nous passions?

L'homme mit le chapeau à la main, découvrant un visage hâlé, couronné de cheveux taillés très courts, encadré d'une barbe blonde, éclairé par des yeux superbes, et qui n'était assurément point celui d'un manant. Il sourit, montrant entre ses lèvres fines des dents blanches, et répondit :

— Vous êtes, mademoiselle, à la limite des terres de Monsieur votre père et de la Commanderie... Où souhaitez-vous aller?

— Je voudrais aller retrouver les chasseurs dont nous entendons en ce moment les coups de fusil, et qui doivent se rendre à la Croix-de-Pierre...

Le front du pêcheur se rembrunit; il écouta un instant les bruits que la brise apportait par-dessus les grands bois, et d'une voix âpre :

— Oui, en ce moment ils sont dans les vingt-quatre arpents, et marchent sur Précigny...

Il baissa le ton, et avec une grande politesse :

— Mademoiselle, il faut que vous traversiez la Commanderie... Cela vous évitera de remonter jusqu'à la Table... Je vais vous montrer comment on ouvre la barrière... Il y a un secret, pour empêcher les marchands de bois de circuler à leur fantaisie et de défoncer les avenues...

Il appuya sur une cheville de fer, et la poutre, sortant de sa mortaise, tourna lentement sur ses gonds.

— Quand vous voudrez passer par là, mademoiselle, ajouta-t-il avec un sourire, voilà de quelle façon il faudra vous y prendre.

— Mais le propriétaire ne s'en plaindra-t-il pas?

— Le propriétaire a toujours fait tout ce qu'il a pu pour ne point déplaire à une femme.

— C'est un bon voisin. Comment s'appelle-t-il?

— Le marquis de Pont-Croix.

— L'ancien propriétaire de la Chevrolière?

— Oui, mademoiselle.

Il s'inclina légèrement, rechargea ses filets sur son épaule, et, sans ajouter une parole, il continua sa route. Par la barrière ouverte, Esther fit passer sa voiture, le

valet de pied replaça la poutre, remonta sur le siège, et les chevaux repartirent. Au bout d'un instant, Mlle Nuño rompit le silence, et, se tournant vers le domestique :

— Est-ce que vous savez comment est le marquis de Pont-Croix?

— Non, mademoiselle, je ne l'ai jamais aperçu et n'en ai entendu parler qu'à l'office...

— Dit-on que ce soit un homme jeune?

— Oui, mademoiselle... oh! un fameux chasseur, paraît-il, et un cavalier de premier ordre.

— Que pensez-vous donc, ma chère? demanda Mlle Faverger.

— J'ai le soupçon, dit Esther, que c'est le marquis que nous venons de rencontrer.

— Cet homme si négligé, et chargé de filets?...

— Oui, ma bonne Faverger... Vous m'avez enseigné que l'habit ne fait pas le moine...

— Sans doute, mais l'habit était par trop misérable.

— Il revenait de la pêche... N'avez-vous pas vu, l'autre jour, dans quel état était M. de Termont quand il a voulu nous montrer comment on lance l'épervier?... Toute la vase de l'étang couvrait ses épaules. En tous cas, ce pêcheur n'est pas un paysan, il a trop bonne façon...

— Je ne l'ai pas regardé...

— Quand il a écouté la fusillade de nos chasseurs, son visage s'est contracté, et c'est avec amertume qu'il a dit : « Ils sont dans les vingt-quatre arpents. » On

sentait dans son accent le regret du propriétaire dépossédé... On le dit pauvre...

— Ruiné par le krack.

Esther étouffa un soupir. Ce krack qui avait ruiné tant de gens avait encore augmenté la fortune de son père. Elle se rappelait les éclats de sa joie quand la catastrophe finale avait abattu les spéculateurs à la hausse. Après tant d'inquiétudes, il exultait. Pont-Croix était de ceux qui avaient dû se dépouiller de toute leur fortune pour acquitter leurs différences. Et c'était justement dans le domaine patrimonial du gentilhomme que Nuño étalait l'orgueil de sa richesse. La cœur délicat d'Esther eut la perception très nette de l'animosité sourde que le marquis nourrissait contre Nuño. Elle pensa qu'à moins d'être un ange de résignation et de douceur, le jeune homme devait avoir horreur de celui qui se carrait à sa place. Elle eut honte de se voir si riche, quand l'ancien maître de la Chevrolière était si dépourvu. Bercée par le trot cadencé de ses poneys, elle rêvait, et le visage énergique et fier de Clément repassait devant ses yeux, car il lui plaisait que ce fût lui qu'elle venait de rencontrer. Cette courtoisie, cette bonne grâce, qui faisaient oublier au jeune homme qui elle était, pour ne voir en elle qu'une femme envers laquelle il devait se montrer empressé et aimable, d'un autre eussent été ordinaires, mais de lui, n'avaient-elles pas une valeur et un prix tout particuliers? Elle en éprouvait un peu d'attendrissement et comme de la joie. Pour cette fille aux sentiments raffinés qui vivait dans un milieu

où triomphaient les appétits matériels, la découverte de cette âme qu'elle jugeait fière et souffrante était une satisfaction très vive. Et instinctivement ses sympathies allaient à cet inconnu.

Elle fut tirée de sa rêverie par l'entrée de sa voiture dans la clarté de la plaine. Elle sortait des bois obscurs et frais, et débouchait au milieu de champs tout blancs sous le soleil. Dans une immense pièce de trèfle, les chasseurs, à trois cents pas de la route, s'avançaient rangés sur une ligne, le centre formé par Nuño, Faucigny et Mme del Péral, un peu en arrière, les porte-carniers entre chaque chasseur, et, sur les ailes, les gardes, qui marchaient de façon à déborder le gibier, à le maintenir devant les tireurs. A chaque instant, partaient, isolés ou en troupes, les perdreaux, déjà fatigués par plusieurs vols, et de petits bouquets de fumée bleue montaient dans le ciel, accompagnant la détonation sèche de la poudre de bois. Les quatre retrievers noirs méthodiquement ramassaient les pièces abattues, et la ligne continuait d'avancer lentement, faisant feu de tous ses fusils, dans une excitation de carnage. Sur la route, la voiture à gibier portait, suspendus à ses crocs de fer, les lièvres rouges, les perdrix grises, les faisans au poitrail doré, à la cravate blanche.

Esther, ravie du spectacle qu'offrait cette belle stratégie cynégétique, suivait du regard les péripéties de la chasse. A l'aile droite, un tireur vêtu de blanc tuait, à chaque coup, sa pièce. Devant lui, à tout moment un oiseau effarouché partait avec un cri strident ; il faisait

quinze mètres, et, foudroyé par le plomb, tombait comme une pelote dans le trèfle rose. Le garde, qui se tenait à gauche, passait vivement le fusil de rechange, et prenait le fusil déchargé. Puis, un autre oiseau, quelquefois toute une compagnie, s'envolait : alors deux coups et deux victimes. Et tranquille, sans émotion apparente, sans parler, avec une régularité mécanique, le chasseur poursuivait sa marche en avant. Comme Esther, dans une poussée d'enthousiasme, battait des mains, le valet de pied dit :

— C'est M. le comte de Brucken... Il ne manque jamais.

— Et Mme del Péral? demanda Mlle Faverger.

— Là au milieu, fit Esther, à côté de mon père... Tenez, elle lève son fusil, elle tire : elle a manqué. M. de Faucigny tire... c'est tombé...

— M. le Prince a appuyé le coup! murmura le valet de pied; puis, plus haut : Si mademoiselle voulait descendre, la Croix, où a lieu le rendez-vous, n'est qu'à cent mètres d'ici... Peut-être serait-ce plus prudent, à cause des chevaux que les coups de fusil pourraient effrayer tout à l'heure...

— Eh bien! ma bonne Faverger, laissons là le panier, et marchons.

Au bord du bois, à la hauteur de la ligne des chasseurs, les deux femmes suivirent un chemin bordé de thym et de lavande qui, au soleil, répandaient une suave odeur. Devant elles, à l'intersection de la route qui traversait la plaine, un groupe de gens s'agitait autour d'un fourgon, descendant des chaises, des pa-

niers, une table. C'étaient les domestiques préparant le lunch. Un gros lièvre, tiré par Sélim, et manqué, traçant dans les herbes un sillon, tant sa course était rapide, vint se jeter presque dans les jambes du cheval, fit un crochet, et, affolé par l'exclamation que poussèrent les valets, enfila à toutes jambes le chemin par lequel s'avançaient Esther et Mlle Faverger. Les oreilles ensanglantées, il arrivait droit sur elles, le nez contre terre, si vite qu'il semblait rouler. A trois pas des promeneuses, l'ombrelle, qu'Esther balançait pour le détourner, frappa sa vue, il s'arrêta brusquement, fit le gros dos, s'assit comme s'il ne savait plus par où se sauver. Ses yeux épouvantés parurent sortir de sa tête. Puis, d'un bond désespéré, il sauta dans le bois, où le bruit de sa fuite se perdit sous les branches. Les chasseurs ayant achevé de battre leur couvert, rompaient leur ordre de marche, se réunissaient au bord de la pièce, causaient un instant, et, donnant leurs fusils aux gardes qui les accompagnaient, ils s'en venaient tranquillement, à petits pas, du côté du goûter. Le garde chef, son képi galonné à la main, marchait à côté de Nuño, écoutant les instructions que celui-ci donnait pour la fin de la journée. Il hochait la tête, semblant ne pas partager la manière de voir de son maître. Comme les deux femmes arrivaient à portée de la voix, Sélim dit avec un geste d'insouciance :

— Après tout, faites comme vous voudrez, ou plutôt, priez M. de Brucken de vous tracer un plan... C'est lui qui, de nous tous, sait le mieux comment il faut manœuvrer

Le garde s'inclina avec un sourire mécontent et s'en fut du côté du familier de la maison. Nuño rejoignit sa fille.

— Eh bien! ma mignonne, tu t'es décidée à venir, tu es bien gentille!...

Il l'embrassa tendrement. Esther, de son mouchoir parfumé, lui essuya le front :

— Comme tu as chaud!... Au moins avez-vous bien réussi? La chasse est-elle belle?

— Superbe!

Il se tourna vers le garde qui le suivait portant une paire de Purdey, et dit :

— Combien avions-nous de pièces au dernier compte?

Le garde mit un fusil sous son bras, et, tirant de sa poche un calepin, il l'examina rapidement :

— Monsieur le Comte, à la halte de Charbonnière, nous avions deux cent dix-sept perdreaux, vingt et une cailles, trente faisans, vingt-deux lièvres et quatre divers...

— Qu'est-ce que ça veut dire : quatre divers? demanda Esther.

— Mon enfant, les divers ce sont les animaux tués qui ne sont pas du gibier... Ainsi Termont tire tout... Les divers doivent être de lui. Quels sont-ils?

— Monsieur le Comte, il y a une grive, deux ramiers et un geai... Le total était de deux cent quatre-vingt-quatre pièces... La randonnée qu'on vient de faire a dû produire beaucoup. M. de Brucken a tué au moins trente perdreaux, pour sa part...

— Et moi, dit une voix claire, vous ne me citez pas pour mes exploits?

Mme del Péral s'avançait, accompagnée de Burat et du prince de Faucigny.

— Vous, Comtesse, vous avez été admirable! dit l'avocat. Vous n'avez pas encore tiré sur les invités!

— Mais, est-ce que c'est mon habitude? répliqua gaîment la jeune femme. Je suis très prudente...

— J'aime mieux le croire que d'y aller voir. Du reste, si vous offrez du plomb à quelqu'un, aujourd'hui, votre devoir étroit est de choisir le patron. De plus, c'est, de nous tous, celui que vous manquerez le moins facilement!

Cette phrase à double entente amena un sourire sur les lèvres de Faucigny, mais causa un malaise extrême à Nuño et à Esther. La charmante Manuela pinça les lèvres, et d'un ton léger :

— Vous, Burat, c'est au tribunal que vous êtes dangereux. Vous avez une dialectique à percussion centrale et une éloquence choke-bored mortelles pour vos adversaires et au besoin pour vos clients.

— Diable! dit Burat, j'ai eu tort de marivauder avec vous... Excusez-moi, Comtesse...

— Vous savez, cher maître, reprit la jeune femme, qu'on n'a jamais de véritable prétention que pour ce qu'on fait médiocrement... Les hommes de lettres ont la rage de se faire passer pour peintres, et les peintres se piquent d'écrire des livres.

— Dans mon pays, ajouta Nuño, les gens du peuple disent : « N'essaie pas de traire ton cheval. »

— Le bon La Fontaine chez nous, fit Burat, dit la même chose d'une façon plus poétique :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Et pourtant, comtesse, vous donnez un démenti à cette moralité, car vous êtes gracieuse, même quand vous forcez votre talent.

— Allons, voici une conclusion qui rachète un peu les duretés du commencement.

On arrivait au carrefour, où sous de grands sapins le lunch était préparé. Dans des mannes d'osier les provisions s'étalaient, et le vin de Champagne rafraîchissait dans des seaux à glace. Sur la table longue, supportée par des tréteaux légers et couverte d'une nappe brodée d'arabesques de couleur, des sandwiches, du filet à la gelée, de la volaille froide, les plus beaux fruits, étaient servis. Le thé chantait dans le samovar d'argent et le chocolat écumant fumait sur un réchaud. Les valets de pied, en demi-tenue, avec le pantalon et l'habit à l'anglaise, attendaient immobiles. Les chasseurs se placèrent, et Esther, par une affectueuse délicatesse, s'assit au bas bout de la table, à côté de Mlle Faverger. Nuño, taciturne, comme toujours, regardait manger ses convives, en buvant sobrement une tasse de lait. Les bouchons sautaient, le vin pétillait dans les verres, les conversations devinrent promptement bruyantes. Au milieu du brouhaha des paroles, la voix rocailleuse de Sélim se fit entendre :

— Êtes-vous contents de cette première partie de la journée, messieurs?

— Mon cher, dit le petit baron Trésorier, j'estime que nous avons marché sur deux mille perdreaux. Pour ma part, j'ai brûlé plus de cent vingt cartouches... Si votre garde a noté le nombre des coups tirés...

L'Anglais Strehley s'avança flegmatique, ôta son képi à galon doré et répondit avec un fort accent :

— Il a été compté treize cents coups... Mais il y avait des moments où il était impossible de compter juste... On peut estimer qu'il y a eu cent coups de plus...

— Et combien de pièces au tableau? demanda La Brède.

— Quatre cent douze pièces, fit le garde chef.

— Eh! dit Burat, cela fait un peu plus du quart des coups tirés. C'est assez gentillet pour une ouverture où il y a des mazettes...

— Qui donc ça? demanda Trésorier.

— Mais vous, cher ami, répliqua gravement l'avocat, moi, cet excellent Gaston...

— Certes, confirma en riant le beau Francfort, en égrenant d'une main nonchalante une grappe de raisin.

— Et enfin le plus mazette de tous, le triomphe de la mazette, la mazette grandiose : notre cher et vénéré patron.

— Il ne manquerait plus, cria du Tremblay, qu'il tuât son gibier lui-même! A quoi lui serviraient ses amis?

— Il a une chasse pour les autres, dit Burat, et belle parce qu'il a tout beau : un bel hôtel, un beau châ-

teau, une belle loge à l'Opéra, une belle fortune, une belle héritière.

Il salua Esther amicalement de la tête, et, prenant son verre :

— Messieurs, à la santé de cet homme qui a de si belles choses!

Les coupes levées étincelèrent.

— Maintenant qu'on a parlé des mazettes, dit Trésorier, si on parlait un peu des grands fusils?

— Eh bien! mais ils sont cinq, dit Burat, notre ami Termont en tête. Jacques, combien avez-vous de pièces?

Termont tira de sa poche son compteur, et, l'examinant, il répondit :

— Cent vingt-deux.

— Et combien de cartouches?

— Je ne sais pas... Demandez à mon garde... Peut-être cent cinquante... Et j'ai fait des coups de longueur...

— Il n'est pas comme lord Welsey, dit La Brède, il n'enterre pas ses cartouches tirées pour qu'on ne sache pas quelle est sa moyenne...

Nuño, se tournant alors vers Brucken, lui dit d'un air soucieux :

— Strehley vous a parlé de ce qui nous attend dans la portion de la chasse que nous n'avons pas encore battue?

— Oui, dit le jeune homme. Il paraît que les paysans qui possèdent des enclaves ont mis des écriteaux avec défense de passer... Ils veulent nous empêcher de marcher tout droit... Eh bien! nous manœuvrerons.

— C'est que c'est très morcelé...

— Pourquoi les propriétaires vous sont-ils hostiles? demanda Trésorier. Moi, dans l'Oise, j'ai loué ce qu'on a voulu, et au prix qu'on a voulu, pour avoir la paix.

— J'ai bien essayé de louer, mais inutilement. Ici, dit Nuño, il y a autre chose que la rapacité des paysans... L'ancien maître du domaine est derrière ces gens-là, et leur monte la tête contre moi...

— Qui ça? Pont-Croix? s'écria Faucigny. C'est impossible! Un si galant homme!

A ce nom Manuela et le comte Hubert échangèrent un regard, aussitôt détourné. Une légère rougeur monta au visage de la Portugaise, et Esther instinctivement baissa les yeux.

— Connaissez-vous bien Pont-Croix? demanda M. de Brucken au prince. Il y a deux opinions sur le marquis : celle des gens qui ne voient en lui que le brillant cavalier, le fin tireur, l'homme du monde accompli, et celle des gens qui, le pénétrant plus intimement, ont pu se rendre compte de son orgueil, de sa suffisance, de son inégalité d'humeur...

— Eh mais! Comme vous y allez! s'écria Burat. Voilà un homme proprement accommodé!

— Il a de nombreux amis et très fidèles, dit Termont.

— Vous le défendez Jacques?... ricana Brucken. Confraternité de tir!

— Messieurs, il m'a battu plus d'une fois. Je pourrais lui en vouloir.

— Il a aussi des détracteurs passionnés, ajouta Gaston Francfort.

— Tous les hommes de valeur en ont, dit Trésorier.

— Un exemple, fit le prince. Voyez ce qui se passe, dans un cercle, aux élections pour le renouvellement du comité. Tous les membres qui, à un titre quelconque, s'occupent de quelque chose, rendent des services, ou possèdent une grande notoriété, ont moins de suffrages que ceux de leurs collègues dont l'insuffisance et l'obscurité n'offusquent personne. C'est bien symptomatique, cela !

— Quand Pont-Croix serait un peu aigri, dit La Brède, qu'y aurait-il là d'extraordinaire ?

— Il a été fort maltraité par la fortune.

— Il a joué à la Bourse, comme un fou.

— Pourquoi jouer à la Bourse quand on a deux cent mille francs de rente ?

— Demandez-le au patron ?

— Lui, c'est bien différent. C'est sa profession. Il peut dire, parodiant Louis XIV : « La Bourse, c'est moi ! »

— Alors Pont-Croix exciterait les paysans contre Sélim ?

— Ce serait d'un goût déplorable !

— C'est inadmissible !

— Enfin, que ce soit poussés par lui ou non, aujourd'hui, fit Brucken, nous allons avoir affaire à une collection de borduriers qui attendent, sous des pommiers, que nous leur poussions du gibier. Si vous le

voulez bien, Termont et moi, nous suivrons la limite, longerons les pièces interdites, et tout ce qui passera, nous l'abattrons. Il faut montrer à ces gaillards-là de quel bois nous nous chauffons. Après, ils n'y reviendront plus... Ils verront que ce n'est pas la peine.

— C'est entendu, dit Nuño. Faites à votre idée.

Esther, s'adressant alors à Faucigny, qui avait si chaleureusement défendu Clément, lui demanda :

— Physiquement, quel homme est M. de Pont-Croix ?

— Mon Dieu, mademoiselle, il y a quelque temps que je ne l'ai rencontré. On dit qu'il porte toute sa barbe maintenant, ce qui doit le changer. C'est un homme de taille moyenne, très élégant de tournure. Il a les cheveux châtains, les yeux bleus et la moustache blonde.

— N'a-t-il pas les tempes un peu grisonnantes ?

— Oui, mademoiselle : il a été légèrement poudré par le malheur.

— Je vous remercie, fit Esther.

Elle échangea un coup d'œil avec Mlle Faverger, semblant dire : C'était bien lui. Le croyez-vous capable d'exciter les gens du pays contre mon père, cet homme au regard franc, au bienveillant sourire ? Non ! celui qui a ouvert la barrière de la Commanderie à la fille de Sélim Nuño, avec une si hospitalière bonne grâce, n'est pas l'allié des individus qui usent de si mauvais procédés envers un voisin. M. de Brucken a des raisons pour le charger, et il n'est pas juste dans ses accusations.

Instinctivement la jeune fille était entraînée à prendre le parti de ce déshérité; elle le trouvait singulièrement intéressant, et aurait voulu connaître les particularités de son existence. Les amis de son père, qu'ils en parlassent en mal ou en bien, le dépeignaient comme un être exceptionnel. Il semblait un souverain détrôné dont on raconte les victoires et les défaites, dont le règne est béni ou abhorré; un roi en tous cas, ni banal, ni vulgaire, et occupant encore le monde, du fond de son obscurité. Elle revit Clément chargé de ses filets, vêtu de sa veste brune, et coiffé de son chapeau de paille. Et, par une étrange association d'idées, le souvenir lui revint de cette belle page de la *Légende des siècles* où le Campéador, nu-tête, dans la cour du château de Bivar, panse, de sa main qui fit trembler les Maures, le cheval de son père. Cette pauvreté et cette douceur, cette grandeur et cette modestie, étaient bien celles qui convenaient à la vraie supériorité. Et son héros lui plut autant que celui du poète. Elle pensa : « Le reverrai-je jamais? Tout nous sépare. Il ne peut que fuir mon père et se détourner de moi. La politesse et la courtoisie, qu'il a montrées tantôt, ne s'adressaient pas à Mlle Nuño, mais à une femme. Il a pris soin, avec une finesse ironique, de me le faire comprendre. Il y a donc beaucoup de chance pour qu'il ne se retrouve plus jamais sur mon chemin, et il ne m'appartient pas de passer par le sien, si gracieusement qu'il m'y ait invitée. De tous ceux qui m'entourent, aucun n'aurait pu m'être aussi agréable, et c'est justement lui qu'il m'est impossible d'accueillir. Elle

fut tirée de sa rêverie par la voix de Mlle Faverger.

— Vous êtes bien loin d'ici, ma chère? dit l'institutrice avec bonhomie. A quoi pensez-vous?

— A une barrière, répondit Esther, qui nous a été ouverte par un pêcheur chargé de filets.

Les chasseurs s'étaient levés de leurs sièges. Manuela vint avec gentillesse faire des amitiés à la fille de Sélim. Elle se plaignait d'être fatiguée. Ces plaisirs masculins étaient vraiment trop durs, et elle avait bien envie d'abandonner la chasse.

— Chère comtesse, dit Nuño, ne faites pas plus que force... Esther va vous ramener avec elle en voiture. Vous longerez le bois, et par la route de Précigny vous rentrerez tout droit.

Un nuage obscurcit le front de la jeune fille, et ce fut d'un ton glacé qu'elle répondit :

— Mlle Faverger ne prend pas beaucoup de place, moi non plus... Nous pourrons nous caser toutes les trois dans le panier...

Manuela n'attendait sans doute qu'un mot d'Esther pour accepter, car, sans tenir compte de la contrainte visible avec laquelle la proposition était faite :

— Vous êtes bien gentille, dit-elle. Nous reviendrons donc ensemble. Adieu, messieurs.

Elle sourit à Nuño, et, laissant Esther prendre congé des invités de son père, elle se dirigea vers la voiture. Dans la plaine, les chasseurs marchaient déjà, entrés dans une pièce de topinambours. Un gros coq-faisan partit avec un cri strident, et s'enleva à grand bruit d'ailes. Une fumée bleue s'arrondit au bout du fusil de

Termont, et, dans une envolée de plumes dorées, l'oiseau, comme retourné par le plomb, tomba. Au bruit, deux lapins prirent leur élan vers la lisière du bois, bondissant dans une course capricieuse. De son second coup, Termont abattit le plus éloigné, puis, prenant son autre fusil des mains du garde, il roula le deuxième lapin sur le corps de son camarade. Le gibier épouvanté commençait à fuir devant les tireurs, dont la fusillade pétillait joyeuse. Les retrievers de Nuño s'avancèrent sous le fouet de leur conducteur, et revinrent gravement bridés avec les lapins et le faisan. Les trois femmes, montées dans le panier, accompagnaient la chasse, qui sous la clarté du soleil à son déclin se poursuivait bruyante et passionnée. La voiture roulait lentement sur l'herbe de la route.

— Tenez ! s'écria tout à coup Manuela, voici les hostilités qui s'engagent.

Un lièvre, levé devant les chasseurs, avait pris vigoureusement son parti du côté d'une ligne de saules qui bordait une prairie descendant vers la rivière. Comme il arrivait au fossé, un homme qui y était blotti se dressa, et, épaulant son fusil, il ajusta l'animal à une quarantaine de mètres. Le coup partit. La bête tirée fit un crochet, et rebroussant chemin se dirigea de toute sa vitesse vers les chasseurs. Un grand chien, sorti du fossé, s'était élancé à sa poursuite, en aboyant et lui soufflant au poil avec ardeur. Sous les saules, on entendait jurer l'homme, qui rechargeait son arme, et suivait de l'œil la course de son chien. Le lièvre blessé perdait du terrain, et le corniau, excité par la

certitude du succès, redoublait de vitesse. La gueule ouverte et baveuse, déjà deux fois il avait failli saisir sa proie. Un dernier effort amena le lièvre à la portée de M. de Brucken; il épaula vivement, et, du même coup, roula le poursuivi et le poursuivant. Aux cris lamentables de son chien, le maître avait gravi la levée du fossé, et, proférant des injures, il courait vers le comte Hubert. Au même moment, Briffaut, posté à cent pas de lui, s'était élancé de son affût et criait :

— Rabasson, tiens-toi tranquille... Tu vas faire des bêtises!...

Mais l'autre, hors de lui, arrivait près de son chien boitant, et, le poing tendu vers Hubert :

— Ah! vous me paierez ça! Tirer sur un chien! Il tirerait aussi bien sur le maître! Rendez-moi mon yeuve... Il est à moi... Il était frappé...

— A qui appartient le gibier? dit vivement le comte. Est-ce à celui qui le blesse ou à celui qui le tue?

— Mais mon chien! De quel droit avez-vous tiré sur mon chien?

— Ton chien! Tu n'avais qu'à le rappeler...

— Ah! malheuer! cria le braconnier... Il est fichu... Il a une patte cassée... On me le paiera!...

— Rabasson, tiens-toi tranquille, répéta Briffaut... Ton cabot n'a rien...

— On me le paiera! hurla Rabasson, s'excitant au bruit de ses paroles. Oui, on ne tue pas le chien d'un homme, comme ça! Nom de nom! Qui touche le chien touche le maître! Ah! bon sang! Ces canailles de riches se croient tout permis! Parce qu'ils ont de

l'argent, ils marchent sur le monde! Comme si on ne les valait pas! C'est-y parce que nous sommes en république? J'leux y ferai voir si les hommes sont égaux! Tuer mon chien! Ah! vingt dieux! Faut que je démolisse ce grand brigand-là!

Arrivé au paroxysme de la colère, oubliant où il était, avec qui il était, et quelles conséquences un acte de violence pouvait avoir, les yeux injectés de fiel, la bouche écumante, Rabasson leva son fusil, dont le bout toucha presque la poitrine de M. de Brucken. Le chasseur laissa échapper une sourde exclamation, il ne fit qu'un geste, et le fusil de Rabasson, arraché des mains qui le tenaient d'une façon si menaçante, sauta à dix pas. En même temps, le braconnier, saisi par la ceinture de son pantalon, était enlevé à bout de bras, balancé deux fois dans l'espace, et, lancé comme un paquet, allait rouler auprès de son chien.

— A moi, Briffaut! cria-t-il : on m'assassine!

— Imbécile, répondit son camarade, en l'aidant à se relever, je te le disais bien de te tenir tranquille. Excusez-le, monsieur : il a bu un petit verre de trop... Allons, tais-toi, tu n'as rien... Secoue voir tes quilles! Non, tu n'as rien... C'est égal, monsieur, il ne faut pas taper si fort!

Nuño et ses amis accouraient, accompagnés par le garde. Avec la tranquille assurance d'un homme très riche, le banquier demanda :

— Qui est cet homme-là?

— Rabasson, monsieur le comte, dit le garde. Oh! il nous connaît bien, et nous le connaissons trop...

— Qu'est-ce qu'il réclame?

— Une indemnité pour les fesses de son chien, dit Briffaut d'un air goguenard. Et un lièvre, si ça ne vous gêne pas pour notre dîner de ce soir.

— Il paraît que celui-là est un loustic, fit Nuño avec calme. J'aime mieux les gens qui rient que ceux qui grognent. Ce garçon s'est expliqué convenablement : qu'on lui donne le lièvre... Quant au chien...

Il prit deux louis dans son gousset, et, les tendant à Briffaut :

— Est-ce assez pour le chien?

— Monseigneur, à ce prix-là vous aurez tous ceux du pays... Viens, Rabasson...

Il essayait d'entraîner son camarade, devenu silencieux, depuis qu'il avait été si rudement secoué par le poignet athlétique du comte. Mais, se dégageant, le braconnier s'avança vers le comte Hubert, et le regardant d'un air sombre :

— Vous, que je ne vous retrouve pas sur mon chemin...

— A votre disposition, dit Hubert en montrant ses robustes poings.

— C'est bon! Vous êtes fort. Mais ça ne m'empêcherait pas de vous régler votre compte...

Il ramassa son fusil, siffla son corniau, qui s'en vint sur trois pattes, et disparut derrière les saules. L'instant d'après, on l'entendit qui tiraillait dans la prairie, oublieux, déjà, de sa mésaventure.

— Quel Hercule que ce Brucken! s'écria avec enthousiasme Mme del Péral, quand la scène eut pris fin.

— Et ce serait avec les gens auxquels il vient d'avoir affaire, dit Esther, que M. de Pont-Croix serait ligué contre mon père?

Manuela jeta à la jeune fille un pénétrant regard, et avec une légère pointe d'ironie :

— Ah! il vous intéresse, l'ermite de la Commanderie? Vous le connaissez donc?

— Je l'ai rencontré tout à l'heure, pour la première fois. Mais vous, Manuela, qui semblez le connaître...

— Ma chère, je le connais, comme toutes les femmes qui allaient dans le monde il y a trois ans. Vous, vous étiez encore une petite fille, et la bonne Mlle Faverger vous couchait à dix heures... M. de Pont-Croix était alors le prince de la jeunesse. Il donnait le ton, avec quatre ou cinq seigneurs de sa sorte...

— Pourquoi M. de Brucken paraît-il le haïr?

Un nuage passa sur le front de Mme del Péral. Elle resta un temps très court songeuse, puis avec légèreté :

— Des histoires de cercle... Vous savez, ces messieurs sont plus bavards et plus médisants que les femmes, quoiqu'ils s'en défendent, et il y avait eu des potins de faits... Le bel Hubert est un homme terrible... Vous l'avez vu tout à l'heure enlever ce paysan à bout de bras... Mais le marquis de Pont-Croix, svelte et fin, est plus redoutable encore... Le comte est resté sur sa rancune... C'est pourquoi elle est toujours vivace...

— Et il est très pauvre, maintenant, M. de Pont-Croix?

— Très pauvre et très fier.

— Il a raison. La fierté c'est le luxe de la pauvreté.

— Et il n'aime pas votre père, insinua la Portugaise, en regardant à la dérobée son amie.

— Pourquoi? demanda Esther avec un tressaillement.

— Vous le savez bien, dit Manuela avec un hochement de tête. Et comme la jeune fille demeurait silencieuse, elle ajouta :

— M. de Pont-Croix a été ruiné, il y a deux ans, par le krack, et M. Nuño dirigeait les opérations du syndicat qui a amené la catastrophe.

— Si M. de Pont-Croix a de la rancune contre mon père, s'écria Esther en relevant son front, auquel une rougeur montait, n'est-ce pas injuste? Car enfin c'est l'affreuse fatalité du jeu qui a décidé... Mais les opérations, si dur qu'en ait été le résultat, étaient loyales?

— Très loyales. Rassurez votre conscience.

— Elle n'était pas alarmée, dit la jeune fille avec force. Croyez-vous que j'aie jamais douté de mon père?

— Non, certes. Mais c'est beaucoup nous occuper d'un original comme le marquis. Parlons d'autre chose.

Elles ne parlèrent plus de Clément, mais elles ne parlèrent pas d'autre chose. Et elles rentrèrent à la Chevrolière, silencieuses toutes deux, et plus troublées qu'elles ne voulaient le paraître.

IV

Les raisons, pour lesquelles le comte de Brucken haïssait Pont-Croix, étaient bien celles que Manuela avait dites, mais ce n'étaient point les seules. L'affaire du cercle avait en effet contribué à exciter Hubert contre Clément, qui se trouvait faire partie des joueurs habituels de la table de Quinze. Mais le marquis était trop grand seigneur pour faire du bruit autour d'une filouterie. Il avait été volé en bonne compagnie, il ne se plaignit pas, et se borna à tenir à distance M. de Brucken. Les joueurs ont des indulgences pour les tricheurs. On sait le mot célèbre du vieux Préfont, devant qui on se plaignait de l'intrusion des grecs dans les cercles : « J'aime mieux, dit le clubman, avoir affaire à un grec qu'à un veinard : au moins le grec me laisse gagner un coup de temps en temps ! »

Or rien n'était moins prouvé que la culpabilité d'Hubert. Il avait gagné beaucoup pendant la période suspecte, mais nul n'aurait pu dire si c'était déloyalement. Et par le marquis aucune allusion n'avait été

faite à cette fâcheuse coïncidence. Le vrai motif de l'animosité du comte contre Pont-Croix était une rivalité d'amour. Et Manuela savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur ce point-là. L'aventure datait de l'hiver fatal qui avait vu l'écroulement de la fortune de Clément. Jamais le jeune homme n'avait mené plus grand train. On eût dit qu'il pressentait que ses folies ne pourraient durer longtemps, et qu'il voulait du moins les faire éclatantes. Il avait rencontré Mme del Péral comme elle quittait le deuil et se décarêmait après une longue retraite. La jeune femme était jolie et coquette : il était charmant et hardi. Elle voulut subjuguer ce roi de la mode, et ce fut elle qui fut prise. Elle eut pour Clément un de ces caprices passionnés qui rendent folles les mañolas de son pays. Elle avait rêvé de triompher publiquement de ce grand vainqueur et de se faire gloire de lui résister. Et elle tomba dans ses bras avec une rapidité foudroyante. Elle l'adora, et le lui laissa voir. S'il n'avait pas été aussi bien élevé, aussi noblement délicat, il eût pu afficher la jeune femme, comme elle avait projeté de l'afficher lui-même. Elle se fût perdue avec joie pour lui prouver combien elle l'aimait. Il calma ces emportements, disciplina cette passion, força l'imprudente à être raisonnable, et eut de sa réputation plus de souci qu'elle-même. Grâce à lui la jeune veuve ne se déclassa pas. Dans notre lâche et hypocrite société, une femme mariée peut commettre des fautes, même vénales, sans se voir fermer les portes des salons, si elle a un mari qui accepte hardiment la situation. Une veuve ne peut

se livrer aux mêmes incartades sans risquer d'être disqualifiée : elle n'a point d'éditeur responsable pour endosser ses tares.

La liaison de Clément et de Manuela fut assez discrète pour n'offusquer personne. On sut gré à la jeune femme de se cacher si bien, et à Clément de la compromettre si peu. Du reste, c'était sa manière. Et jamais une femme, en se confiant à lui, n'avait eu à s'en repentir.

Manuela, partie pour un flirt, avait donc abouti à une passion, et, s'étant oubliée elle-même, il n'était point surprenant qu'elle eût oublié les autres. Le premier des autres était le comte de Brucken, qui depuis le commencement de la saison s'occupait de Mme del Péral, et la suivait partout avec une constance qui n'était point sans espoir. La jeune femme le traitait bien, marivaudait avec lui, se conduisait en un mot comme elle devait rêver de se conduire avec Clément, et attisait très gracieusement un feu qui ne l'inquiétait point. Atteler à deux, le marquis et le comte, à son char platonique eût été pour elle une épreuve décisive. Après un tel exploit, elle eût été classée parmi les cinq ou six femmes supérieures qui sont les premiers sujets de la scène mondaine.

Malheureusement son cœur avait dérangé les plans de son esprit, et, au lieu de dompter Clément, c'était elle qui amoureusement s'était roulée à ses pieds. Quant à Hubert, il avait été, du jour au lendemain, délaissé comme si, pour la jolie veuve, il n'avait jamais existé. Mais le comte n'était point de ces hommes

qui, évincés, s'inclinent et vont dévorer leur chagrin dans la solitude. Voyant changer brusquement Manuela, sans que rien de sa part eût motivé cette métamorphose, il avait cherché les causes de la froideur de celle qui, la veille, était tout éclat et tout sourire. Ces causes, il les avait trouvées très vite, mais par hasard, car sous l'influence de Clément, Manuela se cachait bien.

C'était à la redoute costumée et masquée donnée par le prince San-Isidro dans son admirable hôtel de l'avenue Kléber. Tout le grand monde parisien, et un peu du petit, étaient réunis dans les vastes et riches salons du banquier napolitain. Brucken, sous l'uniforme d'un reître allemand du XVIe siècle supérieurement adapté à sa haute taille et à sa fière figure, avait fait une entrée à effet, et cherchait Mme del Péral, qui devait être travestie en bohémienne. Il tenait ce renseignement d'une amie de la jeune femme. Dans les salons traversés, il n'avait vu aucune gitane qui pût être prise pour Manuela. Il se demandait si par hasard elle n'était pas arrivée, ou si quelque empêchement ne la retenait pas au logis, lorsqu'un éclat de rire vibrant, à quelques pas de lui, dans la serre splendidement éclairée, avait frappé son oreille et en même temps son cœur. Il avait eu, en une seconde, la certitude que la Portugaise était là.

Entré vivement, au centre d'un groupe de masques, il avait aperçu Clément de Pont-Croix, vêtu du sévère et riche costume de Charles Ier dans le portrait de Van Dyck, promenant, suspendue à son bras, une femme

cachée sous un domino gris perle. Le capuchon baissé couvrait le front, et un loup de velours noir à barbe de dentelle voilait la bouche. Mais, par les deux trous des yeux, un regard étincelant luisait, et trahissait Manuela. Vingt fois Hubert avait vu la jeune femme flirter avec un des nombreux jeunes gens qui s'empressaient autour d'elle, et jamais il n'avait éprouvé le mouvement de colère qui lui fit bouillonner le sang en la trouvant au bras de Clément. C'est que le marquis n'était point un galant ordinaire; il ne s'amusait pas aux petits jeux qui durent, nourris de coquetterie et entretenus de menues faveurs. C'était le conquérant qui paraît devant une ville, ne s'attarde pas aux approches, la force et la pille. Et Manuela riait d'un rire clair, voluptueux, heureux, qui fit frissonner Hubert de jalousie.

C'était bien elle, car dès qu'il avança elle se tut, craignant qu'il ne reconnût sa voix. Elle faisait mal, puisqu'elle se cachait de lui, au lieu de tendre sa main, franchement, comme elle en avait l'habitude. Elle voulait se soustraire à son empressement, puisqu'elle n'avait pas mis le costume commandé exprès pour le bal. Peut-être même avait-elle fait donner à son soupirant une fausse indication, sachant bien qu'il devait venir à cette fête. Emporté par la colère, il se dirigea vers le couple devenu muet à sa vue, et, saluant Pont-Croix, qui inclina la tête avec nonchalance, il dit :

— Vous êtes ce soir le cavalier d'une jolie femme, mon cher. Mais il me semble que je sais qui elle est...

— Si vous le savez, ne le dites pas, fit Clément avec

tranquillité. Elle est masquée : c'est donc qu'elle veut qu'on respecte son incognito.

— De vous à moi le secret sera bien gardé, insista Hubert.

— Peut-être n'aime-t-elle pas les secrets à trois?...

— Demandons-le-lui.

— Oh! inutile : je le devine.

— Je voudrais bien l'entendre parler, fût-ce pour dire : « Non! »

— Une voix de femme n'est agréable que quand elle dit : « Oui. »

— Est-ce donc ce qu'elle vous dit, à vous?

— Vous êtes bien curieux!

— Très curieux, en effet.

— Eh bien! mon cher, il faudra que vous restiez sur votre curiosité...

— Est-ce vrai, madame? demanda Brucken au domino, qui écoutait avec une émotion visible ce rapide dialogue.

Le domino baissa affirmativement la tête, et, d'un geste, levant son éventail fermé, elle le balança deux fois devant son visage, comme pour accentuer plus nettement son refus. Mais, dans le mouvement qu'elle faisait, la large manche de satin glissa jusqu'au coude, découvrant un bras rond, frais, ganté de blanc et cerclé de bracelets, dont un, de forme très caractéristique, attira l'attention d'Hubert. C'était un serpent aux écailles d'émeraudes, à la tête de rubis. Le comte poussa une exclamation, et, tendant le doigt vers le bijou, il dit d'un ton ironique :

— Je sais ce que je voulais savoir... Madame n'a plus besoin de parler.

— Peut-être est-ce fort heureux pour vous, répliqua Clément avec hauteur. Car elle vous juge sans doute sévèrement.

— Bon! bon! fit Brucken en ricanant, sans relever ce qu'il y avait d'offensant pour lui dans l'attitude et l'accent de Pont-Croix. Peu importe!

Il se courba railleusement devant la femme masquée, et dit :

— Bonsoir, señora.

Le marquis fit un pas pour suivre Hubert, mais le domino se mit devant lui, et, d'une voix étouffée, murmura :

— Venez, je vous en prie.

Et ils disparurent dans la foule.

Le lendemain Pont-Croix, qui était tout le contraire d'un homme patient, envoya deux de ses amis au comte de Brucken pour lui demander quelques explications sur les licences qu'il avait prises vis-à-vis de lui. Mais le redoutable Hubert n'était point en humeur batailleuse. Il déclara que le marquis avait eu tort de prendre sérieusement des propos de bal masqué, qu'en aucune façon il n'avait eu la pensée de lui déplaire, et que, s'il l'avait contrarié, il en était aux regrets. Comme le comte ne donna aucune suite à l'aventure, en ce qui concernait Mme del Péral, et ne parut pas avoir le moindre souvenir de leur rencontre, Clément n'insista pas, et la querelle commencée en resta là. Six mois plus tard, la ruine survenant, il quittait Manuela, s'é-

loignait, et Brucken, n'ayant plus à lutter contre un pareil rival, obtenait d'être mieux traité par la jeune femme.

Cependant ce dénoûment heureux n'avait pas calmé la sourde rancune d'Hubert. Son animosité contre Clément s'était, au contraire, concentrée, comme si dans la satisfaction de la possession il ne trouvait qu'un élément de jalousie rétrospective. Il avait assisté avec une joie secrète à l'écroulement de la fortune de Pont-Croix, et, celui-ci, s'étant retiré du monde, ne pouvant plus lui porter ombrage, il le poursuivait encore de sa haine. Ayant remplacé Clément dans les bonnes grâces de Mme del Péral, il ne l'avait jamais remplacé dans son cœur. Et, chose singulière, il était irrité contre cet amant disparu, quand il subissait avec tranquillité Nuño, cet amant présent. Il avait toléré le partage avec le banquier, et il frémissait à la pensée que le souvenir de Pont-Croix était encore vivant dans la pensée de Manuela.

De sa tolérance pour Nuño il eût été facile de découvrir de nombreuses et puissantes raisons. La meilleure et la plus exacte était que la jeune femme, plus qu'à moitié ruinée par le train qu'elle menait depuis qu'elle vivait à Paris, avait demandé à la générosité bien connue de Sélim pour ses maîtresses, des ressources nécessaires. L'excuse de Brucken était qu'il avait ignoré pendant longtemps les relations de la jolie Portugaise avec le banquier. Sa faute était de les avoir supportées, quand il les avait connues, et de ne s'être pas retiré, bien au contraire, d'avoir accepté que

Manuela le présentât à son ami, et le fit entrer dans sa familiarité. Peut-être si Hubert se fût trouvé dans une situation moins embarrassée, eût-il montré plus de fierté. Mais il en était juste au même point que Mme del Péral. Ses affaires s'embrouillaient chaque jour un peu plus, et l'amitié d'un financier se présentait pour lui comme une faveur céleste.

Cependant il lui fallut quelque peu de réflexion pour se rendre compte de tous les avantages qu'offrait l'arrivée de Nuño au travers de ses amours. Son premier mouvement fut de se fâcher, et de protester avec violence. Mais la colère d'un amant n'était pas pour troubler une femme qui avait su enlacer Esther dans les liens de sa cajoleuse prévenance. Capable de paralyser l'hostilité de Mlle Nuño, Manuela était de force à réprimer les rébellions de M. de Brucken.

Il était venu chez elle, rue de Naples, pour lui faire une scène, et, le sang au visage, les yeux noirs de colère, il l'avait abordée avec des paroles amères. Elle, à demi étendue sur sa chaise longue, dans un coquet déshabillé, l'avait laissé aller, pensant que rien n'est salutaire comme d'ouvrir aux bouillonnements d'un cœur furieux la soupape des récriminations. Elle l'avait donc écouté silencieusement, polissant ses ongles roses et paraissant prodigieusement ennuyée par tout ce qu'il lui disait. Au bout d'un quart d'heure, l'éloquence d'Hubert s'était raréfiée, et il avait perdu un peu contenance devant le mutisme de la jolie femme. Elle, d'autant plus calme qu'il était plus animé, le regardait en dessous, et un fin sourire relevait le coin de

sa lèvre. Le voyant planté devant elle, les mains tremblantes, et réclamant une explication, elle haussa légèrement les épaules, et dit d'une voix douce :

— Je vous trouve bien ingrat de me quereller, parce que vous avez découvert que M. Nuño s'occupe de moi. J'aurais pu, avant que vous vous en aperçussiez, rompre avec vous, afin de ne point compliquer ma vie. Car remarquez que si Sélim apprenait, de son côté, que vous êtes mon ami, il pourrait, lui aussi, être mécontent, se fâcher avec moi, et je ne crois pas exagérer en disant qu'il m'en coûterait davantage que de me brouiller avec vous. Alors, qu'est-ce que vous voulez, et pourquoi ces plaintes? Vous êtes trop raisonnable pour avoir supposé, une minute seulement, que j'allais le congédier pour vous être agréable. Certes, je tiens à vous plaire, mais pas à ce point-là. Sachez comprendre les choses : j'ai deux cent mille francs de dettes, et je ne possède plus que cinquante mille francs de rente. Or je les dépense quatre fois ; c'est-à-dire que pour rester sur le pied où je me suis mise, il faudrait supprimer trois trimestres de l'année. Et cela est impossible : la marche des saisons s'y oppose. Il faut donc voir la situation telle qu'elle est, et ne pas menacer de tout démolir quand on n'a pas le moyen de reconstruire. Or, mon bel ami, vous êtes logé à la même enseigne que moi...

Hubert fit un geste de hautaine protestation, et sa figure se crispa.

— Oui, reprit Mme del Péral, vous êtes trop gentilhomme pour supporter qu'une femme entre dans le

détail de votre budget, et le sujet de conversation que j'aborde vous déplaît particulièrement. Il faudra cependant que vous vous résigniez à souffrir que je le traite à fond. C'est, je crois, de cette discussion que naîtra la lumière, et, une fois la lumière faite, nous serons bien près de nous entendre.

Le comte poussa un soupir, laissa tomber sa tête sur sa poitrine d'un air navré, et n'essaya plus de résister à la logique écrasante de Manuela.

Elle poursuivit :

— Vous êtes fils de banquier, mais vous n'avez point su garder ce que vos parents avaient su amasser. Il est vrai que ce qui était une grosse fortune sous l'Empire est devenu une honnête aisance sous la République. Vingt ans ont suffi pour si bien changer les conditions économiques de l'existence en ce pays que, dorénavant, tout ce qui ne travaillera pa[illegible] ne gagnera pas de l'argent sera sur la paille [illegible] plus grande misère. Nous touchons à [illegible]ssement du loyer de l'argent que le re[illegible]apitaux placés ne vaudra plus la peine [illegible]ette dans des mains étrangères. A l'heu[illegible]e, nous sommes, en bonnes valeurs, à [illegible] trois pour cent. Il ne s'écoulera pas long[illegible] avant que nous soyons à un et demi. Je vous [illegible]e demande alors, que faudra-t-il avoir de fortune, avec le renchérissement de tout, pour pouvoir vivre de ses rentes?

— Vous avez une brillante instruction financière, fit amèrement Hubert. On voit que vous faites causer les gens compétents.

— Comme vous dites, mon cher. Sélim n'est pa drôle tous les matins, et j'aime encore mieux qu'il par de finance que d'amour. Il m'a clairement expliqu non sans un naïf orgueil, votre cas et celui de vos frère en haute vie. Tout ce qu'il y a de grands seigneurs c seulement de gentlemen, habiles à tourner leurs pou ces en regardant couler les jours, sera réduit à cir les bottes des gros banquiers et des forts industriel Ils ont commencé du reste, moralement s'entend. quand on voit le faubourg Saint-Germain, à la sui des princes, se ruer dans les salons des parvenus de Bourse, tarés ou non, pourvu que leur fortune se grande et leurs fêtes royales, on peut hardiment affi mer que l'heure de la domestication a sonné pour l fils des croisés. Il faut donc être riche et se prépar à le devenir plus encore. Nous sommes, vous et mo dans un dénûment voisin de l'indigence. Il me reste quoi me retirer à la campagne, à moins que je ne pr fère aller vivre d'oranges en Portugal. Vous, vous votez sur des vestiges de splendeur et sur une bour de jeu. Le décor de l'hôtel paternel vous encadre bie vous portez beau dans le monde, vous avez toute l'a parence d'un homme à son aise, mais vous n'av que la réalité d'un homme à la côte. Moi j'ai, au m ment de faire naufrage, su poser la main sur u bouée en or. Voulez-vous en faire autant? Je suis votre disposition pour vous faciliter l'abordage.

Hubert avait écouté avec un étonnement très gra le petit discours de la Portugaise. Elle lui avait d bité son homélie avec une tranquillité parfaite, sa

hausser le ton, sans intention satirique, sans effet de drame. C'était net, fin, précis, comme une opération chirurgicale exécutée par un maître. Il voyait se révéler à lui une femme qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais soupçonnée : pratique, hardie, un peu cynique, et vraiment de son temps. Il se dit : « Est-elle forte ! Qui se serait douté que ce joli front blanc orné de boucles frisées d'un noir d'ébène recélait de si audacieuses pensées? Elle est vraiment remarquable, et il vaut mieux être avec elle que contre elle. En somme, très gentiment elle m'explique que les bontés qu'elle a pour Nuño ne sont point faites pour me porter ombrage, l'intérêt en étant le mobile exclusif. Elle m'aime et n'aime que moi. Elle aurait pu me quitter et ne l'a point fait quel argument plus convaincant pourrait-elle me fournir? »

Manuela, qui observait son ami du coin de l'œil, dit en souriant :

— Ce que je viens de vous exposer vous rend rêveur. Pourrait-on connaître le résultat de vos réflexions? De quel côté penchez-vous? Du côté de la déraison ou du côté de la sagesse?

— La déraison serait assez dans mes goûts, répondit-il, en baissant un peu le front, et la sagesse est très peu dans mes habitudes... Mais cette dernière est bien puissante, parlant par votre bouche...

— Vous vous humanisez, à ce que je vois. Eh bien! vous avez raison, et vous me donnez là une belle preuve d'esprit.

— M'en saurez-vous gré, au moins?

— Certes! Mais vous vous en saurez gré à vous-même. Ecoutez quels sont mes projets pour vous. Si vous étiez homme à vous mettre dans les affaires, je crois que vous y réussiriez comme un autre, à la condition d'être bien conduit. Vous êtes, mon bel ami, de la tribu de Lévi, en dépit de vos allures nobiliaires, et vous retrouveriez bien vite, dans un débat d'intérêts, vos instincts de race. Mais je vous crois peu enclin à rompre avec vos habitudes. Il ne faut donc songer, pour restaurer vos finances, qu'à un mariage.

Hubert fronça le sourcil; mais Manuela n'y prit pas garde, et continua :

— Voyez quelle est votre chance! Il se trouve que ce qui semblait devoir faire votre malheur va assurer votre avenir. L'homme, dont vous avez eu un instant la faiblesse de vous montrer jaloux, est justement celui qui vous offre l'occasion désirable entre toutes, et sa fille paraît avoir été mise au monde uniquement pour redorer le blason des Brucken.

— Mlle Nuño ? Y pensez-vous ? s'écria Hubert.

— J'y pense tellement pour vous que je crains fort que d'autres n'y pensent pour eux-mêmes. Et je compte, si vous approuvez mon plan, prendre position sans retard, et barrer la route à tout concurrent. Vous n'ignorez pas que je suis l'amie très intime d'Esther, et que j'exerce une sérieuse influence sur son esprit. Quant à son père, vous ne savez que trop qu'il n'a rien à me refuser. Vous êtes le gendre qu'il lui faut. Titré, bien de votre personne, et, chose fort importante, israélite. Si vous voulez

vous laisser guider, c'est une affaire qui se conclura dans les six mois...

Hubert se leva avec impatience, et, regardant la jolie Portugaise avec des yeux enflammés :

— Mais je vous aime, Manuela, et je n'ai point envie de me marier le moins du monde...

Elle se mit à rire, et d'un ton léger :

— Qui vous demande de ne plus m'aimer ? Mariez-vous toujours. Nous verrons bien si votre femme ne saura pas me faire oublier.

Hubert protesta pour la forme, mais la faiblesse de sa résistance attestait qu'il était prêt à céder. Venu pour quereller Manuela, il partit, lui sachant gré de ce qu'elle avait rêvé pour lui. Il lui était reconnaissant, en somme, de ce qu'elle l'avait trompé et de ce qu'elle l'en faisait bénéficier. Peu de capitulations plus immorales pouvaient lier un homme et une femme. Ce marché s'était conclu avec une tranquillité, une lucidité parfaites. L'un n'ignorait pas ce qu'il acceptait, l'autre savait pertinemment ce qu'elle avait proposé. Esther était l'objet de la négociation, et, en quelques paroles, les deux contractants venaient de décider de son sort.

La semaine ne s'était pas écoulée que Brucken, déjà noté par Nuño comme un sportman de marque, était, grâce à l'entremise de Mme del Péral, admis dans l'intimité. Sélim, qui se connaissait en chevaux comme un aveugle en peinture, dépensait des sommes énormes pour son écurie, et ne réussissait à rien. Le haras de Chambourcy, qu'il avait acheté au duc de Bligny, était

magnifique. Ses poulinières étaient hors ligne, il possédait des étalons illustres. Il avait fait venir de Newmarket le fils du fameux Heinsbury pour entraîner ses poulains. Et régulièrement il était battu, même dans des courses où la victoire ne paraissait pas pouvoir lui échapper.

Moins tenace, moins orgueilleux, Nuño eût depuis longtemps renoncé à cette coûteuse fantaisie, mais tous les grands financiers du jour avaient une écurie de courses, un yacht à vapeur et une chasse à tableaux. Ces sports étaient l'affiche d'une immense fortune : le banquier se devait donc à lui-même de les cultiver, et plus il était notoire qu'ils coûtaient cher, plus il lui était nécessaire de persister. On disait : « Faut-il que ce Nuño soit riche pour faire de pareilles dépenses? » Rien que pour cette déclaration il eût jeté les millions par la fenêtre. Seulement il était hommes d'affaires, et il eût bien voulu, pour son argent, obtenir quelques petits succès.

Du jour où il eut conduit Hubert à Chambourcy, et l'eut présenté à ses chefs de service comme son représentant hippique, il insinua même son associé, tout changea. Le célèbre Heinsbury fut mis à la porte, dans la quinzaine, ayant été dûment convaincu de faire tirer les chevaux de son maître de connivence avec un bookmaker dans l'office duquel il avait placé des fonds. Il fut remplacé par un simple jockey qui, de hasard, se trouva être aussi honnête qu'habile. Brucken, pendant toute une saison, installé au haras, se leva à quatre heures du matin pour aller voir, dans la rosée, galoper

les chevaux de Nuño. Le résultat ne fut pas long à se produire. Dès le printemps, l'écurie tant plaisantée triompha dans d'importantes épreuves, et, à Deauville, le prix des Pouliches fut enlevé par Mandragore. Sélim exulta. Il ne jura plus que par Brucken.

Quand il avait la joie délicieuse d'assister à la rentrée au pesage d'un de ses chevaux victorieux, il en reportait, au fond de lui-même, tout le mérite à Hubert. Celui-ci, avec un tact parfait, laissait tout l'honneur de la victoire à Nuño. Jamais il ne s'occupait des chevaux sur le turf. Il ne pénétrait jamais dans le salon des propriétaires. Il affectait de ne pas paraître diriger l'écurie du banquier. Quand on lui parlait des chances d'un cheval de Sélim, il affectait de ne rien savoir des intentions du patron. La bête courrait-elle, ou ne courrait-elle pas? C'était Sélim qui déciderait, comme il décidait tout, car rien ne se faisait en dehors de lui. Si Sélim avait eu tant de mécomptes, c'était parce que son entraîneur le volait. Mais il avait, lui-même, découvert la fraude, remis tout en ordre, et nul ne commandait que lui à Chambourcy.

La vanité de Nuño fut ainsi adroitement chatouillée par le jeune homme. Et, pour le récompenser des services qu'il lui rendait, Sélim lui prit une somme d'argent, débris de son patrimoine, et se chargea de la faire fructifier à la Bourse. Dès lors Brucken n'eut plus besoin de jouer au cercle. Nuño joua pour lui et à coup sûr. D'ailleurs, les paris qu'il fit aux courses furent singulièrement fructueux. Il semblait que tout ce qui approchait de Nuño fût favorisé par la fortune, et que dans

l'atmosphère du banquier on respirât de l'or. Il n'y avait pas un an qu'Hubert était devenu l'intime de Sélim, et déjà il était indispensable. Esther l'avait accueilli avec sympathie, lorsqu'il lui avait été présenté par Mme del Péral. C'était au moment où la charmante jeune femme s'emparait si complètement de l'esprit de Mlle Nuño. Les actions de grâce que son père ne cessait de rendre à Brucken disposaient favorablement la jeune fille pour cet homme précieux, qui était en somme un aimable homme. Pourtant il y avait, dans la physionomie d'Hubert, une nuance de dureté, quand il ne s'observait pas, qui impressionnait fâcheusement Esther. Elle pensait qu'il ne devait pas être bon, qu'il simulait seulement la bonté. Or, pour cette nature franche, sans un détour, la fausseté était le pire défaut. Cependant, comme rien, dans la conduite de Brucken, ne confirmait cette impression, elle en venait à se gourmander de ce qu'elle jugeait être d'injustes préventions. Elle avait de l'affection pour Manuela, elle accueillit favorablement son protégé.

Cette façon d'être ne changea que quand elle fit la fatale découverte des liens qui attachaient son père à la jolie Portugaise. Et Hubert ressentit le contre-coup du revirement qui se fit dans l'esprit de Mlle Nuño. En un instant l'attitude d'Esther se modifia. Il était, la veille, traité comme un commensal agréable, sur le même pied que Termont, La Brède et du Tremblays, qu'Esther connaissait depuis son enfance. Le lendemain, il trouva un visage glacé, un sourire contraint, une main qui se refusait. La désillusion causée par

Manuela à son amie rendait vraisemblables les pressentiments fâcheux inspirés par Hubert. Si l'une avait trahi si complètement la confiance de la jeune fille, l'autre pouvait aussi la tromper. L'indignité de la femme rendait probable l'indignité de l'homme. Pour s'assembler, ils se ressemblaient donc? Le protégé ne devait pas mieux valoir que la protectrice.

Pourtant la conscience loyale d'Esther protestait contre cet arrêt. Elle avait des raisons de condamner Manuela, aucune de condamner Brucken. Elle pouvait le soupçonner, mais c'était tout. Rien dans sa conduite ne lui avait donné le droit de l'accuser. Très nettement Hubert avait eu la notion de ce qui se passait dans le cerveau de Mlle Nuño, et il en avait averti Manuela. Celle-ci avait rassuré son allié, en lui promettant qu'il regagnerait auprès de Sélim le terrain qu'il perdait auprès d'Esther. En somme, ce qu'il voulait c'était réussir à devenir le gendre du financier : elle en faisait son affaire. Il fallait que cette petite insolente, qui lui rendait la vie si difficile, sentît qu'elle n'était pas la maîtresse absolue, et elle se chargerait de le lui démontrer.

Elle avait, dès lors, commencé le siège de Nuño, et planté les premiers jalons de l'investissement. La tâche n'était point ardue, et la besogne se trouvait à moitié faite. En dehors de ses affaires, peu d'hommes se rencontraient plus faciles à prendre et à duper que Sélim. Autant il était terrible dans son cabinet et à la Bourse, au milieu des spéculateurs et des agioteurs, autant il était simple et doux dans sa maison, entouré de ses

intimes. Cet homme, qui avait étranglé, sans sourciller, des adversaires financiers, qui combinait froidement les manœuvres les plus abominables pour duper ses concurrents, se montrait généreux et compatissant. Il donnait à ses amis, à ses maîtresses, aux indifférents. On eût dit qu'il se dédoublait, tant le vautour se faisait pigeon. Il eût commis des extravagances pour Manuela, si la jeune femme, très habile, n'eût pas tenu à lui prouver qu'elle l'aimait pour lui-même. Elle n'avait encore accepté de lui aucun service. Il avait dû se fâcher pour la contraindre à recevoir, au jour de l'an et à sa fête, des bijoux splendides. Elle avait pris les écrins, apportés par Nuño, avec une tristesse humiliée qui avait à la fois désolé et ravi le financier. Une femme qui jetait à peine un regard sur une rivière de trois cent mille francs, et passait ses bras autour du cou de magot du donateur, en lui murmurant à l'oreille : « C'est vous seul que je veux ! », une femme si forte devait mener bien loin un homme amoureux. Elle lui eût fait voir des étoiles en plein midi, et quand elle lui disait : « Vous n'avez qu'un véritable ami, c'est Brucken », Nuño avait des preuves si nombreuses de la vérité de cette affirmation, qu'il ne songeait même pas à la contrôler.

Brucken lui était aussi indispensable que Manuela, et quand celui-ci lui disait à son tour : « Vous n'avez qu'une amie sincère et dévouée, c'est Mme del Péral », il le croyait, il l'aurait attesté devant tout Paris, il en aurait mis sa tête à couper. Et il pensait lui-même : « Ma fille, Manuela et Hubert, c'est tout ce qui existe

au monde pour moi. Descende le feu du ciel sur le reste de l'humanité, si je puis me sauver avec ces trois êtres, la vie sera encore belle pour moi! » Bon Nuño! Il donnait plus de deux cent mille francs par an à Brucken, sous prétexte de dividendes, de primes, d'actions libérées et autres menus suffrages financiers. Et pourtant il ne se croyait pas encore quitte envers lui pour tous les services que son ami lui rendait. Il n'eût pas, en effet, trouvé un régisseur assez capable pour accomplir les prodiges que Brucken avait faits à Chambourcy, sans qu'il lui en coûtât bien cher, et il n'en aurait pas eu l'honneur comme avec le comte. On eût dit : « Nuño a un fameux entraîneur : c'est depuis qu'il a un tel que son écurie s'est remontée »; on ne disait pas : « C'est Brucken qui a remis le haras de Nuño sur le pied où il est ». Quand il faisait le compte de ce que son ami lui coûtait, il était obligé de s'avouer que c'était pour rien, et qu'un ivrogne d'Anglais, insolent et voleur, lui aurait coûté bien davantage.

Ce fut lui qui, le premier, parla d'Hubert pour sa fille. Manuela eut l'art de l'y amener. Elle lui souffla tous les arguments qui militaient en faveur de ce projet, sans prononcer le nom du comte. Ce fut un chef-d'œuvre d'habileté. Elle traça vingt sillons dans lesquels elle promena Sélim, et qui tous aboutissaient à Brucken. Le jour où, chez elle, le financier, dans une heure d'expansion, se laissa aller à dire : « C'est un homme tel qu'Hubert que je voudrais pour ma fille », elle s'écria comme frappée par un rayon de lumière : « Oh! quelle belle idée! » Puis, un instant après, elle

s'ingénia à la combattre. Ce fut une scène merveilleusement jouée. Elle se rembrunit et demeura morne, étendue sur sa chaise longue, pendant que Sélim fourrageait dans la dentelle de ses manches, et s'effrayait de la voir tout à coup silencieuse et préoccupée.

— Qu'avez-vous, ma chère amie ? dit-il, en caressant de sa grosse main brune les doigts blancs et fins de la jeune femme : vous voilà devenue muette subitement.

Elle parut faire un effort pour sortir de sa méditation, et levant sur Sélim des yeux auxquels il ne savait pas résister :

— C'est que je réfléchissais à ce que vous me disiez à propos de Brucken, et qui m'avait paru parfait au premier abord...

— L'avez-vous donc trouvé mauvais à la réflexion ?

— Non. Parce qu'une idée de vous ne peut jamais être complètement mauvaise. Cependant quelques objections de valeur se sont présentées à ma pensée, et m'ont troublée, je ne vous le cache pas... C'est une affaire délicate que de marier une fille comme la vôtre, si charmante, si bonne, si intelligente et si riche !... De plus, appartenant à une religion où les hommes pouvant aspirer à sa main, c'est-à-dire de grande famille, de belles manières, de bon monde, d'agréable tournure, sont rares...

— Brucken ne réunit-il pas toutes ces conditions ? interrompit Nuño avec vivacité.

— Oui, sans doute, mais il a, à mes yeux, un défaut énorme : c'est qu'il vous a été présenté par moi, et que

j'aurais, de ce fait, une sérieuse responsabilité, si vous réalisiez votre projet.

Nuño n'avait point parlé absolument de donner sa fille à Hubert; il avait seulement dit : « Voilà un gendre comme il m'en faudrait un ». Et déjà Manuela transformait cette impression, soudainement traduite dans le laisser-aller d'une causerie, en plan mûrement étudié.

— Mais quelle responsabilité, chère amie ? demanda le banquier.

— Celle du bonheur d'une enfant que j'aime et que vous aimez. N'est-ce point assez pour me troubler? Quelles précautions assez grandes prendra-t-on, quelles garanties assez complètes exigera-t-on, quand il s'agira de confier cette adorable Esther à un époux? Certes Brucken est bien de sa personne, il est titré, il appartient à votre religion, ce qui est capital pour vous.

— Je n'admettrais pas que ma fille épousât un chrétien ! dit Nuño avec une rudesse où se manifestait vivace le souvenir des persécutions subies, de génération en génération, pendant des siècles.

— Et cependant, vous n'auriez pas horreur, si vous aviez un fils, de le voir épouser une chrétienne...

— Ça n'a aucun rapport... La femme est conquise par l'homme. Il la prend, l'emporte, la fait sienne... Elle perd sa nationalité, sa race, ses idées, elle est en quelque sorte absorbée. Si je donnais ma fille à un chrétien, je perdrais ma fille. Elle serait morte pour moi !

Il eut, en prononçant ces paroles, un accent de véritable douleur.

— Calmez-vous, dit-elle doucement. Il n'est point question de cela, bien au contraire. Mais, pour en revenir à Brucken, il n'a plus aucune fortune, il ne travaille pas, et vous réprouvez l'oisiveté.

— Quant à la fortune, l'argument est sans valeur, dit Nuño : je suis assez riche pour accepter un gendre ruiné. Quant à son oisiveté, je ne la vois déjà pas si complète : il travaille beaucoup pour moi, et cet homme de loisir doit souvent, le soir, être plus las que bien des gens qui se prétendent accablés de besogne.

— Vous avez réponse à tout ! fit Manuela avec une moue coquette. Êtes-vous donc à ce point entiché de ce garçon ?

— Trouvez-moi un prétendant qui le vaille !

— Ce n'est pas à moi de chercher des maris pour votre fille. Je considérerais comme de la plus grande inconvenance de me mêler de vos affaires de famille. Il suffirait d'ailleurs qu'Esther sût que je patronne un candidat pour qu'elle le prît aussitôt en grippe...

— Quel malheur que cette petite ait cessé de vous aimer ! soupira Nuño.

— Le seul qui n'ait pas le droit de s'en plaindre, répliqua Manuela avec un fin regard, c'est vous... Elle ne m'aime plus, parce que je vous aime trop.

Le visage de Sélim s'illumina. Jamais il n'avait éprouvé de pareilles satisfactions d'amour-propre. Lui, qui avait été tant trompé et tant maltraité par des filles, qui en était venu à tout supporter, à faire, comme il disait, la part du feu, pour ne pas être privé de son plaisir, il se voyait choyé, caressé, chéri, par

cette jolie, spirituelle et élégante femme. Comment aurait-il pu payer trop cher un tel bonheur? Qu'aurait-il pu inventer pour récompenser Manuela de ses grâces exquises?

— Je vous racommoderai avec elle, fit-il, en posant la main blanche de la jeune femme sur son front avec une sorte de dévotion amoureuse. Elle a tant d'affection pour moi qu'elle reviendra à vous, en voyant que vous embellissez la fin de ma vie...

— La fin de votre vie, Sélim? interrompit vivement Mme del Péral. A quoi pensez-vous? Un homme de cinquante ans, à la fin de sa vie? Mais, mon ami, nous vieillirons ensemble... Nous sommes du même âge : j'ai vingt-cinq ans, et quand vous serez vieux, je serai vieille.

Une larme brilla dans les yeux de Nuño. Sa passion l'avait rendu assez candide pour qu'il pût croire ce que Manuela lui disait, et il en était touché jusqu'au fond du cœur. Il pensa : « Que deviendrais-je, si une telle tendresse me manquait maintenant? Je dois m'attacher Manuela de façon à ce qu'elle ne me quitte jamais. Je veux finir mes jours entre Esther et elle. Quelle douceur de voir ces deux parfaites créatures aller et venir, adorables et charmantes, autour de moi!... »

Il reprit :

— Voyez-vous, ce qui choque Esther, c'est l'irrégularité de la situation... Aussitôt qu'elle sera mariée, j'aurai avec elle une explication, je la ferai l'arbitre de mon avenir, et je suis sûr d'avance que c'est elle-

même qui vous demandera de consentir à être ma femme.

Manuela poussa un cri léger, et eut la puissance sur elle-même de rougir. C'était la première fois que Nuño lui découvrait aussi complètement tout l'empire qu'elle avait sur lui. Un flot joyeux lui inonda le cœur, en se voyant arrivée au but qu'elle avait marqué. Elle joignit les mains comme pour une prière, des pleurs coulèrent de ses yeux brillants, et elle dit avec un accent d'ingénuité dont fut bouleversé Nuño, qui, cependant, avait eu affaire aux plus remarquables comédiennes de Paris :

— Je n'aurai donc plus rien à souhaiter en ce monde. Mes vœux seront comblés!

Le gros homme, affolé par cet aveu, où vibrait une émotion si sincère, se jeta aux pieds de Manuela, et cacha dans les mains de la jeune femme son visage bronzé sous ses cheveux tout blancs. Il s'anéantit dans une extase délicieuse, sentant les doigts fins de celle qu'il aimait se promener doucement sur son cou et ses oreilles. Il se trouvait rajeuni, transformé. Il n'était plus le même homme, blasé et sceptique, qui cherchait le pourquoi et le comment de tout, attribuant aux actions des mobiles intéressés, doutant de la loyauté des hommes et de la franchise des femmes. Il croyait à la vertu, il eût donné la clef de sa caisse. Les quelques minutes qui s'écoulèrent là valaient des millions pour Sélim. Il le pensa, et, s'il ne le dit pas, ce fut dans la crainte d'offenser Manuela. Elle, très calme, mais rayonnante d'orgueil, songeait : Je le tiens. Il fera ce

que je commanderai. Il donnera sa fille à Brucken, et, avant un an, je serai la comtesse Nuño. C'est une situation sortable. Et il ne manque pas de beaux garçons à Paris pour dédommager une jolie femme d'être la compagne d'un pot à millions tel que ce brave Sélim.

Il s'était relevé presque sans effort, tant il était surexcité. Il marcha dans le salon, et, parlant avec animation :

— Il y avait déjà quelque temps que je me proposais de vous dire ces choses. Je craignais que vous ne fussiez pas disposée à me bien accueillir. Mais maintenant qu'il n'y a plus pour moi d'incertitude, vous verrez de quoi je suis capable pour vous posséder complètement... Rien ne me résistera... J'aime ma fille autant qu'on peut aimer... Et, cependant, je n'admettrais pas qu'elle fît de l'opposition à mes projets...

Manuela eut un geste de protestation alarmée, mais Nuño ne lui laissa pas prononcer une parole :

— Non ! ne vous préoccupez pas... Vous ignorerez tout ce que je ferai... Vous ne connaîtrez que les résultats, et ils seront conformes à ce que je souhaite... L'avenir se chargera de nous donner raison, et, en nous voyant si heureux, chacun dira : « Il aurait fallu être fou pour ne pas assurer un tel bonheur ! »

La conclusion était telle que Mme del Péral ne jugea pas à propos d'y ajouter un seul mot. Toute réflexion n'eût pu que l'affaiblir. Elle avait, avec une admirable adresse, su faire vouloir à Nuño ce qu'elle désirait. Son désintéressement du mariage d'Esther avec Bruc-

ken était formel. Tout allait donc au mieux de ses intérêts. Il ne lui restait qu'à changer le cours des idées de Sélim, afin qu'il n'eût pas le loisir de penser en ce moment aux engagements qu'il venait de prendre. Elle avait pour cela un moyen infaillible à sa disposition. Elle en usa, et le banquier, transporté au septième ciel, n'eut pas le loisir de s'occuper de ce qui se passait sur la terre.

V

Si le marquis de Pont-Croix avait occupé l'esprit d'Esther, à la suite de leur rencontre sur la route de la Commanderie, il faut constater qu'Esther n'avait nullement occupé l'esprit du marquis. Une heure après l'avoir quittée, il avait oublié la fille du banquier. Elle n'avait produit sur lui aucune impression. S'il avait eu le temps de voir qui arrivait par le chemin quand il revenait chargé de ses filets, il fût demeuré sous bois, et aurait laissé le valet de pied s'escrimer contre la barrière. Pris, appelé, mis en demeure d'agir, il s'était exécuté, comme il était naturel qu'un homme tel que lui le fit. C'était tout. Et si Mlle Nuño avait jugé sa courtoisie une faveur spéciale, elle se trompait. Il rentrait, harcelé par le roulement de la fusillade qui n'arrêtait pas dans la plaine de la Chevrolière. Grand sujet d'amertume et de tristesse pour Clément. La prise de possession du nouveau propriétaire se matérialisait dans l'exercice de la plus chère prérogative des anciens maîtres du domaine : la chasse. On chassait sur

ces terres où, depuis des siècles, les Pont-Croix seuls avaient le droit de poursuivre le gibier, et celui qui chassait était un Nuño. Point d'envie dans le noble cœur du marquis, une profonde tristesse. Il savait, depuis la veille, qu'on faisait l'ouverture au château. Il en avait été prévenu par la rumeur publique. Son domestique, Célestin, au passage de la voiture amenant les invités, avait reconnu parmi eux, des amis de son maître : Faucigny, Termont. Il s'était empressé de le lui raconter. Aux premières paroles, en voyant le sourcil de Clément se froncer, il avait senti sa sottise et bien vite tourné court dans sa narration. Mais Pont-Croix avait compris à demi-mots, et, pour ne pas s'exposer à de pénibles contacts, pour se soustraire à la curiosité, même sympathique, des gens du pays, il s'était abstenu de chasser. Et, tout seul, il avait promené sa tristesse sous les saules de la Marne, visitant ses filets, sans espoir de rien prendre, car l'eau était fine et les poissons apercevaient de loin les engins.

Rentré chez lui, il s'était cru à l'abri des ennuis; mais rien de ce qui pouvait le contrarier ne devait, en ce mauvais jour, lui être épargné. Le pétillement des coups de fusil avait cessé à la Chevrolière, et le soleil descendait à l'horizon. Sur les collines, des détonations sourdes éclataient encore, derniers coups tirés par des chasseurs du pays, du côté d'Annet et de Germigny. Clément se promenait mélancoliquement dans le petit parc de la Commanderie, en attendant l'heure du dîner. Sa chienne, marchant sur ses talons, faisait autant de pas que son maître, s'arrêtant quand

il s'arrêtait, repartant quand il se remettait en mouvement, levant ses yeux intelligents sur lui, semblant comprendre sa tristesse et sa misanthropie. Comme il arrivait au bout d'un petit parterre, Célestin, descendant vivement le perron, accourut tout pantois, et disant avec volubilité :

— C'est le maire de Précigny qui demande à voir monsieur le marquis...

— Le maire, à cette heure-ci ! dit Clément avec humeur. Que diable peut-il me vouloir ?

— Il paraît qu'il s'est passé des choses graves, aujourd'hui, autour de la Chevrolière, et qui intéressent tout le pays...

— Où est-il, le maire ? interrompit Pont-Croix.

— Dans le parloir, monsieur le marquis.

— Bon ! J'y vais.

Et, passant devant Célestin, le marquis gravit le perron, traversa le vestibule et entra dans une petite pièce lambrissée de vieux chêne, qui servait autrefois de bureau au régisseur, pour recevoir les tenanciers de la propriété. Le maire de Précigny, gros homme grisonnant, serré dans une redingote noire, se leva à l'entrée de Pont-Croix, et sa figure un peu inquiète s'éclaira d'un large rire de confiance.

— Ah ! monsieur Clément, je craignais ne pas vous trouver... Et j'aurais été bien embarrassé... oui, bien embarrassé !

— Qu'y a-t-il donc, Fournier ? demanda le marquis en faisant asseoir le magistrat municipal.

— Il y a, monsieur Clément, que voilà tout le

pays en guerre, pour une satanée affaire de chasse...

— En guerre ! Contre qui?

— Eh ! contre les gens de la Chevrolière... Pardon ! monsieur Clément, fit le maire, en voyant le visage du marquis se contracter... Excusez-moi... Mais tout est bien changé au château, et les usages, on peut le dire, n'y sont pas meilleurs que les maîtres !...

— Au fait, dit le marquis avec impatience.

— Eh bien ! voilà, en deux mots : On était mal disposé pour le nouveau propriétaire... D'abord, il avait fait venir des ouvriers de Paris pour exécuter les travaux d'installation de ses faisanderies et les constructions de la nouvelle garderie du Pont-Bleu... Comme s il manquait à Précigny de maçons, de charpentiers et de terrassiers !.. Mais ces Parisiens, ça ne croit qu'à ce qui vient de Paris !...

— N'est-on plus libre de faire travailler qui vous plaît? demanda assez rudement Pont-Croix, comme s'il craignait, en se taisant, de paraître condamner Nuño.

— Pour le travail, passe encore. Mais pour l'approvisionnement! Tout s'achète à Lagny, monsieur Clément : la viande, le pain, le poisson, le beurre, les œufs, les volailles. Le maître d'hôtel envoie, tous les jours, à la ville une tapissière qui revient pleine, sous le nez des habitants de Précigny, et, dame ! vous comprenez, le boucher, le boulanger, les fermiers trouvent ça un peu raide !... Aussi un grand mécontentement s'est amassé qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester... Et l'occasion s'est offerte tantôt...

— Comment?

— Vous savez qu'il y a, au bout de la pièce des cinquante arpents, beaucoup d'enclaves... La chasse de la Chevrolière se trouve, comme qui dirait, barrée par des languettes de terre appartenant à divers propriétaires... Ceux-là ne peuvent pas chasser, parce qu'ils seraient obligés de passer sur la Chevrolière... Mais la Chevrolière ne peut pas passer là non plus sans louer les enclaves... Le garde-chef de M. Nuño a bien essayé de s'arranger. Il a même offert un bon prix... Il a proposé de payer tout de suite dix ans de bail, ce qui finissait par faire une somme... Mais les gens du pays sont enragés contre le château. Ils ont repoussé toutes les offres qui leur étaient faites. Et, les gardes ayant dit qu'on chasserait quand même, ils se sont postés sur les pièces, avec le garde champêtre et les gardes-messiers. Et, comme les invités du château ont foulé des pièces réservées et des terres emblavées, il y a eu des procès de déclarés, des menaces d'échangées... Rabasson a même été à moitié assommé par un des chasseurs...

— Que ne l'a-t-il été tout à fait !... Une franche canaille celui-là... Si tous les adversaires de... M. Nuño sont pareils, sa cause est bonne !...

— Non pas ! Et les plaignants sont les Reybaut, les Gerlier, les Falin, les Grandmanche, tous cultivateurs, gens sérieux et qui ont du bien...

— C'est mieux, en effet. Mais qu'attendez-vous de moi en cette affaire ? Cela regarde le juge de paix ou le tribunal... Voyez à Lagny ou à Meaux...

— Avant de marcher, ils m'ont demandé de vous

consulter. Ils se défient des gens de loi, qui ne verraient qu'un procès à engager... Ils vous prient de leur donner votre opinion. Ils feront ce que vous leur direz de faire...

— Voilà une confiance qui m'embarrasse autant qu'elle m'honore, dit le marquis avec un faible sourire. En somme, ils ont vingt-quatre heures pour déposer leur procès verbal... Il n'y a donc pas péril en la demeure... Ce qui les irrite, c'est de voir l'argent qu'ils comptaient gagner avec le château s'en aller dans la poche des marchands de la ville... Leur mécontentement disparaîtra, sans doute, si leurs intérêts sont sauvegardés.

— Peut-être bien! dit le maire en riant.

— Alors, qu'on me laisse agir à ma guise, et si j'arrange les affaires, qu'on promette de respecter les arrangements que j'aurai pris au nom des gens du pays...

— Vous avez ma parole, monsieur Clément, au nom de tous ceux qui se plaignent...

— Permettez-moi donc de réfléchir, mon cher monsieur Fournier, et revenez, je vous prie, demain dans la soirée. Je vous informerai du résultat de mes démarches.

— Merci pour tout le monde, monsieur Clément... et pour moi en particulier.

Le marquis tendit sa main fine au maire qui la pressa respectueusement entre ses énormes doigts, et conduisit le paysan jusqu'à la porte de sa maison.

— Allons, bonsoir monsieur le maire, dit-il, et bon appétit, car il est grand temps de dîner.

Et il rentra chez lui. Il était préoccupé, mais une lueur de contentement éclairait son visage si sombre une heure auparavant. Il éprouvait une sorte de satisfaction à se voir l'arbitre d'un différend dans lequel était engagé Nuño, et qui pouvait, s'il ne se terminait pas à l'amiable, causer au financier les plus sérieux embarras. La guerre contre tout un pays était malaisée à soutenir. Le banquier, retranché dans son château, abrité par son parc, protégé par l'étendue de sa terre, se croyait bien fort, mais il sentirait cependant promptement les atteintes du mauvais vouloir des paysans. Taquineries mesquines, vexations misérables, contestations sans portée, mais renouvelées incessamment et qui préoccupent, inquiètent, irritent, c'était là ce qui attendait le châtelain de la Chevrolière.

D'un autre côté, que n'avaient pas à redouter les gens du pays aux prises avec ce puissant ennemi? Toutes leurs tentatives, il les repousserait; leurs procès, il les soutiendrait, et avec quelle supériorité! Ils auraient beau se syndiquer pour défendre leur cause, ils ne triompheraient pas de leur adversaire. Il serait homme à dépenser trente mille francs, dont la perte ne le gênerait pas, pour leur en faire manger dix, qui leur feraient grandement faute. Ne valait-il pas mieux tâcher de concilier les parties, en obtenant pour le pays les bonnes grâces du puissant propriétaire? Mais s'il arrangeait l'affaire, il consolidait la situation de Nuño. Il pensa : Ne sera-ce pas très digne d'un Pont-Croix, mis hors de chez lui par un Nuño, de protéger loyale-

ment ce Nuño contre les conséquences fâcheuses de sa prise de possession?

Sa conscience n'eut pas une hésitation. Il jugea que c'était ainsi qu'il devait se conduire, et, l'ayant décidé, il pensa au moyen d'arriver à son but. Se mettre en rapport avec Sélim ne pouvait lui convenir. Il ne se voyait pas allant à la Chevrolière pour débattre les intérêts des tenanciers contre le nouveau propriétaire. Causer avec Nuño lui eût paru insupportable. Il éprouvait une sorte de répugnance physique à se trouver en face du banquier. Ce gros homme, avec ses yeux enfouis sous la graisse, ses bajoues jaunes, lui faisait l'effet d'un crapaud. Il pensa à Termont qui était un familier de la maison, et pour lequel il avait de la sympathie. Oui, avec Termont, il pourrait s'entendre, et, plénipotentiaire des paysans, il traiterait avec le jeune homme plénipotentiaire de Nuño. Il lui écrivit un mot, lui donnant rendez-vous, pour le lendemain matin, à la barrière de la route de Précigny. « Je m'arrêterai là, demain matin, vers dix heures, en chassant. Si vous avez l'idée de prendre un fusil vous-même, vous me rencontrerez, et, en cinq minutes, nous terminerons les litiges et ramènerons la concorde. » Il chargea Célestin de porter ce billet à la Chevrolière, et, l'esprit soulagé, il dîna de bon appétit, et dormit d'un beau sommeil.

Le lendemain, à l'heure indiquée, il était assis sur la barrière même de la Commanderie, lorsque sa chienne, grognant sourdement, lui annonça l'approche de quelqu'un. Des pas se firent entendre sous bois,

et, d'un faux-fuyant, il vit sortir Jacques de Termont accompagné d'un garde. Il attendit que le jeune homme fût à sa portée, ne voulant pas mettre le pied sur la Chevrolière, et tendant la main :

— Exact. C'est très bien. Venez-vous avec de bonnes paroles?

— Pleins pouvoirs, cher ami. Mais comment allez-vous depuis que je ne vous ai vu ? Admirablement, il me semble. Et le coup d'œil ? Toujours bon ? C'est à vous cette jolie petite chienne qui me fait là des amitiés?

— Oui, c'est ma compagne habituelle. Ça n'a pas grande race, mais c'est intelligent et de très haut nez...

— Je m'en rapporte à vous. Tant vaut l'homme, tant vaut la bête...

— On pourrait donner tous les pointeurs et tous les setters de la maison, et du retour en argent pour cette seule chienne-là, murmura le garde, vieux chevronné qui gardait le Pont-Bleu depuis dix ans. Mais M. le marquis ne la cèderait pas.

— Non, Rigaud, je ne la cèderais pas, répondit Clément, en souriant à son ancien serviteur.

— Et puis si M. le marquis la cédait, personne ne saurait s'en servir comme M. le marquis...

— Mais, cher ami, dit Clément en se tournant vers Termont, voyons un peu ce que vous voulez faire pour amener la pacification. J'imagine que nous jouons cartes sur table ?...

— Complètement... Nous savons que le maire de Précigny est venu vous demander conseil, et que vous

avez songé aussitôt à profiter de la situation pour arranger les affaires...

— Comment savez-vous cela?

— Nous avons notre police.

— Bon! c'est mon domestique qui aura bavardé dans l'antichambre...

— Non! non! nous étions avisés avant votre démarche... Je dois vous dire que Nuño en a été très touché.

Le visage de Clément se rembrunit, et, non sans amertume, il dit :

— Qu'attendait-il donc de moi?

— Rien que de bon. Mais, vous savez, auprès de lui, il y a des gens qui ne vous portent pas dans leur cœur...

— Brucken? interrompit Pont-Croix, avec un ironique sourire.

— Je ne nomme personne, fit Termont. D'ailleurs Nuño n'a rien voulu écouter; il a déclaré que du moment qu'un homme tel que vous se faisait l'arbitre d'un différend, il n'y avait qu'à s'en remettre à lui et à accepter d'avance l'accommodement qu'il proposerait. Donc vous êtes le maître, cher ami : décidez.

— Eh bien! c'est fort simple. Le château donnera sa clientèle aux fournisseurs de Précigny, et, en échange, un droit de chasse sera consenti sur les enclaves qui vous gênent tant.

— Comment! la clientèle du château?... demanda Termont. On n'achète donc pas tout dans le village?

— On n'achète rien. Voilà l'origine du conflit.

— Mais Nuño ne s'en doute pas ! C'est le gredin de maître d'hôtel qui prend ces décisions-là sous son bonnet !

— Il y trouve son compte, n'en doutez pas.

— Parbleu ! Mais il rapine assez, sans nous mettre tout le pays à dos. Vous ne pouvez pas vous imaginer, mon cher, ce qui se passe dans cette maison-là ! C'est fabuleux ! Il y a un coulage qui emporte l'argent comme un torrent !

— Dame !

— Oui, c'est naturel, sans doute. Les immenses fortunes ne peuvent fonctionner sans déperdition. Mais il y a une mesure en tout. Savez-vous à quelle somme s'est élevée, cette année, la fourniture d'œufs de fourmis pour l'élevage ? Non ! Je n'ose pas vous le dire : vous vous moqueriez de nous... C'est à ne pas le croire !... Et nous n'avons eu que deux mille perdreaux, et il n'y a que trois mille faisans... Tout le reste est mort... ou vendu.

— Pourquoi supportez-vous qu'on vous serve aussi mal ?

— Nuño n'ose pas mettre son garde-chef à la porte parce qu'il vient de chez lord Greymilton, et que tout ce qui appartient ou a appartenu au noble duc est considéré comme « très sport ». Or ce qui est « sport » est sacré.

— Vous savez que je ne suis pas anglomane...

— Parbleu ! Moi non plus ! Et j'aurais chassé depuis longtemps cette canaille de Strehley... Si encore sa chasse était excellente !... Mais il ne sait même pas re-

tenir son gibier, l'animal! Imaginez-vous, que la veille de l'ouverture, Nuño a fait lâcher trois cents cailles dans une prairie qui est devant le château... Le lendemain matin nous les avons vainement cherchées... Disparues!... On en a tué dix!... Il y a un coup de panneau là dessous...

— Non! Elles se sont écartées tout simplement. Jamais on ne gardera une caille dans le parc : c'est trop frais... Mais je sais où sont vos cailles.

— Bah!

— Oui. Elles sont chez moi, dans des trèfles qui bordent votre chasse...

— Comment le savez-vous?

— Je les ai entendu chanter hier toute la journée.

Les yeux de Termont brillèrent. Il dit :

— Si nous y allions?

— Volontiers!

— La bonne farce à faire à ce pochard d'Anglais que de lui rapporter tantôt quelques douzaines de ses oiseaux.

— Eh bien! marchons... J'ai ma chienne, elle suffira pour nous deux.

— Si je renvoyais Rigaud...

— Non, gardez-le, pour le cas où vous tueriez quelques lièvres. Et puis il nous portera nos cartouches...

— Je craignais de vous contrarier en l'amenant chez vous.

— Que voulez-vous que cela me fasse? Si c'était son maître, je ne dis pas.

Ils s'avancèrent vers le garde, qui, debout dans le carrefour, attendait la fin de la conférence.

— Rigaud, nous allons tirer quelques coups de fusil chez M. de Pont-Croix. Accompagnez-nous.

Le garde porta la main à son képi, sa figure s'éclaira de plaisir; il dit :

— Ah! je remercie bien M. le baron de m'emmener... M. le baron et M. le marquis chassant ensemble... Il y a des gens qui paieraient leur place pour voir ça...

Ils entrèrent sur la Commanderie. La chienne blanche et noire croisait devant eux.

— Vous tirez toujours fort, Pont-Croix? demanda Termont.

— Vous comprenez, cher ami, je ne fais que ça.

— Vous étiez déjà un bien beau fusil!... Mais voilà votre petite bête qui est en arrêt.

Méta, immobile au bord du chemin, devant un roncier, la patte droite relevée, la tête tournée, comme saisie dans sa marche par les fumées du gibier, était immobile.

— C'est quelque lapin. Vous allez voir comment cette petite personne-là s'y prend... Ne vous pressez pas : nous aurions le temps d'aller à la maison et de revenir, nous la retrouverions là.

Il leva le bras. La chienne, rompant l'arrêt, fit un détour et se plaça de l'autre côté du roncier, pour forcer la bête à partir entre elle et son maître. Un léger frémissement dans les branches, une ombre grise qui passait sous bois, un coup de feu qui éclatait, et

Méla qui apportait le lapin palpitant dans sa gueule, ce fut plus rapide que la pensée. Jacques de Termont, sans même s'arrêter, ouvrant son fusil, remit une autre cartouche. Il dit à Pont-Croix :

— Vous avez beaucoup de lapins?

— Oui. J'en tue quinze à dix-huit cents, de ma main, tous les ans.

— Moi, il n'y a plus guère que ce tir-là qui m'amuse. Nous avons inventé avec Quélus une assez plaisante façon de tuer les lapins. Nous montons chacun sur un tonneau qui n'est pas calé, on nous lâche des lapins sur une pelouse, et nous les tirons à balle, au doublé. Vous comprenez que c'est un peu plus drôle que d'abattre, au bout du fusil, des faisans chauves à force de se cogner la tête dans les faisanderies.

— Ne parlons plus, dit Clément : nous arrivons.

Ils débouchaient dans une petite plaine bordée, d'un côté, par les futaies du parc de la Chevrolière, de l'autre par les landes de la Commanderie. Au bas d'un coteau en pente douce, la Marne coulait entre ses berges gazonnées. Des trèfles roses, qui embaumaient, s'étendaient devant les chasseurs, et tant d'abeilles en butinaient les fleurs au soleil que leur bourdonnement s'entendait de loin comme un chant de harpe éolienne.

— Eh bien! Termont, avançons, dit Clément. Ma chienne devant nous, tout ce qui partira à sa droite est pour vous, tout ce qui se lèvera à sa gauche est pour moi... Pas de politesses!

Ils entrèrent dans le couvert parfumé jusqu'à mi-jambe. Au bout de vingt pas la chienne marqua l'arrêt,

une compagnie de perdreaux s'enleva. Quatre coups de fusils bien espacés éclatèrent, et quatre perdreaux tombèrent dans le trèfle.

— Mais, dit Termont, tranquillement, nous ne sommes pas venus ici pour tourmenter les perdreaux. Ne nous occupons que des cailles, voulez-vous?

— Comme il vous plaira, dit Pont-Croix.

Ils continuèrent. Ce qui se passa dans la plaine, pendant deux heures, fut raconté par Rigaud, seul témoin de cette chasse. Il y fut tué cent quarante-sept cailles, neuf râles et deux lièvres pour varier le tableau.

— Voyez-vous, disait le garde, c'était quelque chose d'effrayant. On aurait juré des fusils enchantés. M. le marquis tua cinquante-deux cailles de suite, sans en manquer une, et M. de Termont trente-neuf, et encore ce fut parce qu'ils s'amusèrent à faire des coups de longueur. La petite chienne de M. Clément, quand les cailles ne voulaient pas se lever et piétaient trop longtemps, se mettait au galop et les houspillait jusqu'à ce qu'elles fussent à l'essor. Alors elle se couchait, et ces messieurs, qui étaient au milieu de la pièce dos à dos, tiraient de pied ferme. Jamais je n'ai vu chose pareille! La bête rapportait, moi je bourrais mon carnier... Quand le carnier fut plein, je dus attacher les oiseaux à toutes les ficelles de mon filet... Enfin je demandai grâce, sans quoi nous y serions encore, et les trois cents cailles du patron y passaient. La chienne n'en aurait pas oublié une. Rude chienne, et rudes chasseurs! Les gens valaient la bête, et la bête valait les gens. Vers une heure, M. le marquis, dit : « Si nous allions dé-

jeuner? » Nous gagnâmes la Commanderie, qui était à dix minutes de marche, où je fus reçu par Célestin et par Mlle Constance, j'ose le dire, comme un ami, et on but à la santé des maîtres, oui! d'un fameux cœur! Et M. le marquis fit atteler pour nous reconduire, M. de Termont et moi, parce que je n'aurais jamais pu retourner à la Chevrolière avec la charge de gibier que j'avais sur le dos. Les cent-quarante-sept cailles et les neuf râles étaient dans le coffre de la voiture. Et il fallait voir la tête du goddam de chef, quand je lui étalai la moitié de son élevage. Il braillait, dans son sale anglais! Et moi je jubilais! Parce que, n'est-ce pas? quand il y a tant de bons gardes en France, on n'a pas besoin d'amener des faux malins d'au-delà de la mer!

Mais si la partie de chasse de Jacques de Termont avec le marquis de Pont-Croix faisait du bruit dans les communs et à l'office de la Chevrolière, elle faisait bien davantage d'effet, quoique plus discrètement, au salon. Non-seulement cette tuerie extraordinaire avait frappé de respectueuse stupeur les invités de Nuño, mais le jour qu'elle avait ouvert sur les ressources cynégétiques de la Commanderie avait rendu le banquier rêveur. Ainsi tout son élevage s'en allait, d'un coup d'aile, chez le voisin : sa chasse alors ne tenait donc pas le gibier? Qu'allait-il se passer pour le perdreau, si la caille émigrait? Le terrain, trop frais pour l'un, serait également trop frais pour l'autre. Et les plaines sablonneuses de Précigny, les triages calcaires de la Commanderie attireraient toutes les pariades, au mo-

ment de la couvée, et il n'aurait point de production naturelle. Autrement dit, il n'élèverait que pour le repeuplement du voisin. Ceci le rendit très soucieux, malgré les assurances de Brucken, qui, exaspéré par les dithyrambes de Termont, déclarait que jamais un bout de territoire comme la Commanderie ne pourrait accaparer le gibier d'une terre de sept cents hectares comme la Chevrolière.

— Je vous dis que c'est hors ligne, répétait Termont avec enthousiasme. J'en ai vu des chasses, n'est-ce pas? Je n'ai jamais rien vu de pareil!... Il y a là des friches à y cultiver le perdreau rouge, comme en Sologne. Si le malheur veut qu'il y ait de la neige persistante pendant l'hiver, Pont-Croix y tuera tous les faisans de la chasse, vous entendez, Brucken, tous, si cela lui plaît. Heureusement c'est un galant homme, incapable de chercher noise à un voisin... Il le prouve assez dans l'affaire du procès!... Mais imaginez, à sa place, un pas grand'chose, un sans scrupule, et rendez-vous compte du dégât qu'il pourrait vous faire... Ce serait à quitter la place!...

— Ou à acheter la Commanderie, répliqua froidement Sélim.

— Ah! voilà bien un argument du patron!... Un boulet d'or dans les jambes! Encore faudrait-il que Pont-Croix consentît à vendre.

— Tout est à vendre, dit Nuño. C'est une question de prix.

— Croyez-vous que Sélim se laisserait embêter pour six cent mille francs? demanda Burat. Eh bien! ça

mettrait les soixante hectares de la Commanderie à dix mille francs l'un... Pour un décavé, la somme est ronde !

— Ça vaut mieux que ça ! fit Termont.

Il y eut un cri de protestation presque unanime.

— Vous avez encore les cent quarante-sept cailles dans l'œil ! dit Burat.

— Mais supposez que Sélim n'élève plus?... La Commanderie devient un désert !...

— Non ! la Commanderie aura toujours du gibier... C'est un vrai garde-manger ! Je vous dis qu'il faut aller en Sologne pour trouver un terrain semblable ! D'ailleurs, tout ce que nous disons là est sans portée : Pont-Croix est un bon voisin, et il n'est pas question de lui acheter sa propriété.

— Un bon voisin, incontestablement, dit le prince de Faucigny. Je vous disais bien qu'il était incapable d'une ligue avec les paysans...

— Néanmoins il représente leur syndicat, interrompit Brucken, il est leur homme d'affaires, ce qui permettrait de supposer qu'il a embrouillé les choses pour se donner le mérite de les débrouiller.

— Le mérite vis-à-vis de qui ? dit rudement Termont.

— Mais vis-à-vis du comte, répondit Hubert.

— Il s'en soucie bien !

— Il a cependant droit à des remerciements, et il compte sans doute les recevoir.

— Voilà justement ce qui vous trompe. Il m'a déclaré qu'il n'avait agi que pour le bien du pays, et que

Nuño pouvait se considérer comme quitte de toute gratitude envers lui.

— Une telle indifférence ressemble singulièrement à de la haine.

— De la haine ! se récria Nuño : pourquoi ?

— Eh ! parbleu ! dit Burat avec un ton bourru, votre étonnement m'étonne ! Le marquis n'a pas encore digéré le bouillon du krack. Et c'est assez compréhensible ! N'oubliez pas que la défaite subie, en commun avec l'armorial de France, lui a coûté toute sa fortune, y compris la Chevrolière, où nous sommes, et ne perdez pas de vue que si, après une telle débâcle, il conserve seulement vis-à-vis de vous la neutralité, il faut qu'il ait vraiment...

— Un bien noble cœur !

Il y eut un silence. C'était Esther qui venait de prononcer ces paroles. Son père tressaillit, et sa face brune devint d'un rouge sombre. Il baissa vers la terre ses regards presque honteux ; il devina comme une flétrissure dans le jugement porté par sa fille. Il secoua ses épaules énormes d'ancien portefaix, et, de sa voix rocailleuse :

— Qu'il le veuille ou non, je trouverai moyen de m'acquitter envers lui.

Cette déclaration le soulagea, il se considéra comme réhabilité. Au même moment, sur un ton d'insultante ironie, Brucken dit :

— Tout cela est adroitement machiné pour exciter l'intérêt. Pont-Croix est un gaillard qui a toujours fort bien entendu le romanesque.

Des yeux d'Esther, à ces mots, jaillit un éclair qui foudroya l'audacieux. Elle chercha du regard Mme del Péral pour la prendre à témoin. Mais la jolie comtesse était engagée dans un flirt très gai avec le prince de Faucigny, et paraissait n'avoir rien entendu. Alors, la jeune fille, ne pouvant supporter plus longtemps la présence de l'ennemi de Clément, fit signe à Mlle Faverger de la suivre, et sortit du salon. Aussitôt, comme si toute cette discussion, dont Pont-Croix était le héros, eut perdu toute raison d'être depuis que Mlle Nuño avait disparu, la conversation tourna, et, entre ces gens du monde, quelques banalités échangées mirent bien vite tout le monde d'accord.

Cependant, toutes ces escarmouches étaient sans portée, et la bonne volonté de Nuño, la sympathie d'Esther et la haine de Brucken pour Clément risquaient de s'atténuer, celui qui en était l'objet se tenant à l'écart avec persistance, lorsque le hasard, souverain maître à la guerre, en politique et en amour, se chargea de mettre, quelques jours plus tard, les intéressés en présence. C'était à Fénéranges, de l'autre côté de la Marne, entre Meaux et Crécy, dans le magnifique domaine que le prince de Faucigny tient de son aïeul le maréchal duc de Bautzen. On avait fait l'ouverture, et Nuño, qui avait été appelé à Paris par une importante affaire, n'était venu, avec sa fille et Mme del Péral, que pour le dîner. Brucken et Termont avaient chassé toute la journée. Clément, invité de fondation chez ses cousins de Préfont, à Quincy, s'était excusé. Tout présageait donc, après une magnifique journée

et une tuerie royale, une soirée sans secousse. Il était dix heures, la jeunesse commençait à danser dans le hall, la vieille Princesse douairière faisait son whist, lorsque la porte du salon s'ouvrit, donnant passage à Clément souriant et superbe. Comme la maîtresse de la maison l'accueillait, la main tendue, se réjouissant de son arrivée si imprévue :

— Je reviens de Quincy, dit-il, j'ai prié la baronne de me rendre ma liberté de bonne heure pour pouvoir vous faire visite. J'ai entendu en entrant les accords d'un piano qui me prouvent qu'on n'est point fatigué...

— Ces demoiselles surtout, dit Mme de Faucigny. Pour ces messieurs, ils sont héroïques.

Le marquis s'était avancé vers la douairière, qu'il saluait entre deux robbers. Il serra la main du prince et de Termont, puis soudain son visage changea d'expression : il avait aperçu Mme del Péral. Il s'approcha d'elle cependant, et avec beaucoup de grâce lui adressa un salut profond. Son œil bleu se voila et devint sombre : à quelques pas de Manuela, il venait de découvrir Esther, assise à l'entrée du hall au milieu d'un groupe de jeunes filles. Il s'inclina, et, se détournant, il s'apprêtait à passer dans le petit salon, lorsqu'une voix rude se fit entendre auprès de lui, disant :

— Prince, voulez-vous être assez aimable pour me faire faire la connaissance de M. de Pont-Croix?

A l'accent, à la phrase, au battement de son cœur, à la commotion de son cerveau, Clément avait deviné Nuño. Il s'arrêta brusquement, et, pâle, glacé, hautain il attacha sur le banquier un regard pesant. Mais Sélim,

les paupières baissées, décidé à braver le péril de la présentation, attendait impassible. Le prince fit à Clément un geste, comme pour lui dire : « Mettez-vous à ma place. Vous voyez que je ne peux pas me dérober », et, s'exécutant, il montra le poussah :

— Mon cher Clément, je vous présente M. Sélim Nuño, que vous connaissez certainement de réputation...

— Parfaitement ! répondit le marquis d'une voix tranchante comme un coup de sabre.

Alors, désignant le jeune homme au banquier, le prince ajouta :

— Le marquis de Pont-Croix.

Clément, s'étant légèrement incliné, gagnait le large, lorsque le banquier, lui barrant le chemin, dit :

— Monsieur le marquis, ne me quittez pas si vite : j'ai un devoir à remplir envers vous...

Et comme Pont-Croix secouait la tête d'un air d'indifférence :

— Vous pouvez n'attacher aucune importance au service que vous m'avez rendu, reprit Nuño : cela est tout simple. Mais moi, qui suis votre débiteur, je l'apprécie comme il convient...

Clément, irrité de voir le banquier le retenir presque de force et s'imposer à lui, allait le couper en ripostant : « Mais je n'ai rien fait pour vous : je n'ai eu en vue que l'intérêt des paysans », lorsqu'une voix douce dit près de lui :

— Si vous vous défendez d'avoir obligé le père, au moins vous ne pourrez nier vos bons procédés pour la fille.

Le marquis se tourna vivement, et, tout près de lui, il aperçut Esther. Elle s'était levée, pendant les courtes paroles qui venaient d'être échangées, et, l'air doux, ses beaux yeux un peu troublés, un sourire inquiet sur les lèvres, elle arrivait au secours de Nuño. Clément la regarda attentivement, et dans sa toilette très simple il la trouva jolie et élégante. Il remarqua qu'elle parlait sans aucun arrière-goût de baragouin étranger. Elle lui plut, et, en un instant, sa raideur hostile s'atténua. Il sourit à la jeune fille, et, se courbant cette fois comme devant une égale, il dit :

— Vous m'avez donc reconnu, mademoiselle?...

— Oh! je vous avais deviné. Dès le premier moment j'ai été sûre que j'avais affaire à vous...

— Ah! ah! fit Nuño, rentrant dans la conversation, il paraît, monsieur le marquis, que vous avez déjà rencontré ma fille?... Où donc?

Clément pinça les lèvres, et dit :

— Au coin d'un bois.

Des larmes montèrent aux yeux d'Esther, tant l'accent de Pont-Croix lui sembla injurieux pour son père. Elle jeta sur le jeune homme un regard de reproche qui le troubla plus qu'il n'aurait voulu. Mais déjà il se reprochait d'avoir témoigné trop de condescendance à ceux qu'il détestait. Le fait seul d'être resté, pendant deux minutes, devant tout le monde, en compagnie du père et de la fille, lui parut avilissant. Il pensa brusquement que Nuño l'avait dépouillé, qu'il le jugeait un voleur, qu'il n'avait aucun motif pour se montrer gracieux avec Esther, et se retrouva plus en-

tèté que jamais dans sa rancune. Il se demanda ce qu'il pourrait bien inventer de déplaisant pour le banquier, et, apercevant Mme del Péral qui lui souriait, avec un bref salut il prit congé de ses interlocuteurs et se dirigea vers la jolie comtesse.

Elle était aussi décolletée qu'il est possible de l'être sans aller toute nue, et les épaules, les bras, le dos qu'elle montrait, jusqu'à dix centimètres de la ceinture, étaient la perfection même. Elle s'était soulevée à demi pour lui tendre la main, et, dans le mouvement, sa blanche poitrine s'offrit aux regards de Clément comme un bouquet de camélias. Esther frémit d'une angoisse inconnue jusqu'alors, et souffrit tellement qu'elle s'appuya à son père, essayant de l'entraîner. Mais Nuño, pétrifié, en proie à une jalousie féroce, demeurait au milieu du salon, assistant à cette familière et satisfaite entente de celle qu'il adorait avec celui qui venait de lui faire affront. Esther lut le soupçon, la colère, sur le visage de son père, et, pleine de trouble, se dit : Il éprouve la même émotion douloureuse que moi. Que se passe-t-il donc dans mon cœur? Est-ce que j'aimerais cet homme que je n'ai vu que deux fois, et dont tout me sépare : ma religion, les préjugés sociaux, le mépris qu'il témoigne à mon père et à moi-même? Alors je serais donc devenue folle? Mais on dit que l'amour est une folie. Et ne faut-il pas qu'il en soit une pour qu'un homme d'une intelligence supérieure, comme mon père, soit bouleversé par la passion, au point d'en oublier jusqu'au souci de ne pas se donner en spectacle? Et tout le monde, en ce moment,

a les yeux fixés sur lui, et se rit de son tourment.

Les amis de Sélim jouissaient en effet de ce délicieux spectacle : un jeune homme et une charmante femme marivaudant sous le regard furieux d'un vieil homme jaloux et qui ne peut pas s'en cacher. Esther fit un nouvel effort pour emmener son père, et, forçant son visage à sourire, ses lèvres à prononcer des paroles dont elle ne comprenait même pas le sens, elle conduisit Nuño à la table de whist, auprès de laquelle il s'assit sombre et préoccupé, n'osant pas se retourner pour surveiller Manuela, et en brûlant d'envie. Il parvint à changer son fauteuil de place, et il put, sans qu'il y parût trop, examiner les deux causeurs, toujours flirtant, de l'air le plus tranquille, comme s'ils eussent été seuls dans le salon.

— Qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu! disait Mme del Péral. Est-ce donc vrai que vous vous êtes fait ermite, et que vous habitez une grotte, dans les environs?

— Oui, chère comtesse, comme un ours.

— Ou comme un ancien diable!

— Merci de n'avoir pas dit « vieux ».

— Vieux? Jamais je ne vous ai vu si jeune. La retraite vous réussit, vous êtes superbe. Est-ce le hâle de votre visage, ou cette jolie barbe que vous vous êtes donnée : vous avez un je ne sais quoi de mâle et de résolu qui vous sied bien. Dites-moi, Termont prétend que c'est charmant, votre ermitage.

— Venez le visiter.

— Je ne dis pas non. Mais qui m'accompagnera?

— Vous avez besoin d'un garde-du-corps?

— Pour les convenances. Une femme chez un garçon...

— Oh! je suis si réservé.

— La belle histoire! Est-ce écrit sur votre porte?

— Amenez qui vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas M. Nuño.

— Décidément vous ne l'aimez pas.

— J'ai payé pour ça.

— Et si j'amenais sa fille?

— Encore moins! Je crois que je préférerais Brucken!

Ils se mirent à rire tous deux. Le bel Hubert était fort heureusement dans le hall, occupé à tourner la manivelle du piano mécanique pour faire valser la jeunesse, sans quoi il eût fait à Nuño un pendant très curieux. Manuela, sans se soucier des airs vexés de son vieil adorateur, se rapprocha de Clément, et, le tenant sous l'inquisition de ses beaux yeux :

— Eh bien! mon cher, vous avez tort. Esther, depuis qu'elle vous a rencontré dans les bois, a parlé de vous à différentes reprises, et d'une façon qui nous a tous surpris, étant donnée sa réserve habituelle... Je ne crois pas m'avancer beaucoup, en affirmant que vous avez dû lui plaire plus que qui que ce soit jusqu'à ce jour.

— Voilà une chose qui m'est égale, par exemple!

— Eh! eh! mon bel ami, elle aura au moins vingt millions de dot.

Il était devenu très rouge; elle comprit qu'il allait

se fâcher pour de bon. Elle lui frappa sur la main avec son éventail :

— La ! Comme vous êtes devenu emporté ! C'est le commerce des bêtes sauvages qui vous rend si terrible ! N'ayez pas peur. On n'essaiera pas de vous dompter. La belle est, je crois, destinée à épouser Brucken.

— Pauvre enfant ! dit Clément. Elle n'a pas de chance. Fille de Nuño, femme de Brucken : c'est trop pour une seule !

— Vous êtes aimable pour mes amis !...

— C'est vrai, je vous demande pardon, comtesse. Tenez, je m'en vais : je vous ai vue, je n'ai plus rien à faire ici. A un de ces jours, alors?

— A un de ces jours.

Il lui baisa la main, et, traversant le salon, alla prendre congé du prince et de la princesse de Faucigny. Pendant qu'il s'éloignait, Manuela pensa : Il n'a jamais menti, donc Esther peut soupirer pour lui, Brucken n'a rien à craindre. Au contraire. Elle l'épousera plus volontiers si elle aime sans espoir. Lui autant qu'un autre, du moment que ce ne sera pas Pont-Croix. Hubert arrivait dans le salon, l'air soupçonneux, comme le marquis sortait. Il alla à Mme del Péral, et, avec une pointe d'inquiétude qu'il ne pouvait dissimuler :

— M. de Pont-Croix était là?

— Oui, cher ami.

— Vous avez causé avec lui?

— J'ai eu ce plaisir.

— Que venait-il faire?

— Vous donner un coup d'épaule pour votre mariage.

— Ne plaisantez pas, Manuela.

— Jamais je n'ai été si sérieuse.

— Et à vous, il vous a fait la cour?

— Regardez la tête de Sélim, vous saurez à quoi vous en tenir.

— Manuela...

— Voyons, Hubert, tâchez donc de comprendre la situation, et ne roulez pas des yeux féroces... Allez de ce pas tenir compagnie à Mlle Nuño, qui est toute seule, et demain venez causer avec moi dans le pavillon du parc... Il y a temps pour tout.

Elle se dirigea vers Nuño, qui s'avançait à sa rencontre. Et avec une simplicité de ton, une ingénuité de regard qui rendirent le calme au banquier :

— Les remercîments que vous n'avez pu faire à Pont-Croix, je m'en suis chargée...

— Quoi! c'était là ce dont vous parliez?

— Uniquement. Vous savez bien que ma préoccupation constante, c'est vous.

Le visage de Sélim se détendit et s'éclaira :

— Et il s'est humanisé, ce farouche personnage?...

— Tout autant qu'il a fallu pour entendre la semonce que je lui ai adressée à votre sujet. Vous êtes quittes, maintenant, l'un envers l'autre.

— Oui, mais moi je ne le suis pas envers vous.

Elle fixa sur lui un regard attendri, et d'une voix émue :

— N'est-ce pas à vous que je dois le bonheur?

VI

Il n'est pas d'homme à qui on puisse dire : « Telle femme vous aime », fût-elle laide ou vieille, sans qu'il en éprouve un secret contentement. L'amour a, dans ce cas-là, un bien puissant complice : c'est l'amour-propre. Certes Clément eût pu être blasé. Il avait eu tant de bonnes fortunes, et de si brillantes ! Et cependant, en se remémorant ce que Mme del Péral lui avait raconté sur Esther, il n'était pas sans un peu d'attendrissement sympathique. Charmante en tous cas, cette Juive blonde aux yeux noirs, et différente de son père, à se demander si Mme Nuño... Mais elle passait pour une honnête femme ! Ainsi monologuait Pont-Croix, en battant consciencieusement un carré d'ajoncs et de genêts, où il avait vu se remettre une compagnie de perdreaux. La chienne noire et blanche, qui croisait à dix mètres devant lui, s'aplatit dans les herbes jaunes, et se glissa avec lenteur et précaution, jetant sur son maître un regard qui signifiait clairement : « Attention ! Ils sont là, devant moi ! » Les oiseaux piétaient, car,

très peu avant la bordure, un gros coq partit en caquetant et tomba foudroyé. A la détonation, toute la compagnie, se levant avec un grand bruit d'ailes, s'envola en éventail. De son second coup, tirant le croisé, Clément abattit deux perdreaux. Enjambant les touffes d'ajoncs, il sortit sur la route, et, prenant les trois pièces que sa chienne lui apportait une à une, il les logea dans un filet suspendu à son épaule, et, son fusil déchargé, il s'assit au soleil sur le revers du fossé.

Devant lui, en pente douce, la colline descendait jusqu'à la Marne, coulant entre les joncs et les osiers, qui ondulaient bercés par le courant. A cent mètres, dans une anse, sur un banc de sable mis presque à découvert par la sécheresse, les gamins de Précigny se baignaient en poussant des cris. L'eau, soulevée par leurs mains, dans la bataille qu'ils se livraient, volait en poussière irisée. Et nus, indécents, superbes, ils s'ébattaient, comme de jeunes sauvages, dans le flot tiède et l'air pur. En face, de l'autre côté d'une petite île, le coteau de Chalifert, crayeux, troué par le tunnel du chemin de fer, s'offrait à la vue, et, tout au loin, les massifs d'arbres de Coupvray s'étageaient noirs sur le ciel bleu. Dans les champs, coupés par de larges labours bruns, les meules nouvelles faisaient des taches jaunes, et les larges pièces de betteraves s'étendaient, vertes, à côté des chaumes hérissés et blonds.

Un calme reposant enveloppait les choses, et Clément, sa chienne à ses pieds, restait là à rêver, écoutant d'une oreille distraite les appels joyeux des enfants s'ébrouant dans la rivière. Une tristesse était en lui

qu'il ne pouvait vaincre, mélancolie de sa déchéance irrémédiable. Il avait trente-trois ans, sa jeunesse finissait, et il allait aborder la période de la vie où les satisfactions du luxe servent d'utile compensation aux plaisirs qui diminuent. Qu'avait-il en perspective? La solitude aigrie d'un homme ruiné, l'oubli inévitable, l'abandon blessant. Car, si on faisait encore à son éclat passé l'aumône de quelques faveurs, ces faveurs iraient s'amoindrissant, comme cet éclat même. Et il finirait par n'être plus qu'un ancien beau, vivant à la campagne, inconnu des générations nouvelles, sorti du mouvement et tout à fait fossile. Et, pendant des années, il traînerait cette existence vide, monotone, sans joies, entre ses domestiques et ses chiens.

N'avait-il pas eu tort de refuser de se marier quand ses parents l'en avaient pressé? Il s'était obstiné par vanité, ne voulant pas paraître devoir à une femme le retour de son luxe. En somme, quel déshonneur y aurait-il eu pour lui à accepter la main d'une femme bien née et riche? Combien de ses amis avaient redoré leur blason en épousant les filles de riches bourgeois? N'étaient-ils pas fort bien vus et très considérés? Ne jugeait-on pas dans son monde que ces fortunes, acquises à force de travail et quelquefois de génie par des commerçants et des industriels, étaient l'apanage des descendants ruinés des illustres familles? Il y avait là presque une conquête faite sur les classes nouvelles, comme une croisade contre les infidèles, sectateurs du Veau d'or. Il pensa, avec un sourire, que la plus belle et une des plus riches de ces conquêtes était

à sa portée, si Mme del Péral avait parlé franc : la fille de Nuño, qu'on disait plus de cent fois millionnaire, de Nuño, son spoliateur, le maître actuel de son bien. Quelle victoire et quelle revanche! Mais pourquoi, ensuite, Mme del Péral avait-elle ajouté que la jeune fille était destinée à Brucken? Avait-elle voulu sonder le cœur de Clément et s'assurer qu'il serait insensible aux avances faites par Esther? Il sourit. Il savait Manuela assez fine pour avoir improvisé, séance tenante, cette petite scène.

Il était ainsi bien près de la vérité, et découvrait presque les secrets mobiles auxquels obéissait la jolie femme. Il n'en pénétrait pas l'intrigue dernière : celle du mariage avec Sélim. Mais il devinait qu'elle patronnait Hubert dans la maison et favorisait ses vues sur la fille de son ami. Il pensa : Je ne leur créerai pas de difficultés. Ils peuvent bien maquignonner ce qu'ils voudront, et duper à loisir le Nuño! Ce sera pain bénit!...

Involontairement, il fit un retour sur l'impression qu'Esther lui avait produite. Il la revit simple, calme et sérieuse, si différente de ceux qui l'entouraient, et un nouveau sentiment de sympathie le poussa à la plaindre. Elle lui parut valoir mieux que le sort qui lui était préparé ; mais il conclut ainsi : Qu'y puis-je?... Dépend-il de moi qu'il en soit autrement?... Non!... Alors toutes ces considérations sont inutiles.

Il se leva, mit son fusil en bandoulière, et, sifflant sa chienne qui s'était endormie au soleil, il prit la direction de la Commanderie. Il suivait la route qui borde

la Marne, lorsque, arrivé au coude qui se trouve juste au-dessus de la baignade, il fut assourdi par un redoublement de cris. Mais, cette fois, ce n'étaient plus des cris de joie, c'étaient des cris d'angoisse et de terreur. Il fit quelques pas rapidement et arriva à la berge. Une vingtaine de gamins affolés, gesticulant, appelant, mais ne quittant pas le refuge du banc de sable, regardaient un de leurs camarades, un marmot de huit ans, qui, ayant perdu pied, se débattait en plein courant, pâle d'épouvante, hurlant : « Au secours ! » d'une voix étouffée par l'eau qui lui entrait dans le nez et dans la bouche à chaque mouvement, et poussé tout doucement par la rivière perfide vers un remous indiquant un trou profond.

— Il va se noyer, cet imbécile-là ! cria Clément aux gamins. Tendez-lui la main... Personne de vous ne sait donc nager ?...

Les baigneurs ne témoignèrent l'estime qu'ils portaient à leur camarade qu'en augmentant leurs clameurs. Ils couraient comme des fous, dans l'eau jusqu'à la ceinture, mais n'allaient pas plus loin. Clément vit l'enfant disparaître. Il posa son fusil, son filet, enleva sa blouse de chasse, son gilet, et, d'un bond descendant la berge, il sauta à la rivière. A sa suite, sa chienne fit un second « plof » dans la Marne et se mit à nager derrière lui. Un bras agitait une main crispée : c'était tout ce qu'on voyait de l'enfant maintenant. Le remous l'entraînait, il disparut. Un silence profond s'était apesanti, tant l'intérêt de la scène poignait les spectateurs. Les sonnailles d'une voiture à deux che-

vaux, venant de Précigny dans un nuage de poussière, se faisaient seules entendre. Un double cri d'horreur en partit, et, les chevaux s'arrêtant brusquement, Mlle Faverger et Esther descendirent tremblantes sur le chemin. A la surface de la rivière, la chienne seule nageait, tournant avec inquiétude. Clément avait plongé. Il remonta à la surface, pourpre de l'effort fait pour retenir son souffle. Il respira fortement, et redescendit au fond. Quelques secondes s'écoulèrent, aussi longues qu'un siècle, et dix mètres plus loin le nageur reparut. Cette fois il tenait l'enfant dans ses bras. Un cri de triomphe ébranla l'air, et, comme des grenouilles, tous les gamins, sautant à l'eau, traversèrent le petit bras qui séparait le banc de sable de la rive, et précédèrent Clément, qui ramenait leur camarade évanoui.

— Fichez le camp! Tas de polissons, et rhabillez-vous! cria le marquis, en prenant pied.

Il aperçut seulement alors Esther et sa gouvernante pâles, les larmes aux yeux, qui se penchaient vers lui. Il eut l'air vivement contrarié d'être surpris en flagrant délit de sauvetage, et tout mouillé. Il fronça le sourcil, mais, allant au plus pressé, il tendit le gamin, qui ne remuait pas, à Mlle Faverger, et, s'aidant des broussailles, escalada la berge glissante.

— Est-ce qu'il est mort, Monsieur? demanda la jeune fille d'une voix étouffée.

— Non, Mademoiselle, il respire, mais il a été un peu asphyxié. Il faudrait le rouler dans quelque chose de chaud...

— Vite, ma bonne Faverger, la couverture des chevaux...

— Et le reconduire chez lui...

Il donnait, en parlant ainsi, de si fortes claques sur le derrière du gamin que la peau devenait rouge et que le noyé poussa un gémissement.

— Voyez-vous, le drôle, il est bien en vie... Mais il a bu un fameux coup !

— Mais vous, Monsieur, ne pourrions-nous rien faire pour vous obliger?...

— Non, Mademoiselle, je vous remercie infiniment : je suis à trois minutes de chez moi... Je vais y rentrer en courant : cela sera fort bon pour ma chienne et pour moi... Ah ! Ce gamin est le fils de Collard, le boulanger qui se trouve à l'entrée du village... Excusez-moi, je vous prie, si je me sauve, mais l'eau n'est pas aussi chaude qu'on pourrait le penser.

Il ramassa son vêtement, son fusil, son gibier, et s'élança sur la route de la Commanderie, poursuivi par les cris d'allégresse des gamins, qui, rhabillés, regagnaient en hâte Précigny, pour y raconter l'événement. Esther mit l'enfant sur les genoux de Mlle Faverger, et, au grand trot de ses poneys, se dirigea vers la boutique du boulanger

En courant du côté de sa maison, Clément se disait : Il ne manquait plus que cela ! Et rien est-il plus ridicule que mon cas? Voilà que je fais des sauvetages sous les yeux des héritières ! Manuela ne manquerait pas d'insinuer que j'ai arrangé la scène avec le petit mitron. Un vrai conte de Perrault : La fille du roi passe,

et le Chat-Botté de s'écrier : « Au secours! c'est mon « maître, le marquis de Carabas, qui nage là entre deux « eaux! Voyez comme il sauve bien les enfants, de- « vant les jeunes filles millionnaires! » Au diable! Au diable! Que venait-elle faire sur le bord de la rivière? Est-ce qu'elle va me poursuivre ainsi? Et ne pourrai-je faire un pas dans le pays, sans la voir surgir à l'horizon?

Il arrivait à la Commanderie. Il passa devant ses domestiques, stupéfaits de le voir en bras de chemise et trempé, et cria à Célestin :

— Monte me frotter, que je n'attrape pas un rhume. Quant à vous, Constance, allez chez Collard demander si son galopin de fils, qui nage comme un marteau, a repris ses sens.

Il grimpa l'escalier et disparut dans sa chambre, pendant que la chienne Méta, aussi mouillée que son maître, philosophiquement se couchait en rond devant le fourneau de la cuisine. La noyade de l'héritier du boulanger avait été sérieuse. La cuisinière rentra en disant qu'il avait bien repris connaissance, mais qu'il grelottait maintenant au lit, avec un horrible accès de fièvre. Le médecin, M. Hugonnet, paraissait soucieux, et le curé, le vénérable abbé Pierquin, venait d'arriver chez Collard pour savoir des nouvelles. Clément se promenait dans son jardin, en fumant une cigarette, quand Mlle Constance lui avait rapporté ces informations. Il se sentait bien : une douce chaleur, produite par la réaction de sa course violente après son bain forcé, lui assouplissait les membres. Il dit :

— C'est la peur qu'il a eue qui le rend malade. Ça ne sera rien.

Et il continua à tourner autour de sa pelouse, en attendant l'heure du dîner. Le lendemain, vers dix heures, il résolut d'aller lui-même demander comment se trouvait le petit malade. Il avait dessein de passer par la cure pour porter du gibier à son vieil ami, l'abbé Pierquin, qui lui avait fait faire sa première communion. En traversant Précigny, il entrerait chez Collard. C'était un de ses anciens mobiles de la guerre, et un lien de respectueuse camaraderie attachait tous ces braves gens à leur ancien lieutenant. Le temps était beau : un petit brouillard léger et bleu flottait sur les collines, les champs étaient trempés de rosée. La route s'offrait blanche entre les talus gazonnés de ses bas-côtés. Clément, la canne à la main, suivi de sa chienne, gagna en quelques minutes l'entrée du village. Près de la boutique de Collard, trois commères bavardaient, et, attachée à l'anneau de fer, qui servait pour le cheval du boulanger, le marquis reconnut la vieille jument blanche du docteur Hugonnet. Elle dormait, la tête basse, entre les brancards du tilbury. Est-ce qu'il serait plus mal, ce gamin? pensa Pont-Croix avec ennui. Il hâta le pas, et débouchait devant la maison, lorsque Collard, s'élançant de son comptoir, se précipita au-devant de son ancien chef :

— Ah! monsieur Clément! Ah! monsieur Clément!

Il n'en pouvait dire davantage, et s'était emparé des mains du marquis, qu'il pressait avec attendrissement. Les commères s'étaient jointes au père, et, autour du

jeune homme, c'était un concert d'exclamations reconnaissantes.

— Eh bien! voyons, Collard, interrompit le marquis impatienté, comment va-t-il, ton gamin? Est-ce que son bain l'a rendu malade?...

— Oh! oui, qu'il est malade, le pauvre petit, oh! oui, qu'il est malade!... Mais n'empêche que, sans vous, au lieu d'être dans son lit, et bien soigné par notre bon M. Hugonnet, il serait dans quelque trou de la Marne... Ah! monsieur Clément! Ah! monsieur Clément!

Et de serrer les mains du marquis, en pleurant, cette fois.

— Ça, ce n'est rien, interrompit Pont-Croix : tu en aurais fait, pour un autre, tout autant à ma place... Mais, qu'est-ce que dit le docteur?...

— Si vous vouliez entrer, monsieur Clément... il est là... Il saurait vous expliquer... Et puis, ma femme pourrait vous remercier... Ah! pauvre bonne mère!... Elle est aux cent coups... Elle n'a pas quitté d'auprès de l'enfant depuis hier après midi...

— Eh bien! allons... Tiens, fais-moi donc porter ce filet chez le curé.

— Tout de suite, monsieur Clément... La mère Jacquet, vous qui logez à côté, rendez-nous donc ce service?... Merci bien... Ah! notre cher curé... Il a été si bon, hier soir... Et il a promis de revenir ce matin... C'est comme la demoiselle à M. Nuño...

Pont-Croix traversait la boutique, il fronça le sourcil, mais ne put savoir si l'amphibologique Collard

voulait dire que Mlle Nuño avait été aussi bonne, la veille, que le curé, ou si elle avait, comme lui, promis de revenir le lendemain. Du reste, peu lui importait. Il avait résolu d'entrer et de sortir. L'affaire de quelques minutes. Il pénétrait dans la maison. Au rez-de-chaussée, les fenêtres ouvertes sur le jardin, dans une grande chambre, le docteur Hugonnet et une jeune femme se tenaient près du lit de l'enfant. Très rouge, les tempes battantes, le front mouillé de sueur, il brûlait de fièvre. En entendant des pas, la mère s'était retournée, et, montrant le petit malade, avec un geste navrant :

— Hélas! monsieur Clément, est-ce donc pour qu'il meure là que vous nous l'avez tiré de la rivière ?

Elle fondit en larmes et se laissa tomber assise au pied du lit, cachant son visage dans le drap sur lequel ses pleurs coulaient. Pont-Croix, ému par cette violente douleur, lui parlait doucement, prodiguant les paroles d'espérance. Mais elle, sans répondre, énervée par une longue résistance, tournait la tête en étouffant ses sanglots. Le docteur Hugonnet attira le jeune homme vers le jardin, et dit :

— Laissons-la pleurer à loisir, cela va la calmer.

— L'enfant est-il si dangereusement pris?

— Oui... C'est sérieux. Il a probablement joué dans l'eau, au soleil, pendant longtemps; par là-dessus le commencement d'asphyxie de sa noyade, de sorte qu'il a un transport au cerveau, et qu'on peut craindre une méningite... Je l'avais prévue hier... Mlle Nuño a dû télégraphier pour appeler de Paris le docteur Ma-

ranval, le spécialiste pour les enfants... Cette jeune fille a été parfaite : pleine de cœur, de tact, de grâce, et surtout de simplicité... Tenez, la voilà qui arrive, sans doute avec mon confrère... Elle devait aller le prendre au chemin de fer pour l'amener...

En effet, les sonnailles de la voiture d'Esther tintaient sur la route. Clément eut un brusque mouvement de contrariété, il fit un pas vers la petite porte du jardin. Mais le panier, tournant le coin de la ruelle, venait justement s'y arrêter. Au-dessus du mur, le chapeau du valet de pied et le fouet d'Esther apparaissaient. La jeune fille avait sans doute voulu éviter le débarquement du médecin à la devanture de la boulangerie, devant les curieux rassemblés, et, en se présentant à l'entrée détournée, elle trompait la badauderie. Maranval la suivait. Le docteur Hugonnet se précipita au devant de l'illustre confrère, et Pont-Croix resta en présence d'Esther. Elle ne parut pas étonnée de le voir là. Elle lui adressa un gracieux signe de tête, et, sans inutiles préparations :

— Vous avez vu l'enfant, monsieur? Comment est-il ce matin?

— Mais le docteur Hugonnet n'est pas content. Il y a une forte fièvre, et il craint des complications cérébrales.

— Pauvre petit! il est bien gentil! Hier, en reprenant connaissance, quand il a su que c'était vous qui l'aviez sauvé, il a dit : « Oh! ça ne m'étonne pas : il est si bon! »

Elle leva sur Clément ses grands yeux calmes, et ajouta avec un accent profond :

— Vous êtes bien heureux, monsieur, d'être tant aimé!

— Mais, mademoiselle, dit Pont-Croix doucement, il me semble que vous faites tout ce qu'il faut pour qu'il en soit ainsi de vous.

— Oh! de nous autres, vous savez, reprit-elle avec mélancolie, on exige beaucoup plus que de qui que ce soit, et on est souvent injuste...

Voulait-elle dire : nous autres Juifs, ou nous autres millionnaires? Les deux peut-être. Mais l'amertume du ton répondait au désenchantement des paroles.

Elle ajouta :

— Mais n'importe! Il faut faire le bien pour soi, et parce que cela est doux de soulager les douleurs et de consoler les tristesses. Au fond il n'y a presque que cela de vraiment bon dans la vie.

Elle parut revenir à elle, et avec un sourire :

— Mais, monsieur, tout ce que je vous raconte là est sans intérêt pour vous. Pardon. Je vais voir l'enfant. Serez-vous encore là quand je sortirai?

Au moment où Esther était arrivée, Clément partait, et il avait été contrarié en se trouvant retenu malgré lui. Maintenant il n'avait qu'à prendre congé et à se retirer. Cependant il répondit :

— J'attendrai le résultat de la consultation.

Elle lui sourit amicalement, comme touchée de sa bienveillance pour ces pauvres gens, et légère elle traversa le jardin et entra dans la maison. Marchant le long des bordures de choux et de poireaux, dans les petites allées du potager, Clément pensa : Qu'est-ce

qui me prend? Pourquoi suis-je resté? Vais-je courtiser cette petite Juive? Ce serait de la folie. Elle me fait faire le contraire de ce que je veux. D'où vient cette subite influence sur moi? Elle n'est pas belle, ses yeux sont charmants, et elle a un grand air de douceur, voilà tout. Alors qu'est-ce qui me plaît en elle? Car elle me plaît, il est inutile de tenter de m'illusionner. Allons! c'est qu'on m'a dit qu'elle était disposée à m'aimer; c'est la fatuité éternelle, qui est au fond du cœur de tous les hommes, qui me dispose en sa faveur. Et je demeure là, à l'attendre, au lieu de franchir tout simplement cette porte et de rentrer chez moi. Va-t'-en donc. Qu'est-ce que tu fais là? Qu'est-ce que tu espères? Tu sais bien que tu ne peux pas l'épouser. Alors quoi? Et malgré ces avertissements très sages de sa raison il resta. Il était encore à la même place quand les médecins descendirent. Le docteur Maranval, très froid et un peu hautain, donnait à son humble confrère les indications dernières. Le vieil Hugonnet, plein de déférence, écoutait, la tête penchée, le visage soucieux Les derniers mots du spécialiste furent :

— S'il se produit des complications graves, télégraphiez-moi; Mlle Nuño désire que je revienne, s'il y a lieu.

Il avait l'air de dire : Pour un petit boulanger, quelle singulière exigence! Mais, que peut-on refuser à des clients aussi riches? Il laissa le médecin de campagne ouvrir la porte et l'aider à monter dans la voiture de Mlle Nuño, qui, conduite par le cocher, partit au grand trot pour le chemin de fer.

— Eh bien ! qu'a-t-il dit, le grand homme ? demanda Clément au docteur.

— La même chose que moi : il a approuvé ma médication et confirmé mon diagnostic. Mais nous ne saurons exactement à quoi nous en tenir que demain.

Le brave homme se dirigea vers la maison, et, au bout d'un instant, Esther sortit sur le pas de la porte, et, du geste, appela Pont-Croix. Il se hâta. Quand il fut près d'elle :

— Le petit bonhomme veut absolument vous voir. Il s'agite tellement que sa mère m'a priée de vous demander si vous seriez assez bon pour vous prêter à son caprice.

Il gagna la maison. Sur son oreiller, l'enfant, toujours très rouge, mais les yeux ouverts, était étendu. En apercevant le marquis, il eut un mouvement de joie. Il leva vers lui ses bras.

— Oh ! mon Dieu ! quel bonheur ! Il vous reconnaît ! balbutia la mère. Et ce matin, son père et moi, il n'avait pas l'air de savoir qui nous étions !

Pont-Croix, près du lit, posa sa main fraîche sur le front moite de l'enfant et dit doucement :

— Dors, mon petit, dors, pour guérir bien vite.

— Oui, monsieur Clément, soupira le petit garçon, et avec un sourire : Merci, monsieur Clément.

Il tourna sa tête sur l'oreiller et resta immobile, comme s'il avait hâte d'obéir.

— Oh ! monsieur le marquis, dit la mère à voix basse en joignant les mains, ne nous abandonnez pas...

C'est depuis que cette chère demoiselle et vous, vous êtes arrivés que cela va mieux.

— Bon, ne vous tourmentez pas.

Il sortit dans le jardin. Esther était assise sous une tonnelle, à l'abri du soleil. Elle le regarda venir, admirant son élégante tournure et l'absence complète d'afféterie dans ses manières. Il était simple, aisé, naturel et charmant. Combien différent de ceux qui l'entouraient, et surtout du gigantesque Hubert. Il s'approcha, l'air riant :

— Il paraît que nous sommes deux très grands médecins, vous et moi, mademoiselle, sans nous en douter, et la mère Collard ne veut pas que nous nous en allions.

— Moi je ne peux pas partir, en tout cas, avant que ma voiture soit revenue.

— Je vous tiendrai donc compagnie, si vous le permettez.

Elle lui jeta un vif regard qui signifiait si clairement : Rien peut-il m'être plus agréable? qu'elle en fut aussitôt gênée, et baissa les yeux, disant :

— Pourvu que je sois rentrée à midi, pour déjeuner avec mon père...

Elle regretta aussitôt d'avoir prononcé ces paroles. Une gêne pesante les rendit muets. On eût dit que Nuño venait d'apparaître entre eux pour détruire la confiance naissante et glacer la sympathie commencée. Ils restèrent un instant à écouter les mouches bourdonner dans les glycines du berceau, puis Clément fut honteux de demeurer ainsi embarrassé devant cette jeune fille. Il reprit :

— Moi qui vis seul, je ne suis pas pressé par l'heure.

— Est-ce que vous restez toute l'année à la Commanderie? demanda doucement Esther, sentant bien qu'elle abordait un sujet dangereux, mais avide de connaître un peu de l'existence de Pont-Croix.

— Toute l'année.

— Pendant la belle saison, c'est charmant; mais quand vient l'hiver, n'est-ce pas un peu triste?

— La solitude dans les bois et les champs est moins triste que la solitude à la ville. Et quand on ne peut mener la même existence que ses parents, ses amis et ses compagnons, il vaut mieux se tenir à l'écart, loin des tentations et à l'abri de la pitié. Ici, je vis très tranquille, très libre, partant très heureux. Mes domestiques m'aiment, les paysans ne me méprisent pas. J'ai des journaux qui me racontent ce qui se passe, des livres pour occuper les longues soirées, et cette chienne-là qui me comprend, quand il me plaît de lui parler, et qui ne peut me parler quand il me plaît de me taire. Vous voyez que je ne suis pas très à plaindre. Il y a même des gens qui m'envient.

La chienne noire et blanche s'était levée, comme si elle devinait qu'on s'occupait d'elle. Elle bâilla, s'étira, examina alternativement son maître et la jeune fille, puis doucement posa sa tête sur les genoux d'Esther, la regardant de ses yeux lumineux, semblant dire : Caresse-moi ! Et, de sa main gantée, Mlle Nuño lissa les oreilles soyeuses de la bête, qui fermait ses paupières dans un abandon plein de béatitude.

— Vous êtes un sage, dit Esther au bout d'un certain temps pendant lequel elle rêva, et je comprends que vous trouviez du bonheur dans votre sagesse. Je ne me plaindrais pas du tout d'être obligée de vivre comme vous le faites. Moi aussi je vis isolée, mais mon isolement est bien plus pénible que le vôtre, car il est tout moral, et se produit au milieu du mouvement, de l'éclat, du tumulte de la vie la plus luxueuse. La destinée m'a placée dans un monde pour lequel je n'étais point faite. Un sort très modeste aurait dû être mon lot : je suis souvent gênée, et je me sens gênante; en un mot, je suis dépaysée. Il n'y a guère que ma bonne Faverger, cette excellente femme que vous avez vue en ma compagnie, qui juge et sente comme moi. Mais tout mon entourage semble exprimer, en un langage étranger, des sentiments, des idées, qui n'ont rien de commun avec mes idées et mes sentiments. Aussi nulle confiance, aucun laisser-aller. Toujours il me faut être sur la défensive, de peur qu'on n'abuse d'un mouvement de sympathie pour s'emparer de moi. Jamais il ne m'est arrivé de causer avec personne des gens, que je connais depuis longtemps, aussi librement que je viens de le faire avec vous. Et vous avouerez que c'est assez singulier, car jusqu'à présent vous ne m'avez pas beaucoup encouragée, et si je jugeais sur les apparences, j'aurais pu vous croire notre ennemi...

— Votre ennemi? Grand Dieu! J'espère, mademoiselle, que vous ne le pensez pas.

— Mon ennemi à moi, non, répondit Esther avec gravité. Mais l'ennemi de mon père, oui.

Clément s'était levé, assombri. Elle lui posa la main sur le bras et le fit rasseoir :

— Oh ! Ne vous révoltez pas contre cette affirmation, et ne vous dérobez pas à l'explication très amicale que je veux avoir avec vous à ce sujet. Très amicale, oui. Je me sers de ce terme, quoique rien ne m'y autorise de votre part. Mais on n'a pas besoin de la permission des gens pour leur donner son amitié... Et je ne calcule pas que vous me rendrez la vôtre. Je suis très désintéressée, comme vous êtes très loyal, et je me sens l'esprit pleinement rassuré auprès de vous. Je parle sans réticence, certaine que vous comprendrez ce que je dirai et pourquoi je le dis.

Comme Clément s'inclinait, très troublé par cette netteté et cette franchise, elle eut un mélancolique sourire :

— Fille mal élevée : voilà ce que vous pensez !

— Non ! Ce n'est pas là ce que je pense, dit Pont-Croix lentement, mais pauvre enfant élevée sans mère, qui a vu ce qu'elle ne devait pas voir, réfléchi sur ce qu'elle devait ignorer, et malheureuse d'avoir eu toujours l'obligation de comprimer son cœur, oui malheureuse et très respectueusement à plaindre.

A ces mots, Esther devint pâle, ses lèvres frémirent sous l'effort d'une violente émotion. Des larmes roulèrent dans ses yeux, coulèrent sur ses joues, et, d'une voix tremblante :

— Vous avez compris. Oui, monsieur, mon esprit et mon cœur ont eu à supporter trop tôt le poids des désenchantements cruels... J'ai vu la vie et j'en ai été

effrayée. Mais l'expérience si pénible, que j'ai acquise, a été salutaire. Elle m'a permis de discerner le bien du mal, et m'a appris à pénétrer promptement les caractères. Eh bien! Je crois que je connais un peu le vôtre, et il me parait inadmissible que vous nous marquiez sans raison de l'hostilité... Oh! J'entends bien vos restrictions, et quand je dis : nous, je veux parler des miens, de mon père... Oui, votre hostilité ne doit pas être sans cause... Vous n'êtes pas homme à haïr par caprice... Que vous a-t-on fait? Est-ce donc sans recours? Et le mal ne se peut-il réparer?

La question se plaçant sur ce terrain, Clément reconquit toute sa liberté d'esprit. L'exposé de sentiments fait par Esther l'avait un instant embarrassé, il se demandait où elle voulait en venir. Ayant à aborder des faits matériels, il se sentit à l'aise. Et avec toute sa grâce rieuse retrouvée :

— Mon Dieu! mademoiselle, ce que vous me demandez-là est bien délicat à dire. Cependant je ne puis me dispenser de vous répondre, sans paraître un boudeur entêté et désagréable. Je ne m'exposerai pas à un jugement si fâcheux, et je vous avouerai que j'en veux à Monsieur votre père parce que, si je suis sur la paille, c'est à lui, en partie, que je le dois. Oh! en partie seulement! Toute la besogne n'est pas de lui, et j'y suis bien pour quelque chose. Mais il a poussé loin les avantages de la victoire, et n'a pas ménagé les vaincus... Peut-être aurais-je dû penser à ce que j'aurais fait à sa place et me demander si je me serais montré plus modéré... C'est à quoi ne songent jamais ceux qui

perdent... Ils se lamentent, maudissent, détestent... Ils ne sont pas des anges... Moi, moins que qui que ce soit !... Les motifs de mécontentement que j'avais, justes ou injustes... Injustes, si vous le voulez, ont été portés à l'aigu par l'installation de M. Nuño à la Chevrolière... Le coup m'a été sensible, je ne le cache pas... Mettez-vous à ma place... Vous auriez été gravement ulcérée... Aussi il ne m'a pas été agréable de me trouver face à face avec celui qui m'avait dépossédé... Cela a été tout, et n'est-ce pas assez? Mais de là à de l'hostilité il y a loin, et c'est me faire tort que d'en juger autrement.

— Je sais à quoi m'en tenir, monsieur, sur vos procédés, et je n'ignore pas que c'est grâce à vous que se sont aplanies les difficultés auxquelles se heurtait mon père... Ainsi, d'un côté, l'abus violent de la situation, de l'autre, la générosité la plus complète. Oui, monsieur, je comprends votre rancune... Mais est-elle impossible à apaiser? Si celui qui a fait la blessure essayait de la guérir?...

La physionomie de Clément devint froide et dure. Il pinça les lèvres, et dit sourdement :

— Mademoiselle, je ne comprends pas ce que vous voulez me proposer.

Esther avait espéré un peu plus de clairvoyance de la part de Pont-Croix. Elle croyait qu'il mettrait une meilleure volonté à saisir sa pensée. Et, au lieu de l'aider à sortir du pas difficile dans lequel résolument elle s'était engagée, il restait immobile et faisait la sourde oreille. Elle eut un serrement de cœur plein

d'angoisse. Mais elle était trop brave pour reculer. Et, d'ailleurs, l'occasion de parler librement à Pont-Croix de choses si délicates et si intimes n'était-elle pas unique ? Il fallait donc poursuivre, en dépit de la résistance rencontrée, et parler nettement.

— Monsieur, reprit-elle avec douceur, j'ai vu, depuis que j'ai l'âge de comprendre ce qui se passe autour de moi, mon père faire la fortune de vingt personnes, lesquelles, pour la plupart, lui étaient assez indifférentes, uniquement parce que l'occasion s'en présentait, que cela était facile et qu'il est agréable de contenter les gens... Jugez de quel cœur il s'offrirait à réparer les injustices du sort envers un galant homme, qui lui a donné généreusement de si grandes preuves de bienveillance, et quelle joie ce serait pour lui de compenser, par de très humbles services, le tort grave qu'il a involontairement pu causer.

Elle avait mis, dans son épineuse explication, toutes les précautions de pensée et toutes les atténuations de langage. Sa voix grave s'était faite caressante et persuasive. Elle sentait qu'elle disait des choses terribles à ce gentilhomme, mais elle eût tant donné pour le désarmer d'abord, le persuader ensuite, qu'elle en était adorablement touchante. Elle offrait son bienfait à genoux. Elle ne put le faire accepter. Elle vit le visage de Clément se contracter et le tour de ses yeux rougir. Ses mains se crispèrent, et il fut un instant sans répondre, tant il avait la gorge serrée par l'émotion. Enfin, un peu bas, comme s'il avait peur de ne plus pouvoir se contenir s'il ne modérait sa voix :

— Mademoiselle, on peut ruiner le marquis de Pont-Croix, on ne l'enrichit pas. Je vous suis très reconnaissant des offres que vous me faites. Mais j'ai touché aux affaires, une fois, pour y perdre toute ma fortune, je n'y toucherai pas, une seconde, pour la reconstituer. Passe pour une sottise, mais point de vilenie!

Esther avait écouté sa réponse la tête baissée. Elle n'en était pas surprise : elle l'attendait. Elle savait qu'il ne pouvait, étant lui, répondre autrement. Elle était navrée qu'il refusât. Et s'il eût accepté, cependant, quelle déception!

— Je vous ai offensé, dit-elle : soyez assez bon pour me pardonner. On ne vit pas impunément dans un monde où toute se chiffre. Le dédain des sentiments et le culte de l'intérêt s'y apprennent, et vous voyez où cela conduit : à blesser ceux qu'on voudrait le plus ménager.

— Vous ne m'avez ni blessé ni offensé, interrompit doucement Pont-Croix. C'est moi qui ai mal répondu à vos avances, que tant de gens trouveraient providentielles... J'ai toujours eu un mauvais caractère, et il ne faut pas m'en vouloir... Vous avez été pour moi bonne et charitable...

— Charitable!... Et bonne!... répéta Esther, en hochant la tête d'un air de doute.

— Mais oui. Quelle charité plus grande pouviez-vous montrer à un pauvre diable que de paraître, d'abord, faire fi de la richesse, quand il l'a perdue, et quelle bonté plus parfaite que de lui offrir, ensuite, le moyen de s'enrichir de nouveau?

Il sourit :

— Ne faites pas subir cette tentation à tout le monde : beaucoup vous prendraient au mot.

— Ne devais-je pas prévoir que, vous, vous n'accepteriez pas ?

— Et pourquoi donc ? Suis-je si détaché des ambitions communes ? N'ai-je pas tout perdu, en essayant de doubler mon avoir ? Qui pouvait vous donner à croire que je serais si désintéressé ?

— L'estime particulière que j'ai pour vous, et que si peu m'ont su inspirer.

A peine eût-elle prononcé ces paroles, Esther rougit, en en comprenant la portée. A moins de dire à Clément : Vous me plaisez entre tous, elle n'eut pû lui en dire davantage. Elle demeura interdite, n'osant lever les yeux sur lui. Alors Pont-Croix, avec beaucoup de gravité, pour diminuer la gêne qu'il lui voyait, s'inclinant :

— Vous me payez trop, mademoiselle, du peu que vous m'avez vu faire, et qui était fort naturel... La bonne opinion que vous avez de moi vient donc de votre extrême indulgence... Je vous en remercie de tout mon cœur.

Elle retrouva la force de le regarder, et l'expression qu'elle vit sur son visage lui plut. Il était sérieux, avec une petite nuance d'attendrissement. Elle pensa : Il ne me juge pas évaporée et légère. Au même moment Pont-Croix se disait : Je l'échappe belle! Une phrase de plus, cette jeune personne se jetait à ma tête, sans s'en apercevoir. Et comment opérais-je ma retraite

sans paraître un sot ou un brutal? Ces Nuño m'ennuient extraordinairement!

La fin de leur tête-à-tête approchait. Les grelots du panier, revenant de la gare, sonnaient sur la route.

— Voici ma voiture, dit Esther : il faut que je m'en aille.

Elle avait l'air d'en éprouver un vif regret. Clément pensa : Elle ne sait vraiment pas cacher ses impressions. C'est la franchise dans toute son ingénuité. Pas ombre d'artifice! Que devient, en tout ceci, le sang de son père?

La jeune fille prenait la direction de la maison. Il marcha auprès d'elle. Sur le pas de la porte, le docteur Hugonnet, d'un geste, leur recommanda le silence. Ils entrèrent, et, comme s'ils comprenaient tous deux que l'instant était venu de se séparer, devant le lit de l'enfant endormi, ils s'arrêtèrent. Clément s'inclina. Elle lui tendit la main, très naturellement, et par un mouvement comme habituel. Il la prit, la serra à peine, et avec un signe de tête amical, prenant congé de la mère et du médecin, il sortit. En quelques enjambées il fut hors du village. Cheminant au bord de la rivière, il revit la baignade, où, sur le banc de sable, les polissons de Précigny avaient repris leur clapotage, sans souci de l'accident du jour passé.

— S'il s'en noie un aujourd'hui, murmura Clément en hâtant le pas, le diable m'emporte si je ne le laisse pas descendre jusqu'à Charenton!... Encore un sauvetage, et cette jeune philanthrope m'invite à dîner chez son père! Pour une juive, elle n'est assurément pas

mal! Il est vrai que, dans l'espèce, les femmes sont toujours beaucoup mieux que les hommes. De quel air elle m'a dit qu'elle m'estimait plus que qui que ce soit au monde!... Je le crois bien! Elle peut m'estimer d'abord pour quatre millions, dont son père a contribué à me débarrasser et ensuite pour la Chevrolière qu'il habite! A ce prix-là, c'est de l'estime pas chère.

Il s'excitait en marchant, et tâchait de trouver des sarcasmes. Mais, fait singulier, sa verve était languissante, les idées ne lui venaient pas, et les mots ne jaillissaient pas, ailés et piquants comme des guêpes. Devant ses yeux, le gracieux et mélancolique visage d'Esther apparaissait, et il était pris d'un involontaire respect. Non, il n'était pas en train de railler la jeune fille. Et de quoi l'eût-il raillée? De sa bonté, de sa douceur, de sa générosité? Beau motif à plaisanterie, et comme c'était digne d'un homme tel que lui, qui, toute sa vie, avait fait étalage d'un mépris profond pour les idées courantes et d'un goût particulier pour les sentiments exceptionnels. Quoi! des rabâchages sur le sémitisme, lui, Clément! Et à propos de cette jeune fille, qu'il avait jugée délicate et tendre, et qu'il voyait charmante. Et tout cela parce qu'il avait été assez bête pour se laisser plumer à la Bourse? Il pensa : Mon garçon, ce sont là des mœurs de cuistre; ton domestique Célestin a le cœur plus haut placé, et serait honteux de subir les agitations d'esprit auxquelles tu cèdes complaisamment depuis une heure. Mlle Nuño a agi, parlé excellemment, et toi, tu as été piteux. Tu n'as qu'une chose à faire, c'est d'essayer

de la rencontrer, un de ces jours, pour t'efforcer d'effacer la déplorable impression que tu as dû lui produire. Après, tu ne la reverras plus, si cela te plaît. Mais, au moins, tu laisseras de toi une bonne opinion. Ce disant, il rentrait. Sa gouvernante, de la salle à manger, le guettait. Elle lui dit :

— Monsieur est en retard, le déjeuner sera mauvais.

Il s'assit, trouva tout bon. On lui eût demandé ce qu'il mangeait, il n'aurait pas su le dire. Il pensait à une jeune fille blonde qui avait des yeux noirs.

VII

A la Chevrolière les chasses se poursuivaient par séries, amenant, du samedi au lundi, les invités nouveaux, dans un renaissant tumulte et un continuel éclat de fête. Les appartements du château ne désemplissaient pas. Et c'étaient, dans la plaine, des massacres de gibier lâché à mesure, les marchands suppléant aux défaillances de l'élevage et l'artificiel tenant lieu du naturel, pour donner l'illusion d'un fonds solide et résistant. Du décor, en somme, de la figuration, comme au théâtre. Dans les communs, un roulement de voitures incessant, un piétinement de chevaux de selle, et des cochers, des grooms, tout un service grouillant, dispendieux, exagéré, un luxe qui ressemblait à ces torrents du Nouveau Monde dont le cours tumultueux roule à la fois le limon et les pépites d'or. C'était riche mais ce n'était pas raffiné. En tout, le parvenu s'étalait bruyant et fastueux, visant trop à l'effet. Pas assez de distinction dans le luxe, trop de tire-l'œil. Il en résultait un éblouissement pour le regard, un mécon-

tentement pour l'esprit. Un jour qu'on demandait quel était le blason adopté par Nuño, depuis qu'il avait été fait comte, le petit Trésorier, son ami, avait répondu en riant : « Un tas d'or sur champ de poussière ».

Ce qui se passait, en ce moment, au château était extraordinaire : il y avait trois fois plus de domestiques que de maîtres, et quand on dînait vingt à la salle à manger, on s'attablait soixante à l'office. Un soir, Mlle Faverger, ayant sonné infructueusement la femme de chambre d'Esther, avait pris le parti de se mettre à sa recherche. Elle était descendue au rez-de-chaussée, puis dans les sous-sols, et là, guidée par une vive lueur et par un grand bruit de voix, elle était arrivée à la vaste salle voûtée qui servait de réfectoire aux gens. Là, autour d'une table, sur laquelle se dressait le surtout de gala en argent, ornée du même dessert, des mêmes corbeilles de fleurs qui avaient servi pour le repas des maîtres, les domestiques étaient installés. Le cuisinier présidait, ayant à sa droite la femme de charge, et à sa gauche la première femme de chambre. En face, trônait le maître d'hôtel en habit noir, et jusqu'aux grooms de l'écurie, tous mangeant, buvant, et servis, valets ayant des sous-valets, par les aides de cuisine et les filles de vaisselle. Ce que Mlle Faverger, sans être aperçue par les convives, avait vu et entendu, en quelques instants, l'avait terrifiée par l'effronterie d'un tel pillage et l'ignominie d'une telle grossièreté, qu'elle était remontée le cœur battant, les oreilles pleines de bourdonnements, sentant la haine et le mé-

pris des maîtres fermenter effrayants dans ce bas-fond.

Elle n'avait pu se retenir, dans le premier feu de son indignation, de raconter la chose à Esther. Et elle avait été étonnée de la tranquillité avec laquelle la jeune fille avait accepté l'insolence et l'indélicatesse des subalternes, comme si une sorte d'éducation instinctive lui faisait comprendre qu'il n'en pouvait être autrement, et que, de même que les grandes machines industrielles avaient leur déperdition de force, de même les immenses fortunes avaient leur coulage impossible à empêcher. Le mieux était de fermer les yeux, et, en pensant que toute cette armée de serviteurs tirait à elle, chaque jour, des bribes de ce luxe, pour s'en faire de la jouissance immédiate ou des rentes futures, de se dire que c'était comme les rats qui rongent dans les caves, sans que la solidité et la magnificence de la maison en soient compromises.

Et ce qui se passait à l'office n'était rien à côté de ce qui se passait à la faisanderie. Le comte Hubert, à peine installé, avait voulu se rendre compte de la manière dont marchait l'administration de la chasse, et, sans bruit, sans déploiement d'autorité, s'était fait remettre par Nuño le registre spécial affecté aux dépenses de la Chevrolière. Dès les premières pages, Brucken avait bondi. Il avait déjà vu d'étonnants coquins, lorsqu'il avait eu affaire aux entraîneurs, jockeys et lads du haras de Chambourcy. Mais rien ne pouvait se comparer au vol organisé par le garde-chef Strehley. Cet honnête homme, rien que dans l'installation des parquets et la pose des grillages des parcs,

avait rapiné de quoi vivre les bras croisés. Il continuait à s'enrichir par le pillage élevé à la hauteur d'une institution. Les notes de tous les fournisseurs lui étaient remises, et il en majorait les chiffres. Il ne se bornait pas à ces fraudes : les sacs de blé pour la nourriture des faisans, les graines de sarrasin, la menue paille pour les agrainages, entraient par une porte et ressortaient par l'autre, vendus aux paysans à prix réduit. L'accord entre les fermiers de la propriété et le garde-chef n'avait pas manqué de s'établir au sujet des cultures de chasse. Sur certains points, les cultivateurs s'entendaient avec Strebley pour semer du sarrasin, du maïs, du lupin et planter des topinambours. Ces pièces de couvert arrivaient à coûter à peine moins cher que le sol. Nuño, habitué à payer, et incapable de se rendre compte de la valeur réelle des choses, avait toujours eu l'habitude de régler ses dépenses somptuaires sans discuter. Il disait :

— Si je suis obligé de m'occuper de ces détails, j'y perdrai beaucoup de temps, et ce temps me coûtera bien plus cher que les abus que je supprimerai... si je les supprime !

Quand les choses lui paraissaient passer les bornes, il mettait à la porte le chef de service qui avait abusé et le remplaçait par un autre qui le trompait également. Depuis vingt ans, il en allait ainsi dans la maison.

Un jour, Brucken, se rendant à Paris, pour faire une visite au haras, pendant que Nuño irait à la Bourse, dit à celui-ci dans le chemin de fer :

— Sélim, savez-vous à combien vous reviennent vos perdreaux au bout du fusil?

— Non, cher ami, je ne m'en doute pas.

— J'ai établi le calcul approximatif. On a tué deux mille perdreaux, il en reste, à vue de nez, un millier. Cet élevage spécial, commencé en juin et fini en septembre, fait ressortir l'oiseau à vingt francs...

— Ah! ah! Mes perdreaux sont en argent! Voilà donc pourquoi je les rate si bien, dit Nuño avec flegme.

— J'ai commencé à éplucher les comptes de la faisanderie. Là, c'est encore mieux : si les perdreaux sont en argent, les faisans sont en or...

— C'est étonnant, comparé à ce qu'il nous coûte dans nos chasses, comme le gibier se vend bon marché à la Halle! On ne me donne jamais plus de quatre francs de mes plus beaux coqs!

— Soyez tranquille : Strehley les vend plus cher que cela.

— Il me vole donc, lui aussi?

— Encore plus que votre ancien entraîneur de Chambourcy.

— Je l'avais fait venir d'Angleterre! A qui se fier?

— A personne.

— Hubert, vous avez le cœur desséché par le doute. Combien croyez-vous qu'il ait mis dans sa poche?

— De quoi marier sa fille à un notaire.

— Alors il ne faut pas le garder.

— Il faut le mettre à la porte demain matin.

— Eh bien! chargez-vous de ce soin : vous avez carte blanche. Mais par qui le remplacerez-vous?

— Termont a sous la main un garçon très bien qui fera l'affaire.

— Volera-t-il moins?...

— Vous savez que vous ne pouvez pas ne pas être volé : c'est une question de mesure. L'important, c'est qu'on ne se moque pas de vous et que la chasse marche bien. Avec ce que vous dépensez et vos deux mille hectares de territoire, vous devez avoir un des quatre plus beaux tirés de France.

— Il y aura cependant mieux que moi?...

— Vous ne pouvez pas lutter avec Ferrières, Armainvilliers et les Vaux. Mais vous viendrez tout de suite après, avec Bois-Boudran, et ce sera bien joli! Un bon piège à actionnaires que vous aurez là! Vous y pourrez inviter les ambassadeurs et y préparer les emprunts!

Nuño se mit à rire. Il avait accepté la révélation que lui faisait Brucken avec une sereine impassibilité. Ce que son garde-chef lui avait dérobé dans la saison, il allait le regagner dans la journée. Il n'était plus homme à s'émouvoir pour des questions d'argent. Son cœur n'avait que deux points vulnérables : son affection pour sa fille et son amour pour Manuela. S'il avait pu mettre d'accord les deux femmes, s'il les avait pu voir, en même temps, souriantes et heureuses, il n'eût rien eu à souhaiter sur la terre. Mais, depuis une semaine justement, Esther se montrait plus sombre et plus préoccupée que jamais. Elle se promenait seule avec Mlle Faverger, et, le soir, se retirait de bonne heure dans son appartement. Les fêtes données à la Chevrolière lui paraissaient insupportables, et elle les subissait parce

qu'elle avait à cœur de ne point faire de peine à son père en se montrant maussade. Mais la contrainte se lisait sur son visage.

Nuño s'étonnait de cette humeur sauvage qui éloignait la jeune fille des habitants du château. Il la voyait partir dans son panier, emportant de gros paquets et revenant les mains vides. Il se doutait bien qu'Esther répandait sur les pauvres du pays les trésors de sa bienfaisance. Par qui était-elle renseignée pour ses bonnes œuvres ? Qui la guidait ? Il l'apprit bientôt, et de la façon la plus inattendue. Un matin, en parcourant l'*Écho de la Brie*, son nom lui sauta aux yeux, et il lut l'entrefilet suivant :

« La véritable charité, la plus noble et la plus déli-
« cate, ne sait pas faire de différence entre les religions
« quand il s'agit de secourir les malheureux. L'asile de
« Villerglé, consacré aux petits enfants infirmes, n'a-
« vait pas les fonds nécessaires pour terminer les tra-
« vaux de sa chapelle. Nous apprenons que Mlle Nuño,
« fille du banquier bien connu, vient d'envoyer vingt
« mille francs à la Supérieure de l'œuvre. Grâce à cette
« généreuse jeune fille juive, les petits enfants chré-
« tiens pourront prier. »

Au premier abord, cette nouvelle satisfit Nuño. Dès longtemps il était habitué à ne pas choisir ses pauvres. Il confondait les cultes dans ses libéralités, suivant en cela l'exemple de ses plus éminents coreligionnaires. Qu'Esther donnât une somme importante à des Sœurs, il ne voyait là rien que de très ordinaire. Cependant, à la réflexion, un point noir apparut dans son esprit.

Quelle était son inquiétude? Était-ce seulement de l'inquiétude? Il n'aurait pu le définir, mais il éprouvait un sourd mécontentement. Et, quand il se demandait pourquoi il était mécontent, il ne trouvait aucune réponse à faire. Il ne put se retenir, le soir même, de prendre Esther à part et de lui dire :

— Il paraît que tu combles les œuvres de l'arrondissement. Le journal parle, ce matin, de tes libéralités.

La jeune fille rougit, mais elle répondit tranquillement :

— Ah! La chapelle de ces pauvres petits infirmes? Oui... On était obligé de leur dire la messe dans le réfectoire, car ils ne peuvent pas sortir pour aller à l'église : il faudrait les porter. Maintenant ils seront bien à l'aise...

— Qui t'a indiqué cette maison hospitalière?

— C'est le curé de Précigny.

— Ah! dit Nuño.

Et sa voix, qu'il faisait douce, quand il parlait à sa fille, sonna rude, comme lorsqu'il traitait des affaires financières. Il regarda Esther au fond des yeux et ajouta :

— Tu connais donc le curé de Précigny?...

— Oui, mon père.

— Qui t'a présentée à lui?

— Personne. Je l'ai rencontré en visitant des malades. C'est un digne prêtre, très simple, très vieux, remarquablement instruit, et que sa modestie seule a empêché d'être évêque : une âme d'apôtre, une timidité d'enfant.

Ces quelques paroles, fort innocentes, eurent le don de déplaire à Nuño autant que si elles eussent été criminelles. Le rapprochement de sa fille et de ce curé de Précigny le contraria extraordinairement et même l'alarma. Il se rappela que le changement d'humeur d'Esther avait coïncidé avec les rapports établis entre elle et ce prêtre. Il soupçonna l'honnête Faverger, et ses préventions anciennes contre l'institutrice reparurent. Il pensa :

— Ai-je été fou de laisser cette catholique auprès de ma fille? Elle ne devait lui donner que de mauvais conseils. Elle ne la poussera jamais dans le sens que je voudrai. Sa nature, ses idées, ses traditions, même si elle est loyale et délicate, l'entraîneront inconsciemment à conseiller Esther au point de vue chrétien. Mais qu'a donc cette enfant dans la tête? Elle n'est pas reconnaissable, depuis que nous sommes installés à la Chevrolière. Il est grand temps que je la marie. Si je tarde, elle peut m'échapper. Ces réflexions traversèrent l'esprit de Nuño et achevèrent de le mettre en défiance. Avec sa finesse native, il démêlait très nettement le trouble secret qui agitait Esther. Seulement il n'en découvrait pas les véritables causes. Il s'alarmait d'instinct. Quelle n'eût pas été sa terreur s'il avait su que sa fille, à plusieurs reprises, avait rencontré Clément de Pont-Croix, lui avait parlé, et que les tumultueux mouvements de son âme étaient la conséquence unique de ces rencontres. Mais comme, avant tout et toujours, Nuño s'attachait à cacher ses impressions, afin d'empêcher qu'on pénétrât dans sa pensée et de

pénétrer mieux dans la pensée des autres, il prit un air riant, et dit à sa fille :

— Je suis bien aise que tu connaisses ce brave homme. S'il a besoin de quelque chose qui dépasse tes ressources, tu me le diras.

— Merci, père, mais j'ai beaucoup d'argent.

— C'est vrai, tu ne dépenses rien pour toi. Il ne faut pas être si modeste, ma chérie. C'est un devoir de dépenser : cela fait marcher le commerce. Et sans commerce il n'y a plus de Bourse.

Le soir même, il s'ouvrit de ses inquiétudes à Manuela. La comtesse habitait à la Chevrolière un appartement situé dans une aile du château et desservi par un escalier élégant, enfermé dans une tourelle, et qui permettait de se rendre directement à la bibliothèque, sans suivre les couloirs et descendre le grand escalier. La bibliothèque était prise entre le cabinet de Nuño et la salle de chasse, lieu de repos où les invités, au retour des battues, trouvaient de vastes canapés, des fauteuils profonds, des tables de jeu, des guéridons chargés de services à thé, de sandwiches, de gâteaux, et du fameux porto doré que Sélim recevait directement de son pays. Par ce petit escalier le banquier pouvait, sans être vu, monter chez Mme del Péral. Sa fille logeant à côté de la Portugaise, il n'était pas obligé de passer devant la porte d'Esther au risque de se trouver nez à nez avec elle. Quant à Brucken, ainsi que Termont et les boscards, ils logeaient dans un corps de bâtiment en retour, relié au château par une galerie, et qu'on nommait « la garçonnière ».

Là, tous ensemble, entre hommes, servis par des domestiques anglais, ils étaient libres de fumer, de faire du bruit, d'aller par les couloirs en déshabillé, sans crainte de déranger des hôtes de marque. Ce soir-là, tout le monde s'était retiré de bonne heure, et Nuño, passant par son cabinet, avait gagné le boudoir de Manuela. La jeune femme, en peignoir de crêpe de chine rose, à demi étendue sur un canapé, regardait du coin de l'œil, en fumant une cigarette de tabac turc, Nuño marcher de long en large d'un air préoccupé. Au bout d'un instant elle lui dit :

— Sélim, je ne pense pas que ce soit pour faire les cent pas sur le tapis que vous soyez venu chez moi... Vous me donnez le mal de mer avec votre promenade. Tenez-vous tranquille, ou allez déambuler chez vous.

Le gros homme s'arrêta, prit une chaise, l'approcha du canapé, et s'assit près de la jeune femme :

— Je suis ennuyé, Manuela, fit-il, très ennuyé !

— Si vous croyez que je ne m'en aperçois pas? Allons, dites ce que vous avez sur le cœur.

— Ma fille m'inquiète, depuis quelques jours.

— Seulement? Vous êtes en retard. Moi, elle m'inquiète depuis plus d'un mois.

— Manuela, que se passe-t-il dans sa tête ? Est-ce à cause de nous qu'elle est ainsi ?

La jeune femme eut un sourire, et, laissant tomber sa cigarette :

— Non ! Ce n'est pas à cause de nous. Elle a un autre sujet de préoccupation.

— Mais lequel ?

— Elle a fait la connaissance d'un héros de roman, et elle est en train d'en devenir amoureuse.

— Ma fille ?

— Esther Nuño, oui, cher ami. Voilà ce que vous n'auriez jamais découvert à la Bourse.

— Quel est cet homme ? dit Sélim, dont le visage s'empourpra. Où l'a-t-elle rencontré ?

— A votre porte. Et elle retrouve son souvenir dans tous les coins de votre château, à tous les détours de votre parc. Son nom est gravé sur les pierres, sur la grille, il est incrusté dans le sol de la Chevrolière. Absent, il y est cependant présent toujours... Avez-vous compris ?

Sélim ne répondit pas d'abord ; puis, d'une voix étouffée :

— Le marquis de Pont-Croix ?

— Le seigneur Clément lui-même, et c'est quelqu'un, vous savez.

Nuño releva brusquement la tête, et, dardant sur la Portugaise ses gros yeux au regard pesant :

— Vous le connaissez bien, Manuela ! gronda-t-il. On m'a affirmé qu'il vous avait aimée...

Elle fit claquer ses doigts, et, regardant le vieillard de bas en haut, avec une moue coquette :

— Ils m'ont tous aimée. Lui, comme les autres. Mais je n'en ai jamais aimé qu'un, et celui-là, vous savez bien qui il est. Pont-Croix n'en est pas moins très aimable. Et pour une fille, dont la tête travaille, son voisinage est dangereux.

— Mais elle est folle! cria Nuño. Que croit-elle? Qu'espère-t-elle?

— A-t-on besoin d'espérer pour aimer?

— Lui, je vois bien son intérêt...

— Vous ne voyez rien du tout, interrompit vivement Manuela. Ne pensez pas une seconde à un calcul de sa part. Il est au-dessus de tout soupçon. Clément de Pont-Croix, songer à devenir le gendre de Sélim Nuño? Lui, chrétien, fils des Croisés, dont un oncle est archevêque, épouser une juive?... C'est d'une invraisemblance folle! Ne craignez point que cela arrive jamais. Donneriez-vous cinquante millions à Esther, il ne l'épouserait pas.

— Il est bien dégoûté! dit Nuño, presque froissé. D'ailleurs, je ne la lui accorderais pas, fût-elle sans dot. Mais comment êtes-vous si bien renseignée sur ce qu'il pense?

— Eh! J'ai causé avec lui chez les Préfont... Vous m'avez presque fait une scène de jalousie... Et, vous le voyez, je m'occupais encore de vous... Eh bien! quand j'ai dit à Pont-Croix qu'Esther devait épouser Brucken, il n'a pas sourcillé... Ne craignez rien de lui, mais craignez tout de votre fille.

— Que faire en de telles circonstances?

— Brusquer le dénouement : la marier à Hubert.

— Mais y consentira-t-elle?

— Pourquoi n'y consentirait-elle pas?

— Est-elle de caractère à épouser un homme sans l'aimer?

— Oui, s'il lui est bien démontré que celui qu'elle

aime la dédaigne. Par orgueil, si vous êtes habile, vous obtiendrez beaucoup d'elle. Mais, avant tout, il faut que Brucken se déclare officiellement.

— Dès demain.

— Je le préviendrai, si vous voulez, que le moment est venu, et qu'il sera favorablement accueilli. Après, vous parlerez à Esther, et, selon qu'elle acceptera ou refusera, vous adopterez une ligne de conduite.

— Je compte beaucoup sur vos conseils, Manuela.

— Vous avez raison. Vous savez que j'aime Esther comme si j'étais sa mère...

— Vous la deviendrez bientôt... Mais vous aurez toujours l'air d'être sa sœur.

— Très aînée. Et mon expérience me servira à assurer son bonheur.

Pendant que le sort d'Esther se décidait ainsi, sans son aveu, la jeune fille, rentrée chez elle, pensait, soucieuse, que pour la première fois elle n'avait pas dit toute la vérité à son père. C'était bien en rendant visite au petit Collard qu'elle avait rencontré le curé de Précigny, mais elle lui avait été présentée par quelqu'un, et ce quelqu'un était Clément de Pont-Croix. Elle avait donc menti. Mais il lui avait paru impossible de prononcer le nom du marquis devant Nuño. Il lui semblait que l'œil clairvoyant de son père eût lu jusqu'au fond de son âme, et elle n'y voulait pas lire elle-même. Elle vivait, depuis quelques semaines, dans un état de trouble vague qu'elle trouvait très doux. Elle ne cherchait pas à le définir. C'était comme un engourdissement de son esprit qui

ne lui laissait pas la faculté de juger si elle agissait bien ou mal, une abolition de tout sens critique qui la livrait, désarmée, à l'impulsion instinctive de son être. Et son être l'emportait vers Clément.

Elle ne cessait de songer à lui. Si elle s'était prise d'intérêt pour l'abbé Pierquin, c'était qu'il avait été le maître de Clément, et qu'il l'aimait tendrement. Le vénérable prêtre, sans se douter qu'il alimentait un foyer déjà brûlant, avait raconté à Esther l'enfance de Pont-Croix, alors qu'il venait au presbytère apprendre son catéchisme. Et, sur ce sujet, le brave homme était intarissable. Il oubliait la religion à laquelle appartenait Esther, d'autant plus facilement qu'elle l'oubliait elle-même, et, heureux des largesses que la jeune fille prodiguait à ses pauvres, il bénissait la bonne juive, qui lui paraissait plus près du ciel que bien des chrétiennes. Mlle Faverger servait à entretenir l'illusion du curé. Avec Esther il parlait charité, avec l'institutrice religion, et il arrivait à confondre dans sa reconnaissance la piété de l'une et la libéralité de l'autre.

Quand le petit boulanger avait été guéri, et que Mlle Nuño n'avait plus eu la facilité de rencontrer l'abbé Pierquin dans le jardin, sous la fenêtre du malade, elle était allée bravement à la cure. On y entrait en traversant le cimetière, jardin verdoyant, plein de fleurs au milieu desquelles les croix se dressaient mélancoliques, lieu paisible où tous les êtres, tous les rangs, tous les cultes étaient confondus dans le commun repos. Les oiseaux y chantaient, et chaque jour le curé se promenait dans les allées sablées, bordées

de buis, sous le grand soleil, en lisant son bréviaire. A côté s'offrait l'église, bien restaurée, l'air neuf, avec ses vitraux éclatants donnés par le père de Clément.

Esther aimait à marcher dans ce jardin des morts, en causant avec le prêtre. Elle choisissait, pour le venir voir, les heures où il avait l'habitude de s'y promener. Leurs entretiens y étaient plus graves, y semblaient plus dégagés de la coupable curiosité qui attirait la jeune fille. Elle se plaisait mieux parmi ces tombes qu'à la cure, où il lui paraissait que sa présence était choquante. Là, c'était un terrain neutre où le prêtre et la juive pouvaient communier sous les auspices de la charité. Cependant Esther n'était pas sans rencontrer, de la part de Mlle Faverger, une résistance sérieuse. L'honnête fille avait été très effarouchée, au début, des relations de Mlle Nuño avec le curé de Précigny. Elle avait jugé très critiquable qu'une intimité s'établît entre son élève et l'abbé Pierquin. Elle s'en était ouverte à elle, avec sa franchise accoutumée. A elle aussi Esther avait pour la première fois déguisé la vérité.

— Que trouvez-vous de mal, avait-elle dit, à ce que je me serve de cet excellent homme pour faire du bien dans le pays? Vous savez comme nous y avons été reçus avec hostilité... N'est-il pas de bonne politique de tâcher de ramener les esprits et de conquérir les cœurs? Vous voyez combien ce bon prêtre est discret : jamais il ne parle de religion. Il me laisse, avec un tact parfait, maîtresse de mes convictions, il n'essaie point de les entamer, et ne fait aucun prosélytisme. Quelle

preuve meilleure de modération et de sagesse peut-il donner ? Notre rabbin ne parlerait pas autrement que lui, et, n'était son costume, je pourrais croire que j'ai affaire à un ministre de mon culte.

— Il n'en est pas moins certain que votre intimité avec le curé de Précigny est une chose compromettante pour vous aussi bien que pour lui. Les gens qui ne raffinent pas, comme vous, sur les sentiments ne comprendront pas vos visites à la cure, leur attribueront une portée qu'elles n'ont pas, et vous blâmeront d'être en rapports familiers avec un prêtre catholique, comme elles critiqueront l'abbé de recevoir une juive, si ce n'est pour la convertir.

— Je me mets au dessus du qu'en dira-t-on.

— Mais que répondrai-je à votre père, le jour où il me demandera compte de votre façon d'agir ?

— Vous lui répondrez que je ne suis pas commode à diriger, et que je n'ai pas tenu compte de vos bons conseils.

— Alors il s'étonnera que je ne l'aie pas averti.

— Ma bonne Faverger !...

— C'est mon devoir de le prévenir.

— Voilà bien du bruit pour peu de chose !

— Si j'étais juive, je prendrais l'affaire moins à cœur sans doute. Mais je suis catholique, et cela m'impose d'être plus scrupuleuse.

— Je ne veux pas vous contrarier. Je cesserai donc mes visites, mais vous n'exigerez pas que je cesse de donner aux pauvres... C'est vous qui me servirez d'intermédiaire.

Esther perdit ainsi l'occasion unique d'entendre parler de Clément. Et ce fut une douloureuse privation pour elle. Déjà le cœur de la jeune fille était, sans qu'elle s'en rendît compte, uniquement occupé du marquis. Si quelqu'un lui eût dit qu'elle l'aimait, elle eût été épouvantée. Mais elle l'aimait. De là un trouble profond, qui lui faisait paraître précieuse la solitude, et l'éloignait, autant qu'il lui était possible, du bruit et de la gaîté au milieu desquels vivaient les hôtes de son père.

VIII

La journée, où Nuño avait résolu de décider de l'avenir d'Esther, commença mal pour le banquier. Il était dans son cabinet, occupé à donner des ordres de Bourse par le téléphone qu'il avait fait récemment installer entre la Chevrolière et ses bureaux, lorsque le garde-chef Strehley fut annoncé. Sélim fronça ses gros sourcils, et dit d'un ton bourru :

— Qu'il attende !

Il prévoyait une scène. Et, quoique, dans toutes les circonstances de la vie ordinaire, la conscience de sa souveraineté financière lui donnât une sérénité à toute épreuve, il n'aimait pas les difficultés. Il continua à parler sur la planchette de bois, transmettant à son secrétaire général des instructions extrêmement précises. Une panique venait de se produire à Berlin. Deux banques importantes avaient fermé leurs guichets, et une baisse générale, sur les places de Londres, de Vienne et de Paris, était la conséquence de ce krack en miniature. Les indications du chargé, sur lequel

Nuño était très exactement renseigné, ne permettaient pas de croire à une baisse prolongée, et le financier, prévoyant la hausse, manœuvrait en conséquence. Il quitta son appareil, et, sonnant, donna ordre de faire entrer Strehley. Lui, debout devant la cheminée, attendit impassible. Le garde parut, en uniforme, le képi galonné à la main, très rouge, les yeux baissés, la bouche rageuse. Et s'inclinant, il dit en bon français très précis, mais avec un accent anglais assez fort :

— M. le baron de Brucken m'a annoncé, hier soir, que M. le comte ne voulait plus me garder... Je viens demander à M. le comte si c'est exact?

— Très exact.

— M. le comte voudra-t-il avoir la bonté de m'apprendre pour quels motifs?...

Nuño leva la tête, toisa le garde-chef, et, très tranquillement :

— Parce que vous me volez d'une façon exagérée, maître Strehley.

Une barre rouge coupa le front de l'Anglais. Il dit :

— C'est donc qu'on l'a fait croire à M. le comte... Car M. le comte est trop grand seigneur pour se renseigner par lui-même...

— Maître Strehley, tout le monde me vole, je le sais, j'y suis fait; mais il y a des bornes à tout, et ces bornes vous les avez dépassées.

Le garde eut un regard ironique :

— Monsieur le comte, chez vous c'est encore moi qui prends le moins... Et celui même qui m'a dénoncé

prend plus que moi, et des choses plus précieuses à M. le comte...

— Qu'entendez-vous par là? s'écria Nuño, avec un geste impérieux. Je vous somme de vous expliquer...

— Que M. le comte surveille. M. le comte sera vite renseigné...

— C'est M. de Brucken que vous accusez?...

— Je n'accuse personne, je donne seulement une indication à M. le comte.... A M. le comte d'en profiter.

— N'espérez pas, par des insinuations calomnieuses, changer ma conviction.

— Je n'espère rien, monsieur le comte... Je dis seulement ce qu'il faut que je dise... On ne voit pas braconner que le gibier, dans les bois...

— Vous m'ennuyez avec vos racontars... Si vous n'avez rien d'autre à m'apprendre, vous pouvez vous retirer.

— M. le comte persiste dans sa résolution?

— Absolument.

— Quand devrai-je quitter mon service et m'en aller?

— A la fin de la semaine. Par égard pour le lord qui vous a placé chez moi, je ne veux pas vous congédier brutalement.

— Je remercie M. le comte, dit le garde avec une menaçante humilité.

Il tourna sur les talons, et sortit sans sourciller. Resté seul, Nuño songea. Qu'avait pu vouloir dire cet ivrogne avec ses allusions? On ne braconnait pas que le gibier, dans les bois.. Et on prenait à Nuño des cho-

ses plus précieuses que son argent... Le garde visait Brucken et une femme... Laquelle, sinon Manuela? La dénonciation ne pouvait s'appliquer qu'à la comtesse et à Hubert. Mais combien grossière et maladroite! Parce qu'ils sortaient à cheval, souvent, les jours où on ne chassait pas? C'était là ce qui justifiait l'allusion au braconnage dans les bois. N'était-ce pas misérable? Et d'ailleurs, au moment même où Mme del Péral s'intéressait au mariage de Brucken avec Esther! Il ne pouvait savoir cela, ce garde, et à quel point sa délation en devenait inacceptable. Et puis comment croire que Manuela, après ce qu'elle lui avait dit la veille même, après tant de preuves de sincérité et une si constante tendresse, irait le tromper avec Hubert? Non, la haine du serviteur congédié était vraiment aveugle, et la trame de ses calomnies se déchirait d'elle-même. Sélim se blâma de discuter, ne fût-ce qu'un instant, cette fable ridicule. N'était-ce pas faire injure à Mme del Péral et à Hubert? Les sentiments délicats de l'une et l'absolu dévouement de l'autre n'auraient-ils pas dû les mettre à l'abri d'une telle humiliation? Pour la première fois de sa vie il ne conserva aucun soupçon. Il avait eu souvent, même au sujet de Manuela, des inquiétudes plus ou moins justifiées : il eut été facilement jaloux de Pont-Croix. Mais d'Hubert? Non!

Si cet homme très fin avait été capable d'observer les phénomènes que l'amour produisait dans son esprit, cette absence de crainte eût dû être pour lui toute une révélation. C'était justement parce qu'il croyait

avoir une sécurité entière qu'il fallait se défier. Dans une affaire financière, il aurait promptement pris le contrepied de ses convictions : il serait arrivé ainsi à la connaissance complète de la vérité. Mais, en amour, il était aussi facile à duper qu'un enfant.

Brucken entra dans son cabinet vers onze heures; il le trouva écrivant des lettres. Le sourire de Nuño fut aussi amical, sa poignée de main aussi franche que si Hubert n'eût pas été dénoncé. Le banquier montra au jeune homme un fauteuil, près de son bureau, et, pour lui faciliter sa demande :

— Vous avez donc à me parler sérieusement, que vous venez me trouver ici, en particulier?

— Oui, mon cher comte, dit Brucken, non sans émotion : il s'agit d'une démarche, si importante pour moi, que je ne pouvais la risquer que sûr de n'être pas interrompu.

— Ce sera la première fois que vous vous adresserez à moi, Hubert, dit doucement Sélim. Si j'ai eu, jusqu'ici, la joie de vous être utile, c'est toujours moi qui ai offert, et jamais vous qui avez demandé. Encore, ce que je faisais pour vous était-il bien loin de ce que vous faisiez pour moi... Et si nous mettons en balance les services rendus, j'estime que je reste, de beaucoup, votre débiteur.

Si maître qu'il fût de lui, Hubert rougit, à ces mots qui attestaient si pleinement la confiance et l'affection sincères que Sélim lui avait vouées. Mais il n'en était plus aux scrupules, et, engagé dans la lutte pour l'existence, cuirassé de cynisme, décidé à compter pour peu

les moyens, et pour tout les résultats, il ne pouvait s'arrêter devant la naïve expansion de l'homme qu'il trompait. Il pensa : S'il s'agissait de duper cent mille actionnaires, hésiterait-il, lui ? Non, certes ! Alors qu'est-ce qui m'arrête ? Il assura son regard, et, pressant la main de Nuño qui se tendait vers lui :

— Vous me traitez mieux que je ne le mérite... Mais si exagérée que me paraisse votre gratitude, j'en accepte avec joie le témoignage, car il faut que je vous croie singulièrement bien disposé à mon égard pour oser vous exposer ma demande...

— Hubert, je vous aime comme un fils, dit Sélim. Ainsi ne craignez point de me demander trop...

— Je vous demanderai donc d'être traité par vous tout à fait comme un fils, répliqua vivement Brucken. J'aime Mlle Esther, et mon vœu le plus cher est de l'obtenir de vous.

— Et moi j'aurai la plus grande joie à vous la donner, car je suis sûr que vous ferez tout pour assurer son bonheur.

Cet homme terrible, qui avait conduit sans sourciller tant de gens à la ruine et au déshonneur, avait les yeux humides. Il impressionna ainsi vivement Brucken. Cette tendresse si profonde pouvait devenir redoutable. Le jeune homme, avec une netteté très grande, se rendait compte que les bonnes dispositions de Nuño lui étaient inspirées par Manuela. Et combien n'était-il pas coupable, envers lui, avec elle ! Si jamais Sélim voyait sa fille trahie, et pour sa maîtresse, de quelle vengeance ne serait-il pas capable ? Mais re-

noncer à la charmante Portugaise n'était-ce pas impossible? Avoir aimé cette femme et se détourner d'elle, la voir se donner à un autre, car elle était bien incapable de rester sage, s'y résignerait-il? Il s'avoua que non. Et très froidement, au moment où il demandait la main d'Esther, il se promettait de ne pas quitter Mme del Péral. Il fallait cependant répondre à Sélim, qui attendait des protestations de dévouement et d'affection :

— Vous savez, dit Hubert, que j'aurai à cœur de vous complaire. Entrer dans votre famille était mon désir le plus cher, et puisque vous le comblez je n'ai plus rien à ambitionner. Je m'acquitterai, et bien facilement, envers votre fille, de la dette que je contracte aujourd'hui. Quant à mes sentiments pour vous, ils ne peuvent changer, car je ne crois pas arriver jamais à vous être plus acquis que je ne le suis.

— Eh bien, mon cher Hubert, je parlerai aujourd'hui même à ma fille. Vous comprenez que les engagements que je prends doivent être ratifiés par elle. Mais j'espère que la confiance qu'elle a en moi et la sympathie qu'elle a pour vous rendront l'accord facile... Comptez que je ne négligerai rien pour la décider.

Alors, pensa Brucken, quel obstacle pourrait empêcher la réalisation de nos projets? Il dit :

— Vous savez, mon cher comte, que je suis sans fortune...

— Nous y pourvoirons, interrompit le financier. Depuis longtemps, je me reproche de mal reconnaître

concours si précieux que vous m'avez prêté. J'en ai toujours été empêché par la crainte de froisser votre ombrageuse délicatesse. Quand vous serez mon gendre, vous devrez tout accepter de moi, et je vous ferai une situation digne de vous.

— Quant à mon nom et à mon titre, l'origine en est connue...

— Noblesse de finance, dit Nuño avec un bon sourire, comme il y avait autrefois noblesse d'épée et noblesse de robe... Moi aussi, je suis comte, pour être venu au secours d'un état européen... Eh! Aujourd'hui, on ne sauve pas les trônes que sur les champs de bataille, mais aussi à la Bourse! Il ne faut pas faire fi de ces distinctions : elles peuvent être utiles, plus tard, aux enfants!... Dans deux siècles, les nôtres seront les vrais nobles!...

— Je remets donc mon sort entre vos mains, reprit Hubert, et n'agirai que selon vos conseils.

— Laissez-moi manœuvrer, et, quand il faudra que vous parliez à Esther, je vous préviendrai.

La cloche du déjeuner se faisait entendre. Brucken et Nuño sortirent ensemble. Pas une fois, le nom de Mme del Péral n'avait été prononcé au cours de l'entretien. On eût dit que les deux hommes s'étaient donné le mot pour laisser la jeune femme en dehors de cette négociation, à laquelle cependant elle avait pris une part si décisive. Dans la conscience de l'un, comme dans l'esprit de l'autre, il y avait un point douloureux et inquiétant, sur lequel ils aimaient mieux ne pas appuyer. Les hôtes de la Chevrolière attendaient au sa-

lon. A l'exception de la Brède et du Tremblays, que leurs occupations retenaient toute la semaine à la Bourse, le personnel ordinaire composant la cour de Nuño était au complet. M. et Mme Francfort, Esther, la bonne Faverger, Manuela et de Termont causaient devant la cheminée, où un feu clair flambait. Les feuilles commençaient à jaunir, et les massifs du parc se doraient de tons fauves que faisait valoir la persistante verdure des chênes et le noir bleu des sapins. Dans l'air, un léger brouillard flottait, et le vent, soudain devenu aigre, accusait l'automne.

— C'est exécuté, Strehley? demanda Termont, en serrant la main de Sélim.

— C'est exécuté.

— Il sera resté un an à votre service...

— C'est un gaillard qui vole de place en place, dit le beau Francfort avec un sourire.

— Je lui ai donné huit jours par égard pour le duc, qui me l'a procuré... Mais je suis bien aise de m'en être débarrassé.

Le maître d'hôtel, ouvrant la porte de la salle à manger, interrompit l'entretien, et Sélim, offrant son bras à Mme del Péral, sortit du salon. Après le déjeuner, comme Termont, Brucken et Francfort se disposaient à partir pour la chasse, les dames les suivirent sur le perron.

Esther faisait un mouvement pour remonter chez elle, lorsque son père l'arrêta :

— Ne t'en va pas si vite, dit-il : j'ai à causer avec toi.

Elle le regardait avec un peu d'étonnement; mais il

l'attira affectueusement, et, passant son bras sous le sien :

— Faisons un tour de parc, veux-tu?

Ils descendirent dans le parterre, et, à petits pas, gagnèrent la grande charmille, dont les feuilles rouillées commençaient à joncher le sol. Le soleil s'était dégagé des vapeurs du matin, et brillait dans le ciel clair. Le temps était très doux, et les oiseaux, ranimés par ce dernier retour de chaleur, chantaient dans les massifs. Le père et la fille marchaient l'un près de l'autre, silencieusement. Lui, soucieux de la façon dont il entamerait sa délicate confidence, elle, un peu inquiète de la solennité de ce tête-à-tête. Mais Nuño ne tergiversait jamais longtemps. Il releva la tête, et, regardant sa fille de côté :

— Nous allons, dans quelques semaines, rentrer à Paris, ma chère petite, et reprendre notre existence d'hiver. Est-ce que l'année va s'écouler encore sans que tu songes à te marier? Tu vas avoir vingt-et-un ans... Ah! ce n'est pas que je te trouve bien vieille, ni que je sois las de te garder près de moi... Tu sais que mon plus cher désir serait de t'avoir dans ma maison avec ton mari...

— Mon mari?... murmura Esther avec une amertume qu'elle ne put contenir.

— Eh bien! interrompit Nuño avec vivacité, est-ce que tu désespères d'en trouver un à ton goût?... Cela n'est pas admissible... Et je ne suis pas un père bien barbare... Si quelqu'un te plaît, dis-le : tu sais que je ne te le refuserai pas...

Une lueur passa sur le visage d'Esther et l'illumina comme d'un secret espoir. Mais une réflexion rapide dissipa cette clarté, et la jeune fille redevint soucieuse :

— Non, mon père, je ne connais personne qui me plaise et puisse être agréé par vous.

Sélim tressaillit. Il lui sembla discerner dans la réponse de sa fille une étrange restriction. La première partie en était démentie par la seconde. Et sa phrase pouvait signifier : Celui qui me plaît ne serait pas agréé par vous.

Il voulut aller au fond des choses. L'incertitude, en tout, lui faisait horreur.

— Si tu n'as pas de prétendant à me désigner, moi j'en ai un à t'offrir... Tu m'as toujours déclaré que ce qui te détournait de faire un choix, parmi ceux qui se présentaient pour t'épouser, c'était le peu de connaissance que tu avais de leur caractère véritable, de leurs habitudes, de leurs goûts... Tu aurais voulu, en somme, épouser un homme qui fût de notre intimité...

Il observait sa fille, tout en parlant, et il la voyait morne, insensible, comme désintéressée de ce qu'il lui disait, et qui cependant était d'un si vif intérêt pour elle. Nulle opposition, nulle contradiction. Une inertie de personne décidée à résister à tout ce qu'on tentera pour l'entraîner à une résolution qui lui est d'avance insupportable. Il reprit :

— Je trouvais tes répugnances légitimes et tes précautions sages. Vouloir connaître mûrement celui qu'on épousera, rien de mieux. Aussi ai-je cherché à

attirer chez moi les jeunes gens qui auraient pu être des partis possibles. Tu les as tous évincés, et je reconnais que tu n'as peut-être pas eu tort. Cependant, parmi nos amis, il en était un qui n'avait jamais fait mine de s'occuper de toi, et, de tous ceux qui s'étaient offerts, pas un, à mes yeux, ne le valait... Je ne pouvais vraiment pas lui souffler de te faire la cour... Et pourtant j'aurais souhaité qu'il te la fît... Je désespérais presque de le voir se mettre sur les rangs, je le soupçonnais d'être aussi enragé célibataire que toi-même, lorsqu'enfin il s'est décidé...

Depuis que Nuño avait commencé son exposé, Esther savait de qui il s'agissait. Elle l'avait tout de suite deviné, et son front s'était plissé, son regard était devenu noir. La combinaison de Mme del Péral apparaissait nettement en voie de réalisation. Son père était gagné à la cause, et tous les ressorts, habilement préparés pour contraindre la volonté d'Esther, allaient jouer et assurer le triomphe de Manuela. La jeune fille, à cette minute critique, se sentit une force inconnue. Sa pensée se fit nette, son cœur devint calme. Elle fut presque effrayée de la froideur avec laquelle elle affrontait la situation.

— Tu ne me demandes pas de qui il s'agit ? dit Nuño avec un redoublement d'agitation.

— Je le sais, mon père, répliqua Esther tranquillement : il est donc inutile que je vous questionne.

— Tu le sais ? s'écria Nuño, stupéfait.

— Oui, mon père : celui à qui vous faites allusion n'est-il pas M. de Brucken ?

Nuño fit un haut-le-corps, et, regardant sa fille avec une attention extrême, revenu au sang-froid, se disant qu'il était temps de jouer serré :

— C'est lui, en effet. As-tu quelque objection à présenter contre sa candidature ? Tu le connais, celui-là ; tu le vois depuis un an, dans notre intimité. Tu sais quelle complaisance il m'a montrée, quels services il m'a rendus !... C'est un garçon superbe, de très bonne famille, appartenant à notre monde, à notre religion. Il offre donc toutes les garanties que tu peux exiger... Et s'il ne méritait pas d'être choisi pour lui-même, j'ajouterai que tu me feras plaisir en l'accueillant favorablement.

Esther ne sourcilla pas, pendant cette énumération des avantages offerts par M. de Brucken. Elle s'était arrêtée, et, droite, les yeux baissés, elle regardait une chenille énorme, grise et rouge, qui lentement montait le long d'une branche, de ses vingt pattes collantes et velues. Il lui semblait voir Brucken montant à l'assaut de sa fortune, et le dégoût que lui causait l'insecte immonde était semblable à l'horreur que lui inspirait le prétendant audacieux. Elle allongea son ombrelle, et, d'un coup sec, elle renversa la chenille, qui, tombée sur le sable, s'y tortilla, le flanc crevé, impuissante et furieuse.

— Tu ne me réponds pas? dit Nuño.

— Mon père, si M. de Brucken vous a rendu de si grands services, vous pouvez, j'imagine, vous acquitter envers lui autrement qu'en lui donnant votre fille.

— Mais je ne songe pas à m'acquitter envers lui ! Où

vas-tu chercher ce que tu dis? Pourquoi ne m'accuses-tu pas de vouloir te vendre, pendant que tu y es? J'aime Hubert, il me plaît, il est des nôtres, tu ne trouveras pas mieux... Voyons, ne sois pas de parti pris. Qu'est-ce qui te choque, qu'est-ce qui te déplaît dans cette affaire?

— Vous avez dit le mot vous-même, mon père, dit gravement Esther. En cette affaire, ce qui me choque et me déplaît c'est que c'est une affaire.

— Ne me fais pas une querelle de mots! Je suis étranger : tu sais bien que je ne parle pas le français avec la même précision que toi... Il n'y a pas, en tout ceci, d'autre intérêt en jeu que le tien.

Esther rougit, et de ses yeux soudainement relevés jaillit une flamme.

— En êtes-vous bien sûr? répondit-elle rudement.

— Que prétends-tu dire? demanda-t-il, plein d'un très grand trouble. A qui fais-tu allusion?

— Cherchez autour de vous?

— Je ne te comprends pas, balbutia Sélim, qui voyait la discussion prendre une tournure tout à fait inquiétante.

— Vous allez me comprendre. Par qui avez-vous connu M. de Brucken? Qui l'a présenté chez vous? Qui le patronne encore et cherche à vous l'imposer pour gendre?

— Esther! interrompit Nuño effrayé, prends garde à ce que tu vas dire!

— Ah! vous avez compris, mon père. Et il est inutile de parler plus clairement, n'est-ce pas? Mais ne

croyez pas que j'aurais peur de le faire. Si j'ai depuis longtemps gardé le silence, vous savez que cela a été uniquement par respect pour vous. Je n'aurais certes pas été au-devant d'une explication qui devait vous blesser et m'humilier. Mais puisque c'est vous-même qui m'y contraignez, disons, une fois pour toutes, ce que nous avons l'un et l'autre sur le cœur, afin de n'avoir plus jamais à y revenir.

— Mais, ma fille, je ne sais pas pourquoi tu pousses ainsi les choses au tragique. Il n'est question en ce moment que d'un mariage...

— Oui, mais ce mariage résume toute une situation dont je souffre cruellement.

— M. de Brucken...

— Est le candidat de Mme del Péral. Et c'est une raison suffisante pour que je le refuse.

Le père et la fille restèrent en face l'un de l'autre, détournant leurs regards. Elle, effrayée de ce qu'elle avait eu la hardiesse de dire. Lui, décontenancé par ce qu'il venait d'avoir la douleur d'entendre. Instinctivement ils se remirent en chemin, à petits pas, comme s'ils espéraient que le mouvement diminuerait la gêne éprouvée. Mais ils ne pouvaient échapper à la situation : elle les tenait, et elle était trop brûlante pour qu'ils ne fussent pas entraînés jusqu'à ses extrêmes conséquences.

Nuño le premier reprit la parole d'un air sombre :

— Ma fille, tu viens de me faire beaucoup de peine... Tu as méconnu mes sentiments pour toi... Tu m'as cru capable de te sacrifier à des exigences inavouables.

— Mon père, s'écria Esther, depuis que vous connaissez Mme del Péral vous n'êtes plus le même pour moi. Elle a changé votre cœur, s'est emparée de votre esprit, et a détruit, entre vous et moi, toute confiance. Vous me reprochez d'avoir pensé que vous cédiez à sa volonté en me proposant d'épouser M. de Brucken? Comment ne le penserais-je pas? Cela est évident, cela crève les yeux, et, par le fait même de l'ingérence de cette femme dans ce projet de mariage, le voilà rendu inacceptable.

— Et pourquoi donc?

— Comment pourquoi? Vous me le demandez? En êtes-vous à ce point d'aveuglement? A-t-elle sur vous tant d'empire que tout ce qui vient d'elle vous paraisse beau, excellent et moral?

Elle attendit un instant, avec l'espérance qu'un mot de Nuño, coupant court à la discussion, lui épargnerait la douleur d'exprimer toute sa pensée, qu'elle jugeait offensante. Mais il se tut, la tête baissée, dans un entêtement d'homme dont la résolution est prise. Alors, exaspérée, se dressant de toute sa taille, d'une voix ferme, elle dit :

— Alors, vous avez supposé que je serais fille à me laisser marier, au vu et au su de tout le monde, par la maîtresse de mon père?

Cette fois Nuño se retrouva. Il était touché au plus sensible de lui-même, et, la gorge serrée par l'émotion, la parole plus rocailleuse encore qu'à l'ordinaire, il répondit :

— Ma fille, j'ai l'intention d'épouser Mme del Péral.

Après ce que tu viens de dire, je me dois à moi-même de te le déclarer.

— Que ne l'avez-vous fait plus tôt! Vous m'auriez forcée, sinon à ne pas la haïr, au moins à la respecter.

— Fille méchante et ingrate! s'écria Nuño, hors de lui, voilà donc ce que je pouvais attendre de toi après t'avoir tant chérie! Tu es implacable pour mes faiblesses, tu me frappes au cœur et tu le sais, et rien ne t'arrête. Voilà une charmante femme, que tu traites avec amitié tant qu'elle m'est indifférente, et que tu détestes dès que je l'aime. Qu'a-t-elle fait pour mériter tes outrages? Car, depuis six mois, tu es atroce pour elle. A sa bonne grâce tu réponds par d'injurieux procédés; en échange de son affection, car elle a de l'affection pour toi, tu lui témoignes une hostilité continuelle. Tu crois donner là une grande preuve d'austérité, tu ne montres que de la mauvaise éducation. Que signifie un tel rigorisme? Où l'as-tu vu pratiquer? Lorsque le monde discrètement ferme les yeux, ne saurais-tu l'imiter? Tu n'aurais pas dû voir. Tu t'es mal conduite, en comprenant des choses que tout t'interdisait de comprendre. Et tu achèves ce que tu as si bien commencé en manquant de respect à ton père. Ta conduite est indigne, tu m'as blessé, et j'aurai la plus grande peine à te le pardonner.

— Entre Mme del Péral et moi, je me doutais que vous n'hésiteriez pas, reprit Esther avec amertume. J'y étais préparée.

— Tu y étais préparée? interrompit Nuño. Que pré-

tends-tu par là? Je t'ordonne de t'expliquer. Ton attitude est fort singulière depuis quelque temps... Tu me parais avoir des idées détestables... Il doit y avoir une intrigue là-dessous.. Tu t'es coiffée de quelque godelureau. Mais je te préviens que tu ne te marieras pas sans mon aveu... Et si tu essayais de m'imposer quelque nobliau ruiné, quelque coureur de dot, j'y mettrais bon ordre!

— Mon père!

— Oui, je saurais te défendre contre toi-même. Tu vois clair dans le cœur des autres, mais je vois aussi très clair dans le tien. Et jamais, tu entends, jamais un chrétien!

Esther leva les yeux sur son père. Les traits de Nuño étaient gonflés par la colère, sa bouche se crispait menaçante, ses yeux brillaient sous ses épais sourcils. La haine séculaire de sa race persécutée éclatait sur son visage, à la pensée de voir sa fille appartenir à un descendant des persécuteurs. La jeune fille étendit la main, et, d'un ton glacé :

— Rassurez-vous, mon père, je ne me marierai jamais.

En même temps la dure contrainte qu'elle supportait depuis une heure l'anéantit, et, avec un sourd gémissement, elle éclata en sanglots. A la vue des larmes de celle qu'il aimait si tendrement, en dépit de ses récriminations et de ses menaces, Sélim se sentit bouleversé. Il saisit sa fille dans ses bras, et, lui parlant avec douceur :

— Voyons! qu'y a-t-il? Tu ne me dis pas tout. Tu

sais bien que je t'aime. Depuis une heure nous échangeons des paroles affreuses, et nous nous martyrisons follement. Chère petite, reprends confiance en ton père. Que faut-il pour te calmer? Exiges-tu que Mme del Péral s'en aille? Eh bien! Elle partira, elle retournera à Paris. Je ne peux pas te faire un plus grand sacrifice. Je n'hésiterai cependant pas à me l'imposer. C'est une telle douleur pour moi de voir ton visage triste et tes regards chargés de reproches. Tu ne m'empêcheras pas pourtant de l'épouser, n'est-ce pas? Tu ne voudrais pas me causer tant de peine? A mon âge, vois-tu, je ne retrouverai jamais une affection aussi sûre, aussi profonde... Ne dis pas le contraire!... Oh! je vois bien ce que tu penses!... Tu ne crois pas qu'elle m'aime... Tu la crois intéressée... Je te jure que cela n'est pas! Elle n'a jamais rien accepté de moi. Et tu juges que, si elle avait voulu, elle serait très riche... Elle est parfaite! Et elle t'aime. Son seul chagrin, c'est que tu la traites si mal. Oh! si tu voulais, comme je pourrais être heureux! Vous voir en bonne intelligence, auprès de moi, quel rêve! Par quel moyen le réaliser? Dis, ne crains pas de me demander. Je suis prêt à t'accorder ce que tu désireras... Oh! ma petite Esther, mon cher enfant, le bonheur de ton père dépend de toi... Un mot, un seul, de douceur et d'indulgence, et je n'ai plus rien à souhaiter.

— Épousez Mme del Péral, mon père, puisque vous êtes sûr de son affection. Vous me trouverez respectueuse de votre volonté...

— Oh! Esther, c'est bien froid ce que tu me dis là!...

Mais cependant je te remercie; oui, je te remercie de tout mon cœur.

Elle pleurait en écoutant son père, et elle sentait bien qu'en cet instant tout changeait pour elle, qu'une situation nouvelle commençait, pleine de trouble et d'imprévu, où il faudrait lutter et souffrir, autant dans la victoire que dans la défaite. Elle découvrait Mme del Péral plus astucieuse qu'elle n'avait pensé et plus redoutable, ayant sur son père une influence presque impossible à contrebalancer. Cette femme allait d'abord prendre, dans la maison, la place de sa mère, puis la sienne. C'était pour se débarrasser d'elle que la candidature Brucken avait été inventée. Donnant la fille de Nuño à une de ses créatures, elle disposait d'une puissance absolue. Et c'était bien pour cette raison qu'elle avait amené Hubert, qu'elle l'avait poussé si avant dans les bonnes grâces de Sélim. Il devait jouer le rôle d'un allié indispensable, soumis d'avance, disposé à tout accepter, tandis qu'un autre gendre eût pu faire de l'opposition et préparer la ruine de la combinaison matrimoniale. Esther voyait clairement la trame préparée. Tous les fils si habilement tissés par Manuela apparaissaient, et la jeune fille se trouvait au centre du piège, prise dans ses mailles, réduite à l'impuissance, à moins d'un coup de force qui rompît le filet et la délivrât. Mais comment frapper? Où frapper? Partout elle rencontrait son père devant elle, et c'était sur son cœur que les coups devaient porter.

Il la laissait réfléchir, marchant à petits pas auprès

d'elle, l'observant du coin de l'œil et constatant que son émotion se calmait, que ses pleurs cessaient de couler. Ils arrivaient en vue du parterre d'où ils étaient descendus, au début de cet entretien. Il s'arrêta devant la balustrade de la terrasse, au pied de l'escalier, de chaque côté duquel des jets d'eau s'élançaient pour retomber en poussières irisées dans des vasques de marbre, et, lui pressant affectueusement la main :

— Est-ce fini, ce grand chagrin? Vas-tu être raisonnable?

— Ne le suis-je pas, mon père?

— Si. Tu es une bonne petite fille. Tu ne veux pas me faire de peine, et je t'en sais un gré infini... Je te rendrai cela, sois en sûre, et une autre aussi t'en tiendra compte... Oh! elle t'aime! je te l'ai dit, et tu ne pourras pas l'empêcher de te le prouver... Elle a enduré tes rebuffades, elle les endurera encore... Tu finiras par la mieux juger... Et comme tu as du cœur et de l'esprit, tu la traiteras comme elle mérite de l'être.

Esther, impassible, écoutait son père. Elle ne dit ni oui ni non. Elle eût voulu très sincèrement croire ce que lui disait Nuño. Elle eût donné beaucoup pour être assurée de l'honnêteté, de la probité de Manuela. Mais au fond d'elle-même une protestation s'élevait, et elle ne pouvait s'empêcher de redouter la jeune femme, de la supposer même plus dangereuse encore qu'elle ne s'était montrée jusqu'à ce jour. Nuño, devant le silence absorbé d'Esther, se figura qu'elle

balançait, qu'elle fléchissait, et qu'avec un petit retour offensif, il l'entraînerait. Il reprit :

— Eh bien ! Et ce pauvre Brucken?...

Elle tressaillit si vivement qu'il comprit, en une seconde, qu'il s'était trompé, et pour éviter un refus nouveau, définitif, il s'empressa de dire :

— Non ! ne réponds pas. Réfléchis... Ajourne ta décision... Examine Hubert... Et, dans huit jours, dans quinze au besoin, je ferai ce que tu voudras... Mais au moins tu m'auras donné une preuve de bonne volonté... Est-ce entendu?

Elle l'embrassa avec tendresse, car elle l'aimait en dépit de ses écarts et de ses faiblesses. Des larmes perlèrent de nouveau dans ses yeux, et, sentant qu'elle allait encore éclater en sanglots, elle fit de la main un signe que Nuño put prendre pour un acquiescement, et, courant, elle se sauva vers le château.

IX

Dans son jardin fleuri de roses remontantes, le marquis de Pont-Croix, un sécateur à la main, se promenait un matin, vers onze heures, quand, le long du mur qui bordait la route, le pas relevé d'un cheval lui fit dresser la tête. Devant la grille de la Commanderie une amazone venait de s'arrêter, et, sous son petit chapeau, brillaient les yeux noirs de Mme del Péral. Il restait étonné, quand la jeune femme, levant son stick, du pommeau en frappa la cloche d'entrée, et cria d'une voix gaie :

— La porte, s'il vous plaît, mon cher monsieur!

— Eh quoi! comtesse, c'est vous? dit Clément.

— Oui, marquis, c'est moi, fit-elle en riant. Du moins il y a apparence.

Célestin, se hâtant, ouvrait la grille. La jeune femme entra à cheval, et, s'arrêtant devant le perron :

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'offrir la main à mon pied? demanda-t-elle.

Avant qu'elle eût fait un mouvement, Clément l'a-

vait enlevée par la taille et déposée sur le sable. Célestin emmena le cheval.

— Vous avez toujours un joli poignet! fit-elle, en défrippant sa jupe. Ah ça, vous voilà tout surpris de me voir : ne vous avais-je pas promis ma visite?...

— Je ne suis pas surpris, comtesse, dit Clément avec tranquillité, je suis transporté.

— Vous n'en avez pas assez l'air. Échauffez-vous un petit peu, si vous voulez que je vous croie... Et j'y suis toute disposée, n'en doutez pas.

Ils parcouraient le jardin en badinant ainsi, elle fouettant les tiges du bout de son stick, lui pensant : Que diable vient-elle faire ici?

— Vous avez de belles fleurs, marquis. Est-ce vous qui les cultivez vous-même?

— Non : je me borne à les cueillir, fit Clément. Il offrait, en même temps, à la jeune femme un chrysanthème rose, énorme et ébouriffé.

— Bien aimable! Il vaut tout un bouquet!

Elle le mit à son corsage, et, regardant le jardin, qui descendait en pente douce vers la Marne, bien dessiné, élégant, mystérieux avec ses allées tournantes, elle dit :

— C'est charmant, chez vous. Je comprends que vous vous y plaisiez. La maison est tout à fait agréable, on dirait un cottage anglais... Est-elle aussi bien à l'intérieur?

— Je vais vous la montrer.

— C'est ça. Je suis venue pour tout voir.

Ils montèrent le perron, et, comme ils entraient

dans le vestibule, sortant brusquement du parloir, la chienne noire et blanche s'élança en aboyant avec fureur. Clément voulut la faire taire, mais la bête, le poil hérissé, l'œil farouche, tournait autour de Manuela en grondant.

— Est-ce que votre chienne est méchante? demanda la comtesse en tendant, non sans précaution, son gant à Méta.

— Je ne comprends pas son hostilité : elle est d'ordinaire très aimable.

— C'est que je n'ai pas l'heur de lui plaire, fit Manuela avec un sourire pincé.

Clément ouvrit une porte et chassa la bête. La comtesse et lui pénétrèrent dans le petit salon, très sévère avec ses boiseries de vieux chêne, ses bahuts Henri II et ses murs tendus de tapisseries anciennes. Par une large baie, drapée d'une portière de soie relevée à l'italienne, la chambre à coucher, très claire, montrait ses meubles Louis XVI à filets de cuivre et ses glaces à cadres dorés. Une fine odeur, où le chypre se mélangeait à un léger arôme de tabac turc, flottait dans l'air, élégante et discrète. Les tapis étaient moelleux et sourds. Un calme parfait régnait dans cet intérieur à la fois sérieux et coquet. Mme del Péral regarda autour d'elle avec satisfaction :

— Voilà bien la demeure qui devait être la vôtre, et dans quelque situation que vous vous trouviez, vous savez donner aux choses qui vous entourent la forme et le style qui vous conviennent le mieux. On m'aurait amenée ici les yeux bandés, puis, me rendant la vue,

on m'aurait demandé chez qui j'étais, que j'aurais répondu que j'étais chez vous.

— Parce que mon portrait est accroché à la muraille, fit Clément en riant.

— Non! Sérieusement. Vous avez un goût à vous, et que ceux qui vous connaissent bien retrouvent en tout ce qui vous touche... Riche ou ruiné, vous serez toujours un très grand seigneur... Ça, c'est de naissance et ne peut s'acquérir.

Elle jeta son stick sur une table, s'approcha d'un vieux miroir de Venise, et ôta son chapeau, puis, s'asseyant dans un fauteuil, elle jeta autour d'elle des regards ravis :

— Je suis contente d'être ici... Cela me rajeunit...

— Vous en avez besoin?

— Savez-vous que j'ai vingt-six ans!

— Oui, je le sais, mais il m'est difficile de le croire.

— C'est vrai, je ne les parais pas... Mais venez ici, tout près.

Elle l'attira sur un escabeau, dans ses jupes, et, renversée en arrière, le regardant de haut, ce qui donnait à ses yeux un éclat dont elle connaissait la puissance :

— Il y a dix-huit mois, au moins, que nous ne nous sommes vus, comme nous sommes là, en tête-à-tête, et pouvant parler librement... Avez-vous eu, pendant ce temps, une minute de regret?...

— Une minute, comtesse? Dites des heures, des mois! Le changement pour moi était assez complet!... Et à moins d'avoir une âme stoïque, ce qui n'est point mon cas...

— Allons! Ne faites pas la bête, Clément, dit la charmante femme avec un sourire, vous savez très bien que je ne vous parle pas de votre ruine, mais de notre séparation... Je ne vous ai jamais oublié, moi.

— Ce ne sont pas cependant les consolations qui vous ont manqué...

— Il faut croire qu'elles étaient insuffisantes...

— Vous me confusionnez!

— Vous êtes donc devenu bien modeste dans votre thébaïde?

— On n'imagine pas comme la solitude rend défiant.

Le pied charmant de Manuela, moulé dans une fine botte vernie, s'agita avec impatience. Le regard de la jeune femme, maintenant fixé au plafond, semblait compter les pendeloques d'un lustre en cristal de roche dont les facettes renvoyaient la lumière en éclats de feu. Clément, très intrigué, se disait : Que veut-elle? Que vient-elle chercher ici? Elle a un but, c'est certain. Elle n'est pas femme à agir sans raison, et si elle est assise dans mon salon, faisant un retour sur le passé, avec une coquetterie singulière, c'est pour quelque chose. Voyons-la s'engager, et jouons serré.

Une cloche en tintant tira Mme del Péral de sa rêverie; elle se leva vivement et dit :

— C'est probablement votre déjeuner qu'on sonne là, dans la cour? Mais oui, il est midi moins le quart...

En parlant ainsi, elle ne faisait pas du tout mine de reprendre son chapeau, et regardait un tableau accroché à la muraille, de l'air d'une personne qui n'a pas envie de s'en aller.

— J'arriverai fort en retard à la Chevrolière, reprit-elle...

— Eh bien! comtesse, n'arrivez pas du tout, et restez à déjeuner avec moi.

C'était sans doute ce qu'elle souhaitait, car son visage s'illumina, et tendant les mains à Clément :

— Comment! vous voulez me garder? Comme c'est gentil! Ma foi, ils ne m'attendront plus là-bas... Et, puisque vous m'invitez, je reste.

— Vous allez, j'en ai peur, faire maigre chère...

— Comme c'est probable! Vous aviez autrefois un cordon bleu?

— Je l'ai toujours.

— Alors je suis rassurée.

Ils entrèrent dans la salle à manger, où, sur une table carrée, un couvert très soigné était mis : naperon de toile brodée, argenterie étincelante, fleurs dans une jardinière en cristal, et fruits admirables dans des assiettes de vieux chine. Sur un dressoir, Mme del Péral prit elle-même une assiette, un verre, une fourchette et un couteau, et, attirant une chaise, elle s'assit près de Clément.

Célestin, entrant avec un plat couvert, demeura stupéfait en voyant l'amazone installée. Il s'empressa de lui donner une serviette, du pain, et, redevenu promptement impassible, en domestique bien stylé, il commença à servir.

Mme del Péral ne se piquait point de vivre de rosée et d'air pur; elle avait un solide appétit et faisait honneur au repas. Ses belles dents blanches fonctionnaient

à ravir, et elle ne craignait point un verre de sauterne. En dépit de sa méfiance, le marquis ne pouvait point ne pas trouver charmante la présence de cette jolie femme aux yeux brillants, aux lèvres fines, à l'opulent corsage, et qui rayonnait de belle humeur. Il pensait que rien ne remplace ces petits êtres-là dans l'existence, et que, fût-on triplement cuirassé de philosophie, la solitude est, en résumé, une laide chose, à laquelle il est malaisé de s'habituer. Les joues roses, le regard animé, très expansive, Manuela parlait, mais ne parlait pas au hasard. Peu à peu, le cercle de son argumentation se rétrécissait, et elle se rapprochait du but qu'elle avait marqué :

— Cette propriété est décidément tout à fait plaisante, et je ne fais pas de comparaison avec la Chevrolière... J'aimerais cent fois mieux habiter ici... Dans ce grand château, on est perdu. Dans votre maison, on se sent à l'aise. Oui, je comprends que, tout d'abord, vous l'ayez gardée... Il est vrai que le voisinage de votre ancienne propriété doit souvent vous être pénible... Il y a des rencontres, des contacts continuels qui vous rappellent le passé... On ne doit pas tirer un coup de fusil, au-delà de vos limites, sans vous faire tressaillir à l'idée qu'autrefois, là où un autre est aujourd'hui le maître, c'était vous qui commandiez... Le jour de l'ouverture, je ne pensais qu'à vous, et je vous plaignais de tout cœur.

— Je vous remercie, dit Clément : cette délicatesse de sentiment ne m'étonne pas de votre part.

— Cette situation d'ailleurs, n'est pas fausse que

pour vous, et je vous assure que le nouveau propriétaire du domaine a bien souvent déploré les embarras que son occupation suscitait...

— Permettez-moi de ne pas le plaindre, insinua Clément.

— Oh! je ne cherche pas à vous attendrir, reprit gaîment Manuela. Je récapitule seulement les difficultés qui résultent de cette espèce d'antagonisme créé par le voisinage... Vous les connaissez aussi bien, mieux même que moi, et je suis convaincue que vous en souffrez.

Elle se tut et laissa errer ses yeux sur le paysage qui, par la large baie de la fenêtre, s'offrait aux regards. Un chaland, hâlé par ses deux chevaux, remontait la Marne, profilant sur le ciel la grêle silhouette de son mât. Une fumée légère sortait du court tuyau de cheminée qui surmontait la cabine, et l'homme du gouvernail, arc-bouté à la barre, la maintenait contre le courant. Les coups de fouet du charretier, excitant son attelage, résonnaient comme des coups de fusil, et, dans le ciel, un vol de corbeaux passait très haut, planant sous le soleil.

Clément, regardant Mme del Péral, se disait : Quel intérêt a-t-elle à essayer de me montrer les inconvénients de ma propriété?... Après me l'avoir exaltée, elle me la déprécie, comme un maquignon qui se prépare à faire des offres. Est-elle envoyée par Nuño?

Mme del Péral reprit d'un air rêveur :

— Je m'assomme à la Chevrolière, ici je me plairais

beaucoup. Si jamais vous vous défaites de votre propriété, prévenez-moi : je vous l'achèterai.

Clément sourit. Il avait horreur des rébus et se plaisait à pénétrer le sens exact des choses. Depuis une heure, Manuela le conduisait par un petit chemin dont il ne découvrait pas le point d'arrivée. Maintenant il savait où on essayait de le mener : il comprenait, tout devenait clair. Il s'amusa :

— Vous n'avez pas besoin de ma bicoque, ma chère : vous êtes maîtresse, et vous serez dame au château...

La joue de Manuela s'empourpra, et sa lèvre se tendit :

— Sait-on jamais !... Mlle Nuño, si douce et si bonne jusqu'ici, devient terrible et contrecarre tous les projets de son père : elle a repoussé avec mépris la candidature de Brucken...

— Hé ! hé ! Voilà qui n'est point d'une sotte !

— Et je crois bien qu'elle me fait une opposition sourde, mais acharnée... Je ne suis pas de caractère à me laisser maltraiter par cette enfant. Il faudrait donc ne plus remettre les pieds chez son père ?... Vous voyez à quel point votre pavillon, en ce cas, me serait commode.

Il fit la moue, et, d'un ton bonhomme :

— Voyons, comtesse, de quoi aurais-je l'air si je vous installais à la Commanderie pour que vous y teniez tête à Mlle Nuño ?

— Vous auriez l'air d'un bon ami qui n'oublie pas les affections anciennes, et surtout...

— Quoi ?... J'aurais encore l'air de quelque chose,

— Oui, et, si je vous juge bien, c'est à cela que vous tiendriez par dessus tout.

— Voyons, voyons! Vous excitez terriblement ma curiosité !

— Eh bien! vous donneriez la preuve certaine qu'il n'y a aucune connivence secrète entre vous et Mlle Nuño...

Cette fois, Clément se leva, et, un peu pâle :

— Chère comtesse, je voudrais bien qu'on me laissât un peu tranquille avec M. Nuño, Mlle Nuño et toute la famille Nuño. Je ne connais point ces gens-là et ne les veux point connaître. Le hasard m'a fait trouver en présence de la jeune personne en question, et elle m'a paru animée de sentiments louables, mais je ne m'occupe pas d'elle, et je lui serais bien obligé si elle voulait ne pas s'occuper de moi... De là à vendre ma maison, pour donner, à je ne sais qui, les preuves de je ne sais quoi, il y a un monde, et, comme je m'y trouve bien, vous comprendrez surabondamment que j'y reste.

— Et si l'on dit que c'est vous qui êtes cause de ce que cette entêtée refuse le fiancé présenté par son père?

— Je m'en moque! D'ailleurs, sous quel prétexte le dirait-on?

— Eh! mon cher! on dit déjà qu'elle est folle de vous... Et son père croit qu'elle songe à se faire catholique pour vous épouser!

— Au diable! cria Clément. M'épouser? Me demandera-t-elle la permission, ou m'épousera-t-elle de force? Qu'ai-je fait à la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Ja-

cob?... Mais je n'en veux pas de cette fille! Je la trouve laide, avec son profil de brebis!...

— Ne dites pas de bêtises! Elle est charmante!

— En tous cas elle est dégoûtamment riche!

— Plaignez-vous-en!

— Ah ça! ma chère, vous-même, vous paraissez croire à la réalité de ces stupides histoires.

— Mon cher Clément, je suis sûre que vous ne pensez pas à Mlle Esther, dit Mme del Péral avec une soudaine gravité. Mais je suis également sûre que Mlle Esther pense à vous. Je vous l'ai déjà dit en plaisantant, un soir, chez les Préfont; je vous le répète aujourd'hui très sérieusement. Vous êtes, à votre insu, l'auxiliaire de Mlle Nuño dans la résistance qu'elle oppose à la volonté de son père; et, comme je sais que cette situation ne saurait vous plaire, je vous en préviens, en vous offrant le moyen de couper court à toute cette intrigue, en ce qui vous concerne. Je vous achète la Commanderie le prix que vous voulez...

— Et c'est M. Nuño qui paie.

— C'est Mme del Péral qui verse l'argent et qui devient propriétaire. Le marquis de Pont-Croix achète en Sologne, avec le prix qu'il a touché, une terre dix fois plus grande, et il y vit en grand seigneur, avec la satisfaction d'avoir contribué à pacifier une famille et d'avoir rendu service à une amie. N'est-ce pas un beau programme?

— Très beau! Mais je puis obtenir ce résultat sans tant de changements. Ma présence ici gêne mon voisin: je partirai pour l'Écosse, où des parents m'appellent.

— Mais vous reviendrez...

— Ah ça! exigez-vous que je disparaisse?

— Si Esther sait qu'à un moment donné elle doit vous revoir, elle s'entêtera. Enfin, Brucken au désespoir peut vouloir vous rendre responsable.

— Ah! ma chère, vous me décidez tout à fait, dit Clément avec gaîté. Quoi! je paraîtrais fuir devant Brucken? Vous-même vous n'en voudriez rien croire! Allons! Ce vaudeville a assez duré! Redevenons sérieux. Que tous les Nuño s'arrangent entre eux! La comtesse del Péral est assez jolie pour n'avoir rien à craindre de ces troubles de famille. Quant à Brucken, je connais sa prudence : il n'insistera que s'il y a un intérêt majeur... Et alors je me charge de lui servir le coupon! Maintenant comme je ne suis pas un hâbleur, je vous atteste que je partirai à la fin du mois pour un temps indéfini... Tenez, lord Mellivan-Grey m'offre de m'emmener sur son yacht à Ceylan... Nous ferons peut-être le tour du monde... Une fois embarqué, on ne sait pas... Il y a les tempêtes et les typhons, les tigres si l'on descend à terre, les pirates sur les côtes de Chine, la fièvre jaune... que sais-je? Vous voyez que je vous donne de l'espoir!... Et, au bout d'un an, si je reviens, je trouverai ici tout dans l'ordre voulu : l'imprudente Esther mariée, et Manuela passée au rang de belle-mère, ce qui sera ridicule! Un verre de vin de Constance, comtesse, pour boire à tous ces bonheurs-là!

Ils se trouvaient en face l'un de l'autre, lui debout, près de la table, elle assise, un peu renversée sur sa

chaise, le regardant, non sans une certaine satisfaction admirative. Il ne faisait pas ce qu'elle voulait, mais elle ne l'en estimait que plus. Elle était bien lasse des obéissances serviles, des dévouements à plat ventre. Il ne lui déplaisait pas de rencontrer un caractère qui opposât quelque résistance. Elle se sentait piquée au jeu. Elle porta à ses lèvres son verre, dans lequel étincelait le vin couleur de topaze, et le vida lentement. Puis elle se leva, et, rejoignant Clément près de la fenêtre, elle lui posa familièrement la main sur l'épaule, et, appuyée contre lui, elle resta à regarder le panorama des collines qui s'étageaient, sur l'autre bord de la Marne, jusqu'aux limites de l'horizon, se perdant dans une buée d'un gris d'argent.

Un silence profond régnait autour d'eux, et le tic-tac de la grande horloge attachée à la muraille semblait comme l'écho des battements de leurs cœurs. Le drap de l'amazone s'attachait au drap de la jaquette. Une singulière communication de fluide s'établissait entre Manuela et Clément. Il sembla à l'un que la main de l'autre brûlait sur son épaule. La jolie Portugaise avait aux tempes une flamme que ni le repas ni la conversation n'avaient pu y allumer. Son cou, blanc et rond comme celui d'une tourterelle amoureuse, se gonfla d'un soupir, et sans que Pont-Croix l'eût voulu, sans qu'il sût comment cela se faisait, Mme del Péral se trouva entre ses bras, les lèvres épanouies sous ses lèvres. Il n'avait qu'à l'emporter : elle s'abandonnait. Un éclair, dans ce critique moment, traversa l'esprit de Pont-Croix. Il se dit : C'est le dernier acte de la

comédie qu'elle me joue. Elle veut me forcer à la vente. Elle sait que quand elle m'aura tout accordé, je n'aurai plus rien à lui refuser. Et la Commanderie est à elle. Il reprit son sang-froid, et, sans lâcher Mme del Péral, dont son bras entourait la taille, au lieu d'ouvrir la porte du salon, il ouvrit la fenêtre de la salle à manger. Là, Manuela poussa un soupir, battit des paupières, et, languissante, se détachant de l'épaule qui la soutenait, elle s'accouda à la barre d'appui, et d'une voix troublée :

— Que s'est-il donc passé? Il me semble que j'ai perdu, pendant une seconde, la notion de ce qui m'entourait...

— Moins que rien, comtesse, dit Clément avec tranquillité. Un léger étourdissement, que l'air a tout de suite dissipé.

Elle se cambra en arrière, faisant saillir sa ronde poitrine moulée dans son corsage de drap noir, et, de ses yeux demi-clos, lança au jeune homme un regard dont elle connaissait l'habituel effet. Mais l'effet ne se produisit point. Et voyant tous ses sortilèges inutiles, la belle diablesse dit :

— Allons, il faut que je parte : je ne me suis que trop attardée ici.

— Le regrettez-vous donc?

— Je ne regrette jamais rien, fit-elle avec un sourire railleur, si ce n'est un plaisir que je me promettais et que je n'ai pu prendre.

L'allusion était si directe, le reproche si clair et la situation si nouvelle pour Clément, qu'il en demeura

interdit. Mme del Péral, passant devant lui, entra dans le salon, prit son chapeau, et, au moment de le mettre, coulant un joli regard du côté de Pont-Croix, sembla dire : Pas de regrets? Il est encore temps de se raviser. Mais le jeune homme ne s'était pas montré sage, quand il était si difficile de l'être, pour ne point persévérer. Il offrit lui-même à Manuela son stick, et, la précédant dans le vestibule, il donna ordre d'amener le cheval, qui était à l'écurie. Ils descendirent lentement et sans se parler dans le parterre fleuri. Que se seraient-ils dit? Ils avaient épuisé les sujets brûlants, et n'étaient point gens à s'amuser de paroles banales. Comme Célestin amenait la monture de Mme del Péral, Clément mit la jeune femme en selle. Il l'accompagna jusqu'à la grille, et, lui tendant la main :

— Merci, ma belle dame, de votre gracieuse visite. Vous avez apporté chez moi de la gaîté et de la lumière pour longtemps...

— Merci de votre aimable accueil, cher ami. On m'avait affirmé que vous viviez là comme un véritable chartreux. Maintenant j'en suis sûre.

Elle eut un dernier sourire, puis, touchant le flanc de son cheval, elle partit au grand trot. Clément resta sur la route un instant à la suivre des yeux, puis, hochant la tête :

— Elle m'a traité comme un collégien : rancune de femme qui s'en va bredouille.

Il rentra chez lui, se botta, prit un fusil, siffla sa chienne, et, pour changer le cours de ses idées, il gagna les bois.

En s'en allant, Mme del Péral poussait vivement sa bête. Elle n'était point de bonne humeur, et la bouche du cheval s'en apercevait. Elle pensait : Décidément, on ne lui en donne pas à garder au seigneur Clément, et il ne fait que ce qu'il veut. Il a parfaitement vu dans mon jeu, et maintenant il sera en défiance. En somme, s'il part, c'est tout ce qu'on souhaite. Il sera toujours facile d'assigner à son éloignement les motifs les plus avantageux pour nous. Or, s'il est très malin, il est très loyal. Ayant déclaré qu'il s'en irait, il s'en ira. Après tout, c'est peut-être une sottise de ne pas l'avoir marié avec la petite Nuño... Il n'aurait sans doute pas été un gendre plus récalcitrant que Brucken... Et quelle différence avec ce lourdaud, qui ne pense qu'à m'aimer, au lieu de faire la cour à Esther!... Oui, mais Clément n'aurait jamais voulu d'une juive. Il était sincère en l'attestant. Et, quant à une conversion, Sélim y aurait fait obstacle par tous les moyens. Donc Brucken était indiqué... lui seul!... Par exemple, il faudrait le modérer, le rendre prudent... rompre même... Le placer entre son amour et son intérêt... Il serait capable de préférer son amour!... J'y mettrai bon ordre.

Manuela, entrée sous bois, suivait une ligne verte qui, au bord de la petite rivière, aboutissait à un chalet ayant servi de rendez-vous de chasse. Élevé sur une assise de brique, on y accédait par un escalier de bois rustique. Une galerie l'entourait, et le toit de chaume du pavillon s'abaissait, formant abri au-dessus de ce balcon circulaire. Pour les garantir de la pluie, un garde

avait empilé des bourrées de sa provision sous l'escalier et la galerie. Cette petite maison était abandonnée, les volets en demeuraient clos. Une porte donnait sur l'avenue qui conduisait à la Chevrolière, une autre sur un pont de bois qui enjambait la rivière. C'était, au centre d'une futaie de hêtres énormes et de sapins gigantesques, un lieu tout à fait solitaire, peu parcouru par les gardes, parce que, sous la futaie très claire, le gibier ne se plaisait pas, peu fréquenté par les coupeurs de bois mort, les troncs centenaires de ces arbres n'offrant point de déprédation facile.

Depuis qu'une arrivée imprévue de Nuño, un soir, chez Mme del Péral, pendant que Brucken s'y trouvait, avait fait juger les entrevues à la Chevrolière trop périlleuses, c'était dans ce chalet abandonné que Manuela et Hubert se rencontraient. La jeune femme, bonne marcheuse, s'y rendait à pied, à travers le parc, sûre de n'être pas rencontrée. Hubert, le fusil sur l'épaule, venait par un autre chemin. Dans la pièce, encore meublée, qui servait de lieu de repos et de rêverie, ils étaient en sûreté. Aucune humidité dans ce salon lambrissé de boiseries Louis XVI, dont la cheminée était surmontée d'une glace à trumeau. Une odeur de vieux temps, comme la poussière des choses mortes, flottait dans l'air. Il y régnait une ombre propice, et Manuela s'y arrêtait volontiers.

Ce jour-là, elle arrivait par le pont de bois. Elle le franchit, faisant sonner le plancher sous les sabot de son cheval; puis, au pied du pavillon, elle sauta lestement sur le sable et tira sa bête par la bride dans

une sorte de cellier ménagé sous le massif de pierre. Comme elle montait l'escalier, la porte s'ouvrit, et Hubert, prenant Mme del Péral entre ses bras, l'emporta dans l'obscurité du pavillon.

A peine avaient-ils disparu, une tête se montra le long d'un énorme fût de hêtre, à cent pas du chalet, et, avec précaution, un homme s'avança sous la futaie. C'était Strehley, le garde-chef renvoyé par les soins d'Hubert. Il portait un fusil en bandoulière, mais le gibier qu'il guettait n'exigeait point d'arme. Il fit un grand tour pour ne pas passer trop près du pavillon; puis, se dirigeant vers la rivière, dont il ne traversa pas le pont, il descendit vers un barrage formant retenue, et par dessus les pierres duquel l'eau bouillonnait limpide. En marchant, il penchait la tête, absorbé, et son visage rouge de pochard anglais se crispait comme sous l'effort d'une pensée. Il s'arrêta un instant, regarda du côté du pavillon, et, frappant du pied, il se mit à rire silencieusement. Puis il reprit sa course. Il arrivait au-dessous de la chute, lorsqu'une place piétinée sur la berge attira son attention. Instinctivement il s'approcha, et, dissimulée sous les herbes, il distingua une corde. Il l'attira à lui, et amena un gros fagot immergé à deux mètres de profondeur. Dans l'intérieur de la bourrée une sorte de grouillement se produisit, et des écrevisses s'en échappèrent de toutes parts, se hâtant, sur la mousse, de leurs pattes maladroites. Le garde laissa retomber le fagot sur la rive, et, jetant un rapide regard autour de lui, sur l'autre rive, dans un buisson, il vit briller un œil qui le fixait.

Ramenant vivement son fusil et pointant son arme dans la direction du roncier, il fit entendre un long sifflement. Aussitôt les feuilles s'agitèrent, les branches s'écartèrent, et la mine basse et menaçante de Rabasson se montra :

— N' tirez pas, nom de nom ! fit-il. Est-ce qu'on n'a plus le droit de se reposer dans la forêt?

— Je savais bien que je t'obligerais à te dégîter vivement, dit le garde. C'est à toi ce fagot?...

— A moi?... Pourquoi ça?

— Parce que tu es pris auprès.

— M'avez-vous vu y toucher?

— Tu t'es caché en m'entendant venir.

— Qu'est-ce qui le prouve ?

— Je te déclare procès-verbal.

— Dites donc? Vous en êtes encore un fameux, vous, de faire du zèle après qu'on vous a foutu à la porte!...

— C'est toi et tes canailles de camarades qui êtes cause que j'ai eu des ennuis.

— Dis donc, espèce de sale English, est-ce que je te dis des injures, moi?... Parce que tu trouves dans une bourrée un chat crevé...

— Comment sais-tu que c'est un chat, si tu ne l'as pas mis toi-même?

— Tiens, c'te malice! La queue passe! Tu peux bien t'les coller dans la gargoigne, les écrevisses qu'on relève de cette façon-là!... C'est bon pour un mangeur d'hommes comme toi!... Non! le fagot n'est pas à moi, et, si je suis ici, c'est pour mon plaisir : je m'promène... Et puis, je ne suis pas chez toi, sur ce bord-

là... Tu n'as rien à m' dire. Traverse donc l'eau seulement que j' te démolisse... Tu ferais mieux dans la bourrée que l' matou !

Excité par ses propres paroles, Rabasson, devenu blème, se mit à ramasser des pierres, et, les lançant dans l'eau, il éclaboussa le garde, qui, perdant son sang froid, se mit à jurer furieusement en anglais, disant :

— C'est bon ! Dans mon procès je marquerai que tu m'as insulté et menacé de mort.

— Mets-le ! cria Rabasson. Mais ne passe pas à portée de ma main, où j'te défonce ! C'est les voleurs comme toi qui ruinent tout un pays !...

Voyant Strehley s'éloigner en emportant le fagot, Rabasson redoubla ses injures. Deux bûcherons, attirés de la vente voisine par ses clameurs, apparurent sur la lisière du bois, juste à point pour se faire prendre comme témoins par le garde des outrages et des menaces du braconnier. Celui-ci, toujours sur la berge, poursuivait son ennemi des éclats de sa voix. Enfin il cessa de l'apercevoir. Les bûcherons retournèrent à leur travail. Il demeura seul. Alors toute sa colère tomba d'un coup. Il devint très calme, un rire silencieux plissa ses lèvres. Il s'avança sur les pierres qui barraient le courant, traversa la rivière, et, entrant dans une taille que Strehley avait longée pour s'en aller, il murmura :

— L'idiot ! S'il avait seulement regardé autour de lui, il me prenait bien mieux que mes écrevisses...

Sur une étendue de deux cents mètres, au débouché du bois vers la plaine, Rabasson avait posé la veille une

batterie de trente collets. C'était pour les visiter qu'il rôdait quand le passage du garde l'avait surpris. Le coup des écrevisses n'était qu'un hors-d'œuvre. La pièce de résistance était dans les cépées. Voilà pourquoi, sans motif, il avait étourdi Strehley de ses cris. En un instant il retira de ses collets, placés dans d'excellentes coulées, deux lièvres et six lapins, qui disparurent dans les profondeurs de sa large blouse. Il retendit ses engins, redressa ceux qui étaient dérangés, puis, repassant sur l'autre bord, il coupa à travers bois vers Précigny.

X

Après le dîner, laissant ses hôtes occupés à faire, dans la salle de billard, une partie de baraque, Sélim avait gagné son cabinet pour y dépouiller un volumineux courrier qu'un homme de confiance apportait de Paris, chaque soir, dans un sac de maroquin. et remportait, lu et annoté, par le train de onze heures. Il fumait à grosses bouffées des cigarettes de tabac d'Orient, en lisant ses lettres d'affaires, et, d'une main rapide, avec une précision qui attestait une admirable netteté d'esprit, il mettait en marge, au crayon, une phrase qui devait servir de substance à la réponse de ses bureaux. Il y avait une heure qu'il ouvrait des enveloppes, parcourait des notes, lorsque son domestique entra, portant, sur un plateau, un chiffon de papier sur lequel était tracée, d'une lourde écriture, cette suscription : « A M. le comte Nuño, en son château. Pressé. » Sélim regarda le valet de chambre de travers. Il n'aimait pas qu'on le dérangeât pendant son travail, pas plus que pendant ses plaisirs. Il avait jus-

qu'à dix heures et demie pour achever sa besogne, ce n'était point trop. Il dit d'une voix rude :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Monsieur le comte, c'est une lettre qu'on vient de monter des communs, et qui porte cette mention : « Pressé... ».

— Quelque mendiant... Comment entrez-vous ici pour si peu de chose ? Posez çà là, et allez-vous-en...

Le valet plaça la lettre sur le coin du bureau, et se retira. Nuño continua sa lecture, mais, malgré lui, cette feuille de papier salement pliée, fermée d'un ignoble pain à cacheter, et qui suait l'affront, l'occupait, le taquinait, lui tirait l'œil. Il lâcha une correspondance d'Angleterre très intéressante, pour prendre ce billet répugnant qui le fascinait. Il l'ouvrit brusquement, et lut ces quelques lignes qui lui mirent une sueur dans le dos :

« Monsieur le comte,

« Pandant que vous hêtes à vos afères, on vous « trompe. Madame D... an qui monsieur ha toute « quonfianse seu promaine dans les bois et seu dòne « du plésir avec un hami de monsieur. Scie monsieur « voulé savoir à quà sans teunir, il n'auret ca surve- « lier pandant cuelques joures le randévouz de chase « au bore de la rivière. Il vairet vit de qua les geans « auquels il a quonfianse sons capabes.

« X. »

Cette lettre infâme, cette dénonciation odieuse, cette

orthographe nauséabonde, tout cela souleva le cœur de Nuño : il fut sur le point de déchirer le papier et de le jeter, puis il le relut. Dans son esprit, une corrélation s'établissait flagrante entre les insinuations de son garde-chef, quand il l'avait congédié et l'accusation anonyme qui lui salissait la main et la pensée. Ceci était la répétition de cela. Il n'avait pas cru à l'avertissement verbal, on revenait à la charge avec de l'écriture. Une colère terrible gronda dans son cerveau. Si Strehley était le coupable... Il voulut s'en assurer, et, sonnant d'une main tremblante :

— Faites-moi appeler Strehley.

Il marcha de long en large dans son cabinet, le sang à la tête, s'animant d'instant en instant et couvant une de ces colères de bouvier auxquelles il se laissait aller quelquefois et où la bassesse de son origine première se retrouvait dans la brutalité des gestes et la grossièreté des termes. Il eut cependant assez de puissance sur lui-même pour se dire : « Et le courrier ? » Il jeta un regard sur la pendule, vit qu'il n'avait plus qu'une heure à lui avant le départ de son homme de confiance, et, domptant son agitation, il se rassit à son bureau et continua à lire et à annoter les lettres. Le garde ne devait pas être pressé de venir, car onze heures sonnaient comme le valet de chambre reparut, disant :

— Strehley est aux ordres de M. le comte.

Nuño plaça les lettres dans le sac, le ferma, et, le tendant au valet :

— Donnez le courrier à Samuel, et faites entrer Strehley.

Il était redevenu très rouge. Il alla à une table, se versa un verre d'eau, le but, et, au bruit de la porte refermée, se retourna : le garde était devant lui. Il le regarda, sombre, menaçant, haineux, sans un mot, observant sa figure sournoise, ses yeux détournés, la gêne insolente de son attitude ; puis, brusquement, saisissant le chiffon anonyme sur le bureau, il s'avança, le lui mit sous le nez, au bout de son poing tremblant, et dit :

— C'est vous, drôle, qui avez écrit cela?

Le garde paya d'audace, prit la lettre et la lut, puis, la pliant et la posant sur la cheminée :

— Non, monsieur le comte, ce n'est pas moi ; mais celui qui a donné ces renseignements sait de quoi il parle...

— Vous les confirmez donc? s'écria Nuño avec fureur.

— Si M. le comte ne veut pas, fit le garde avec un insultant sourire, moi, ça m'est égal!

— Je veux que vous me disiez la vérité, misérable que vous êtes !

— A quoi ça m'avancera-t-il? Avant que j'aie parlé, M. le comte me dit des injures...

Sélim passa la main sur son front mouillé de sueur ; il poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement, et, s'asseyant pour reprendre un peu de sa dignité :

— Je vous paierai : faites-moi connaître ce que je veux savoir...

— Je n'ai pas besoin qu'on me paie pour cela, mais je demande à M. le comte de me garder le secret...

— Oui, oui, allez...

— Eh bien ! monsieur le comte, il est exact que depuis quelque temps, principalement les jours où M. le comte va à Paris, M. de Brucken et Mme del Péral se donnent des rendez-vous dans le pavillon de la grande futaie...

— Vous les avez vus ?

— Pas plus tard que tantôt.

— Combien y sont-ils restés de temps ? demanda Nuño d'une voix altérée.

— Je ne saurais dire : je n'ai pas attendu leur sortie.

— Brucken et la comtesse ! murmura Sélim.

— Oui, monsieur le comte, appuya le garde. Après tout, ce n'est peut-être que pour causer.

Le banquier lui jeta un regard si féroce que Strehley n'ajouta pas une parole. Un lourd silence pesa sur les deux hommes. Enfin Nuño, se levant :

— Strehley, si vous m'avez trompé, je vous punirai d'une façon exemplaire : je vous poursuivrai, je vous perdrai. Mais si vous me donnez le moyen de constater la vérité de ce que vous venez de m'apprendre, vous aurez des preuves de ma générosité...

— C'est très facile, et je réponds de faire prendre Mme...

— Pas de nom !... interrompit brutalement Nuño, écœuré d'entendre le nom de celle qu'il adorait prononcé par ce coquin.

— Que M. le comte dise, demain matin, qu'il va à Paris, et qu'à mi-chemin de la gare, au Pont-Bleu par exemple, il descende : il y a gros à parier que les oi-

seaux seront au nid... J'irai chercher M. le comte, et je l'amènerai...

— Soit. Mais si vous m'avez trompé...

— Je ne réponds pas des caprices des gens, dit audacieusement le garde, et, si ce n'est pas pour cette fois-là, ce sera pour la fois suivante... Mais il y a de grandes chances... Ils ne chôment pas, les jours de liberté!

— A demain donc : vous aurez mes ordres...

Le garde salua et sortit. Nuño, sans rentrer au salon, monta chez lui. L'idée de se trouver en face de Manuela et d'Hubert lui était insupportable. Il marcha à grands pas, sans songer à se coucher. Certes il avait été bien souvent dupé dans sa vie amoureuse, mais jamais il ne s'était senti au cœur une telle rage. Il montrait autrefois, avec les filles qu'il payait, beaucoup de philosophie. Il s'expliquait à lui-même qu'avec sa tournure, son visage, sa voix, son âge et sa fortune, il n'était pas possible qu'il ne fût pas trahi. Il affectait même une sorte d'indifférence hautaine, de cynisme supérieur. Il disait à ses maîtresses :

— Ne me trompez qu'avec des amis à moi, pour que j'aie du plaisir à les rencontrer chez vous. Et surtout ne vous avisez pas d'accepter d'argent de vos amants de cœur : je paie assez bien pour tout le monde!...

Mais ces femmes, les avait-il jamais aimées? Il les choisissait, comme il convenait à un homme dans sa situation, très belles, très coûteuses, très brillantes. Elles faisaient partie de son train, elles concouraient à l'étalage de son luxe, elles servaient de réclame à sa

banque, comme son écurie de courses, sa chasse et ses équipages. Elles l'amusaient, l'occupaient, le délassaient de ses soucis d'affaires. Il les gardait un temps, puis les quittait. Après celle-ci, une autre, et c'était tout. Mais Manuela?... Manuela l'avait pris par le cœur, et elle le tenait bien. Sa beauté, sa jeunesse, son esprit, sa grâce, le charme incomparable qui émanait d'elle, Nuño, peu à peu, s'en était enivré comme d'un nécessaire et impérieux poison, et maintenant, intoxiqué, il ne pouvait plus s'en passer. A l'idée que cette créature adorable se donnait à un autre, qu'elle se faisait coquette, rieuse, fantasque, tyrannique et douce pour un homme qui n'était pas lui, son cœur se serrait, ses nerfs s'exaspéraient, son cerveau s'affolait si douloureusement qu'il ne savait plus ce qu'il devait croire, espérer, craindre et résoudre.

Il s'assit devant la cheminée, dans laquelle flambait un feu clair, et, triste jusqu'à la mort, voyant l'avenir perdu, son bonheur détruit, il pleura amèrement. Il était si malheureux, sa solitude lui paraissait tellement horrible, qu'il fut sur le point d'aller chez sa fille pour raconter sa peine à quelqu'un, et n'être pas là à se ronger le cœur dans le silence et l'isolement. Mais comment avouer de telles infamies à Esther, et surtout comment lui donner, à ce point, barre contre lui-même? Ce qui arrivait, ne l'avait-elle pas prévu? Et n'était-ce pas la confirmation de ses répugnances, l'explication de son hostilité? Il n'aurait pas eu à discourir longuement avec elle : aux premiers mots, elle aurait compris. Elle ne savait rien cependant, et c'était

d'instinct qu'elle repoussait Brucken, puisqu'elle acceptait que son père épousât Mme del Péral.

Une lueur d'espoir éclaira la pensée de Nuño. Si Esther, intelligente, sagace, fine, prévenue contre Manuela, n'avait rien surpris de ses intrigues avec Brucken, peut-être n'y avait-il que des coquetteries. Cependant, les rendez-vous dans le chalet?... Et si ce n'était que pour causer de leurs affaires et se concerter à loisir? Arrivé à ce point-là, Nuño se fit honte. Il haussa les épaules avec dérision. Il pensa : Je deviens stupide. Quoi! j'en suis à croire que Manuela et Hubert s'en vont, au milieu des bois, pour se raconter des choses qu'ils peuvent se dire au salon, sous mes yeux, et au milieu de tous mes amis? Non! non! ils me trompent, les misérables!... Et comment pourrait-il en être autrement? Elle est si séduisante, cette détestable créature! et moi, je suis si laid, avec ma figure de marron grillé, mon ventre et mes cheveux gris! Avoir la prétention d'être aimé par cet ange, et fidèlement, quelle folie!... Oui, elle se joue de moi, et cela était inévitable. Mais Brucken? Après ce que j'ai fait pour lui, après ce que j'étais prêt à faire!... Quelle infamie et quelle démence! Il faut être fou pour risquer ce qu'il risque. Eh! si elle l'a regardé d'une certaine manière, il a perdu la raison. Elle l'aurait décidé à un assassinat avec certains baisers!... Oh! la scélérate, la coquine! La damnable et perverse créature!... Et c'est elle qui l'a amené chez moi, qui me l'a présenté! Il devait être, depuis longtemps déjà, son amant. Ils ont dû bien rire de moi!... Mais c'est fini, ils ne riront plus. Je me venge-

rai, et d'une façon terrible!... Ils ne savent pas à qui ils se sont adressés... J'inventerai quelque supplice atroce pour les torturer! Il faut qu'ils souffrent... Mais souffriront-ils seulement la millième partie de ce que j'endure?...

Il passa dans ces agitations une partie de la nuit, se coucha comme le jour commençait à poindre, dormit deux heures avec d'affreux cauchemars et se leva brisé de corps et d'âme. Au déjeuner, il parut sombre et silencieux. Mais ses hôtes attribuèrent à des préoccupations d'affaires cette humeur maussade. Esther s'adressa de graves reproches en pensant que c'était sa résistance qui affligeait son père. Lorsque Nuño, au dessert, annonça qu'il était obligé de partir pour Paris, Manuela et Hubert échangèrent un coup d'œil qui fit pâlir le banquier, tant le spasme qui lui serra le cœur fut violent. Cependant Sélim jugea nécessaire de tromper un peu mieux ceux qu'il soupçonnait. Il agita sa tête comme pour chasser les nuages qui obscurcissaient son front, et par un effort vraiment beau il parvint à se dominer et à sourire. Mme del Péral et Termont, encouragés par cette éclaircie, lui adressèrent la parole pour tâcher de le distraire de son apparent souci. Il répondit avec une grande liberté d'esprit que la Bourse avait des fluctuations soudaines, depuis quelques jours, et qu'il voulait voir les choses de près et par lui-même.

— Ah! patron, dit Termont en riant, on ne vous aura pas dérangé pour rien... Gare à la liquidation!...

— Oui, gare à la liquidation! répéta Nuño avec un

mauvais regard, en appliquant les paroles du jeune homme à sa douloureuse situation.

Ni Manuela ni Hubert ne parurent soupçonner la menace que contenait cette phrase. Ils se montraient calmes, indifférents. Elle causait avec le beau Francfort, tandis que Brucken s'occupait de Mlle Faverger. Ils déroutèrent presque Nuño, qui, revenant à ses doutes, se dit : Si cet ignoble Strehley m'avait trompé ! Peut-on mentir si bien, et offrir une physionomie si trompeuse ? Bientôt, j'espère, j'en aurai le cœur net. Dans son impatience d'être éclairé, il craignait maintenant qu'ils n'eussent rien projeté pour ce jour-là. Il souhaitait le rendez-vous, afin d'être plus vite sûr de ce qu'il redoutait tant.

Sa fille, en se levant de table, le prit par le bras et l'emmena sur la terrasse, l'interrogeant doucement sur sa santé. Elle le regardait avec des yeux inquiets et comme suppliants. Dans l'état d'ébranlement où il se trouvait, il fut ému par cette chaude tendresse. Il avait besoin d'être aimé, dans ce désarroi de son bonheur. Il pressa sa fille sur son cœur, et dissimula mal une larme qui roulait sur sa joue bronzée. Esther fut troublée jusqu'au fond d'elle-même par cette tristesse, dont elle s'accusa. Elle voulut questionner, s'expliquer, demander pardon. Mais Nuño ne se sentait pas assez sûr de lui pour engager un débat aussi délicat. Et d'ailleurs, à quoi bon, puisque tous ses projets étaient renversés, puisque le misérable Brucken le trahissait au moment où il combattait pour lui et contre sa fille ?

Il embrassa Esther, esquiva une réponse, et, rentrant

au salon, prit congé de ses amis. Il poussa l'hypocrisie jusqu'à demander à Mme del Péral si elle n'avait pas quelque commission à lui donner, et, ayant ainsi assuré sa retraite, il partit.

A peine la voiture qui emportait Nuño vers Lagny eût-elle disparu au tournant de la route, tous les habitants de la Chevrolière se dispersèrent. Francfort et Termont partirent pour chasser au chien d'arrêt, sur la lisière de la propriété, du côté des bois particuliers de Précigny, dans lesquels on tuait tous les jours beaucoup de faisans qui s'écartaient des tirés. Brucken les laissa aller sans lui, promettant de les rejoindre dans la journée. Mme Francfort devait accompagner Esther et Mlle Faverger, qui se proposaient de visiter l'usine de Noisiel. Mme del Péral resta donc libre de ses actions.

Hubert, s'approchant d'elle, dit à demi-voix :

— Viendrez-vous au rendez-vous de chasse?

Elle répliqua avec un air malicieux :

— J'y suis déjà venue hier.

— Ah! vous n'y êtes restée qu'un quart d'heure, et vous avez tout le temps parlé de choses sérieuses...

— Cela n'en valait-il pas la peine?

— Non, certes! Vous m'avez embarqué là dans une mauvaise affaire... Je ne souhaitais pas ce mariage... J'étais sur un pied excellent dans la maison : l'amitié de Sélim me suffisait... Vous avez voulu en faire mon beau-père, et me voilà en passe de me brouiller avec lui si ce mariage manque.

— Vous êtes fou!

— Oui, de vous, c'est vrai.

— Taisez-vous : réservez votre éloquence pour tantôt.

Elle lui adressa un sourire, passa légère, et disparut. Une demi-heure plus tard, vêtue d'un costume de promenade foncé, elle s'engageait dans les larges allées du parc qui conduisaient à la futaie.

Brucken, lui, était parti d'un autre côté, le fusil sur l'épaule. Un grand silence régnait, troublé seulement par le cri d'un laboureur excitant ses chevaux au milieu d'une pièce, au bord de la plaine, et, de temps en temps, par les pétillements d'une fusillade de battue dans la direction du parc de Pomponne. Au-dessus des taillis, dans le ciel gris, une buse planait très haut, jetant par intervalles son sifflement aigu, et, à grands coups d'ailes, s'enlevait, décrivant de vastes cercles. Puis le silence des bois et des champs redevenait plus profond, plus lourd et plus mystérieux.

Il était une heure et demie lorsque Nuño, arrivé au Pont-Bleu, au moment où sa voiture s'engageait sur la route de la gare, frappa le dos de son cocher avec sa canne et lui dit :

— Arrêtez-moi là... Je suis en avance... J'ai un trajet d'un quart d'heure à pied pour gagner le chemin de fer : j'irai en me promenant.

La victoria tourna et repartit vers la Chevrolière. Nuño, sur le chemin, la suivit des yeux, un peu étourdi, le cœur battant, regrettant presque d'être descendu, et se demandant si, au lieu de céder à sa furieuse et jalouse curiosité, il n'aurait pas mieux fait d'aller à Paris. Puis il se gourmanda de sa faiblesse :

Comment! Négliger une occasion de surprendre les coupables et de les confondre? Supporter plus longtemps qu'on le trompât si impudemment, sous ses yeux, chez lui? Quel homme serait-il? Manuela et Brucken le mépriseraient. Ne valait-il pas mieux qu'il se fît haïr?

Il traversa le Pont-Bleu et entra dans les bois. Il marchait sur le bas-côté de l'allée, fouettant les herbes de sa canne. Ses yeux attentifs examinaient le terrain. Il craignait de faire fausse route : c'était la première fois qu'il se trouvait seul dans ce cantonnement, et il le connaissait mal. Un coq-faisan, en s'enlevant à grand bruit du fossé dont il suivait le bord, l'arrêta court, effrayé. Il était arrivé à une ligne de coupe, marquée par une grosse pierre. Il prit le parti de s'arrêter et d'attendre. Il s'assit sur la borne, et, une fois immobile, une extraordinaire impatience s'empara de lui. Tant qu'il avait marché, il était hésitant; maintenant il bouillait en pensant que peut-être Manuela et Hubert avaient eu le temps de se rejoindre, et que, si Strehley tardait à venir au devant de lui pour le conduire, les coupables pourraient s'échapper. Il retrouvait là toutes ses impressions de la nuit précédente. Sa colère, un instant tombée, se rallumait plus ardente. Il ne put tenir en place, et il s'apprêtait à reprendre sa marche, lorsqu'un froissement de branches se fit entendre dans le fourré, et, sur le revers du fossé, son garde-chef parut.

— Eh bien? demanda Nuño d'une voix étouffée.

— Eh bien! monsieur le comte, ils y sont.

Le visage de Sélim devint d'un rouge sombre. Il crispa ses poings et dit :

— Allons!

— Si M. le comte veut prendre la peine de passer sous bois? D'abord ce sera plus court, et ensuite nous ne risquerons pas d'être vus.

Nuño descendit dans le fossé, et, s'accrochant au bras de Strehley, il gravit le talus gazonné. Suivant le garde, qui enfilait une passée de chevreuil, il marcha silencieusement à travers le gaulis, disparaissant par moments dans les fougères, le visage frappé par les branches, mais ne se rebutant devant rien. Au bout d'un quart d'heure, les deux hommes débouchèrent dans la grande futaie au centre de laquelle était le pavillon. Là, Strehley redoubla de précautions, avançant d'arbre en arbre. Le sol, fait d'aiguilles de sapin, étouffait le bruit des pas, mais était extrêmement glissant.

Comme ils approchaient de la clairière, une chevrette, couchée dans des bruyères, partit d'effroi, et, Nuño, stupéfait, regarda la bête galopant, les oreilles droites, à travers les arbres, montrant la large tache blanche de son arrière-train. Le garde, sans émotion, indiquant alors à son maître un mélèze qui bordait la route, à trente mètres du chalet, dit tout bas :

— Que M. le comte s'embusque là; moi, je vais, par le pont de bois, lui rabattre le gibier...

— Mais s'ils vous voient, ils ne bougeront pas.

Le garde hocha la tête avec un mauvais rire :

— J'ai un moyen sûr de les forcer à se dégiter... et vivement!... Que M. le comte se cache bien!...

D'un brusque mouvement d'épaule, il remonta son fusil, qu'il avait en bandoulière, et, l'air tranquille, il s'avança dans le carrefour. Il prit sa pipe dans son carnier, et la bourra avec soin, tout en marchant. Comme il passait près du pavillon, il s'arrêta un instant, enflamma une allumette, l'approcha du fourneau de sa pipe, tira deux ou trois bouffées, puis, jetant le morceau de bois flambant sur un des fagots qui étaient empilés sous la balustrade, il regarda pétiller les feuilles sèches, les brindilles légères, et murmura :

— Ah! Canaille, tu m'as fait chasser comme un voleur!... Eh bien! il va falloir que tu te sauves aussi, comme un voleur, ou que tu grilles!

Et, s'écartant d'une cinquantaine de pas, il se posta à l'entrée du petit pont, seule issue par laquelle on pût s'échapper sans passer sous les yeux de Nuño.

Dans le pavillon, depuis un instant, Hubert et Manuela étaient en éveil. Par les fenêtres ouvertes, derrière les volets clos, le bruit des pas du garde était venu jusqu'à eux. Brucken, s'approchant doucement, par une des lames de bois, avait aperçu Strehley planté au pied du balcon circulaire et allumant sa pipe, dont l'odeur âcre avait empli la chambre. Il avait fait signe à Manuela de ne rien craindre, et, quand le garde, reprenant sa marche, s'était dirigé vers le pont, il l'avait observé par l'entrebâillement de la porte donnant sur la rivière. La jeune femme, le rejoignant, s'était rendu compte de la manœuvre opérée par le rabatteur de Nuño, et, avec étonnement, l'avait vu s'arrêter à l'en-

trée du pont, s'asseoir sur la balustrade, son fusil entre les jambes, comme en faction.

— Que fait-il là? demanda-t-elle à Hubert. Il a l'air de guetter quelqu'un.

— Peut-être quelque délinquant qui rôde dans le cantonnement...

— Si c'était nous?...

— Et comment?

— Que sais-je?... Cet homme est mal intentionné, assurément : il vous en veut... Voyez donc, de l'autre côté, s'il n'y a personne qui surveille...

— Qui voulez-vous qu'il y ait? dit Hubert en levant les épaules. Vos inquiétudes sont sans motif : la présence de Strehley est un pur hasard... Il va sans doute s'éloigner...

— Regardez dans la direction du château, regardez, insista Manuela.

Il alla à la persienne, examina les environs, et recula tout à coup, avec une exclamation étouffée : derrière un arbre, il venait de voir remuer un homme. A ce cri, à ce mouvement, Mme del Péral s'était avancée. Il lui montra de la main la grande allée, et, à voix basse, comme s'il eût craint, malgré la distance, d'être entendu :

— Là-bas, à droite, près du mélèze... Nuño...

— Nuño! répéta Manuela en pâlissant. Il sait tout : vous m'avez perdue!...

— Manuela!

— Ah! absurde que je suis d'avoir cédé à vos prières! Depuis que nous sommes à la Chevrolière, j'aurais dû

rompre avec vous : c'est votre entêtement qui est cause de ce malheur!... Ne fallait-il pas subordonner tout à notre intérêt?... Sélim caché, ce misérable garde au pont... Le plan est habile : nous allons être pris stupidement, pris comme dans une souricière!...

— Nous n'avons qu'à ne pas bouger et à attendre la tombée du jour... Je vous réponds que nous passerons, l'un et l'autre, sans encombre.

— Mais Nuño va s'impatienter et venir : que ferez-vous?

Un sifflement étrange, un ronflement soudain, accompagné d'une violente odeur de fumée, les interrompit.

— Écoutez : qu'est-cela? dit Manuela. On dirait le roulement d'une voiture...

Une clarté subite illumina la chambre, et, par l'ouverture des volets, des étincelles pénétrèrent.

— Le feu! cria Hubert, le feu!... Ce brigand de Strelley a allumé le bois qui se trouve sous le pavillon... Nous allons être brûlés, si nous ne sortons pas!

— Fermez les fenêtres! dit Manuela avec un sang-froid extraordinaire... Le pavillon est tout en pierres : le seul danger, pour le moment, est au dehors...

— Mais nous ne pouvons rester ici!...

— Ne perdons pas la tête. Ce qu'il faut, c'est qu'on ne nous trouve pas ensemble... Sélim ne me laissera pas asphyxier, soyez tranquille!

Elle avait, en cet instant vraiment tragique, une fermeté de caractère et une lucidité d'esprit admirables.

— Il faut donc que ce soit moi qui parte, dit Brucken.

— Sautez dehors, sans perdre une seconde, courez à ce garde, et, coûte que coûte, passez-lui sur le corps.

Brucken, docile, prit son fusil et ouvrit la porte qui donnait sur le pont. Un tourbillon de noire fumée entra dans la pièce, mais il avait déjà enjambé le balcon et s'élançait dans l'allée. Manuela, froide comme un marbre, mais le cœur palpitant d'angoisse, car en cette minute elle jouait tout, sa fortune, sa vie, suivit des yeux la course d'Hubert.

En le voyant arriver sur lui comme un ouragan, Strehley s'était dressé, et, instinctivement, il avait levé son fusil. Brucken fit un mouvement, comme pour épauler le sien, mais il se souvint sans doute qu'il n'était pas chargé, et, le rejetant sur son épaule, il fondit sur le garde. Celui-ci n'eut pas le temps de tirer, pas le temps de parler, ni même de crier. D'une main, le gigantesque Hubert l'avait saisi à la gorge, et le serrait en grondant comme une bête féroce. Le garde lâcha son arme, pour essayer de repousser son adversaire qui l'étranglait. Il parvint à se dégager, poussa un cri terrible et voulut ramasser son fusil. Mais Hubert, revenant à la charge, d'un coup de pied envoya l'arme dans la rivière. Alors, enlevant Strehley comme un paquet, il le jeta sur son épaule, et, traversant le pont, il prit sa course le long de la berge, à l'abri désormais et sûr de n'être pas découvert par Nuño. Ce que dirait l'homme plus tard, peu lui importait. On pourrait le démentir, l'acheter peut-être. L'essentiel était de passer, et il passait.

Il franchit ainsi cinq cents mètres avec une extrême

rapidité, et là, suffoqué par les efforts qu'il venait de faire, il s'arrêta au bord de la rivière et déposa sur l'herbe le garde, qui ne faisait plus un mouvement. La face violette, Strehley demeurait inerte. Inquiet, Brucken le secoua, lui jeta de l'eau au visage. Mais le corps, sans consistance, allait, venait, mou comme un chiffon. Le jeune homme eut peur, il tâta de la main le cœur du garde : aucun battement. La bouche, soudain entr'ouverte, laissait passer un bout de langue tuméfiée.

— Est-il mort? se demanda Hubert avec angoisse.

Les yeux vitreux de son ennemi lui répondirent. Un grand frissonnement passa par tout le corps de Brucken, une terreur bouleversa son cerveau. Il ne put supporter la vue de ce cadavre, et, le prenant une dernière fois dans ses redoutables mains, il le lança au milieu de la rivière.

Au même moment, il lui sembla que la forêt était illuminée d'une lueur intense, il crut entendre des cris affreux, dans lesquels il reconnaissait la voix de Manuela, et, terrifié, il se sauva à travers les taillis. Au lointain, de temps en temps, retentissaient les sèches détonations des fusils de Francfort et de Termont. Et, dans sa solitude, le bois animé paraissait vivre.

XI

A son affût, Nuño, torturé par la colère et la jalousie, avait vu, plein d'une impatience dévorante, le garde s'éloigner lentement, s'arrêter près du chalet avec une apparente indifférence, pour allumer sa pipe, s'éloigner et disparaître dans l'allée qui conduisait au pont. Il eût voulu presser le dénouement, puisque l'action était engagée, surprendre en un instant les coupables, les tenir anéantis sous son regard, les accabler de ses reproches, les écraser de son mépris. Il avait hâte de terminer : l'oppression de son cœur, l'obsession de son esprit le faisaient trop souffrir. Il ne put se défendre de piétiner, de remuer. Ce fut dans un de ces moments que Brucken l'aperçut. Que devenait Strehley? Par quel moyen prétendait-il contraindre Manuela et son complice à sortir du pavillon? Et, s'ils sortaient, il allait donc falloir qu'il s'élançât, lui, vers eux, pour les confondre? Ce mouvement, à si longue distance, le préoccupait. Il craignait de jouer un sot rôle, et d'arriver piteusement, de derrière son arbre, à la rencontre des coupables.

— C'est un arrangement digne de la stupidité de ce Strehley, murmura-t-il. Il me retire toute la force que j'aurais eue si je les surprenais enfermés ensemble. Mais qui m'oblige à rester derrière cet arbre? Si Manuela et Brucken sont dans le chalet, ils ne peuvent m'échapper. Je n'ai qu'à m'avancer, à enfoncer la porte d'un coup de pied, et je les tiens à ma discrétion. J'y vais!

Il lui eût été impossible de rester en place une minute de plus : son sang brûlait dans ses veines, et il lui semblait que son cerveau allait éclater. Il s'avança dans le carrefour, résolument, et aussitôt poussa un cri : une lueur venait de jaillir, contournant la balustrade du balcon et ceignant l'assise de pierre du chalet de fumée et de flammes.

En un instant, Nuño devina l'atroce stratagème employé par Strehley.

— Ah! misérable! cria-t-il : le feu! Il a mis le feu!

Nuño, en une vision instantanée, se figura Manuela affolée, les cheveux épars, asphyxiée par la fumée, se débattant, les yeux pleins d'épouvante, au milieu du brasier, et l'appelant à son secours. Un transport, qui lui rendit l'énergie et l'agilité de la jeunesse, le poussa vers l'escalier, lui en fit franchir en deux bonds les marches, et le jeta furieux contre la porte, au milieu des étincelles, qui pétillaient comme un feu d'artifice. Il cria :

— Manuela, où êtes-vous?... Ouvrez! ouvrez donc!

Sa voix avait une sonorité effrayante, et il lui parut qu'il possédait la force d'un hercule. Il ébranlait la porte, la muraille, à croire qu'il allait renverser le

pavillon. Mais la fermeture était bonne, et l'incendie se développait avec une rapidité foudroyante. Sélim sentit le balcon brûler sous ses pieds; il respirait une atmosphère embrasée. Il fut pris d'une rage désespérée. Il hurla à la fois de douleur et de crainte :

— Manuela! Manuela! ouvrez donc! Vous êtes perdue : tout brûle!... Ouvrez, par grâce, si vous le pouvez encore!... Je vous pardonne : je ne vous ferai rien. Mais ouvrez donc!...

Il lui sembla que de l'autre côté une voix mourante prononçait son nom. Il sentit ses cheveux qui roussissaient, ses vêtements qui s'allumaient, la peau de ses mains qui se soulevait par larges ampoules. Il fit un suprême effort, et solide, comme quand il était portefaix à Lisbonne, il se rua sur la porte. Effondrée, elle s'abattit. Au même moment, dans l'obscurité du pavillon, une forme légère s'élança, qu'il reçut dans ses bras, et emporta pendant qu'un souffle passait, murmurant à son oreille :

— Ah! Sélim!... Sauvée par vous!...

Il l'entraîna loin du brasier, mais sans le perdre de vue cependant, assit la jeune femme sur un banc de pierre, et, en la voyant saine et sauve, rendu à ses soupçons et à sa colère :

— Mais Brucken, malheureuse? Où est Brucken?...

A ces mots, les joues pâles de Mme del Péral rougirent, et, avec un regard indigné :

— Brucken?... Mais j'étais seule, Sélim : vous l'avez bien vu!

— Ne mentez pas! cria-t-il avec fureur. Brucken

était avec vous, quand je suis arrivé... Il s'est échappé par une autre issue...

— Et je serais restée, moi, pour mourir brûlée, étouffée? Mais j'aurais fui avec lui!

— L'autre côté était gardé, vous le saviez bien... C'est pour cela que vous ne l'avez pas suivi... Le lâche! Il a évité le danger. Il n'a pas eu le courage de son infamie!... Mais il ne me dérobera point la preuve de sa trahison... Mes mesures sont bien prises...

— Alors, c'est vous qui avez risqué ma vie, qui avez combiné ce piège effroyable?... Sur un soupçon?... Un soupçon injuste, je vous le jure!... Oh! Sélim, voilà donc votre amour?

— N'intervertissez pas les rôles! N'accusez pas! cria Nuño. Cette tactique est trop facile et trop connue!... Disculpez-vous... Je ne suis pas si cruel que vous le pensez... Ce n'est pas moi qui ai brûlé le kiosque, ni ordonné de le brûler, pour vous forcer à en sortir... Mais j'ai la conviction que vous n'y étiez pas seule... Suivez-moi, et, à cent pas d'ici, nous allons trouver votre complice...

— Soit, dit Manuela résolument : allons!

Elle était bien tranquille. Elle avait vu Brucken culbuter le garde et l'entraîner. Point de risque que Sélim rencontrât quelqu'un au bord de la rivière. Il devait, en constatant que son embuscade était abandonnée, croire qu'il avait été trompé, bafoué par Strehley. Quoi qu'il arrivât, le garde protestât-il qu'il avait été violenté par Brucken, ce n'était pas le flagrant délit, les amants pris tous deux, et la dénégation

impossible. Qu'elle pût gagner du temps, se défendre par la parole et la physionomie : elle était sauvée. Ils passèrent près du kiosque qui flambait, et s'approchèrent du petit pont. La place était vide. Sélim s'avança jusqu'à l'autre bord : personne. Il appela : aucune réponse. Son visage se rembrunit; il soupçonna qu'il était berné. Mais par qui?

Il se détourna avec colère. L'avantage qu'il laissait prendre à Manuela l'irritait extraordinairement. Faire une pareille algarade pour aboutir à un résultat négatif, c'était déplorable. A tenter l'aventure, il fallait réussir. Et cette canaille de Strehley l'avait embarqué dans une belle affaire! Où pouvait-il être maintenant? Au cabaret, à boire des petits verres et à se moquer de lui, qui faisait un pied de grue ridicule, en regardant brûler son châlet. N'était-ce pas un tour abominable qu'il lui avait joué? Et cependant il paraissait bien sûr de son fait, bien animé, bien haineux. Et s'il n'était pas sûr que le pavillon fût habité, pourquoi allumer les fagots rangés autour? Savait-il que Mme del Péral y était seule? Alors il aurait donc voulu se venger sur elle, ou la compromettre gravement? Mais pourquoi Mme del Péral était-elle là? Que faisait-elle, même seule, dans le châlet, les volets clos? Elle ne venait pas là pour y rêver. Elle attendait quelqu'un, qui n'était pas encore arrivé quand cette brute avait mis le feu, stupidement et férocement. Mais ce quelqu'un, qui?

Il roulait dans sa tête ce problème sans réussir à le résoudre, et, humilié, furieux, n'osait plus lever les

yeux sur la jeune femme. Ils s'étaient arrêtés depuis un instant et demeuraient là, sans parler, comme attendant qu'une révélation supérieure, que quelque signe surhumain se produisît. Mais le silence les enveloppait et le ciel ne paraissait pas décidé à intervenir dans le différend. Mme del Péral alors, s'adressant à Nuño d'un ton glacé :

— Les preuves que vous m'annonciez, où sont-elles? Votre émissaire, votre espion, où se trouve-t-il? Et mon complice? Je ne le vois pas.

— Manuela, dit Sélim, sans répondre à ces ironiques questions, que faisiez-vous dans ce kiosque? Qui y attendiez-vous?

— Celui que vous allez me montrer, j'imagine, après tant de menaces et d'insultes.

— Manuela, n'abusez pas de moi, reprit Sélim : vous attendiez quelqu'un!...

Elle le regarda hardiment, et d'une voix frémissante d'indignation :

— Après la façon dont vous venez de vous conduire envers moi, je regretterais bien de n'avoir attendu personne!

— Par grâce, supplia-t-il, répondez-moi... Parlez-moi... Rassurez-moi...

— Je n'ai rien à vous dire, répliqua-t-elle, tranchante et hautaine : vous devez savoir à quoi vous en tenir pour avoir agi comme vous venez de le faire... Vous me soupçonnez, me traquez, me brûlez presque vive, et ensuite vous me demandez des explications? Me prenez-vous pour une imbécile? Ou, vous-même,

êtes-vous fou? Vos procédés sont ceux d'un bandit! On envoie en cour d'assises les vagabonds qui ont incendié des meules et des granges... Ils sont cent fois moins coupables que vous! Et, quand j'y réfléchis, je vous trouve vraiment atroce et infâme! Risquer ma vie! Vous! Et de quel droit? Est-ce que je vous appartiens? Tenez! Vous me faites horreur! Adieu!

Elle s'était éloignée en parlant ainsi, et, d'un bon pas elle se dirigeait vers le château. Lui, oubliant la scène terrible, mettant de côté ses préventions, tout à l'inquiétude que lui causait la brusque offensive de la jeune femme, il la suivait, se hâtant de ses courtes jambes, essoufflé, suppliant :

— Manuela! Écoutez-moi, Manuela!

Elle, se sentant maîtresse de la situation, lâchait la bride à sa fureur. Ah! Nuño lui avait fait une pareille peur, l'avait jetée dans une semblable aventure! Ah! il jouait de l'incendie pour déranger ses rendez-vous d'amour? Il fallait qu'il le lui payât! Et elle pressait sa marche, le distançant, l'écoutant derrière elle râler de fatigue et d'angoisse, et se jurait de lui rendre au centuple les émotions qu'il lui avait procurées.

— Manuela! je vous en prie, arrêtez-vous... Laissez-moi m'expliquer...

— Rien, riposta-t-elle, les dents serrées. Tout est fini entre nous. Vous n'aviez à mes yeux qu'une seule qualité : votre bonté. Vous venez de la perdre. Je ne vois plus en vous qu'un détestable vieillard! Laissez-moi tranquille! Je ne veux plus entendre parler de vous. Dans une heure, j'aurai quitté votre maison!

— Non! non! cria-t-il. Si vous avez des torts, je vous les pardonne!

— Je ne veux pas de votre pardon!

— J'oublie tout!

— Qu'est-ce que ça me fait? Je suis libre, j'imagine! Si j'ai des amants, c'est qu'ils ont su me plaire!

— Manuela, gémit Nuño, vous vous amusez à me torturer... Vous n'avez pas d'amants...

— J'en ai eu, j'en ai, et j'en aurai!

— Vous voulez donc me tuer?

— Mourez si vous voulez! La belle perte!

— Vous n'avez donc aucune affection pour moi?

— Regardez-vous!

— Aucune pitié?

— La victime, pour l'assassin? Ce serait nouveau!

— Mais ce n'est pas moi, hoqueta Nuño au désespoir... C'est cette brute de Strehley!

— Ah! voilà par qui vous me faites poursuivre, ricana Mme del Péral. Voilà à qui vous confiez vos secrets? A un serviteur chassé, à un voleur pris la main dans le sac!... Du reste, voleur et banquier, vous étiez faits pour vous comprendre! Autant dire la paire! Et vous croyez me calmer en me révélant cet ignoble compagnonnage. Vous êtes encore plus lâche et plus féroce que je ne croyais!

— Mais que faut-il que je fasse pour vous apitoyer? hurla Nuño, avec un suprême effort qui l'amena près de Manuela.

— Rien! rien! rien! grinça Mme del Péral exaspérée. Allumez des incendies, ça vous tiendra chaud au cœur!

Ils marchaient toujours, le long de la grande allée, en échangeant ces ardentes répliques, et rien n'était plus grotesque que cette scène de jalousie, de reproches, faite à la course, entre ce gros homme haletant et cette jeune femme enragée. Point de salon ni de boudoir, comme cadre à ce duel, dont l'ironie empoisonnée et les sarcasmes mortels étaient les armes, mais une route de forêt arpentée à grandes enjambées. La fatigue physique s'ajoutant à la torture morale, Nuño était dans un accablement indicible. Il avait fait plus de deux kilomètres, en un quart d'heure, sans parvenir à fléchir Manuela. Il apercevait déjà le château, et, à bout de forces, à bout d'arguments, il balbutia :

— Arrêtez-vous, ne fût-ce qu'une minute !

Elle ne lui répondit pas, et précipita sa marche. Il poussa un cri de détresse, elle ne se retourna même pas. Un nuage passa devant les yeux de Nuño, ses tempes battirent, il pâlit, il lui sembla que ses genoux devenaient mous comme des éponges, et qu'il allait rouler par terre. Il cria une dernière fois :

— Attendez-moi !

Mais Manuela implacable, avançant toujours, il s'arrêta fourbu, le cœur battant à se briser, la respiration sifflante, se laissa tomber sur un banc en murmurant :

— Vous me tuez !

Et, la tête dans son mouchoir, l'œil mort, les membres tremblants, il demeura abandonné, presque évanoui. Au bout de quelques minutes, il revint à lui, se vit seul, et, sombre, le front bas, le pas pesant, il se remit en marche dans la direction du château. Hors

de la présence de Manuela il retrouvait la faculté de penser, de raisonner, de comprendre. Il n'était plus un misérable esclave à la merci d'un tyran, et, pressé, harcelé, bousculé. Il redevenait lui-même. Il eut honte de s'être abaissé si lamentablement à supplier cette femme, lorsqu'il la savait coupable envers lui. Car elle était coupable, il n'y avait pas à en douter. Oui, la rage qu'elle venait de montrer, sa dureté, son inflexibilité, autant de preuves contre elle. Elle était avec un amant, ou elle l'attendait, dans le pavillon. Mais qui ?

Arrêté devant un des bassins du parterre, Sélim resta immobile à regarder de grosses carpes qui nageaient lentement, et faisaient des bulles à la surface de l'eau, gourmandes d'un morceau de pain. Il ne les voyait même pas. Il réfléchissait profondément : Strehley a accusé Brucken, mais il se pourrait que ce ne fût pas Brucken. Vengeance de cet homme contre celui qui l'a fait mettre dehors, et vengeance contre moi qui l'y ai mis. Il a voulu surtout perdre Mme del Péral et compromettre Hubert. Il savait qu'il n'était point dans le pavillon, c'est pour cela qu'il a pris le large sans m'attendre. A moins que le complice ne l'ait payé pour le laisser fuir. Mais qui ? Brucken avait trop d'intérêt à me ménager, pour s'engager, sous mes yeux, dans une intrigue avec Manuela. A moins qu'une violente passion ne l'ait entraîné... Mais je m'en serais aperçu. Je ne suis pas aveugle, je surveillais beaucoup, et jamais aucun signe de connivence, aucun mot imprudent, je n'ai rien surpris de certain, d'irrécusable. Alors qui ?

Il aboutissait toujours à ce point d'interrogation irritant et douloureux. Dans son esprit, cependant, une idée commençait à se développer, faite de soupçons anciens et de craintes récentes. Et l'image de Clément de Pont-Croix apparaissait, sortant des brumes de son indécision. Celui-là l'avait toujours inquiété. Il flairait en lui un adorateur trop heureux de Manuela. Elle avait eu, en causant avec le marquis, sous ses yeux, un éclat du regard, une grâce du sourire, une tension de tout son être pour plaire, qui étaient bien significatifs. Jamais il ne l'avait vue ainsi vibrante, épanouie, faisant la roue comme un beau paon, en ayant l'air de dire : Vois comme je suis jolie ! Et c'est pour toi, si tu veux. Il se rappelait la sensation aiguë qu'il avait éprouvée. Enfin, tout récemment n'avait-elle pas eu l'effronterie d'aller déjeuner chez le marquis à la Commanderie, sous couleur de débattre avec lui de graves intérêts et peut-être de l'amener à quitter le pays ?

Mais, puisqu'elle pouvait le rencontrer chez lui, pourquoi des rendez-vous dans le pavillon ? A cette objection il trouvait une facile réponse : Aller chez lui une fois, bon ; y retourner une seconde fois, passe ; mais continuer, c'était se compromettre ouvertement et s'exposer aux bavardages de tout le pays. Donc le mystère du pavillon était propice, et les rendez-vous s'expliquaient. Il était maintenant à cent lieues de Brucken. Il ne le soupçonnait plus du tout. Il avait la conviction que l'amant de Manuela se nommait Clément. La jeune femme n'avait-elle pas pris la précaution de détourner du côté d'Esther les craintes de Nuño, en lui insi-

nuant adroitement que sa fille s'occupait du marquis, et en lui jetant dans la cervelle des inquiétudes sur les prétendues tendances mystiques de la pauvre enfant? Comme tout était savamment préparé et combiné dans le plan de la Portugaise! Quelle rouerie profonde, et quelle corruption raffinée! Il en fut épouvanté. Était-ce donc là cette femme qu'il adorait, dont il sentait bien qu'il lui serait impossible de se passer, à laquelle il venait d'adresser inutilement les plus basses excuses, au moment même où il avait les plus fortes raisons de la soupçonner? Dans quel abîme était-il tombé, et comment pourrait-il, non pas en sortir, mais trouver moyen d'y vivre?

Car il en arrivait là : à chercher, comme conclusion unique à la crise, un raccommodement avec Mme del Péral. Elle avait déclaré qu'elle allait partir. Cependant il inclinait à croire qu'elle réfléchirait, à son exemple, et qu'elle y regarderait à deux fois avant de rompre avec une affection comme la sienne. Le sentiment de sa valeur lui revint en pensant à sa fortune. Il s'étaya sur sa caisse et reprit quelque énergie. Que diable! on ne congédiait pas un millionnaire, tel que Sélim Nuño, comme un petit jeune homme en tutelle. S'il fallait donner des gages à Manuela, il les donnerait. Mais il n'admettait pas qu'il fût impossible de s'arranger avec elle. Ou bien la fortune ne serait plus la fortune. Il fit, en cet instant, ses dévotions au Veau d'or, dieu du monde, et se félicita d'être riche.

Rentré dans le courant ordinaire de ses pensées, il se sentit plus calme et se dirigea vers le château.

Arrivé dans son cabinet, il sonna son valet de chambre et l'envoya demander où était Mme del Péral et si elle voulait bien le recevoir. Au bout d'un instant, le domestique reparut et annonça que Mme la comtesse était dans son appartement, mais souffrait d'une horrible migraine, qu'il lui était impossible de supporter même une lumière, et qu'elle priait M. le comte de l'excuser. Nuño, resté seul, marcha dans son cabinet. Il ne sentait plus sa fatigue. Il pensa : « Elle boude. C'est juste, et il ne faut pas en être étonné. Cela passera. Du moment qu'elle n'est pas partie sur le champ, on en peut conclure qu'elle ne partira pas. Si on sait s'y prendre, tout est donc réparable. » A cinq heures, comme le jour tombait, les chasseurs rentrèrent. Il les entendit dans la salle de chasse, voisine de la pièce où il se tenait, et Brucken était avec eux, il reconnaissait sa voix. Désireux d'éclaircir la situation, en ce qui concernait le jeune homme, il ouvrit la porte, traversa le palier du petit escalier qui montait au premier, et pénétra dans la salle. Les chasseurs, aux mains de leurs domestiques, ôtaient leurs bottes et leurs lourds vêtements, se mettaient en pantoufles et en veston. Sur une table un lunch servi les attendait, et le thé fumait.

— Ah! voilà le patron, dit gaîment Termont. Eh bien! nous avons fait une râfle sur vos limites, et messieurs les borduriers des environs ne trouveront pas grand'chose à tirer, quand ils se dérangeront dans l'espoir de taquiner votre gibier...

— Qu'est-ce que vous avez tué? demanda Nuño, en

observant Brucken, qu'il vit fort tranquille et très à son aise.

— Mais quatre-vingts pièces à peu près... Pour un simple graillonnage, c'est gentil! Brucken a fait un bien beau coup sur un chevreuil, au moment de rentrer...

— Brucken était donc avec vous?

Hubert leva la tête, et très naturellement :

— Je suis allé les retrouver dans l'après-midi... Et vous, avez-vous été content de votre journée? Est-on plus calme à la Bourse?

— La Bourse est bonne. En allant rejoindre nos amis, vous n'avez rien aperçu de particulier?

— Non! J'ai traversé les bois de la Mare-Plate. Les gardes m'avaient dit qu'on y tendait des collets à chevreuil. J'ai voulu voir par mes propres yeux... Il n'y a rien... De la Mare-Plate, je me suis dirigé sur la fusillade de ces messieurs qui battaient le Grand-Clos... Quelle heure était-il, Francfort, quand je vous ai ralliés?

— Ma foi, je n'ai pas regardé ma montre... Il devait être deux heures. Peut-être un peu plus tôt...

— Oui, fit Brucken avec nonchalance, un peu plus tôt... Du reste, ça n'a pas d'importance...

Il se versait une tasse de thé en parlant ainsi. Nuño pensa : Il est impossible qu'il ait été dans le pavillon au moment où il a pris feu, s'il est arrivé au Grand-Clos avant deux heures. Le banquier ne sut pas se rendre compte de l'effort physique dont était capable un homme aussi vigoureux que Brucken, dans un moment

de surexcitation extraordinaire. Il ne discerna pas l'erreur que pouvait commettre, dans l'appréciation de l'heure, un passionné comme Francfort, actionné à son plaisir, et oubliant tout dans la poursuite ardente du gibier. Il ne jugea pas que si Brucken avait été capable de franchir une lieue en vingt minutes, son neveu avait pu se tromper aussi dans l'évaluation du temps écoulé. Et cette rapidité de l'un, cette inexactitude de l'autre, détruisaient assez complètement la concordance des heures avec les faits pour assurer à Hubert un alibi momentané.

Sélim avait de trop bonnes raisons pour innocenter Brucken, et ses soupçons se dissipaient peu à peu. Il en vint à se demander si Mme del Péral n'avait pas dit vrai en assurant qu'elle se trouvait seule et s'il n'était pas possible qu'elle n'attendît personne. La colère de la jeune femme, son indignation, devaient être grandes et difficiles à calmer. Coupable, elle était de caractère à tenir rigueur à Nuño; mais innocente, à quelles revanches implacables ne devrait-elle pas se livrer? Le banquier songea à faire une nouvelle tentative pour la voir et essayer de la fléchir. Il sortit de la salle de chasse, laissant ses hôtes couchés sur les larges divans, assis dans les profonds fauteuils, fumant et causant des incidents de la journée, heureux, car, après le plaisir de tuer, il n'en est pas de plus grand pour les chasseurs que de raconter comment ils ont tué. Il gravit le petit escalier, et, frappant à la porte de l'appartement de Mme del Péral, il fut reçu par la femme de chambre, qui, avec une mine de commande, hocha douloureu-

sement la tête. Sa maîtresse était souffrante, oh ! bien souffrante, et certainement elle ne pourrait pas recevoir M. le comte. De l'entrée, des senteurs fortes d'éther répandu imprégnaient l'atmosphère. Nuño insistait, et peu à peu poussait la femme de chambre devant lui. Il avait si largement payé cette fille qu'elle n'osait faire qu'une faible résistance, mais elle parlait haut pour que sa maîtresse sût bien qu'elle défendait la porte. Enfin Nuño parvint à l'écarter, et, pénétrant hardiment dans la chambre de Manuela, il fut tout désorienté en la trouvant obscure, les volets et les rideaux fermés. Il s'avançait à tâtons, quand, sur un canapé, une forme blanche se dressa, et, d'une voix aigre, sa voix de mauvaise humeur, la jeune femme s'écria :

— Qu'est-ce qu'il y a? J'avais dit qu'on n'entrât pas chez moi !

— Comtesse, murmura Nuño, en adoucissant autant qu'il lui était possible la rudesse de son organe, comtesse, c'est moi...

— Vous !

Elle se leva, effarée, furieuse, et, passant devant lui ainsi qu'un fantôme, elle courut vers la porte comme pour demander du secours.

— Me poursuivrez-vous jusqu'ici ? Que voulez-vous encore ? C'est de la persécution !

— Je voulais savoir comment vous étiez, dit-il humblement.

— Mal ! Très mal !

— Ne peut-on vous soigner, vous soulager ? Que faut-il ?

— Le calme, le repos, et surtout votre absence !

— Mauvaise ! Vous cherchez à me blesser... Vous y réussissez... Je suis désespéré...

— Ce n'est que juste !

— Laissez-moi rester près de vous un instant...

— Sortez immédiatement, ou, si malade que je sois, c'est moi qui m'en vais.

— Non ! non ! Je m'éloigne !... gémit le pauvre homme, désolé. Apaisez-vous, tâchez d'oublier, de me pardonner...

— On peut pardonner un mouvement de colère, mais un acte froidement délibéré, c'est impossible ! Vous m'avez outragée... Vous avez manqué d'affection, de confiance... Je ne saurais l'oublier... Restons-en là.

— Comtesse, quelles promesses dois-je vous faire? Quelles garanties dois-je vous donner? Vous n'avez qu'à parler, qu'à exiger...

— J'exige que vous me délivriez de vos obsessions. Après avoir été grossier et brutal, ne soyez pas ridicule et inintelligent.

Nuño poussa un soupir. Il n'osa pas insister, il craignit que la jeune femme n'eût une attaque de nerfs. Il n'était pas de force avec elle. S'il avait trouvé le courage de lui dire nettement et posément : « Eh bien ! vous avez raison, nous ne nous accordons plus. Vous ne croyez plus à mon affection, moi je ne crois plus à votre fidélité. Brisons donc, ainsi que vous le voulez », il aurait vu un changement soudain. La voix aigre et dure serait devenue molle et larmoyante; aux sarcasmes blessants auraient succédé les doux reproches. Et tous

les pas qu'il aurait faits en arrière, elle les aurait faits en avant. Mais il aimait, il était vieux, laid et trompé. Rien ne rend plus souple et plus humble. Il dit avec le ton d'un homme à genoux :

— Au moins descendrez-vous dîner?

— Vous êtes fou ! Je pense bien à manger ! Mais vous doutez même de mes souffrances ! Allez-vous-en.

Comme il restait debout au milieu de la pièce, elle le prit par les épaules, et le poussa vers l'entrée, avec bien de la vivacité pour une femme si mourante. Et derrière lui, avec bruit, elle ferma sa porte. Devant la femme de chambre, qui levait les bras avec découragement, comme pour protester qu'elle l'avait prévenu de ce qui allait arriver, il eut l'humiliation de se retirer chassé. Il redescendit triste, avec le sentiment de sa duperie et de sa lâcheté.

XII

Le lendemain matin, comme Sélim, après une nuit affreuse, descendait dans son cabinet, le garde spécialement attaché à sa personne les jours de chasse fit demander à lui parler. Jamais les gens de service n'étaient reçus avant dix heures. Le soupçon de quelque évènement grave passa par la pensée de Nuño. Et sans retard, il ordonna d'amener le garde. Dès le premier coup d'œil le banquier jugea que ses prévisions n'étaient point fausses. L'homme, fort correct dans sa tenue, offrait une physionomie bouleversée. Il demeura le képi à la main, comme au port d'arme, devant son maître, attendant d'être interrogé, mais tremblant d'impatience. Sélim, le couvrant de son regard glacé demanda :

— Eh bien ! qu'y a-t-il pour que vous veniez si matin?

— Monsieur le comte, une affaire des plus sérieuses. Nous étions très inquiets, hier soir... Mais nous n'avions pas voulu tourmenter M. le comte... Strehley

n'était pas rentré depuis le déjeuner... Et personne ne l'avait vu... Enfin Rigaud, en faisant sa tournée, avait constaté que le kiosque de la grande futaie avait été incendié... Des tas de bourrées, allumées par malveillance, le feu s'était communiqué au balcon et au toit... Il n'en restait que la carcasse de briques... Cela a dû flamber comme de la paille, car, si ce n'est un marchand de bois qui a aperçu une colonne de fumée au-dessus des arbres, en passant sur la route de Précigny, nul n'a rien vu et l'alarme n'a pas été donnée.

— Bah! ce n'est peut-être qu'un accident, dit Nuño, désireux d'éviter les recherches sur la façon dont l'incendie avait commencé...

— Oh non! monsieur le comte, car, dès la pointe du jour, Strehley n'ayant point reparu, nous avons organisé des battues, et dans le rû de la Mare-Plate, au-dessus du barrage, nous avons, Rigaud et moi, retrouvé le corps du chef...

— Il s'était noyé? interrogea Sélim avec un geste de violente surprise.

— Il ne s'était pas noyé... On l'avait jeté à l'eau, après l'avoir étranglé... La trace des mains se voit sur le cou... Il a été serré ferme!...

— Étranglé! s'écria Nuño, devenu très pâle. Étranglé... Mais par qui?

— Monsieur le comte, le parquet de Meaux est prévenu. La gendarmerie a été appelée aussitôt. Il était sept heures du matin... Une descente a déjà été faite par le maréchal-des-logis dans la maison de Strehley... Il a été impossible de retrouver son fusil... Et nous

sommes sûrs qu'il l'avait quand il est parti... Dans sa maison, aucun indice... Sa femme, qui est comme folle, n'a rien pu nous dire... Elle ne comprend rien à ce qui arrive... Elle ne connaissait aucun ennemi à son mari... Cependant le maréchal-des-logis, dans les mains de qui Strehley avait déposé, la veille même, un procès-verbal contre Rabasson, pour délit de pêche aggravé par des injures et des menaces de mort...

— Des menaces de mort? répéta Nuño, stupéfait de la direction inattendue que prenait l'affaire.

— Oui, monsieur le comte. Les bûcherons, qui travaillent dans la coupe du bois Flamant, avaient assisté à la scène, et sont cités comme témoins dans le procès-verbal... Il y a donc de grandes chances pour que Rabasson, qui est un chenapan capable de tout, soit le coupable... Du reste, il a été arrêté immédiatement, et se trouve à Lagny, à la disposition du commissaire de police...

— Vous avez agi promptement, dit Nuño en examinant son garde.

— Nous n'avons fait que prévenir la gendarmerie, monsieur le comte. Mais un coquin comme Rabasson, si on lui avait laissé le temps de gagner Paris, devenait très difficile à retrouver... Il n'en est pas à son coup d'essai... C'est sûrement lui qui a tiré une charge de zéro au garde du prince de Friedland, il y a deux ans... On n'a jamais pu en avoir la preuve. Il avait un bon alibi... Mais tout le pays est convaincu qu'il tuerait un homme comme un lapin... Le danger vient de ce que ces gars-là vont au branché... Ils ont leur fusil, et,

dame! si le garde apparaît, tant pis pour lui!...

Le garde aurait pu continuer à parler indéfiniment. Nuño ne l'entendait plus, il réfléchissait profondément. Si Strehley s'était éloigné de son poste d'observation après avoir allumé les fagots placés sous le balcon du kiosque, il n'était point surprenant que Manuela eût été trouvée seule. Mais alors, puisque Strehley avait été étranglé, c'était donc le complice de la jeune femme qui avait tué l'Anglais. Comment se faisait-il que Strehley, en se voyant si rudement attaqué, ne se fût pas servi de son fusil pour sa défense? Il suffisait qu'il tirât en l'air pour que Nuño arrivât immédiatement. Et il le savait. Le garde avait-il donc livré complaisamment passage à l'amant de Manuela? S'était-il fait payer pour trahir son maître au bénéfice de ceux qu'il avait primitivement trahis? Et était-ce après l'évasion du coupable que, poursuivant sa tournée dans les bois, il avait rencontré Rabasson, et s'était pris de querelle avec lui?

Arrivé logiquement à cette conclusion, qui était conforme à l'opinion des gendarmes et des gardes, confirmée par le témoignage des bûcherons, Nuño secoua la tête avec doute. Il sentait instinctivement que cela n'était pas la vérité. Il revenait à l'hypothèse d'un passage de vive force opéré par le galant désireux de sauver l'honneur de sa belle. Mais, cependant, il lui paraissait improbable que Strehley se fût laissé aborder par Brucken, qu'il haïssait, sans se mettre en défense. Et Hubert était-il assez agile pour franchir les cinquante pas qui séparaient le kiosque du pont, et pour

fondre sur le garde avant qu'il fût prêt à recevoir le choc? Une fois corps à corps avec Strehley, la force bien connue du jeune homme rendait l'étranglement et l'enlèvement du garde très admissibles. Il l'avait emporté comme un loup enlève un mouton, sur son épaule.

Mais là, Sélim se heurtait encore à une invraisemblance. Il était établi que Brucken, au moment où la scène tragique se passait, avait rejoint ou était près de rejoindre ses compagnons de chasse. Si habilement qu'il s'y fût pris pour les tromper, si rapide qu'eut été sa course, pouvait-il supprimer de la journée l'heure grave, l'heure criminelle? Cela semblait impossible. Alors que restait-il? La ressource d'accepter pour vraie l'histoire de Rabasson mettant à exécution les menaces que les bûcherons lui avaient entendu proférer la veille. Ou bien...

Et là, une hypothèse très séduisante se présentait à la pensée de Nuño. Il n'osait pas encore s'y attacher, tant elle lui paraissait hasardeuse. Mais elle aurait, en se réalisant, comblé à ce point ses vœux secrets, qu'il frémissait d'une sombre joie rien qu'à l'entrevoir. C'était celle où, au lieu de Brucken, un autre homme, celui qu'il détestait si cordialement parce qu'il le soupçonnait d'avoir été adoré par sa maîtresse et d'être aimé par sa fille, aurait été avec Manuela dans le pavillon. Oh! si cela pouvait être! Si, d'un coup, Nuño rencontrait l'heureuse occasion de se venger du passé et du présent, de se débarrasser de ce voisin dangereux qui lui rendait inquiétant le séjour à la Chevro-

lière. Comme il l'eût saisie avec une implacable énergie! Et pourquoi n'eût-ce pas été lui? Sa vigueur ne le cédait en rien à celle de Brucken et son agilité était bien plus grande. Il était probable que Strehley se serait laissé aborder par lui pour parlementer, ce qui faisait tout simple le désarmement du garde et son enlèvement. Il était admissible que le fugitif n'eût pas l'intention d'étouffer Strehley : il voulait simplement l'arracher à son poste et le contraindre au silence. Dans la chaleur de l'action, au lieu de la bâillonner, il l'avait étranglé. Et de déductions en déductions, Sélim, sauf l'erreur sur la personne, arrivait, par un effort de son intelligence échauffée par la haine, à reconstituer le drame tel qu'il s'était passé.

Depuis un instant, le banquier marchait à pas lents dans son cabinet, oubliant la présence de son garde. Celui-ci, debout dans un coin, regardait son patron avec surprise. Soudain Nuño releva la tête et fit un geste de menace. Dans ce mouvement, il aperçut l'homme, et reprenant son calme :

— Eh bien! si la gendarmerie est lancée et si le parquet est prévenu, nous n'avons rien à faire ici qu'à attendre. Je vous ordonne, à vous et à vos camarades, la plus grande circonspection, dans vos paroles et dans vos actes, pour tout ce qui sera relatif à cette affaire. Nous sommes déjà assez mal avec les gens du pays... C'est un habitant de Précigny qui est soupçonné, ne prenez point parti contre lui. Laissez la justice se débrouiller... C'est son métier... D'abord il est possible que ce drôle soit innocent...

Comme le garde, malgré son respect, hochait la tête d'un air de doute, Nuño reprit avec sévérité :

— Vous savez que Strehley était congédié... Son service a prêté à la critique... Il était ivrogne et avait de mauvaises connaissances... Qui sait si quelqu'un n'a pas eu intérêt à le faire disparaître?... Vous le supportiez malaisément quand il était votre chef... Allez-vous le regretter parce qu'il est mort? En somme, c'était un mauvais sujet...

— C'était un garde, monsieur le comte. Et dans ce pays-ci, toutes les fois qu'il y a un garde frappé, ça monte la tête aux délinquants, et il y a un autre mauvais coup d'exécuté à bref délai... Ça va par séries... Nous le savons bien!

— Vous ferez toutes vos rondes par trois... Quant à la veuve de Strehley, j'assurerai son sort... On ne meurt pas inutilement à mon service.

Ayant ainsi changé la question du sang en une question d'argent, Sélim fut satisfait. Il dit à son garde :

— A compter d'aujourd'hui, et jusqu'à ce que j'aie pourvu au remplacement de Strehley, vous commanderez.

L'homme rougit de joie, et saluant militairement, la mort de son camarade déjà oubliée dans sa satisfaction d'orgueil, il sortit.

Au moment même où Nuño apprenait la péripétie finale et mystérieuse de son guet-apens, le marquis de Pont-Croix, conduisant son bateau, relevait le long de la berge, en face de Chalifert, des nasses placées, avec

un soin jaloux, dans des couloirs pratiqués à coups de croissant, au milieu des herbiers fréquentés par les brochets. Un pâle soleil d'automne dorait les coteaux de ses rayons, et une brume fine, bleuâtre, traînait sur la rivière sa gaze transparente, déchirée de temps en temps par un vent léger. Il venait, avec Célestin, de sortir de l'eau une anguille monstrueuse, qui faisait vibrer de ses bonds désespérés les mailles de l'engin, lorsque sa chienne, couchée à l'avant, releva la tête et grogna sourdement. Au même moment, une voix haletante cria de la route :

— Monsieur Clément ! Monsieur Clément !...

Le jeune homme regarda à travers les saules de la rive et, voyant un homme accourir dans l'herbage :

— C'est Briffaut ! Qu'y a-t-il donc ? Il paraît bouleversé... Aborde, Célestin !

Le domestique enferma l'anguille dans un filet, se déficha, et, prenant le croc, il poussa la barque à la berge.

— Monsieur Clément ! appela encore une fois Briffaut avec un accent désespéré.

— Eh bien ! Quoi ? Me voilà ! Quand tu crieras au pendu !... Explique-toi... Ce sera plus simple...

Briffaut aspira l'air avec force et, se laissant tomber assis sur le bord de l'eau :

— Ah ! j'ai couru !... Je viens de chez vous... On a arrêté Rabasson !...

— Ça ne pouvait pas lui manquer, dit tranquillement Pont-Croix : je t'en avais prévenu.

— Mais on l'a arrêté pour meurtre !

— Pour meurtre? Diable! C'est mieux qu'un délit!... Ce n'est cependant pas impossible!

— Oh! monsieur Clément! je vous jure qu'il est innocent! Nous étions ensemble, à l'heure où le coup a été fait!...

— Imbécile, tu vas être compromis!

— C'est bien à quoi j'ai pensé tout de suite, dit naïvement Briffaut, aussi je suis venu vous trouver, monsieur Clément, pour que vous me donniez un conseil... Vrai, j'ai la tête à l'envers! J'arrive de Lagny tout courant... Rabasson est gardé à vue par deux gendarmes.

— Et qui aurait-il assassiné?

— Strehley, le garde-chef de la Chevrolière.

— Ah! diable! Qui l'accuse?

— Il a fait tout ce qu'il fallait pour être accusé... Tout le monde le croira coupable! A moins que vous ne vous en mêliez, monsieur le marquis, et que vous ne prouviez qu'il est innocent...

— Et comment veux-tu que je m'y prenne?... Suis-je avocat pour défendre ton coquin de camarade?...

— Si vous nous abandonnez, qu'allons-nous devenir?

Briffaut se cacha la tête dans les mains avec un si sincère désespoir que Pont-Croix en fut touché. Il lui était doux de se voir prendre comme protecteur, dans toutes les circonstances graves, par ces hommes nés sur sa terre. Il retrouvait là une des prérogatives de l'ancienne suzeraineté exercée par ses pères. Et les vassaux émancipés se refaisaient ses clients, instinc-

tivement, comme sous l'influence d'une confiance héréditaire. Il dit, après avoir songé un instant :

— Où le corps a-t-il été trouvé?

— Dans le rû de la Mare-Plate.

— Où étiez-vous, Rabasson et toi, hier?

— Dans les bois d'Annet...

— Pouvez-vous le prouver?

— Non, monsieur Clément : personne ne nous a rencontrés.

— Allons voir l'endroit où le meurtre a été commis, nous y découvrirons peut-être quelque indice... Célestin, continue à relever les nasses, et ramène le bateau.

Il sauta, d'un seul élan, sur la berge, et, suivi de sa chienne, coupant à travers la prairie, il gagna la route de Précigny et les bois de la Commanderie. Chemin faisant, il écoutait Briffaut, qui d'abord avait eu de la peine à se vider de renseignements, comme une carafe très pleine, mais qui maintenant abondait en détails : le pavillon brûlé, le fusil disparu, le garde étranglé. Comme si Rabasson aurait été assez vigoureux pour tordre le cou à Strehley, quand il était notoire que ce damné Anglais assommait un homme, en trois coups de poing, tant il savait bien boxer! Il avait fallu une poigne supérieure, pour faire passer à ce gaillard-là le goût du pain si facilement. Clément ne répondait pas, il réfléchissait. Dans un moment de silence, pendant que Briffaut respirait, il murmura comme malgré lui, à voix basse :

— Mais quel intérêt aurait-il eu?

Briffaut, en racontant plus tard la scène, dit :

— Je voyais bien qu'il ruminait quelque chose pour sauver le camaro. Il marchait, les yeux fixés sur la pointe de ses souliers, et les sourcils froncés, avec l'air de faire un effort violent, tout comme la mère quand elle reçoit une lettre de ma sœur et qu'elle se donne un mal affreux pour la lire... Ah! je n'osais plus parler, je sentais qu'il fallait le laisser à lui-même et que tout irait mieux!

Clément creusait, en effet, un bizarre problème. Il lui était venu brusquement à l'esprit que c'était Brucken qui avait tué le garde, et il avait le soupçon que Mme del Péral était mêlée à l'affaire. Comment?... Pourquoi?... Il l'ignorait. Mais c'était justement ce qu'il allait chercher à découvrir. Il entrait sur le territoire de la Chevrolière, pour la première fois, depuis la vente du domaine. Il revit la petite rivière sur laquelle, étant enfant, il faisait naviguer ses bateaux. Là, devant le barrage qui lui servait de jetée pour diriger ses goëlettes et ses canonnières, le cadavre du garde avait été retrouvé. Et les doux souvenirs du passé se mêlaient aux réalités sinistres du présent. Il s'arrêta brusquement. Briffaut, tendant le bras vers une place où l'herbe était foulée, avait dit :

— C'est de là qu'il a été précipité.

Le long du rû, à la bordure du gaulis, une sente courait sur un sol de grès, où les empreintes des pieds de ceux qui avaient retiré le corps du garde étaient marquées. Impossible, là, de rien démêler. Ces gens étaient venus par le barrage : des pierres, nouvelle-

ment arrachées à la digue, le prouvaient. Sur la rive où se trouvaient Clément et Briffaut, les investigations paraissaient s'être bornées à un cercle de vingt mètres de rayon : les branches étaient cassées, la terre piétinée, l'herbe flétrie. Au delà, rien.

La chienne avait flairé ces traces, puis s'était arrêtée auprès de son maître.

— Examinons la partie de la berge qui est entre cette place et le kiosque brûlé, dit Clément, obéissant à cette pensée secrète qui, en lui, unissait le crime commis à l'incendie allumé.

Les deux hommes, l'un, chasseur émérite, l'autre, fin braconnier, experts à reconnaître les passées du gibier, se courbèrent sur le sable mou et marchèrent, pendant quelques pas. Soudain Briffaut, poussant une exclamation, montra du doigt, sur la sente, la trace de deux pieds chaussés de souliers aux semelles larges, mais élégamment tournées, et qui ne pouvaient aucunement appartenir à un garde ou à un paysan. Le talon, à petits clous carrés, était enfoncé profondément, et la pointe se dirigeait vers le barrage. Entre le pied gauche et le pied droit, une distance d'un mètre au moins se remarquait, ce qui établissait que celui qui avait fait ces enjambées courait vivement.

— C'est un pied de bourgeois, dit Briffaut en constatant la cambrure de la semelle, entre le talon et l'orteil.

— Oui, et l'homme est grand, ajouta Clément.

— Et pesamment chargé, reprit le braconnier. Voyez, monsieur Clément, comme le talon est enfoncé ! Cou-

rant comme il courait, s'il n'avait rien porté, il aurait sauté sur le bout du pied, et la pointe marque à peine.

— Bien jugé ! dit Pont-Croix en souriant. Allons plus loin.

Ils suivirent attentivement leur piste. Et, à mesure qu'ils se rapprochaient du pont, l'écartement des enjambées devenait plus sensible, et les talons s'enfonçaient plus avant dans le sol, comme si la course de celui dont ils relevaient les traces était plus précipitée.

— Vois-tu ? fit Clément, l'homme, au départ, était effrayé, il voulait échapper à un danger, et il courait de toute sa force. En arrivant près du barrage, soit qu'il se soit essoufflé, soit qu'il se sentît plus en sûreté, il a ralenti sa vitesse, et ses pas sont moins allongés...

— Donc, il venait du pont... Et il était seul, car il n'y a pas d'autre marque que celle de ses chaussures.

— Avançons encore.

Ils étaient au pont. Là, plus aucun vestige. Le bois du tablier n'avait pas conservé d'empreinte. En avant du pont, du côté du pavillon, toujours le même pas d'homme, mais plus espacé, plus lancé encore, ainsi qu'à fond de train, et plus léger, comme si le coureur était tout frais, au départ, ou moins chargé. La pointe de son soulier portait là profondément, et le talon s'enfonçait moins, justifiant l'observation sagace de Briffaut.

Les deux hommes s'arrêtèrent, embarrassés. Clément réfléchit un moment et dit :

— C'est évidemment sur le pont que le choc a eu lieu. C'est à ce point précis que les empreintes se

modifient... En deçà, superficielles, au delà, profondes.

Il retourna vers le pont, et soudain ses yeux furent attirés par sa chienne, qui, de sa patte, poussait un tout petit objet qu'elle flairait avec insistance. Il se baissa et poussa un cri de surprise :

— Une sous-garde de fusil...

Un fragment de pontet, toute une volute fraîchement cassée, et provenant assurément du fusil non retrouvé, était tombé là, à quelques centimètres du parapet à claire-voie. L'arme, échappée ou arrachée de la main du garde, avait dû rouler sur le bois, et sans doute glisser dans le rû.

— Briffaut, dit le marquis, il est probable que nous allons découvrir le fusil dans l'eau. Descendons sous le pont.

Ils gagnèrent la berge, et, de leurs yeux perçants, s'efforcèrent de sonder le courant rapide de la petite rivière. Mais le bouillonnement sur les cailloux produisait un miroitement qui rendait les recherches impossibles.

— Es-tu homme à te mettre à l'eau? demanda Pont-Croix.

— Moi! monsieur Clément... Pour tirer de peine un camarade?...

Déjà le braconnier se déshabillait.

— C'est dans six mètres carrés qu'il faut chercher. Tu devrais trouver l'instrument, au droit de la grosse pierre qui fait une tache blanche... Comprends-tu?

— Oui, monsieur Clément...

Et Briffaut, nu comme Adam dans le Paradis, se

coula dans les herbes et gagna le milieu de la rivière. Il avait de l'eau jusqu'aux aisselles.

— Est-ce chaud? demanda le marquis gaîment, car il commençait à voir clair dans l'affaire.

— Une glace!

Et, se baissant, il commença à fouiller le fond. Trois fois il se redressa, pourpre d'avoir retenu sa respiration. A la quatrième, il trébucha et faillit perdre pied. Il était si rouge, quand il reparut, et ses yeux étaient si hagards, que Clément eut pitié de lui :

— Tu n'en peux plus! Veux-tu que j'y aille?

— Oh! monsieur le marquis, ça ne serait pas à faire!

Il replongea, après avoir avancé de quelques pas, et se releva vivement. Il tenait le fusil de la main droite.

— Je l'ai, nom de nom! cria-t-il d'une voix étouffée. Il était temps! Ça n'allait plus!

Il remonta, aidé par Pont-Croix, qui l'attirait à lui, et se rhabilla vivement. Pendant ce temps-là, le marquis ouvrait le fusil, et constatait que les deux cartouches non tirées étaient dans les chambres. La volute du pontet avait bien été cassée.

— Maintenant allons visiter le pavillon, dit Clément, et nous aurons fini... Te réchauffes-tu?

— Je bous maintenant.

— C'est la réaction... Attention!

Brusquement le marquis s'était arrêté, et, penché sur le chemin, il examinait des traces marquées sur le sable.

— Qu'est-ce que tu vois là, Briffaut? demanda-t-il.

— Comme qui dirait, monsieur Clément, un pied de femme... Tout petit, tout petit...

— Et à côté?

— Une large semelle... Un soulier de bourgeois encore... Mais ce n'est plus le pied de celui qui courait...

— Va, mon garçon. Je crois, comme on dit, que je commence à brûler. Et, pour la rareté du fait, je veux démontrer que ton copain n'est pas coupable, en la circonstance.

— Oh! monsieur Clément, si vous parlez ainsi... alors il est sauvé! Parce qu'un homme tel que vous ne se trompe pas!

Les deux hommes arrivaient au kiosque. Les assises de pierre avaient résisté, la carcasse de briques était entière. Seuls les revêtements de bois grume et le chaume avaient flambé. De l'escalier plus de traces. Mais une escalade n'était pas pour embarrasser Clément et Briffaut. Ils parvinrent lestement à l'intérieur. Là tout était presque intact. Les volets brûlés étaient tombés, mais les meubles restaient en place. Le tapis de nattes, un peu roussi, répandait une odeur âcre, et un petit bouquet de violettes cueillies au passage, le long du chemin, et noué par un brin d'herbe, se fanait sur la table à côté d'une paire de gants, abandonnée sans doute dans la précipitation de la fuite. Clément s'en saisit. Gants de cuir fauve, timbrés Clasens à l'intérieur et numérotés 8. Un fugitif sourire passa sur le visage du marquis. Il murmura :

— Cette fois, voici la preuve. Le bouquet de vio-

lettes laissé par la femme et les gants oubliés par l'homme. Et des gants dont la pointure révèle une main de géant... Pauvre Manuela! Quel ennui pour elle, si l'affaire devient publique! Et comment obtenir qu'elle ne le devienne pas?

Il réfléchit un instant, hocha la tête, et mit les gants dans sa poche avec le bouquet. Puis, se tournant vers Briffaut, qui le regardait faire en silence :

— Allons-nous-en, et pas un mot de ce que nous avons trouvé dans le rû et ici.

— Mais, monsieur Clément, vous ferez lâcher Rabasson, au moins?

— Quand il en sera temps.

— Comment! vous allez permettre qu'il aille en prison?

— Pour quelques jours. Cela lui sera profitable. Il aura le loisir de réfléchir. Mais je te réponds de sa mise en liberté. Laisse moi agir à mon idée.

Briffaut poussa un soupir, et, suivant Pont-Croix, il reprit le chemin de la Commanderie. Par-dessus les futaies, dans le lointain paisible, dix heures sonnèrent au clocher de Précigny.

XIII

Dans la salle des chasses, après le déjeuner, fumant et causant, se trouvaient réunis Nuño, Brucken, Termont, Francfort et le procureur de la République, venu pour faire une enquête sur le compte de Strehley. Arrivé à la Chevrolière, accompagné du commissaire de police et escorté par les gendarmes, le magistrat s'était d'abord montré froid et un peu rogue. Mais la bonne grâce de Mlle Nuño, rencontrée chez la veuve du garde, à qui elle était venue apporter des consolations, avait modifié ses impressions. Sélim, averti de la présence du chef du parquet, s'était mis à sa disposition, et, perquisition faite, interrogatoires terminés, le procureur de la République avait consenti à entrer au château. Maintenant, entre les hôtes de la Chevrolière et lui, la cordialité la plus grande régnait. Une passion commune, celle du fusil, avait rapproché tous ces hommes. Et la conversation, commencée par le développement de ce lieu commun : les dangers que couraient les gardes dans un pays de grandes chasses

comme le département de Seine-et-Marne, était devenue tout à fait intime et spéciale.

— C'est une fameuse résidence pour vous que Meaux, monsieur le procureur de la République, dit Francfort, puisque vous êtes chasseur... Et les occasions de tirer du gibier ne doivent pas vous manquer...

— Sans doute, monsieur, mais je suis très pris par mes fonctions et n'ai pas autant de loisirs que je le souhaiterais.

— Eh bien! vous en êtes quitte pour choisir les maisons où vous allez, fit Termont. Il ne faut pas se disperser, voyez-vous : c'est très mauvais. Quand on a trois ou quatre beaux terrains de chasse à sa disposition, on s'y tient. Moi, c'est ce que je fais. En dehors de la Chevrolière, d'Armainvilliers et de Rambouillet, je ne vais nulle part.

— Vous, Termont, vous êtes un homme à habitudes, dit Brucken, avec un rire un peu trop bruyant.

— Parfaitement! Et je m'en trouve bien. On tient à moi, et les égards qu'on me témoigne sont en proportion de la fidélité que je montre. Je fais partie du fonds de la chasse. Si je manquais, là où l'on compte sur ma présence, ce serait un événement. Rien ne marcherait. Demandez à Sélim ce qu'il dirait si je cessais de venir chez lui : il serait capable de renoncer à son élevage. Car tout ce gibier qu'il entretient à grands frais, ce n'est pas pour lui, grand Dieu! C'est pour moi. Quand l'année est mauvaise, que les pluies ont décimé les couvées ou fait mourir les lapins du gros-ventre, il songe avec chagrin : « Que va penser Termont? » Alors il

écrit en Autriche pour avoir des faisans et des perdreaux. Il écrit à Boulogne pour avoir des lapins. Et, quand le jour de l'ouverture arrive, et que nous sommes là, La Brède, du Tremblays et moi, les trois boscards de la Chevrolière, le fusil à la main, abattant le gibier pour assurer un de ces beaux tableaux que l'on cite avec envie dans les journaux, notre cher patron est content. Il en a pour son argent! Et si nous allions dans la maison en face, travailler de notre état et tuer le gibier qui n'est pas au coin du quai, il serait indigné, il nous traiterait d'ingrats, ne prendrait plus aucun plaisir chez lui, et finirait, tant nous lui manquerions, par se dégoûter de sa propriété.

— Conclusion, dit Francfort : on n'a pas une chasse pour soi, mais bien pour les autres.

Sélim, déridé, pour la première fois depuis le matin, opina de la tête, et dit :

— Cela est si vrai qu'on n'aime à inviter dans les chasses que les gens qui tirent bien.

— Du reste, c'est une grosse dépense que la chasse dans ces conditions, reprit Francfort. Prenez Termont, par exemple, qui brûle une moyenne de cinq à six mille cartouches par an.

— Au moins, dit Brucken. Sans parler du tir aux pigeons...

— Naturellement. Eh bien! En voilà déjà pour une très jolie somme. Ajoutez une paire de fusils presque tous les ans...

— Oui, parce que j'aime à changer.

— Tu t'engoues d'un armurier nouveau, et alors il

n'y a plus que lui... Nous en as-tu posé des hommes de génie, qui ne valaient plus rien l'année d'après!... Et ce qu'il y a de particulier, c'est que toutes leurs armes étaient bonnes, quand c'était toi qui tirais avec!...

— Qu'est-ce que cela prouve? dit le procureur de la République d'un air gracieux à Termont : c'est qu'il n'y a pas de mauvais fusils, mais seulement de mauvais chasseurs. En somme, Messieurs, où se vendent les meilleurs armes?

— A Paris, s'écria Termont avec feu. Ne croyez pas aux armes anglaises! Elles n'ont qu'une vertu aux yeux des snobs : elles coûtent plus cher que les autres! Une paire de fusils, achetés à Londres, vous coûtera cent livres, et n'importe quel armurier de Paris vous en établira d'aussi beaux, avec des canons de Léopold Bernard en plus, pour huit cents francs la pièce... Le vice de l'arquebuserie anglaise, c'est qu'il n'existe pas de canonnerie de l'autre côté de la Manche. Tous les damas viennent de Belgique ou de Paris. Quant aux canons d'acier, n'en parlons pas, si vous voulez bien. J'ai vu, de mes yeux, des canons de fusil anglais en acier crever au tonnerre, comme s'ils étaient en papier, parce qu'on avait tiré dedans des cartouches de poudre de bois un peu trop serrées. Jamais vous n'aurez ça à craindre avec un damas de Paris. Une soufflure, peut-être, une dislocation du verrou, et encore s'il est triple, non! Mais un canon qui s'ouvre comme un couvercle de tabatière?... Payez donc des fusils douze cent cinquante francs pour qu'ils vous coupent les doigts!

— Les borduriers, qui nous tirent notre gibier sous le nez, se servent de vieilles serrures, dit Nuño d'un air sceptique, ce qui ne les empêche pas de tuer très bien et de fort loin.

— Ces gens-là mettent six grammes de poudre noire dans un seize et quarante-cinq grammes de plomb..., dit le procureur de la République. Ils n'ont pas peur de se casser l'épaule... Il paraît que l'homme arrêté, ce Rabasson, avait eu déjà une affaire avec vous, monsieur le comte, le jour de l'ouverture ?...

— Ce n'est pas avec moi qu'il a eu maille à partir, répondit Sélim : c'est avec M. de Brucken, qui l'a corrigé vertement.

Brucken, depuis un instant plongé dans une méditation profonde, tressaillit en entendant prononcer son nom, et, fronçant le sourcil :

— Oui, il avait fait l'insolent, et levé même la main sur moi... Mais je ne connais pas cet homme, je ne l'ai jamais revu... Je ne saurais l'accuser...

Il avait parlé avec une sorte d'anxiété, et une pâleur s'était étendue sur son visage.

— Oh ! nous avons les plus mauvaises notes sur son compte, dit le procureur de la République. Son casier judiciaire abonde en condamnations, non seulement pour délits de chasse, mais encore pour voies de fait... Il a été fortement soupçonné de tentative de meurtre, il y a deux ans... Faute de preuves, on n'a pu le poursuivre... Mais, cette fois, le crime est évident... Qui, si ce n'est lui, avait intérêt à frapper ce malheureux garde? Il est pris et bien pris. Il couchera à Meaux ce

soir, et passera aux assises, à la prochaine session.

Le magistrat s'était levé.

— Vous partez déjà, monsieur le procureur de la République? demanda Nuño.

— Je dois me retirer, monsieur le comte : il faut que je m'arrête à Lagny avant de retourner à Meaux... Je vous suis très reconnaissant de votre gracieux accueil.

— Puisque vous êtes chasseur, j'espère que vous voudrez bien me faire le plaisir de venir, un de ces jours, tuer mon gibier.

— Vous êtes mille fois trop bon.

Comme ils échangeaient des poignées de main, la porte s'ouvrit, et un domestique s'avança, portant une carte sur un plateau. Sélim la prit d'un geste indifférent, mais, aussitôt que ses regards furent tombés sur le carré de bristol, ses yeux s'allumèrent et une rougeur ardente monta à son visage. Il dit, d'une voix rendue plus rocailleuse par l'émotion :

— Voilà une visite inattendue... Et je n'aurais pas cru que celui qui est chez moi voulût y rentrer jamais...

— Qui est-ce donc? fit Francfort.

— Le marquis de Pont-Croix.

A ce nom, la pâleur de Brucken devint livide. Son cœur se serra et ses oreilles s'emplirent de bourdonnements. Il eut le pressentimeut d'un grave danger. Si l'homme qu'il haïssait, et dont il se sentait méprisé, se présentait à la Chevrolière, ce ne pouvait être qu'à cause de lui. Une peur affreuse s'empara de sa pensée.

Il se vit perdu, dénoncé et arrêté par ce même procureur de la République qui était là, son cigare à la bouche, si déférent et si aimable, et qui, en une seconde, deviendrait implacable et terrible. Il songea à sortir, à gagner sa chambre, à prendre tout ce qu'il avait d'argent et à fuir. Mais la fuite c'était l'aveu. Ne valait-il pas mieux faire tête à l'orage?... En somme, que savait-on? Quelles preuves pouvait-on réunir contre lui? Strehley ne parlerait pas. Manuela avait trop d'intérêt à se taire. Alors, quelle raison avait-il de se sauver devant Pont-Croix? Il s'affermit, prit un air indifférent, et osa regarder ses amis.

— Il faut, en effet, que Clément ait de graves motifs, pour avoir surmonté ses répugnances, dit Termont. J'imagine, Nuño, que vous n'allez pas le faire attendre.

— Non! certes. Qu'on fasse entrer M. de Pont-Croix dans mon cabinet... Messieurs, je vous confie M. le procureur de la République. Reconduisez-le...

Et, la carte toujours à la main, Sélim sortit, après avoir salué le magistrat. Il eut encor le temps d'entendre Termont dire :

— Il est bien fâcheux, monsieur le procureur de la République, que les condamnations dont vous frappez les braconniers soient si faibles... Ces gens-là sont des voleurs! De simples voleurs!... Le gibier n'est plus « res nullius », il est élevé, cantonné, nourri...

— Hélas! monsieur, la loi est bien insuffisante... Il faudrait la remanier de fond en comble, et modifier les dispositions légales, comme on a changé le fonc-

tionnement des chasses... Mais on ne le fera pas...

— Oui! C'est une affaire d'élections! On a peur d'irriter le paysan! Voilà tout!

— Hélas! hélas!

La porte se referma, et Nuño, traversant le petit escalier, entra dans son cabinet. Un peu pâle, devant la cheminée, où il s'était si souvent chauffé à côté de son père, Clément de Pont-Croix était debout. Il s'inclina légèrement devant Sélim, et, d'une voix lente mais ferme, il dit :

— Monsieur, vous êtes sans doute surpris de me voir ici. Votre surprise n'est surpassée que par la mienne. Il a fallu, croyez-le, une raison bien impérieuse pour me décider à franchir votre porte. Cette raison, vous l'apprécierez quand vous saurez qu'il y va simplement de la vie d'un homme.

Le saisissement de Nuño, à ces paroles, fut si grand qu'il ne s'arrêta pas à ce qu'elles pouvaient contenir de hautainement blessant pour lui. Il en oublia la forme pour n'en retenir que le sens. Mais ce sens était capital. Il répliqua vivement, dans sa hâte de savoir :

— De quel homme s'agit-il, monsieur le marquis?

— De Rabasson, qui a été arrêté, ce matin, sous l'inculpation de meurtre. Il est innocent.

— Innocent? s'écria Sélim. Alors qui donc est coupable?

— C'est ce que vous saurez dans un instant. Mais, avant tout, veuillez, je vous prie, me faciliter un entretien avec M. de Brucken.

— Avec M. de Brucken? Pourquoi avec M. de Brucken?

— Monsieur, c'est ce qu'il ne m'appartient pas de vous dire, répondit Clément avec hauteur. Je me suis adressé à vous, tout d'abord, parce que vous êtes le maître de cette maison et que je sais vivre. Je vous ai dit de quoi il s'agissait, parce que vous l'auriez toujours su, et qu'il convenait de vous expliquer ma venue. Maintenant c'est à M. de Brucken, seul, que j'ai affaire, et je vous prie de bien vouloir faire appeler M. de Brucken.

— Mais, monsieur le marquis, s'exclama Sélim, repris de tous ses anciens soupçons, dévoré d'une horrible curiosité, et flottant, dans sa jalousie, de Brucken à Pont-Croix, avec une angoisse affreuse.

— Monsieur, si vous ne voulez pas faire appeler M. de Brucken, je vais me retirer, en laissant un mot à votre ami, pour le prier de venir chez moi... Comprenez donc la chose : ce que j'ai à dire ne regarde que lui et moi. Si, après, il lui plaît de vous prendre pour confident, libre à lui... Mais ce ne sera pas moi qui en aurai décidé.

— Je croyais que M. de Brucken était votre ennemi, hasarda Nuño.

Clément le foudroya d'un regard :

— Cela m'impose le devoir de le ménager d'autant plus!

A cette leçon de générosité, Sélim plia le dos, et, se dirigeant vers la porte, il obéit à Pont-Croix.

Si l'arrivée du marquis avait produit un violent

effet sur le châtelain de la Chevrolière et sur ses amis, elle n'avait point laissé indifférentes Esther et Manuela. La jeune fille revenait des communs, la jeune femme achevait sa toilette, car elle avait compris la nécessité de sortir de sa chambre, lorsque le tilbury de Clément était entré au grand trot par la grille d'honneur et s'était arrêté devant le perron. Esther, immobile près d'un massif de chrysanthèmes, Manuela, attirée à sa fenêtre, regardèrent avec stupeur le jeune homme donner les guides à Célestin, descendre de sa voiture, et gravir les marches de pierre. Un pressentiment, aigu comme une pointe d'acier, traversa le cœur de Mme del Péral, elle se dit que, par un prodige incompréhensible, Clément savait ce qui s'était passé la veille et que c'était pour la perdre qu'il se présentait au château. Comme elle demeurait inerte, effrayée, le front collé à la vitre, elle vit, dans la cour, Esther qui la regardait. Elle lut dans les yeux de la jeune fille une angoisse semblable à la sienne, et, craignant que son visage ne la trahît, elle se rejeta vivement en arrière, laissant retomber le rideau un instant relevé.

Mais il avait suffi d'un coup d'œil à Esther pour se rendre compte du trouble de Manuela. Quel lien existait entre la claustration de la jeune femme depuis la veille, l'humeur sombre de Nuño et la présence de Pont-Croix à la Chevrolière? A coup sûr, il s'était passé quelque chose, que la jeune fille ne savait pas, mais qui touchait son père, Clément et Manuela : quelque nouvelle intrigue, quelque nouveau chagrin, et

dont certainement elle devrait subir le contrecoup.

Machinalement elle traversa le vestibule, et descendit dans le parterre. De là, elle apercevait la salle de chasse et les fenêtres du cabinet de son père. Comme elle arrivait, Termont et Francfort revenaient de conduire le procureur de la République à sa voiture. Brucken ne les avait pas accompagnés, cédant à une prudence instinctive, comme s'il craignait, en allant avec le magistrat, que celui-ci ne le laissât plus retourner avec ses amis et ne l'emmenât. Il était debout, devant la croisée ouverte, appuyé à la barre et regardant du côté des bois. Esther le vit sursauter brusquement. Nuño était derrière lui, qui lui parlait avec animation. Brucken répondit : « Oui », de la tête, à une question que la jeune fille n'entendit pas, et, rentrant dans l'intérieur de la pièce, se dirigea vers le petit escalier. Esther distingua sa haute silhouette devant la fenêtre, puis il disparut dans le cabinet de Nuño. Celui-ci était resté dans la salle de chasse. Il tourna un instant, et s'assit auprès de Francfort et de Termont.

Sans nul doute Hubert était allé rejoindre Clément, sur l'invitation de Nuño. C'était donc pour Brucken que Pont-Croix venait. Étant donnée l'hostilité bien marquée qui divisait les deux hommes, la démarche du marquis ne pouvait avoir que la plus grave signification. Esther sentit de la glace passer dans son sang ; une terreur horrible l'annihila pendant un instant ; puis une envie de savoir, intense, furieuse, à ne reculer devant rien pour la satisfaire, s'empara d'elle. Une impulsion plus forte que sa raison, que sa délicatesse,

que sa pudeur la souleva : elle voulut entendre ce qui se disait entre ces deux hommes.

Déjà elle traversait le salon : elle s'était souvenue que, dans la bibliothèque, une porte, donnant autrefois dans le cabinet de son père, condamnée maintenant et recouverte d'une tapisserie, permettait de distinguer nettement les paroles échangées. Un jour qu'elle lisait dans la bibliothèque, elle en avait fait la remarque. C'était près de cette porte, devant cette tapisserie, à laquelle était adossé un canapé, qu'elle allait. La pièce, toute revêtue de boiseries et tendue de verdures, était naturellement sombre. Un store baissé l'obscurcissait encore. Esther se glissa, le cœur battant, jusqu'à la muraille, et, tremblante, elle prêta l'oreille.

Brucken venait d'entrer. Il avait dû demander à Clément pour quel motif il le faisait appeler, et Clément avait dû lui répondre, car Hubert reprenait, d'une voix un peu irritée :

— Je ne comprends pas : expliquez-vous plus clairement.

— Vous le voulez?... Eh bien! ce ne sera ni long ni difficile : Monsieur de Brucken, c'est vous qui avez tué le garde Strehley!...

Il y eut un piétinement, comme si Hubert se levait et faisait plusieurs pas, puis cette réplique furieuse :

— Vous mentez!... De quel droit osez-vous m'accuser ainsi? Sur quelles preuves?...

— Ah! ah! monsieur de Brucken, dit Clément avec un sang-froid terrible, vous insultez! Bon! Ceci se retrouvera en temps utile. Pour le moment, ne perdons

pas de vue notre sujet. Vous demandez de quel droit je vous accuse?... Du droit qu'a tout honnête homme de prendre fait et cause pour l'innocent contre le coupable. Sur quelles preuves? Sur celles laissées par vous-même, dans le pavillon de la futaie : vos gants, que j'y ai trouvés, auprès d'un certain bouquet de violettes...

— Pas si haut! interrompit Brucken avec l'accent de la terreur. Songez à la gravité de vos paroles...

— Vous voilà plus calme, à présent, dit Clément. Il n'est rien de tel que d'écouter les gens, pour se rendre compte de sa situation...

— Mais vous dites que vous avez trouvé des gants, et qu'ils sont à moi... Qui le prouve?

— C'est l'évidence même. Voulez-vous que je reconstitue la scène?... Vous étiez avec Mme... la dame au bouquet, dans le kiosque. Pour une cause ou pour une autre, vous avez été dérangés au milieu de votre entretien. La dame s'est sauvée d'un côté, vous de l'autre. Sur son chemin, elle a rencontré un personnage que je soupçonne être M. Nuño, et, avec lui, elle est revenue sur ses pas. Vous, vous avez donné dans le garde embusqué près du pont... Il voulait vous empêcher de fuir, mais vous êtes vigoureux. En un tour de main, vous l'avez désarmé, cueilli, enlevé et serré un peu fort... Nous avons relevé vos traces, plus lourdes quand vous le portiez, et repêché son fusil, tombé dans l'eau près du pont, comme nous avions trouvé vos gants dans le kiosque.

— Nous!... Qui, nous? interrogea Brucken.

— Oh ! ne craignez rien. Celui qui m'accompagnait sera aussi discret que moi-même, à la condition toutefois que vous nous donnerez les garanties dont nous avons besoin.

— Quelles garanties ?...

— Une relation, écrite de votre main, de la façon dont les choses se sont passées.

— Et pour quoi faire ?

— Comment pour quoi faire ? Mais pour empêcher un homme, injustement accusé, d'être poursuivi à votre place.

— Vous comptez donc vous servir de cette déclaration ?

— Naturellement. Croyez-vous que ce soit pour l'amour de l'art que je vous la demande ?... L'adversité, permettez-moi de vous le dire, vous obscurcit un peu les idées. Qu'est-ce que cela peut me faire, à moi, que le garde de M. Nuño ait eu du désagrément avec vous ? Si Rabasson n'était pas arrêté, mais, au lieu de vous tourmenter, je vous aiderais à dépister la justice. Il n'est jamais bon qu'un homme du monde soit dégradé : cela dégrade un peu tous les autres. De plus, il y a, dans l'affaire, une dame que j'aurais bien voulu en tirer indemne. Tout me porte donc à vous aider. Cependant je ne puis faire relâcher le drôle qu'on a arrêté qu'en désignant le vrai coupable. Vous le comprenez ? En somme, moi je sais tout, je viens vous en prévenir, vous vous mettez à l'abri, et, quand vous n'avez plus rien à craindre, je me sers de votre aveu. Voilà toute la combinaison.

— Avouez que vous êtes heureux de me perdre? Car vous me perdez! s'écria Brucken avec une violente amertume.

— Que vous me connaissez mal!

— Vous me haïssez! Vous m'avez toujours haï!

— Moi?... Vous vous flattez!

— Ah! je sais à quoi m'en tenir! Et Manuela m'a, depuis longtemps, ouvert les yeux.

— Je ne crois pas ce que vous me dites.

— Oui, oui, vous ne m'avez pas pardonné de vous avoir remplacé auprès d'elle...

— Mais, cher monsieur, vous n'avez pas été seul à triompher de moi, interrompit Clément avec ironie, et d'autres ont partagé votre gloire... M. Nuño, si je ne me trompe, a droit aux mêmes palmes que vous, avec cette différence que les siennes devraient être en or, étant donnés les procédés dont il se sert pour vaincre... Croyez-vous que je sois jaloux de tant de gens à la fois? Non. Mme del Péral m'a coûté cher, mais je ne le regrette pas. Nous nous sommes séparés quand j'ai été ruiné, c'est exact... Il est vrai que je ne suis pas de ceux qui s'enrichissent en fréquentant les jolies femmes... Mais toutes ces récriminations sont inutiles. Revenons encore à la question. Voulez-vous faire ce que je demande?

— Et si je ne le veux pas? cria Brucken, en frappant un coup violent sur la table.

— Alors je me retire. Vous savez que le procureur de la République doit être encore à Lagny. En une demi-heure, il peut être de retour ici.

— Vous me dénonceriez?...

— Sans hésiter.

— Mais vous n'êtes même pas sûr que je sois coupable. Que prouve une paire de gants?... Ne peut-elle vous appartenir?...

— La pointure est caractéristique, le nom du fabricant est dans l'intérieur.. Voyez...

— Ah! vous les avez!... Rendez-les-moi!... Ah! vous me les rendrez!... Quand je devrais...

Dans la pièce voisine, il y eut un bruit sourd de lutte, puis un silence terrible. Esther soupçonna que Brucken étranglait Pont-Croix, comme il avait étranglé Strehley. Une chaleur dévorante lui monta de la gorge à la tête. Elle ouvrit la bouche pour appeler, elle ne put proférer aucun son. Elle voulut courir à la fenêtre pour crier : « Au secours! » Ses jambes lui parurent d'une lourdeur de pierre. Ce fut l'espace de vingt secondes, longues comme un siècle d'angoisses. Mais un rugissement, de l'autre côté, se fit entendre, puis la voix de Clément, un peu haletante, qui disait :

— Si vous bougez, maintenant, je vous assomme!

Esther devina qu'il était vainqueur, qu'il venait de maîtriser, d'écraser cette bête féroce, ce monstre pour lequel elle comprenait à présent son instinctive horreur. Elle se figura Brucken grondant de fureur, courbé sous une main de fer. Au même instant la voix du misérable s'éleva presque suppliante :

— Que faites vous? Allez-vous me livrer?

— Non! Mais je vais demander qu'on appelle M. Nuño.

Je n'ai pas envie de recommencer à me colleter avec vous...

— Par pitié! Attendez... J'écrirai ce que vous voulez...

— Soit. Écrivez donc.

Et, de nouveau, aucun bruit ne parvint aux oreilles d'Esther épouvantée. Un bouillonnement de pensées contradictoires bouleversa son cerveau. Maîtresse du secret de Brucken et de Mme del Péral, allait-elle supporter plus longtemps leur atroce présence? Cependant ne devait-elle pas imiter la discrétion du marquis, qui voulait attendre qu'Hubert fût hors d'atteinte avant d'user de sa déclaration? De quelle résolution, de quel courage et de quelle vigueur il venait de faire preuve, ce Clément! Elle se souvint des paroles de Mme del Péral, le jour d'ouverture où Brucken avait enlevé le braconnier à bout de bras : Pont-Croix est encore plus redoutable qu'Hubert! Et un pincement douloureux au cœur la fit tressaillir. Oui, elle connaissait bien ces deux hommes, Manuela. Pour l'un, peu importait à Esther, mais pour l'autre! Vraiment elle se découvrait pour la jeune femme une singulière haine. Les fautes, qu'elle lui reprochait autrefois, lui paraissaient peu de chose. Mais elle avait été aimée de Clément : c'était là le véritable crime.

Le bruit d'un siège bousculé, dans le cabinet de son père, tira Esther de sa méditation.

— Tenez, dit la voix de Brucken, voilà la déclaration que vous avez exigée de moi... Mais que le diable vous étrangle pour vous être mêlé de cette affaire là!...

— Le diable m'aurait étranglé, tout à l'heure, si je

n'y avais mis bon ordre, répliqua tranquillement Pont-Croix. C'est bien, la déclaration est fort claire.

— Que puis-je faire maintenant?

— Tout à l'heure, je vous aurais dit : Prenez le large, et filez en Amérique... Mais vous m'avez insulté, violenté, de sorte qu'à présent j'ai une autre solution à vous proposer.

— Laquelle?

— Vous allez la connaître dans une seconde. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'appelle vos amis?

— Je crois vous comprendre, dit Hubert avec un accent de rage. Je les appellerai moi-même.

Il ouvrit la porte et cria très haut :

— Termont, Francfort, venez, je vous prie.

Nuño ne devait pas être loin, car, quoique Brucken, par un reste de défiance, ne l'eût pas nommé, ce fut lui qui répondit le premier :

— Qu'y a-t-il donc? Nous expliquerez-vous enfin ce dont il s'agit?

— Il y a qu'au cours de notre entretien, répondit Pont-Croix, M. de Brucken s'est permis à mon endroit quelques réflexions désobligeantes, et que nous estimons, lui et moi, que la fin de cette explication ne peut se passer de témoins.

— Parfaitement, ponctua Hubert avec beaucoup de fermeté.

— Eh bien! monsieur, reprit Clément, êtes-vous disposé à m'exprimer, devant ces messieurs, vos regrets des vivacités auxquelles vous vous êtes laissé emporter?

— Je ne regrette rien.

— A merveille. Vous trouverez donc bon que je vous demande réparation. M. Nuño et M. Francfort, je pense, consentiront à vous assister. Termont sera libre de me représenter, s'il le veut bien, avec Préfont, que je vais envoyer chercher...

— A votre disposition, cher ami, vous le savez, dit le jeune homme, avec une pointe d'émotion dans la voix, car cette rencontre qui se préparait, il la prévoyait terrible.

— Abrégeons donc les formalités... Je suis l'offensé... Je prendrai l'épée... Au pistolet, tout le monde sait que j'aurais trop d'avantage...

— Je ne veux pas de vos générosités, cria furieusement Brucken.

— Il ne dépend pas de vous de les refuser, déclara Pont-Croix avec hauteur. Préfont viendra ce soir, l'affaire pourra avoir lieu demain matin, j'imagine. Pour des raisons, connues de monsieur et de moi, tout retard serait regrettable. Au revoir, Termont. Messieurs, je suis votre serviteur.

Un bruit de pas, le claquement d'une porte, puis le silence, et dans ce silence le grondement exaspéré de Brucken demeuré seul, un blasphème effroyable, et des menaces enragées contre son adversaire. Esther, pâle et glacée, se leva, et, traversant le petit salon, eut encore le temps de voir Clément, sur le haut siège de son tilbury, saluer Nuño en souriant, et au grand trot de son cheval, calme comme s'il allait à la promenade, s'engager dans la grande allée et disparaître. Un pas

léger, glissant sur le parquet, derrière elle, la fit retourner. Elle se trouva en face de Mme del Péral. Comme avant l'entrevue de Clément et d'Hubert, lorsque, à sa fenêtre, elle regardait avec stupeur le marquis de Pont-Croix arriver à la Chevrolière, la jolie Portugaise était pâle. Cependant elle avait encore la force de sourire.

— Il paraît que c'est le jour des grandes réconciliations, dit-elle d'un air enjoué : le descendant des anciens seigneurs vient de faire visite au nouveau propriétaire...

— Ce n'est pas mon père que M. de Pont-Croix cherchait, répondit la jeune fille avec un regard hostile, mais M. de Brucken. Et il s'agissait de tout autre chose que d'une réconciliation.

— Comme vous êtes informée! reprit Manuela avec ironie.

— Presque aussi bien que vous, répliqua durement Esther.

— Que moi? s'écria Mme del Péral avec un trouble soudain.

— Oui, que vous, répéta Esther, s'enhardissant à mesure que Manuela perdait de son assurance. Ne savez-vous pas comment M. de Brucken a été entraîné à se défaire du garde Strehley?

— Esther!

— Un homme est déjà mort, victime de vos intrigues. Deux autres seront aux prises demain, à cause de vous... Et vous riez de l'aventure? C'est fort plaisant, en effet! Et que le sang de M. de Brucken, ou celui

du marquis de Pont-Croix, coule pour les beaux yeux de Mme del Péral, n'est-ce pas tout naturel?

— Brucken... Pont-Croix... balbutia la Portugaise. Expliquez-moi... Ah! mon Dieu! voilà qu'on vient. Il faut cependant que je sache... Esther, ne vous contentez pas de m'accuser. Éclairez-moi, entendez-moi... Allons chez vous : il est nécessaire que nous nous expliquions sincèrement, une bonne fois.

— Soit; venez chez moi.

Nuño paraissait au bout de la galerie. Les deux jeunes femmes, aussi désireuses l'une que l'autre d'éviter sa présence en cet instant, gravirent lestement l'escalier et s'enfermèrent dans l'appartement d'Esther.

XIV

Face à face, les deux anciennes amies se regardèrent d'abord en silence. La gravité, l'importance des paroles qu'elles allaient échanger leur apparaissaient clairement. Jamais, depuis leurs premiers désaccords, elles n'avaient parlé à cœur ouvert. Elles savaient, l'une et l'autre, ce qu'elles voulaient, ce qu'elles devaient espérer et craindre. Le duel, entre elles, pouvait être aussi décisif que celui qui mettrait aux prises Hubert et Clément. Mais, quoique l'une fût bien redoutable par sa ruse et sa souplesse, l'autre était bien forte de sa droiture et de son honnêteté.

— Esther, dit Mme del Péral, avec une impatience que trahissait sa respiration entrecoupée, vous avez prononcé tout à l'heure des paroles qu'il faut que vous m'expliquiez. Depuis plus d'un an vous me traitez avec une injustice que j'ai patiemmment supportée. Mais vos insinuations deviennent à ce point injurieuses, que ne pas les relever équivaudrait à les accepter. Que prétendez-vous dire? Qu'avez-vous à me reprocher?

— J'ai à dire, fit gravement Esther, que le jour où vous êtes entrée dans cette maison, vous y avez apporté la duplicité et la corruption. J'ai à vous reprocher d'avoir abusé de ma confiance pour me voler l'affection de mon père, et, vous étant emparée de lui, de l'avoir trahi sous ses yeux, sous les miens, avec M. de Brucken.

Si Mlle Nuño n'avait pas été si sûre de son fait, l'horreur et le désespoir qui se peignirent sur le visage de Mme del Péral auraient pu l'émouvoir. Mais elle connaissait les ressources de mimique dont disposait la jeune femme et savait quelle comédienne habile elle était. Elle accueillit avec une froideur glacée ses protestations passionnées.

— Ah! je me doutais bien que vous me haïssiez, s'écria Manuela en tordant ses beaux bras, mais aurais-je pu supposer que vous vous montreriez aussi injuste envers moi?... Oui, j'ai cédé à l'affection si convaincante de votre père, oui, je me suis laissé entraîner à la douceur de vivre entre vous deux, car, ingrate, vous étiez pour moitié, au moins, dans le sentiment qui m'avait fait faiblir. Et j'aurais été assez folle pour compromettre un si grand bonheur, en commettant la faute d'accueillir M. de Brucken?... Vous me soupçonnez de calcul? Alors laissez-moi le bénéfice complet de ma conduite!... Ne me jugez pas habile, quand il faut séduire M. Nuño, et stupide quand il s'agit de le tromper! Croyez-moi assez intelligente pour ne pas me nuire tant à moi-même... D'ailleurs pourquoi? Dans quel but? Au profit de qui?...

— C'est ce que je me suis demandé bien souvent, dit Esther, la lèvre crispée par une expression de mépris, sans pouvoir trouver d'autre explication que l'attrait du vice et le plaisir de mal faire.

— Voyons, Esther, reprit Manuela avec animation, écartez les préventions qui vous troublent l'esprit. Ne vous laissez inspirer que par votre cœur. Souvenez-vous que vous m'avez aimée pendant longtemps, que j'ai été une sœur pour vous, une confidente fidèle...

— C'est justement quand je pense à l'amitié que j'avais pour vous, et que vous avez détruite à plaisir, à la confiance que je vous témoignais, et dont vous avez si indignement abusé, que je ne trouve plus en moi que sévérité. Vous avez bien tort de faire appel à mes sentiments anciens : ce sont eux qui vous condamnent le plus sûrement.

— Mais que faut-il donc que je fasse pour te convaincre et m'innocenter, fille implacable ? s'écria Manuela en saisissant les froides mains de la jeune fille entre ses mains souples, douces et enlaçantes. Si j'ai cédé à ton père, qui m'adorait, qui me suppliait, qui était malheureux, est-ce bien à toi de m'en faire un crime ? Il était libre, en somme ! Aurais-tu préféré qu'il mourût de chagrin ?

— Il fallait rompre avec moi, me quitter, ne pas me salir de cette intimité coupable, à laquelle j'avais l'air de prêter l'appui de ma complicité.

— Tu as raison : j'aurais dû m'éloigner, comme tu le dis. Mais il m'en eût coûté de ne plus te voir. Vas-tu faire une circonstance aggravante de ma tendresse

pour toi?... Quant à ton père, j'ai été prise au cœur par l'adoration patiente de cet homme si bon, par ses soins de tous les instants... Et je l'aime, entends-tu : je l'aime... Tu ne peux donc te rendre compte du mal que tu me fais, en m'accusant de l'avoir trahi... Et avec Brucken! Son ami?... Non, jamais, Brucken. Jamais!

Elle se montrait si vibrante d'indignation, si brûlante de sincérité, qu'un juge moins prévenu que Mlle Nuño eût pu se sentir ébranlé dans ses convictions. Mais Esther était à l'épreuve de ces artifices. Elle resta immobile, le regard triste et la lèvre dédaigneuse, car elle avait le cœur empli de dégoût.

— Jamais Brucken? répéta-t-elle avec une tranquille ironie. Je le lui ai entendu avouer, à lui-même, il n'y a pas une heure.

Mme del Péral bondit. Une pâleur plombée assombrit son charmant visage, une expression de fureur diabolique convulsa tous ses traits et lui donna, pour une seconde, un air de méchanceté effroyable :

— Il s'est vanté, entends-tu? Vanté! C'est un misérable!...

— Il ne s'est pas vanté : il a été obligé de convenir de la réalité des faits, devant les preuves qui lui en étaient données, de reconnaître qu'il était auprès de vous, dans le pavillon, quand mon père a failli vous y surprendre.

— Et c'est à Pont-Croix qu'il a dit tout cela, le lâche?....

— Il a fait les derniers efforts pour se dérober à cet aveu, qui le perdait, comme vous les faites, vous, en

ce moment... Mais on ne triomphe pas de l'évidence...

— Tu assistais donc à leur conférence ?...

— Non. Mais j'ai entendu toutes les paroles qui s'y sont échangées.

— Tu écoutais? Mes compliments! fit Manuela avec un sourire. Je ne te croyais pas si forte. Tu te formes!...

A ces railleuses paroles, Esther rougit :

— J'ai voulu connaître la vérité. Entre nous, la lutte était vraiment trop inégale! Maintenant je puis me défendre : je sais à quoi m'en tenir.

— Tu ne sais rien du tout. Brucken a répondu ce qu'il a voulu... Qu'est-ce qui te prouve qu'il n'a pas menti?...

— S'il avait nié, bon!... Par point d'honneur, cela pouvait s'expliquer... Mais il avouait, entendez-vous, il avouait!... Pris au piège... Dans l'impossibilité de s'échapper... Les preuves sous les yeux!...

— Quelles preuves?

— Ses gants, qu'il avait laissés sur la table du kiosque, à côté de votre bouquet de violettes...

Mme del Péral laissa passer entre ses lèvres un sifflement sarcastique, elle frappa ses mains, l'une contre l'autre, en signe de dérision, ses traits se détendirent, elle fit lentement quelques pas dans le salon, le front penché, comme réfléchissant, puis, d'un ton très calme :

— Alors il s'est laissé dominer par Pont-Croix, comme un enfant?...

— Il a crié, tempêté, menacé, insulté...

— Et l'autre? Terrible, hein? Et cet imbécile d'Hubert l'a insulté? Alors ils vont se battre...

— Oui.

— Eh bien, Brucken est un homme mort.

— Et vous le dites avec cette tranquillité?

— Crois-tu que je vais le pleurer?... Je te le donnais bien pour mari!

— Tenez, vous me faites horreur!

Mme del Péral regarda Mlle Nuño d'un air impérieux, puis, hochant la tête :

— Ça, c'est du mélodrame, ma mignonne. Gardons-nous des exagérations. On ne sait pas ce que l'avenir nous réserve. En ce moment, mes combinaisons paraissent dérangées, mais il ne faut qu'un instant pour que l'avantage me revienne. Nous nous sommes livré bataille. Tu es victorieuse aujourd'hui, c'est bien : pose tes conditions. Car je te fais l'honneur de croire que tu ne m'as pas raconté toutes ces histoires-là platoniquement, et pour le seul plaisir de m'être désagréable...

— Vous me croyez plus d'esprit que je n'en ai. Mon premier mouvement a été tout instinctif, et si je me suis répandue en reproches, lorsque je vous ai rencontrée, c'est emportée par la colère... Depuis j'ai réfléchi, en vous écoutant, et j'ai songé à tirer parti de la situation pour le bien de mon père.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends qu'une rupture entre vous et lui me paraît indispensable.

— La crois-tu possible?

— Oui, si vous vous y prêtez...

— Me juges-tu si bénévole?

— Je me charge de vous donner de la bonne volonté.

— Ah! petite Esther, comme tu vas!

Elles se regardèrent un instant, Mlle Nuño, pâle et résolue, Mme del Péral, redevenue gracieuse et souriante.

— Écoute, mon enfant, ne nous fâchons pas, dit la jolie Portugaise. Cela ne servirait à rien pour le moment, et gênerait pour nos relations futures. Causons bien gentiment, en femmes qui savent ce qu'elles valent, et expliquons-nous à fond, afin de n'avoir plus à y revenir... Tu veux que je parte? J'y consens : je vais partir. Cela m'arrange. Il me paraît probable qu'au travers des incidents de l'affaire stupide que Brucken s'est mise sur le dos, ton père aura la confirmation de certaines choses qui le mécontentaient déjà fortement, quand il ne faisait que les soupçonner, et qui l'exaspèreront, quand il les tiendra pour vraies. Cette explosion de colère, pendant laquelle il peut s'oublier jusqu'à prononcer des paroles qu'il regretterait amèrement ensuite, il vaut mieux que je n'y assiste pas. Tu vois que nous sommes d'accord. D'ailleurs, chère enfant, ce n'est pas contre moi que tu auras jamais à lutter, mais contre ton père. Il tient à moi, beaucoup, vois-tu, et, une fois sa colère passée, quand il aura réfléchi, je lui manquerai. C'est là, que les difficultés commenceront pour toi. Tu vas, par ta rigueur, t'engager dans des complications déplorables, tandis que, si tu voulais comprendre les choses et marcher d'accord avec moi, tu ne sais pas ce que tu pourrais espérer...

Comme Esther faisait un brusque geste d'horreur et de protestation, la jeune femme la regarda avec une pénétrante attention, ainsi qu'une sorte de phénomène; puis, très posément :

— Est-ce que tu es moins intelligente que je ne supposais? Tu n'ignores pas que ton père est incapable de vivre sans avoir, auprès de lui, une jupe autour de laquelle il puisse tourner. C'est un homme à femmes; il mourra dans l'impénitence finale. Crois-tu qu'il trouvera une autre amie qui me vaille, non pas pour lui, pauvre Sélim! mais pour toi? Un instant j'ai cru que tu te mettais dans mon jeu et que tu allais pousser à mon mariage...

— Je l'ai voulu, s'écria Esther, c'est vrai, et j'aurais surmonté toutes mes préventions, dans l'intérêt de mon père... C'est vous qui avez rendu l'exécution de ce projet impossible.

— A cause de Brucken?...

Manuela resta rêveuse pendant quelques secondes :

— Oui, ça a été une sottise... Mais tu supposes bien que ce n'était qu'une liquidation... Ah! Dieu! Je l'aurais volontiers prié de penser à autre chose... Mais les hommes n'ont pas de raison... Quand on les contrarie, ils poussent tout de suite des mugissements... Si encore tu ne lui avais pas fait si grise mine, il aurait été obligé de s'occuper de toi... Et il n'aurait pas été un mauvais mari... Ton père l'aimait beaucoup... Enfin, il n'y a plus à y revenir. L'imbécile s'est brûlé lui-même. Reste une seule solution heureuse : c'est que tu sois

indulgente, que tu oublies le passé, que tu acceptes mes promesses pour l'avenir, et qu'après une courte absence tu me permettes de rentrer dans la maison pour n'en plus sortir.

— Me croyez-vous capable d'accepter de tels accommodements?

— Je crains pour toi que tu n'en sois pas capable... Ce serait pourtant bien habile!

— Ce serait méprisable!

— Des mots! Tout ça : des mots! Tu ne peux pas avoir la monarchie chez toi, contente-toi de la meilleure des républiques. Tu as vu, par ce que j'ai essayé de faire pour Brucken, que je suis dévouée à mes amis, et que je tiens mes engagements... Si tu veux me laisser revenir et ne pas faire d'opposition à mes desseins, tu auras en moi, je t'en donne ma parole, une alliée fidèle, en toutes circonstances, tu m'entends, même les plus délicates...

La corruptrice avait suivi du regard, sur le visage de Mlle Nuño, l'effet de ses paroles. A mesure que sa pensée se dévoilait plus clairement, elle avait vu la jeune fille pâlir, puis trembler. Elle jugea nécessaire de bien préciser, et, portant le dernier coup, celui qu'elle jugeait devoir être irrésistible :

— Ton père est bien hostile à M. de Pont-Croix... Je le lui rendrai favorable... Clément se détourne de vous... Je vous l'amènerai affable et confiant... Si tu sais t'y prendre, tu peux être heureuse, petite Esther : tu es si riche!

Une rougeur indignée monta au front de Mlle Nuño;

elle redressa sa taille, et, foudroyant Manuela d'un coup d'œil :

— Vous nous outragez tous, en supposant que nous pouvons avoir besoin de votre entremise, dit-elle d'une voix furieuse. C'est parce que vous subordonnez toujours les questions de sentiment aux questions d'intérêt que vous avez élevé, entre vous et nous, une barrière infranchissable. Ni mon père, ni M. de Pont-Croix, ni moi, nous ne pensons comme vous. Et, je vous le dis en toute sincérité, si j'aimais un homme et que je dusse compter uniquement, pour l'attirer à moi sur sa cupidité, je le mépriserais tellement, à l'instant même, que je préférerais tout à l'horreur d'être à lui.

— Du roman! Toujours du roman! dit Manuela avec un faible sourire. Ah! quel mal l'absence d'idées pratiques fait aux pauvres humains! Tu regretteras amèrement un jour de ne m'avoir pas comprise... Car tu m'entends, mais tu ne me comprends pas.

— Heureusement!

— Bon, bon. Ce n'est pas toi qui parles, ce sont les conventions sociales, les préjugés mondains. Tu verras ce qu'ils valent quand ils sont aux prises avec une vraie passion. Ton père se chargera de la démonstration. Je vais partir, puisque tu le veux, et que cela m'arrange. Mais avant huit jours Nuño sera à genoux à ma porte. Tu ne connais pas mon pouvoir sur lui, mon enfant : tu apprendras à le connaître. Je n'aurai qu'à siffler pour qu'il accoure. Et alors, retiens bien ceci : son adoration sera décuplée par le sentiment même de son indignité. Règle générale : un homme

est d'autant plus amoureux qu'il y a plus de péril ou d'infamie pour lui à l'être. Fais ton éducation, petite, et sans adieu, car nous nous reverrons. Et je t'aimerai toujours bien, tu sais : je suis sans rancune.

Elle adressa à Esther un signe de tête bienveillant, et, sans attendre une réponse qu'elle jugeait dénuée d'intérêt, elle sortit et regagna son appartement. Esther, restée seule, s'approcha de la fenêtre. Ses yeux errèrent sur le parc, dont les taillis, aux feuillages rougis par l'automne, s'argentaient d'une brume légère. Sur les gazons, déjà flétris par les premières gelées blanches, des pies sautillaient en caquetant, un pâle soleil descendait à l'horizon. Tout était silencieux, morne, froid et comme près de mourir. Esther frissonna : la mort n'était-elle pas prête à frapper, en effet? Et qui? Brucken, avait prophétisé Manuela avec une sombre ironie. Mais si elle se trompait, et si c'était Pont-Croix! A cette pensée, une tristesse immense s'empara de la jeune fille. Il lui sembla que tout était fini pour elle dans la vie, et qu'une ligne noire barrait son avenir. Et cependant, que Clément fût vivant ou mort, l'avenir d'Esther ne paraissait-il pas irrémédiablement perdu? Tout était menace, tout était inquiétude. Ce que Manuela venait de lui dire sur son père, n'était-ce pas cruellement vrai? Certes, Nuño aimait sa fille, il était disposé à bien des sacrifices pour elle. Mais pousserait-il l'abnégation jusqu'au sacrifice de son péché? La fine Portugaise le connaissait bien. Mais il allait, lui aussi, la connaître, et pourquoi le mépris ne tuerait-il pas l'amour? Manuela, elle, pré-

tendait qu'il le décuplerait. Cependant sa corruption savante pouvait avoir tort.

Esther se sentit prête à lutter furieusement pour tirer son père des griffes de cette perverse créature. Elle sortit dans le couloir et gagna le petit entresol qu'habitait Mlle Faverger. L'excellente femme lisait près de sa fenêtre. En voyant entrer son élève, elle posa son livre, et, relevant ses lunettes sur son front :

— Que se passe-t-il donc, dans la maison, ma chère fille? M. de Pont-Croix s'est présenté au château, ce qui renverse toutes mes idées... Et, fait encore plus extraordinaire, ces messieurs ne vont pas à la chasse!

Esther, quelque confiance qu'elle eût en Mlle Faverger, ne voulut pas lui confier les graves secrets découverts depuis deux heures. Et puis, à l'idée de raconter toute cette histoire, si simple et cependant si pleine d'affreux détails, une lassitude écœurée la prenait. Elle répondit :

— C'est l'affaire de ce malheureux garde qui met tout le monde à l'envers.... La justice a fait ce matin une descente, on cherche des preuves, on invoque des témoignages... Arrachons-nous à cette préoccupation, voulez-vous? Êtes-vous en train de marcher?

— Toujours.

— Eh bien! allons jusqu'à Précigny à pied. Je voudrais donner à l'abbé Pierquin les vêtements de laine que j'ai fait acheter pour les petits pauvres... Je les enverrai par un domestique, et nous, nous traverserons le parc en nous promenant.

— Comme il vous plaira.

La gouvernante mit son chapeau, prit son manteau, et suivit la jeune fille. Comme elles arrivaient au rez-de-chaussée, elles aperçurent Nuño qui se promenait tout seul dans la galerie, le front penché, l'air soucieux. En entendant descendre les deux femmes, il leva vivement la tête avec un air de joie. Mais, reconnaissant Esther, son œil s'éteignit, et sa figure redevint sombre. Il avait évidemment espéré que c'était Manuela qui se décidait à quitter sa retraite. Il s'avança vers sa fille, lui pressa la main, l'attira pour l'embrasser, puis, ne pouvant se soustraire à l'obsession qui pesait sur son esprit :

— Tu as vu Mme del Péral? Tout à l'heure, vous causiez ensemble... Comment va-t-elle?

— Mieux, mon père.

— Comment se fait-il qu'elle ne descende pas au salon?

— Je l'ignore.

— Comprends-tu cela? Elle a demandé Brucken. Ils sont en conférence, tous les deux, en ce moment.

Esther jeta à Nuño un vif coup d'œil, et dit :

— Je n'en suis pas surprise. Ils doivent avoir à causer ensemble.

Le banquier tressaillit. La netteté de la réponse d'Esther, le ton dont elle était faite, lui donnèrent à croire que sa fille en savait, sur les affaires qui le tourmentaient si fort, plus qu'il n'avait soupçonné. Il pensa : ces petites filles sont si rusées! Celle-ci a peut-être pénétré, depuis longtemps, tout ce qui demeure encore obscur pour moi. Il fut tenté de prendre Esther par le

bras et de l'emmener dans son cabinet pour la confesser. Il eut peur de trop prêter le flanc à des critiques aiguës, de jouer un sot rôle devant cette enfant, et il s'abstint. Il poussa un soupir, et, hochant la tête avec ennui :

— Tout est bouleversé ici, aujourd'hui... Tout!

Il caressa la joue de sa fille du revers de sa grosse main brune, et dit :

— Tu vas faire un tour? Bonne promenade!

Et, comme honteux de sa faction au pied de cet escalier, il rentra chez lui. Esther et Mlle Faverger prirent le chemin de Précigny.

Au premier étage, dans le petit salon d'où Mme del Péral, la veille au soir, avait mis Nuño à la porte, Brucken et la jolie Portugaise tenaient conseil. La situation était plus que grave : terrible. Le moins qu'il pût arriver au bel Hubert était de se voir poursuivi pour homicide par imprudence. Mais peu importait le chef d'accusation. Ce qui rendait le procès si redoutable, c'était l'explication à donner de l'homicide. Si Hubert était libre de répondre : « Il s'agissait de sauver la réputation d'une femme », tout devenait clair et simple. Or c'était là justement ce qu'il fallait taire avec soin. Manuela intervenant dans l'affaire, Brucken avait un rôle possible. Mais Manuela était perdue, déconsidérée, la proie des journaux, le thème des cancans mondains. Manuela restant dans l'ombre, insoupçonnée, Brucken n'arrivait point à faire comprendre pourquoi il avait serré si fort la gorge du garde, et succombait sous l'accusation banale d'un meurtre commis dans un

coup de colère. Voilà le poignant sujet sur lequel Hubert et Manuela conversaient. Nuño n'avait pas besoin de palpiter, de souffrir en regardant le plafond et en se disant : Que font-ils? Ils étaient à cent lieues de l'amour.

— Alors, cet infernal Clément a découvert la bonne piste? fit Mme del Péral.

— Que n'est-ce lui que j'ai rencontré au petit pont, dit Brucken en crispant les poings, au lieu de Strehley ! Il ne nous gênerait pas aujourd'hui.

— Oui, mais il aurait pu vous gêner davantage, sur le moment!

— Il a une diable de poigne, grogna Hubert. Tout à l'heure, j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses mains. Mais voilà certainement deux ans qu'il n'a touché un fleuret... Il a dû perdre... Et moi, j'ai gagné beaucoup... Je le tuerai!

— Ça nous avancera bien!

— Vous, Manuela, dans tous les cas, vous n'avez rien à redouter. D'abord, il n'y aura pas de procès, puisque, si je suis encore vivant demain, je m'embarquerai pour l'Amérique du Sud... Pendant que je serai loin, les amis, que nous avons, travailleront en ma faveur. C'est l'affaire d'un an ou deux, au plus. Qui sait? Là-bas, je trouverai peut-être une occasion de fortune.

— Vous l'avez bien manquée ici, Hubert.

— Je vous aimais trop, Manuela.

— Cela vous coûte assez cher pour que je ne vous le reproche pas.

— Craignez-vous quelque chose de Nuño?

— Je ne crains rien de Nuño. Il sera le premier, vous à l'abri, à se démener pour que je ne sois pas inquiétée. Tout lui commande cette conduite : ma présence chez lui, mes amicales relations avec sa fille, et enfin son affection pour moi.

— Et de Mlle Esther, que pouvez-vous attendre?

— Rien de bon. Elle me hait.

— Sait-elle donc ce qui se passe?

— Entièrement.

— Qui le lui a appris?

— Elle a entendu toute votre conversation avec Clément.

Une flamme de colère monta au visage de Brucken, à la pensée que son humiliation devant Pont-Croix avait eu un pareil témoin. Puis, le sentiment de la gravité de sa situation lui revint; il jugea bien vaine sa préoccupation, et, faisant claquer ses doigts :

— Eh bien! Elle sait à quoi s'en tenir. Cela lui évitera les surprises.

— Dites-moi, maintenant, dans quel état sont vos finances. A la veille de partir, vous n'avez ni le loisir ni la facilité de vous procurer une grosse somme, si vous ne l'avez toute prête... Puis-je vous être d'un secours quelconque?

— Je vous remercie, chère amie, dit Hubert en riant. Vous agissez comme une généreuse complice... Mais je n'ai besoin de rien... Je possède six cent mille francs de valeurs au porteur et une centaine de mille francs liquides... Avec une telle somme on va loin...

— Il y a de quoi créer une hacienda modèle au

Texas, ou fonder une banque à Rio-de-Janeiro... Qui sait si vous voudrez jamais revenir, une fois que vous aurez goûté de la vie de ces pays-là ? Vous êtes jeune, vous êtes fort, vous n'avez pas de préjugés, tout ce qu'il faut pour réussir enfin.

— J'en accepte l'augure. Mais, avant tout, il est nécessaire que je trouve moyen de partir, et pour cela je dois me défaire de Pont-Croix. Vous n'avez plus rien à me dire ?

— Non !

— Alors, je vous quitte. Nuño, sans doute, juge déjà ma visite trop longue. Il convient que je me le conserve favorable jusqu'à la fin. D'ailleurs, les témoins de Pont-Croix peuvent arriver, et je dois être là pour les recevoir.

— Allez donc.

Il prit la main de la jeune femme, et, sur son poignet blanc, déposa un baiser. Elle le regarda s'éloigner, et, la porte refermée, elle s'approcha, rêveuse, de la fenêtre. Ses yeux ne parcoururent pas le paysage qui s'offrait à sa vue. Ils demeurèrent baissés. Au fond d'elle-même, elle cherchait à provoquer l'intuition d'une probabilité. Brucken sortirait-il sain et sauf de la lutte engagée? Ou serait-ce Clément qui triompherait? Et, malgré l'assurance de celui qui la quittait, malgré sa vigueur, elle ne parvenait pas à se figurer Clément vaincu. Elle eut presque le même geste d'insouciance qu'avait fait Hubert, et, sonnant, elle murmura :

— Le jeu est fait !

La femme de chambre entrait.

— Nous partons demain pour Paris, dit Manuela. Commencez les malles. Mais arrangez-vous pour que, dans la maison, on ne sache rien de mes intentions.

— Bien, madame. Madame à raison de rentrer à la ville. Ici, il commence à faire froid.

— C'est mon avis, dit Manuela, avec un sourire.

Et, se recouchant sur sa chaise longue, elle reprit la lecture du roman commencé.

XV

Dans la pièce qui, au rez-de-chaussée du presbytère, servait à la fois de salon et de salle à manger au curé, Esther et Mlle Faverger ouvraient, sur la table, les ballots de vêtements destinés aux pauvres de la commune. La vieille servante de l'excellent abbé Pierquin, les yeux écarquillés, touchait d'une main experte les camisoles de flanelle, les bérets de laine, les bas tricotés épais et rudes, les culottes, les chemises, toutes les richesses providentielles que la jeune fille offrait pour combattre la pluie, la neige, le vent d'hiver.

— Eh bien! monsieur le curé, dit la vieille femme, vous voilà avec un vrai magasin. Vous aurez de quoi nipper tous les polissons qui vont d'habitude le derrière à l'air, sauf votre respect, mademoiselle, et vous pourrez encore en céder à ceux des paroisses voisines...

— Emportez tout ça, madame, fit Esther.

— Et rangez-le bien vite, ajouta le curé avec inquiétude.

— Soyez tranquille, monsieur le curé : est-ce que je vous laisse jamais perdre quelque chose?

Elle s'en alla, disparaissant sous la charge. Le curé, montrant le feu à Mlle Nuño et à l'excellente Faverger :

— Approchez-vous, mesdames. Laissez-moi le temps de vous remercier du plus profond de mon cœur. Hélas ! je crains bien que mes paroles ne traduisent insuffisamment ma gratitude... Si, dans chaque commune, il se trouvait seulement une personne aussi charitable que vous, le problème social serait résolu : il n'y aurait plus de malheureux !

— Les souffrances matérielles seraient calmées, dit gravement Esther, mais il resterait les douleurs morales, et ce sont les plus à plaindre, car elles sont presque toujours impossibles à guérir.

— Vous parlez de ces douleurs avec bien de l'âpreté, mademoiselle, fit le bon prêtre en retenant un sourire, et cependant vous ne devez pas les connaître... Vous êtes heureuse, et il faut en louer la Providence, car vous méritez de l'être, par votre bonté...

— Le bonheur le plus apparent est quelquefois le moins réel.

Mlle Faverger, alarmée de voir Esther s'engager dans une voie qui lui semblait périlleuse, commença à s'agiter sur sa chaise. L'abbé Pierquin, sans remarquer cette inquiétude et ce malaise, emporté par la réplique de Mlle Nuño dans un ordre d'idées correspondant à celui de la jeune fille, répliqua aussitôt :

— Il est vrai que les espérances de bonheur sont souvent trompeuses. Une des plus charmantes jeunes

filles de ce pays vient d'en faire la cruelle expérience. Mon Dieu! je puis raconter son histoire : elle a été publiée récemment par tous les journaux du département. C'est de Mlle de Rasseval qu'il s'agit.

Le bon curé fit une pause. Il jeta sur les deux femmes un coup d'œil satisfait. Il les trouvait attentives, et se louait d'avoir rencontré l'occasion de ce récit, qui allait lui permettre de faire des frais d'amabilité avec sa généreuse donatrice. Il reprit :

— Mlle Clémence de Rasseval est la fille d'un ancien magistrat, habitant, du côté de Bassevelle, un domaine important. Cette jeune personne, qui avait, dès sa plus tendre enfance, montré une piété fervente, à ce point qu'elle avait pleuré toutes les larmes de ses yeux lorsque son père l'avait retirée du couvent, s'était éprise très violemment d'un de ses parents, M. le comte de Bosc-Mesnil, lieutenant de vaisseau promis au plus bel avenir. Le jeune officier partageait les sentiments de Mlle de Rasseval. Égalité de situation, de fortune, affection mutuelle, tout paraissait réuni pour assurer leur bonheur. Le mariage allait se conclure, le fiancé devait revenir de Toulon, où la flotte hivernait, lorsqu'une terrible nouvelle jeta la désolation dans tous les cœurs.

L'abbé Pierquin, ayant arrrondi sa période, resta sur la péripétie et examina ses deux auditrices. Il les vit intéressées, et se réjouit pour ses pauvres de la facilité avec laquelle il payait leur dette.

— Oui, une funèbre et navrante nouvelle. A la veille de quitter la flotte, M. de Bosc-Mesnil, dans une tournée

d'inspection par une mer très mauvaise, était tombé à l'eau et s'était noyé.

— Ah! gémit la sensible Mlle Faverger, quel affreux malheur!

— Affreux malheur, en effet, car, en l'apprenant, Mlle de Rasseval faillit mourir. Sauvée, hélas! par un médecin trop dévoué, car si le mal du corps pouvait se guérir, la plaie de l'âme était incurable, la pauvre jeune fille se rétablit et se remit à vivre, mais dans quel état d'abattement moral! Ni les larmes de sa mère, ni les supplications tendres de son père ne purent obtenir qu'elle fît un effort pour surmonter son accablement. Seuls, les secours de la religion apportèrent un peu de calme à ce cœur tourmenté. Notre vénéré grand-vicaire sut toucher l'esprit de Mlle de Rasseval, réveiller sa conscience et lui montrer la nécessité de subir l'épreuve de la vie comme un devoir. Elle obéit, mais sa vocation religieuse l'avait reprise. Elle retrouva la volonté de vivre, pour appeler la miséricorde de Dieu sur les souffrants et les coupables. Son père et sa mère, désolés, voyant qu'ils n'avaient, pour elle, à choisir qu'entre le cloître et la tombe, se résignèrent, et, il y a quinze jours, Mlle de Rasseval a prononcé ses vœux à l'abbaye de Saint-Pons. Elle édifie toute la communauté par sa résignation et sa douceur. On peut dire d'elle que c'est un ange sur la terre. Bénies sont les créatures terrestres qui font tourner au salut de leur âme et à la gloire de Dieu leurs souffrances et leurs misères!

Le curé se tut et allongea vers le feu son pied gauche,

qu'un vent coulis passant sous la porte avait refroidi. Il n'était pas mécontent de sa petite narration. Le silence, dans lequel elle avait été écoutée, le flattait. Ce silence même se prolongeait après qu'il avait fini, et commençait à l'embarrasser un peu. Esther cependant parla au bout d'un instant :

— Mlle de Rasseval, ayant un père et une mère excellents pour elle, n'aurait-il pas mieux valu qu'elle se consacrât à adoucir leurs dernières années d'existence?

— C'est ce que je pensais moi-même, dit Mlle Faverger avec animation. Un des plus indispensables commandements de Dieu n'est-il pas : « Tes père et mère honoreras » ?

— Oui, ma chère demoiselle. Aussi Mlle de Rasseval voulut-elle obtenir l'autorisation de son père et de sa mère, qui la lui donnèrent en pleurant... Dieu, certes, n'accueillerait pas le don d'une existence qui serait dérobée à la famille.

— Ah! je comprends bien qu'on prenne le même parti que Mlle de Rasseval, si on n'avait plus à compter sur aucune affection dans la vie...

Mlle Faverger, redevenue inquiète, coupa délibérément la parole à son élève et dit :

— Où est située cette abbaye de Saint-Pons, monsieur le curé?

— Au delà de Germigny-l'Évêque. C'est, avec l'abbaye de Jouarre, un curieux spécimen d'architecture ancienne. La crypte est du IXe siècle, la chapelle, de style gothique. Tous les ans, un pèlerinage amène un grand nombre de fidèles qui viennent invoquer la Vierge

noire. C'est une vierge très curieuse, sculptée dans un bloc de marbre et qui a été rapportée de Palestine...

Mlle Nuño se tourna du côté de sa gouvernante, et dit :

— Ma bonne Faverger, si vous voulez, nous irons visiter l'abbaye de Saint-Pons.

Elle s'était levée et prenait congé. L'abbé Pierquin conduisit les deux femmes nu-tête, presque dans la rue, malgré les protestations de Mlle Faverger, qui lui répétait :

— Monsieur le curé, vous allez vous enrhumer...

— Mais non, ma bonne dame, j'ai bien l'habitude du plein air... Je marche presque toujours mon chapeau sous le bras... Un pauvre curé de campagne doit s'endurcir, comme ses paroissiens.

Il les accompagna jusqu'auprès de la porte du cimetière. Là seulement il se décida à rentrer chez lui, après de nouvelles actions de grâce adressées à la jeune fille. Quand Esther vit le chemin désert, elle pénétra dans le champ du repos, comme elle en avait l'habitude, et se promena dans les larges allées bien sablées. Le jardin des morts avait perdu sa verdoyante parure ; seuls les cyprès et les buis avaient résisté aux premières atteintes du froid. L'herbe des tombes avait jauni sous la gelée blanche, et les fleurs s'étaient fanées. Une mélancolie plus profonde se dégageait de ce triste lieu. Il n'y avait plus de contraste entre la floraison vigoureuse des plantes et l'inertie glacée des êtres. Maintenant tout était mort. Au centre du cimetière se dressait un monument de marbre au

fronton duquel étaient gravés ces mots : FAMILLE DE PONT-CROIX, et, au-dessous, l'écusson au pont et à la croix d'azur, deux et un, sur champ d'argent. Par une brusque association d'idées, entre sa préoccupation latente et ce tombeau qui frappait ses yeux, la jeune fille se figura le cimetière plein de monde venu pour assister aux funérailles de Clément. Brucken avait eu raison de Pont-Croix, la trahison l'avait emporté sur la loyauté, et, dans sa bière, le marquis dormait son dernier sommeil. La sensation fut si vive, qu'Esther se tourna vers Mlle Faverger, et lui parla pour dissiper l'illusion qui la poignait. La gouvernante répondit, et Mlle Nuño se trouva plus calme. Cependant elle était hantée par une crainte sourde. Elle pensa : Si je priais pour lui, cela lui porterait bonheur. Mais prier pour lui, où ? Dans ce cimetière? Non, il faut que j'entre dans l'église. Elle marcha vers la petite porte, qui s'ouvrait sur le bas-côté, pressa la pédale de fer qui soulevait la barre : le battant s'entrebâilla aussitôt.

— Que faites vous, Esther? demanda Mlle Faverger avec étonnement.

— Depuis longtemps, mademoiselle, j'ai envie de visiter cette petite église de campagne... Aujourd'hui elle doit être déserte, je puis me contenter sans inconvénient...

— Mais, ma fille, quelle singulière curiosité! reprit la gouvernante. Votre place n'est pas là...

— Qui me verra? Et puis y a-t-il du mal à ce que je fais?

— Non, certes. Mais c'est au moins inutile.

Sans écouter Mlle Faverger, la jeune fille entrait déjà. Elle fut saisie par l'ombre douce et recueillie qui s'étendait dans la nef. Le jour baissait, et les vitraux tamisaient une lumière éteinte à travers leurs losanges de couleur. Une sonorité s'éveillait, dans les hauteurs de la nef, au bruit des pas des deux femmes, et, prise d'une sorte de saisissement sacré, Esther s'étudia à marcher silencieusement pour ne pas troubler les échos endormis de la paisible demeure. Elle regardait avec curiosité autour d'elle. Sur l'autel, richement décoré, le tabernacle étincelait; le porte-livre était resté, attendant la prochaine messe. Une grille basse en fer forgé, trop belle pour une modeste église de village, attestait la générosité des anciens seigneurs. Au premier banc, la jeune fille remarqua un prie-dieu de velours bleu. Elle s'approcha, et avec émotion elle lut cette désignation : Mme LA MARQUISE DE PONT-CROIX. A côté, des chaises de paille étaient timbrées de ces lettres, marquées au feu dans le bois : M. DE P. Esther pensa : C'était là, sur cette chaise de velours, que priait sa mère. C'est là sans doute qu'il prie lui-même. Elle demeura devant ce banc vide, hésitante et songeuse. Une sourde tentation la poussait à s'agenouiller aussi à cette place. Il lui semblait qu'une prière faite dans cette église, et sur ce prie-dieu, assurerait le salut de Clément. Mais comment s'agenouiller, elle juive, devant cet autel, où le Christ torturé convulsait ses bras sur la croix arrosée de son sang et de ses larmes? Ne serait-ce pas un sacrilège? Et ne déchaînerait-elle pas la colère de ce Dieu offensé, au lieu de

se concilier sa clémence ? Elle se tourna vers Mlle Faverger, et très bas, lui dit :

— Mademoiselle, croyez-vous qu'une juive puisse, sans sacrilège, prier votre Dieu?

— Mon enfant, répondit doucement la gouvernante, il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, et le nôtre, celui des chrétiens, est le même que celui des juifs... Mais quelle étrange préoccupation est la vôtre ! Pourquoi venez-vous dans cette église? Et quel sens caché a la question que vous m'adressez?

— Ma question est fort claire. Je voudrais prier ici, et il me semble que je n'y puis prier que le Dieu qu'on y adore.

— Esther, je me repens de vous avoir accompagnée, s'écria Mlle Faverger, pleine de trouble : vous abusez de ma complaisance, et vous m'exposez, j'en suis sûre, à manquer gravement à mon devoir... Allez-vous être reprise des singulières curiosités auxquelles j'ai été en butte dans votre enfance? Quelle obsession subissez-vous? Qu'y a-t-il?

— Rien, ma bonne Faverger, ne vous tourmentez pas, rien qui puisse engager votre responsabilité. Des subtilités de sentiments, des scrupules personnels qu'il faudrait trop de temps pour vous expliquer...

— Esther, mon enfant, votre esprit est, depuis quelque temps, plus gravement troublé que vous ne voulez le laisser croire. En vous s'agitent je ne sais quelles pensées... Pour que vous me cachiez l'état de votre âme, n'est-il donc point louable... Et craignez-vous des reproches?

— Moi! dit vivement Esther, non certes! Détrompez-vous... Si j'avais pu vous confier mes pensées secrètes, si elles pouvaient être confiées...

— Vous voyez, interrompit la vieille fille... Vous avouez vous-même que vous dissimulez.

— Non à cause de moi... Mais à cause des autres... Ah! prochainement je vous dirai tout, et vous verrez si j'avais tort de me taire... Oui, un grand trouble est en moi qui se dissipera, j'espère...

Elle fit à sa gouvernante un signe de la main, comme pour lui demander de ne pas insister, et, se courbant sur le prie-dieu, à la place où la mère de Clément et peut-être Clément lui-même avaient dû poser leur front, elle posa le sien. Elle resta inclinée, pendant quelques instants, et ne se redressa qu'en entendant un pas résonner dans le silence ombreux de l'église. Elle regarda autour d'elle, et, avec un inexprimable saisissement, elle vit s'avancer celui qui occupait si exclusivement son esprit.

Mlle Faverger aussi avait reconnu le marquis, et prenant le bras de la jeune fille, elle s'efforçait de l'entraîner. Clément s'était arrêté brusquement, en apercevant Esther dans l'église. La pensée qui y avait conduit la jeune fille l'y conduisait lui-même. Et c'était à son banc, devant la chaise, où il s'asseyait chaque dimanche, qu'il la trouvait recueillie et prosternée. Une émotion soudaine le saisit, il devina que la jeune fille était venue là, comme à un pèlerinage. Il ne se demanda pas comment Esther avait été informée, il ne douta pas qu'elle ne le fût et que, de même qu'il voulait implo-

rer la faveur divine, elle l'avait implorée pour lui. Il en éprouva à la fois du mécontentement et de la joie. Et, indécis s'il s'écarterait de Mlle Nuño avec humeur, ou s'il irait à elle avec reconnaissance, il resta immobile près de la porte.

— Esther, murmura Mlle Faverger à l'oreille de son élève, en lui serrant fortement le bras qu'elle avait passé sous le sien, affirmez-moi que vous ignoriez que M. de Pont-Croix dût se présenter ici.

— Je vous l'affirme.

— Bien. Mais, mon enfant, il faut nous retirer...

Elles arrivaient auprès de Clément. Il s'inclina devant les deux femmes, ouvrit la porte, et, les laissant passer, sortit derrière elles.

Ils marchèrent un instant dans le chemin sablé, bordé de tombes et de croix. Le silence qui pesait sur eux parut tellement pénible à Esther qu'elle dit :

— Nous sommes allées chez M. l'abbé Pierquin, et, en sortant, nous avons cédé à la curiosité de visiter cette église... Elle est tout à fait jolie dans sa simplicité...

— Je l'aime beaucoup, déclara Clément... Tant de liens m'y attachent!... C'est là que j'ai été baptisé, que j'ai fait ma première communion... C'est là que mon père et ma mère se sont mariés... C'est là que reposent tous ceux qui ont porté mon nom... C'est aussi là que je reposerai moi-même.

A ces mots, prononcés avec gravité, Esther ne put se défendre de lever les yeux sur Clément. Elle le vit résolu mais un peu triste. Elle voulut lui apporter le secours de sa confiance, de son espoir, et vivement :

— Oh! dans bien longtemps...

— Qui sait? Nul ne peut l'assurer... Il faut être toujours prêt...

La jeune fille, bouleversée par cette simplicité résignée plus qu'elle ne l'eût été par une manifestation héroïque, eut peine à retenir les larmes qui lui montaient aux yeux. Son visage pâlit, ses lèvres tremblèrent, à la pensée du terrible danger que celui, qui était devant elle, allait courir dans quelques heures. Elle eut envie de lui crier : « Défendez-vous bien; votre adversaire est implacable. Il abusera de votre générosité! » Un dernier reste de fierté la retint. Et elle demeura muette, presque égarée, devant Pont-Croix, qui l'examinait avec inquiétude.

Il voulut changer la conversation, et dit :

— Monsieur votre père a eu de graves ennuis avec l'affaire de ce garde... J'y ai été un peu mêlé par le hasard... Mais tout cela va s'arranger... Le coupable sera puni, et ce pauvre diable vengé... Les choses finissent toujours par tourner mieux qu'on ne le pensait.

Elle hocha soucieusement la tête. Mais lui, pour se dérober à la gêne de cet entretien, pour abréger l'énervement de Mlle Faverger, qui piétinait d'impatience à côté de son élève :

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, si je vous quitte, mais le bon abbé Pierquin m'a donné rendez-vous, et j'ai à cœur de ne point le faire attendre...

Elle n'eut pas la force de lui répondre. Il continua :

— Je ne sais si j'aurai, de longtemps, le plaisir de vous rencontrer... J'ai l'intention de quitter demain

soir le pays, si rien ne met obstacle à mes projets...

L'émotion qu'elle ressentit lui donna la hardiesse de demander :

— Et où irez-vous?

— En Angleterre, dans ma famille... Je crains d'être ici une cause de trouble.

Elle ne releva point cette dernière phrase. Peu lui importait. Elle savait bien à quoi il faisait allusion. Elle hasarda seulement encore cette question :

— Et vous ne reviendrez plus?

— C'est beaucoup dire, mais à une époque si lointaine, qu'il n'est pas facile de la préciser. Recevez donc, mademoiselle, mes adieux.

Elle demeura immobile, de glace, sans un geste, sans une parole. L'idée qu'elle était séparée de Clément avait été acceptée par elle ; mais l'idée qu'elle ne le verrait plus peut-être, soit qu'il fût tué, soit qu'il s'expatriât, la frappait de stupeur, anéantissait sa pensée, déchirait son cœur. Il la saluait et allait s'éloigner, sans qu'un dernier mot d'elle le réconfortât, sans qu'un vœu suprême jailli de son âme, et sanctionné par Dieu, détournât de lui le malheur. A cette seconde, elle se ressaisit, et, lui tendant la main, elle dit avec un accent auquel il ne se trompa pas :

— Bonne chance, monsieur!

Il se courba, en pressant doucement cette main blanche qui s'offrait et qu'il eût gardée bien facilement s'il eût voulu, et se dirigea vers l'église.

— Venez, ma bonne Faverger, balbutia Esther en entraînant sa gouvernante hors du cimetière. Mais,

arrivée sur la route solitaire, elle fut prise d'une telle crise de désespoir qu'elle dut s'asseoir sur un talus gazonné, et, malgré sa résistance, malgré sa fierté, vaincue, anéantie, elle éclata en sanglots désespérés, sans une explication, sans une plainte, pleurant toutes les larmes de son cœur, et ne répondant, aux suppliantes questions de sa compagne terrifiée, que par ces mots : « Ce n'est rien! Ce n'est rien! » avide de mourir en gardant son secret.

Au bout d'un instant, elle fut assez calmée pour se remettre en chemin. Mais, tout en marchant, appuyée au bras de Mlle Faverger, elle continuait à pleurer silencieusement.

Il était cinq heures, quand les deux promeneuses rentrèrent à la Chevrolière. De loin, dans les arbres, la masse du château très éclairé apparaissait, et des coulées de lumière se répandaient blanches sur les pelouses et les parterres. Un grand silence autour de cette demeure resplendissante. Une tristesse l'enveloppait. Dans le vestibule, un valet de pied s'avança et dit à Esther :

— M. le comte a déjà fait demander deux fois si Mademoiselle était revenue... M. le comte est dans son cabinet.

— Dites à mon père que je vais à l'instant le retrouver...

Elle monta vivement chez elle. Avant de paraître devant Nuño, elle voulait rafraichir ses yeux rougis par les larmes. Elle se doutait que son père avait, dans cette journée, passé par des émotions diverses, mais

toutes pénibles, et qu'il éprouvait le besoin de se plaindre, de répandre son amertume en paroles. C'était cet impérieux goût de confidence et d'expansion qui le rendait incapable de se passer de maîtresse. Il ne pouvait pas tout dire à sa fille, et il fallait qu'il dît tout. Si Manuela avait consenti à l'écouter, ce jour-là, à le conseiller, elle eût reconquis tout le terrain qu'elle avait perdu depuis la veille. Nuño n'aurait vu que par ses yeux, jugé que d'après ses avis. Mais la Portugaise savait que le départ de Brucken, en éclairant Nuño, remettrait tout en question, et elle préférait s'en tenir à l'attitude qu'elle avait prise, et qui lui permettait une retraite opportune, pouvant être suivie d'un retour offensif triomphant. Elle avait donc résisté à toutes les tentatives de Sélim pour parvenir jusqu'à elle, et, brusquant la situation, elle avait fait annoncer son départ pour le lendemain matin.

Nuño, consterné par cette détermination, agité par les pourparlers avec les témoins de M. de Pont-Croix, repris de toutes ses inquiétudes sur la fidélité de Mme del Péral, avait passé une après-midi atroce, et, ne sachant à qui se fier, sentant la nécessité de raconter ses ennuis, s'était tourné désespérément du côté d'Esther. Mais elle aussi le fuyait. On l'avait vainement cherchée dans le château, dans le parc, chez la veuve de Strehley. Et, au-dessus de sa tête, toute la journée, Nuño avait entendu rouler les malles de Manuela, piétiner les gens de service, tout un remue-ménage navrant, qui annonçait l'abandon. Aussi, quand il vit s'ouvrir la porte et paraître Esther, il poussa un cri

de joie, et s'élança au devant de sa fille avec des démonstrations de tendresse qui la touchèrent. Elle le sentait malheureux. Elle savait qu'il allait l'être encore davantage.

— Enfin, ma chérie, te voilà! J'ai passé une journée agréable, va! Et je crains bien qu'il ne s'en prépare une pareille pour demain... Mme del Péral nous quitte : elle rentre à Paris!...

Il guettait sur le visage de sa fille l'impression qu'allait lui produire l'annonce de cette nouvelle. Esther demeura impassible.

— Et ce n'est pas tout!... Voilà Brucken qui a une affaire des plus graves avec le marquis de Pont-Croix. Nous avons passé tout l'après-midi à des pourparlers, auxquels je suis peu habitué, et qui m'ont fort troublé. J'aurais eu besoin de quelqu'un qui me fît bon visage, pour me distraire de tous ces ennuis, mais il semble que chacun m'évite ici... Jusqu'à ma fille, qui s'en va quand j'aurais du plaisir à me trouver avec elle!

Esther ne releva pas ces paroles, elle ne manifesta aucun étonnement des confidences de Nuño. Elle dit seulement :

— Pour quelle heure est la rencontre?

— Pour dix heures. Le rendez-vous est à la maison de garde du Bois-Brûlé... On se bat à l'épée.

La jeune fille abaissa la tête, comme quelqu'un qui sait, et garda le silence.

— Brucken est parti pour Paris, afin de mettre ordre à ses affaires... Il revient demain, par le train du matin : nous irons le prendre à la gare en voiture... Tu

vois, je ne serai même pas là, quand Mme del Péral s'en ira... Je compte sur ta gentillesse pour me bien remplacer... Quels que soient tes sentiments envers elle, tu es chez toi, et il ne faut pas l'oublier...

— Je ne l'ai jamais oublié, dit Esther, et je ne l'oublierai pas maintenant.

— Elle a pu avoir quelques torts, reprit Nuño, mais elle est si bonne qu'il faut l'excuser.... Moi-même, le premier, j'ai besoin qu'on me traite avec indulgence. Il n'y a que toi qui sois parfaite... Car tu es parfaite !...

Un triste sourire passa sur les lèvres d'Esther. Elle attendit la fin de la phrase de son père, pour savoir quel acte de condescendance ou de faiblesse il voulait payer d'avance par ces louanges.

— Ne crois-tu pas, dit-il, que si tu montais chez Mme del Péral, et si tu lui parlais gentiment, comme tu sais parler quand tu veux, elle ne consentirait pas à rester ?... Nous allons être biens seuls, quand elle sera partie... Toi surtout...

— Vous inviterez du monde, mon père.

— Oui, sans doute... Mais ce ne sera plus l'intimité... Et c'est l'intimité surtout qui est agréable... Tu crois que si tu montais causer avec elle, un petit quart d'heure seulement, tu n'arrangerais pas les choses ?... Je suis sûr qu'elle n'attend qu'un mot de toi pour décommander son départ.

Il la regardait avec une figure à la fois anxieuse et humiliée, en parlant ainsi, et Esther se rappelait la déclaration de Manuela : « Ton père, je n'aurai qu'à siffler pour le faire venir ». Oui, elle avait raison, la

jolie Portugaise, et elle connaissait bien son pouvoir. Nuño n'attendait pas qu'on le sifflât, il courait au devant de l'appel. Que faudrait-il donc pour rompre le lien qui l'attachait si servilement à cette femme? Quelle cruelle déception, quelle douloureuse offense le rendraient à lui-même? Elle répondit :

— Tout serait inutile, mon père. Mme del Péral veut partir. Après le déjeuner, j'ai devancé votre désir, et suis montée chez elle. Sa résolution est bien prise.

— Mais pourquoi ? gémit Nuño désespérément.

— Vous ne pouvez l'ignorer.

— Mais si, je l'ignore. Des idées, des soupçons, des querelles, mais tout ça, au hasard, en l'air, sans preuves...

— Vous en aurez, mon père, dit Esther nettement.

Il s'arrêta, la regarda effrayé :

— Tu en sais donc plus que tu ne veux en avoir l'air? Plus que moi peut-être? Hein ? Dis-moi ce que tu sais ? Mais non, c'est ta haine qui t'emporte, tu ne sais rien, tu inventes ! C'est toi peut-être qui as poussé cette pauvre femme à bout!

Esther pinça les lèvres, et amèrement :

— Plaignons-la!

— Oui, pourquoi pas? Sa situation était agréable ici!... A peine tolérée par toi, et...

Il allait s'embarquer dans des confidences dangereuses, il s'arrêta brusquement. Il dirigea sur Esther un regard noir :

— Ainsi tu me refuses ce que je te demande?...

— Attendez à demain, mon père, dit-elle avec force,

et, si vous l'exigez, alors j'irai à Paris, s'il le faut, pour vous chercher Mme del Péral.

Il resta interdit devant sa fille, comprenant qu'elle lui annonçait des révélations à coup sûr douloureuses, cherchant quelles elles pouvaient être, ne sachant s'arrêter à aucune, et, pris de crainte en voyant Esther si affirmative, quand il se débattait, lui, dans le doute. Il se détourna, honteux à la fois et mécontent, et, s'asseyant devant son bureau, il se plongea dans la plus douloureuse méditation. La cloche du dîner, sonnant dans le silence, le rappela à lui-même. Il pensa qu'il allait enfin voir Manuela, qu'il n'avait pu approcher depuis la veille, et, sans adresser un mot à sa fille, il passa devant elle, et gagna le salon.

XVI

La garderie du Bois-Brûlé est la plus rapprochée de Précigny. Elle est coupée en deux par la route de Lagny. Une petite maison en briques, entourée d'un jardin, sert d'habitation au garde. Une faisanderie y est adossée, et des parquets nombreux s'alignent, au milieu d'une prairie close d'un grillage de fil de fer. Des poules, qui ont servi de couveuses au printemps, se promènent et picorent en liberté dans le bois. Un chien brun, à poil ras, se chauffe aux pâles rayons d'un soleil d'automne. La voiture de Nuño et un landau au chiffre du baron de Préfont attendent au milieu du rond-point. Les chevaux fument sous leur couverture, comme après une course rapide. Le garde, les mains derrière le dos, se promène de long en large, et semble veiller. De temps en temps il jette un regard soucieux du côté d'une allée qui s'enfonce dans le taillis. C'est par là qu'il y a cinq minutes les adversaires, leurs témoins et le chirurgien appelé pour la circonstance se sont silencieusement éloignés.

Un petit routin, sur la gauche, les a conduits à une large clairière au sol de grès fin, entourée de bouleaux et de bruyères, comme un cirque. Place faite à souhait pour un combat. La brume du matin voile le soleil, pas un souffle de vent n'agite les branches. Quelque côté qui leur soit dévolu, les adversaires auront chance égale. Du reste, ils en ont peu de préoccupation. Rarement on a vu tranquillité et assurance plus complètes. Chacun à un bout de la clairière, ils causent, Brucken avec le chirurgien, Pont-Croix avec Termont, pendant que Francfort et Préfont inspectent le terrain, suivis par Nuño, qui s'agite, en proie à un malaise et à une émotion qui ne font que croître, essayant de tromper son angoisse physique et morale par le mouvement. Il n'y parvient pas, et, pâle, la sueur au front, les mains tremblantes, à le voir, on croirait que c'est lui qui va, dans un instant, risquer sa vie. Cependant, l'emplacement, qui doit servir de champ, est mesuré. Une canne est plantée à chaque extrémité dans le sable, marquant la limite que les adversaires ne devront pas franchir, sous peine d'être mis hors de combat. Francfort a piétiné deux taupinières qui rendaient le sol inégal. Préfont a fait signe à Termont de venir le rejoindre. Il tire de sa poche une pièce de monnaie, et pour décider de quelles épées on se servira, il dit à Nuño :

— Pile ou face ?

Nuño répond d'une voix sourde :

— Pile !

Préfont ouvre la main : Brucken a gagné. On se servira de ses colichemardes lourdes, à lames larges, à

coquilles profondes, et dont il a espéré que le poids fatiguerait Pont-Croix. Termont ramasse les armes, les dégaine; tirant de sa poche un flacon d'acide phénique, il stérilise les deux pointes, puis il tend les poignées à Francfort, qui au hasard en prend une. Clément et Hubert ont suivi de l'œil le manège de leurs témoins, et vivement ont mis habits bas. Causant toujours avec le docteur, Brucken retrousse la manche de sa chemise, et montre un bras droit musclé et solide. Il paraît complètement maître de lui, quoique une pâleur inaccoutumée soit sur son visage. Pont-Croix est impassible. Un émouchet, jetant son cri aigu au dessus du taillis, attire son attention; il lève les yeux et regarde un instant le rapace planer dans le ciel. L'air d'indifférence, avec lequel il vient de se distraire des préparatifs de la rencontre pour suivre l'oiseau de proie, a donné une secousse morale à Nuño. Cette assurance le terrifie plus que ne le ferait une théâtrale forfanterie. Il se rappelle que Brucken a eu plusieurs duels toujours heureux, qu'il est considéré comme très redoutable. Qu'est donc ce Pont-Croix lui-même pour affronter un tel homme avec tranquillité?

Il va le savoir. Avec une fermeté et une netteté terribles, Hubert et Clément viennent de tomber en garde, après que Termont a eu joint leurs épées à deux centimètres de la pointe, en prononçant le décisif : Allez, messieurs ! Vivement Brucken a fait deux pas de retraite, pour voir venir son adversaire, et, la coquille de son épée à la cuisse, la main basse, la pointe en arrêt, sans donner de fer, il attend. Un instant les deux

combattants se regardent immobiles, puis Clément avance des deux pas que Brucken a rompus, et, brusquement, menace au visage. Hubert, qui domine Pont-Croix de la tête, prend un contre, et dégage en marchant avec une vivacité foudroyante. Clément pare d'un coup sec, et, lançant la contre-riposte qu'il a amenée, il arrache à la chemise de son adversaire un lambeau d'étoffe. Brucken n'a pas eu le temps d'arriver pour écarter le fer, et sans une vive retraite du corps il était touché.

Les deux hommes sont en garde, fermes, les lèvres serrées par la tension des volontés, la respiration activée par l'effort, superbes sous les armes. Avant que leurs témoins anxieux n'aient eu le temps de les contempler, ils fondent de nouveau l'un sur l'autre, et avec une telle fureur, que trois coups sont portés, parés et ripostés, dans un admirable enchaînement de phrases, sans que ni Clément ni Hubert puisse prendre l'avantage.

Ils soufflent un moment, en se guettant de l'œil. Les témoins trouvent alors le temps de penser, et se rendent compte de la gravité de la lutte. Pas un coup n'a été tiré au bras ou à la main. Les deux adversaires cherchent le corps. Le duel aura donc immanquablement une issue des plus graves. Entre deux hommes aussi résolus, aussi expérimentés, le résultat ne peut dépendre d'un hasard. L'un et l'autre donnent leur maximum d'effort, mais ne s'engagent qu'avec une extrême précaution. Leur fougue et leur vitesse sont merveilleusement réglées.

Après avoir repris haleine, les combattants se sont rapprochés, puis Brucken doucement a rompu d'un demi-pas, sur une menace de Pont-Croix. Celui-ci avance, et, comme il fait un battement un peu allongé, l'épée de Brucken, lancée, le prend dans sa marche, par un temps très habile, et l'épaule de Clément devient rouge. Termont s'est jeté d'un élan entre les combattants. Préfont arrête Brucken. Le chirurgien s'empare de Pont-Croix et lui fend sa manche avec des ciseaux.

— Mais ce n'est rien ! dit le blessé.

— Monsieur le marquis, je vous demande pardon : vous avez une plaie pénétrante de trois centimètres dans le deltoïde. Il ne s'écoulera pas cinq minutes avant que votre bras vous refuse le service... Vous êtes dans un état d'infériorité évidente, et je pense que nous n'avons plus qu'à nous retirer.

Nuño pousse un soupir de délivrance et regarde Francfort avec une allégresse mal dissimulée. Enfin cet affreux cauchemar est fini : Pont-Croix a le dessous ! Et, dans le fond de lui-même, Sélim se réjouit de l'avantage d'Hubert, comme d'une victoire personnelle. Mais Clément a parlé à ses témoins, et Préfont s'approche :

— Messieurs, notre client estime que, pour une telle égratignure, l'affaire ne doit pas prendre fin. Le résultat lui paraît disproportionné avec la cause. Il demande donc que l'on continue. Si M. de Brucken n'y voit pas d'inconvénient, M. de Pont-Croix prendra la main gauche.

Hubert a entendu. Il n'hésite pas, et, se tournant vers ses témoins :

— J'accepte.

Il sait que Pont-Croix tire aussi bien de la main gauche que de la main droite. Sa blessure doit le gêner sérieusement, mais le changement de garde va compenser ce désavantage. Cependant Hubert, qui a beaucoup de tête, calcule que Clément doit être exaspéré, qu'il craindra la prolongation de la lutte, voudra en précipiter le dénouement et se laissera aller à quelque témérité qui le mettra à sa merci. Au même moment, Pont-Croix, non moins lucide, prend la résolution de ne plus attaquer et d'attendre Brucken. Il a dans la main une riposte par le coupé qui manque rarement son effet.

Replacés par Préfont, les adversaires se trouvent de nouveau en présence. De pied ferme, à longue distance, ils se tâtent, cherchant à amener un coup avantageux. Brucken, malgré sa détermination, se sent devenir nerveux, en constatant que Pont-Croix demeure immobile. Il s'attendait à une attaque furieuse, il trouve une défensive irritante. Presque malgré lui, il est attiré en avant. Clément, bien en garde, le couvre de son regard clair, qui semble chercher la place où la main devra frapper. Pendant une seconde, tous deux restent tendus, en arrêt, comme si, entre eux, la mort était en suspens. Un silence terrible oppresse les assistants. Soudain Hubert se rapproche et fouette d'un vigoureux battement le fer de son adversaire. Clément rompt. Brucken redouble, et, sur un changement de ligne, avançant de deux pas rapides, tire à fond. Mais Pont-Croix a pris son fameux contre de tierce : sa main se

renverse, et, comme un éclair, la lame brillante s'enfonce dans le flanc de Brucken, qui pousse un soupir et lâche son épée. Debout, le visage crispé et menaçant, la main à son cou, comme pour retenir le souffle qui lui échappe, il regarde un moment Pont-Croix. Il fait un pas, pour aller à lui, mais ses jarrets plient, et, dans les bras de Francfort et de Termont, il s'affaisse avec un hoquet affreux.

— Étendez-le là, sur ce talus! crie le chirurgien.

Et, ouvrant la chemise du blessé, il met à l'air sa large poitrine. Un petit point violacé marque la place de la blessure. Pas une goutte de sang : on dirait la fine piqûre d'un dard de guêpe. Mais le coup a pénétré loin, et l'étouffement du blessé annonce un épanchement interne. Une mousse rouge lui monte aux lèvres, sa tête se renverse : il est évanoui.

— Il faut le saigner, dit le chirurgien.

Il prend sa trousse, et, serrant une bande autour du bras d'Hubert, il perce la veine. Mais le sang coule à peine. Nuño interroge de l'œil Francfort, qui secoue la tête avec découragement.

— Il est perdu, murmure Termont : la pointe a été jusqu'au cœur.

Brucken fait, à ce moment même, un mouvement comme pour se redresser, ses lèvres tremblent, un râle sort de sa bouche. Il regarde Nuño, il voudrait lui parler. Mais une expression de souffrance horrible passe sur son visage, ses yeux se retournent, et il retombe en arrière.

Le chirurgien pose la main sur la poitrine, hoche la tête, et dit :

— C'est fini !

Alors Termont se détache du groupe funèbre, et, marchant vers Pont-Croix, qui se rhabille, aidé par Préfont :

— Il est mort !...

Le sourcil de Clément s'est froncé, une tristesse assombrit son front. Il se détourne pour ne pas voir ce grand corps blanc étendu sur la bruyère, puis, presque à voix basse :

— Il était brave : il a fini en homme de cœur. Cela vaut mieux ainsi.

Et comme Termont, étonné, semble l'interroger du regard :

— Cher ami, dit-il, ayez la bonté de prier M. Nuño de venir me parler. J'ai une importante communication à lui faire... Vous n'avez plus besoin de moi n'est-ce pas ?

— Non ! Diable ! Pour aujourd'hui c'est assez de besogne.

— Eh bien ! je vais avec Préfont du côté des voitures.

— Envoyez-nous le garde, alors, et nos domestiques pour que nous fassions transporter ce pauvre garçon, dit Termont avec émotion. Vous savez, Pont-Croix, que je vous aime bien, mais j'aimais aussi beaucoup Brucken. Voilà dix ans que nous chassons ensemble : cela attache... Vraiment, vous avez eu la main malheureuse !...

Clément leva la tête, et, de ce même ton qui avait intrigué son ami, il répéta :

— Ne regrettez rien : cela vaut mieux ainsi !

Et, prenant le bras de son cousin, il se dirigea vers la garderie.

— Ta blessure ne te fait pas mal?

— Si, un peu.

— Le chirurgien aurait pu te panser.

— Bah! une égratignure dont il ne sera plus question dans huit jours. Célestin m'arrangera ça tout à l'heure.

Ils débouchaient dans le carrefour. Les domestiques et le garde les regardaient anxieusement s'approcher.

— Allez tous retrouver ces messieurs, dit Préfont.

Emportés par la curiosité, ces gens s'élançaient. L'apparition de Nuño arrivant à pas pressés calma leur ardeur. Ils attendirent d'être hors de vue pour courir.

Nuño venait à Clément, l'horreur du combat encore peinte sur le visage. Il l'aborda, avec une nuance de respect craintif, qui eût prêté à rire en de moins tragiques circonstances.

— Vous avez désiré me parler, monsieur le marquis? Me voici à vos ordres.

— Monsieur, dit Clément, les causes de ma querelle avec M. de Brucken sont demeurées obscures pour vous. Il convient que je vous éclaire, car la mort de votre ami rend possible, immédiatement, une explication qui aurait été ajournée s'il avait survécu. Ce n'est pas le braconnier Rabasson qui a assassiné le garde Strehley. Le hasard m'avait fait connaître la vérité, qui était

également connue par M. de Brucken, et c'est quand je venais le sommer de dénoncer le vrai coupable qu'il s'est laissé emporter aux actes qui ont motivé cette rencontre.

— Mais qui donc avait commis le crime? demanda Sélim.

— Ce papier vous expliquera tout, mieux que beaucoup de paroles.

Il prit dans sa poche la déclaration signée par Hubert et la tendit à Nuño. Le banquier, pâlissant, la lut d'un coup d'œil, et, la voix étranglée par une émotion plus violente que toutes celles qu'il subissait depuis le matin :

— Lui! s'écria-t-il. C'était lui?

— Vous comprenez maintenant pourquoi je vous mets au courant de la situation. Il vous appartient, il n'appartient qu'à vous, de révéler à la justice ce qu'elle doit savoir. Le garde était à votre service, le coupable était votre hôte. Vous avez un intérêt capital à diriger l'affaire et à ne point laisser s'égarer les recherches qui pourraient être faites pour un supplément d'information... Qui sait si on ne serait pas amené à découvrir un ou des témoins qu'il convient de ne pas compromettre?...

A ces mots, Nuño leva sur Pont-Croix un regard effrayé : il avait eu, en une seconde, la vision de Manuela mandée chez le juge d'instruction et interrogée sur les circonstances du crime.

— Vous m'avez compris, dit Clément avec un signe de tête. En communiquant vous-même cet aveu au

parquet, exemptez-moi donc du souci de paraître poursuivre mon adversaire par delà la mort. Je n'avais point de haine contre lui, quoiqu'il en eût contre moi. Et dans tout ceci, il avait été plus malheureux que coupable.

Sélim répondit par un grognement sourd, qui ne pouvait point passer pour une marque d'assentiment. Il froissait le papier entre ses doigts velus, agités d'un tremblement fébrile.

— Je vous prie donc de m'excuser si je vous donne le soin de cette pénible mission. Mais il semble, à tous égards, plus convenable que ce soit vous qui vous en chargiez. Vous la remplirez, n'est-ce pas? Je puis y compter.

— Vous pouvez y compter.

— C'est bien.

Le marquis, de la main gauche, souleva son chapeau, et, quittant Nuño, rejoignit M. de Préfont.

— Rentrons, cher ami : nous n'avons plus rien à faire ici.

— C'est heureux pour ceux qui restent! dit le baron avec un sourire. Appuie-toi sur moi.

Ils montèrent en voiture et partirent. Par le sentier, le lugubre cortège des témoins, précédant les hommes qui rapportaient Brucken, s'avançait. Nuño, immobile, sombre, les regardait venir en se répétant : C'était lui! c'était ce misérable! On ne m'avait donc pas menti : elle me trompait avec lui! Une rage sourde bouleversait son esprit. Et sa jalousie exaspérée ne se calmait pas devant ce cadavre.

— Où faut-il mettre ce pauvre garçon? demanda Termont.

Sélim lui jeta un atroce coup d'œil, et, de sa voix rendue plus rauque par la colère, du même ton qu'il eût dit : Au diable! il cria :

— Chez le garde!

Et comme Termont paraissait douloureusement étonné :

— Pensiez-vous que j'allais l'emmener au château? Du reste, on le rapportera à Paris, n'est-ce pas? Eh bien, ici il est plus près de la gare!

Il fit, emporté par sa violence, quelques pas vers la civière sur laquelle le corps était étendu. Il eut un geste de menace. Mais, voyant les domestiques qui l'examinaient, attendant un ordre :

— Sous le hangar! cria-t-il; sous le hangar!

Il se tourna vers Termont et Francfort.

— Rentrez-vous avec moi?

— Non! Nous restons pour veiller aux arrangements.

— A votre aise. Je vous renverrai la voiture.

— C'est inutile : nous reviendrons à pied.

Il s'éloignait. Termont courut après lui, et, le prenant par l'épaule :

— Sélim, qu'avez-vous? Quelle attitude est la vôtre? Je ne vous reconnais plus.

— Bon! bon! dit le banquier avec un rire amer, vous me comprendrez plus tard. Mais croyez bien que je ne fais rien qui ne soit justifié! Au revoir.

Et brusquement il laissa son ami. En voiture, il sembla que le mouvement activait sa pensée. Il re-

passa avec fièvre tous les événements qui s'étaient écoulés depuis une semaine. La demande de la main d'Esther par Brucken, avec l'appui de Manuela, la résistance de sa fille, comme si elle avait connaissance de l'infamie de celui qui voulait l'épouser, puis la dénonciation de Strehley, l'incendie du pavillon des rendez-vous, la fuite de l'homme, la prise de la femme, et la fureur de Mme del Péral, son arrogance, ses menaces, l'habileté avec laquelle elle avait détourné les soupçons sur un autre qu'Hubert, l'alibi extraordinaire fourni par celui-ci, l'arrestation du braconnier, l'intervention de Pont-Croix... Tout, tout en un instant lui revenait à la mémoire, avec un enchaînement logique, une clarté aveuglante, au point qu'il se demandait comment il avait pu hésiter à les croire coupables.

Oui, ils le trompaient, les infâmes! Elle, en qui il avait toute confiance! Lui, qu'il traitait comme un fils! Avaient-ils dû rire de sa crédulité! La pâle et grimaçante figure d'Hubert agonisant s'évoqua devant lui, et il pensa férocement : En voilà toujours un qui ne rira plus! Quant à l'autre... Oh! l'autre, sa complice, je me vengerai d'elle! Je la démasquerai, je lui cracherai mon mépris à la face. Elle saura ce que je pense de son inconduite, de son hypocrisie, de sa lâcheté. Car elle a été lâche : elle a abandonné ce malheureux après l'avoir perdu. Oui, elle l'a perdu : comment en douter? Il avait tout intérêt à me ménager. Mais la créature enragée se trouvait là, près de lui, et il n'a pas su résister. Oh! cette femme si séduisante, dont je croyais

que toutes les séductions étaient pour moi! Toutes ces beautés, toutes ces grâces, elle les prodiguait à d'autres! Quelle confiance avoir maintenant? A qui s'abandonner? Et elle avait des façons si candides, une tenue si correcte! On aurait juré qu'elle n'aimait que moi! Oh! la misérable! la misérable! Quelle punition inventer qui soit assez cruelle pour sa faute? Il n'en est qu'une : c'est de la quitter brutalement, de lui couper les vivres, de la laisser dans le dénuement. Oui, plus d'argent, plus de luxe! Comment fera-t-elle? Car elle jetait l'or par les fenêtres. Personne ne sera avec elle aussi généreux que je l'étais. Elle me coûtait les yeux de la tête avec ses airs désintéressés! Oui, qu'elle aille au diable! Ah! C'est la fin du bonheur pour moi. Il va falloir renoncer à ce qui fait tout le charme de la vie. Plus même l'illusion de l'amour!

Il tomba dans une mélancolie navrée. Mais, quels que fussent ses regrets, ils n'affaiblissaient pas sa colère. Il se trouva aussi animé, aussi déterminé à sévir, quand la voiture s'arrêta dans la cour du château. Comme par hasard, Esther était dans la galerie du rez-de-chaussée. Moins préoccupé, Nuño eut pu penser que sa fille le guettait. Elle vint à lui avec empressement. Il la prit dans ses bras, et la serra avec attendrissement, comme il avait coutume aux heures d'ennui. Elle le regardait pleine d'anxiété, n'osant l'interroger, tant elle redoutait sa réponse. Il l'entraîna jusque dans son cabinet, et, jetant son chapeau sur un meuble :

— Ah! ma pauvre enfant! dit-il.

En s'entendant plaindre, elle eut l'horrible soupçon

que son père avait deviné pour qui elle faisait des vœux, et qu'il la préparait à la mort de Clément. Elle pâlit affreusement, et, ne pouvant plus supporter l'indécision :

— Lequel? balbutia-t-elle, lequel des deux?

— Brucken.

— Mort?

Nuño ne répondit pas. Il baissa la tête. Il sembla à Esther que, sur le feu dévorant de son cerveau, une rosée céleste descendait, rafraîchissante et délicieuse. Elle s'assit sans mot dire, et des larmes coulèrent de ses yeux, pendant que ses lèvres murmuraient des actions de grâce. Elle ne réfléchit pas à ce qu'il y avait d'atroce dans sa joie, elle ne vit qu'une chose, c'est que Clément était sauf et qu'elle avait été exaucée.

Elle fut interrompue par son père, qui, debout devant elle, lui disait :

— Attends-moi ici. Je monte chez Mme del Péral.

Elle le regarda avec étonnement. Toute à son ravissement, elle n'avait plus pensé à la jolie Portugaise, cause première de tous ces malheurs. Elle se leva :

— Mais, mon père, Mme del Péral est partie depuis deux heures...

— Partie! s'écria Nuño. Quoi! je ne pourrai pas lui annoncer, moi-même, le résultat de ses infamies? Ah! elle est partie! répéta-t-il. Elle s'est sauvée!... Elle n'a pas osé se retrouver en face de moi! Je le conçois, d'ailleurs! Ah! ma fille, tu avais bien raison! Cette femme est un monstre. Elle a commis des crimes!...

Et comme Esther l'écoutait sans un signe ni un mot d'approbation :

— Tu ne peux soupçonner, pauvre enfant, ce dont elle était capable ! Ton innocence avait eu l'intuition de son indignité. Mais si tu savais...

— Je savais, mon père, dit gravement Esther, tout ce qui pouvait me la faire craindre, et j'ai appris hier ce qui devait me la faire mépriser.

— Ce Brucken, qu'elle avait rêvé de te faire épouser ! Ce brigand, qui vivait sous mon toit, qui m'avait volé ma confiance, mon affection, et qui me trahissait avec elle !... Oui, c'est pour n'être pas surpris par moi, dans le pavillon où ils étaient ensemble, que cette bête féroce a tué le malheureux Strehley. Et sans l'intervention presque providentielle du marquis de Pont-Croix, il laissait condamner un innocent. Voilà l'homme qu'elle prétendait nous imposer, à toi comme mari, à moi comme gendre ! Il était bien vil et bien misérable... Et cependant il valait encore cent fois mieux qu'elle !

— Mon père, il faudra vous souvenir de ce que vous dites là.

— Crois-tu que je puisse changer d'opinion sur son compte ? s'écria Nuño en cessant de marcher de long en large dans la pièce.

— J'espère que non, mais je dois vous avouer que Mme del Péral croit le contraire.

— Elle te l'a dit ?

— Très tranquillement, en personne sûre de son fait.

— L'impudente créature! Eh bien, elle verra! J'aimerais mieux mourir que de me retrouver en sa présence!

— Elle prétend qu'elle n'aura qu'à lever un doigt pour que vous accouriez auprès d'elle.

— Après s'être conduite envers moi d'une si abominable façon?

— Fût-elle cent fois plus criminelle encore!

— Me croit-elle tombé en enfance? cria Nuño exaspéré. Mais si j'étais assez faible pour lui pardonner le mal qu'elle m'a fait, je ne serai jamais assez fou pour oublier celui qu'elle t'a voulu faire! Non, ma fille, ne crains pas que je revienne sur son compte. Jusqu'ici j'ai eu des illusions, mais maintenant j'y vois clair. C'est bien fini! La revoir? Je ne supporte pas cette idée-là. Je l'ai bien aimée : elle était si charmante! Toi-même, tu subissais son ascendant... Elle t'avait conquise... A présent, je la hais! Vois-tu, ma chère petite, il faut revenir à notre douce intimité d'il y a deux ans, avant que cette perfide créature se fût glissée entre nous pour nous désunir. Nous étions heureux, nous le redeviendrons. Ta tendresse me consolera de mes désillusions! A mon âge, il ne faut plus penser qu'à la famille... Tu seras tout pour moi, et je ne vivrai plus que pour t'aimer!

— Ah! cher père, dit Esther, si je pouvais croire que vos résolutions seront durables...

— Mais c'est m'offenser que d'en paraître douter...

— Voyez quelle serait ma situation, si vous retom-

biez dans la dépendance de Mme del Péral, et si, comme par le passé, vous vouliez me l'imposer!

— J'étais fou!... Cela ne sera pas. Faut-il que je te le jure?

— Si vous la revoyez seulement, tout est perdu!

— Je la fuirai.

— La fuir?... Ah! comme vous êtes encore peu sûr de vous!...

Nuño resta muet, humilié des doutes de sa fille, sentant bien cependant qu'il les avait justifiés, et ne voulant pas protester davantage de sa sincérité.

Esther vint à lui, et, avec une solennelle gravité :

— Écoutez, mon père, l'heure que nous traversons doit être décisive pour vous et pour moi. Jusqu'ici, j'ai souffert de vos faiblesses : je n'en veux plus souffrir. Vous affirmez qu'entre Mme del Péral et vous la rupture est définitive : j'accepte cette assurance. Mais, en échange, je vous fais la déclaration suivante : entre elle et moi, vous venez de choisir. Dans votre maison, ce sera donc elle ou moi. Si vous la revoyez, je pars!

— Quoi! Esther, tu me laisserais tout seul? s'écria Nuño, effrayé de la résolution empreinte sur le visage de sa fille.

— Je ne vous laisserais pas seul, mon père, puisque vous auriez Mme del Péral... Je vous le répète : elle ou moi. Je suis majeure, indépendante. Je m'éloignerais pour vous permettre d'user à loisir de votre liberté.

— Eh bien! soit. C'est un engagement que tu me demandes : je le prends. Va, je suis bien corrigé, et tu n'as rien à craindre.

— Puissiez-vous dire vrai.

Ils furent interrompus par l'arrivée de Francfort et de Termont, qui revenaient de chez le garde du Bois-Brûlé. Alors Esther apprit, par le menu, les détails de cette terrible matinée. Elle frémit d'horreur en se figurant Pont-Croix blessé aux prises avec Brucken. Elle fit mentalement une prière pour le repos de l'âme de celui qui finissait si mal sa vie. Sans paraître interroger, elle sut obtenir des renseignements sur l'état de Clément. Termont et Francfort arrivaient de la Commanderie, où le procès-verbal du duel avait été rédigé avec Préfont. Le marquis, fort dispos, avait fait les honneurs de chez lui, comme si de rien n'était. A peine aurait-il, pendant huit jours, le bras en écharpe.

Après ses amis, Nuño prit alors la parole pour donner connaissance du document que Pont-Croix lui avait remis. Et ce fut une stupeur, quand il révéla que le meurtrier de Strehley était Brucken. Très ingénieusement, il expliqua que le garde, furieux de son renvoi, causé par Hubert, avait attendu celui-ci dans le bois pour lui faire un mauvais parti. Le guet-apens n'avait pas tourné comme l'espérait ce drôle. La vigueur athlétique de Brucken avait eu raison de l'assaillant. Mais, dans la lutte, le jeune homme avait eu la main trop lourde, et le garde avait payé de la vie sa criminelle tentative. Dans l'affaire, ainsi racontée, Mme del Péral ne figurait pas. Il n'était plus question d'un rendez-vous surpris. Tout se bornait à une basse vengeance d'un subalterne chassé. C'était par le plus grand des hasards que le marquis de Pont-Croix avait découvert le véri-

table meurtrier de Strehley. Et le duel, issu de l'explication engagée avec Brucken, avait arrêté celui-ci au moment où il allait tout révéler, pour faire remettre en liberté le pauvre diable emprisonné à sa place.

Là, Nuño, quelque habilement qu'il présentât les choses, ne persuada pas aussi complètement ses auditeurs. L'attitude impassible d'Hubert, quand le magistrat, la veille, faisait son enquête, n'avait point été celle d'un homme qui va se livrer à la justice pour sauver un innocent. L'intervention de Pont-Croix parut avoir été un peu plus nécessaire que ne semblait le croire Nuño. Mais à quoi eût servi de discuter? Le coupable était mort. Son châtiment avait été plus complet que n'eût pu le souhaiter le juge le plus rigoureux. Il n'y avait plus qu'à le plaindre et qu'à faire une pension à la veuve de sa victime.

— J'irai dans la journée avec vous à Meaux, si vous voulez, dit Francfort à son oncle. Nous rendrons au procureur de la République sa visite, nous ferons élargir le Rabasson, qui demeure, malgré tout, une délicieuse canaille, et nous mettrons en revenant des cartes chez M. de Pont-Croix. Ainsi se trouvera liquidée cette fâcheuse affaire.

— C'est entendu.

La cloche sonnait pour le déjeuner.

— Au fait, dit Nuño, vous ne verrez pas Mme del Péral... Elle est rentrée, ce matin, à Paris.

Termont et Francfort échangèrent un regard, mais, comme Esther était présente, ils s'abstinrent de toute réflexion. La jeune fille, privée maintenant de l'exci-

tation de l'attente, se sentit prise, à la fois, d'une grande lassitude et d'une profonde tristesse. Tant qu'elle avait craint pour la vie de Clément, elle n'avait point pensé à ce qui adviendrait s'il demeurait sauf. A présent, elle se souvenait qu'il allait partir, et qu'elle resterait séparée de lui, sans espérance de le revoir. L'avenir, devant elle, se montra si sombre, si désolé, qu'elle s'en détourna, le cœur serré. Peu confiante dans les résolutions de son père, elle ne prévoyait plus pour elle que chagrins sur la terre, et instinctivement ses yeux se dirigèrent vers le ciel, comme pour lui demander un suprême secours.

XVII

Dans son hôtel de la rue Fortuny, Mme del Péral, depuis une semaine, était de retour. Elle était sans nouvelles de Nuño, et éprouvait quelque étonnement d'une bouderie aussi longue. Le mois de novembre commençait, et Paris se repeuplait peu à peu. Cependant aucun salon n'était encore ouvert, et la jolie veuve ne pouvait trouver l'occasion de se rappeler indirectement au souvenir de Sélim. Elle attendit donc, en jurant de se venger cruellement des impatiences que Nuño lui causait, si jamais il retombait en servitude.

Et, en y pensant, comment n'y retomberait-il pas? Comment, même, n'y était-il pas déjà retombé? Elle connaissait bien son pouvoir, la charmante Manuela, elle savait comment elle affolait un homme, et le rendait incapable de se passer d'elle. Après avoir vu Nuño ramper à ses pieds, comme un chien soumis, elle n'admettait pas qu'en huit jours il retrouvât l'équilibre de sa raison et le calme de ses sens. Non! Il tenait bon, par orgueil, mais il souffrait loin d'elle. Qu'une occasion se présentât de le revoir, de le rencontrer, qu'un

hasard les mît en présence, et toute sa magie ancienne produirait à nouveau ses effets sur le vieillard. Des souvenirs lui incendieraient le cerveau, des désirs lui bouleverseraient le cœur. Et il serait trop heureux d'implorer à genoux le pardon qu'elle lui marchanderait, pour le punir de son affectation d'indifférence.

En attendant, elle se réinstallait, offrant aux regards curieux de sa femme de chambre un front tranquille. Chaque jour, elle sortait pour aller au Bois, afin de se montrer, d'informer les habitués de l'allée des Acacias de sa rentrée, prodiguant les saluts et les sourires, ravie d'être admirée, et sûre que Nuño entendrait prochainement parler d'elle. En effet, deux jours ne s'étaient pas écoulés, depuis qu'elle manœuvrait si habilement, que Bernheimer, rencontrant Nuño à la Bourse, lui disait :

— Tiens! J'ai croisé Mme del Péral, dans l'avenue du Bois de Boulogne, hier. Elle était en beauté... C'est décidément une bien jolie femme...

Sélim reçut un coup au cœur. Il regarda son rival en affaires et en galanterie avec des yeux menaçants, et ne put prononcer qu'un « Ah! » étranglé. Il se perdit dans la foule, au risque de donner à son confrère d'étranges soupçons sur l'état de ses relations avec la jeune veuve. Il se demandait, tout frémissant de colère, si Bernheimer ne s'occupait pas déjà de Manuela. Il pensa : Ce bandit-là a toujours essayé de me souffler les femmes auxquelles je tenais! Il a peut-être voulu me narguer, en me parlant ainsi. Eh bien! Et puis après? Qu'est-ce que cela peut me faire, puisque

je suis décidé à ne pas revoir Manuela? Qu'il la prenne, s'il peut et si elle veut. Il sera traité encore plus mal que moi!

Il s'efforça de ne plus penser à la jeune femme, mais il fut troublé pendant tout le reste de la séance. Il s'en alla, morose, retrouver le coupé de son secrétaire, qui stationnait toujours rue de la Bourse, au coin de la rue des Colonnes. A sa maison de banque, il rudoya ses chefs de service, et partit de bonne heure pour la gare de l'Est. A la Chevrolière, il se montra préoccupé, avec des réveils d'animation qui parurent un peu fébriles. Esther examina son père avec inquiétude. Elle connaissait ces alternatives de prostration et d'énervement qui se manifestaient quand Nuño était en désaccord avec Mme del Péral. Elle y trouva la preuve que son père songeait toujours à la jolie veuve, que peut-être même il projetait de se rapprocher d'elle.

Le lendemain, Sélim fut joyeux, vif, aimable, comme s'il avait à cœur de faire oublier sa maussaderie du jour précédent. Il n'alla pas à la Bourse, il chassa avec ses amis. Un fermé de lapins avait été préparé dans la plaine de Précigny, au moyen d'un arrêt de nuit. Il tirailla tant qu'il put, tua peu, mais se déclara enchanté. Il y avait trois cents lapins, douze lièvres et une quarantaine de perdrix au tableau. Esther crut à une fausse alerte. Elle attribua l'humeur capricieuse de son père à des soucis d'affaires. Elle voulut croire qu'il ne s'occupait plus de Mme del Péral, et qu'il tiendrait ses engagements. Deux jours de suite il se rendit à Paris, et revint sans que son visage trahît la moin-

dre préoccupation, sans que sa façon d'être parût changée. Le troisième, il ne rentra pas : un incident bien simple et cependant bien grave s'était produit.

A trois heures, le coup de cloche sonné, Sélim suivait le trottoir de la rue de la Bourse pour aller, comme d'habitude, prendre sa voiture, lorsque, d'un coupé, une jeune femme sauta lestement devant lui. Il vit un joli pied, une taille charmante, il leva les yeux pour regarder la figure : il resta stupéfait en reconnaissant Manuela. Elle fit en l'apercevant : « Ah! » d'un air effarouché, rougit, voila ses beaux yeux de ses longues paupières, eut un triste sourire, et, passant rapide, comme effrayée, elle se réfugia dans la boutique du pâtissier. Aussi prompt qu'elle, et emporté par un désir plus puissant que tous les raisonnements, il était entré à sa suite. Elle n'eut pas l'air de savoir qu'il était là, elle fit sa commande de gâteaux sans se tourner une seule fois de son côté. Mais il remarqua que la main de la jeune femme tremblait, et que sa voix était altérée. Du reste, jamais il ne l'avait vue aussi jolie. Une petite capote mauve encadrait sa ravissante tête, donnant une vive animation à son teint. Une jaquette soutachée, très simple, moulait les rondeurs de son buste, une jupe de drap dessinait, à chaque mouvement, l'élégance de ses formes. Nuño, bouleversé, le sang aux tempes, restait immobile, en arrêt, ainsi qu'un chien devant une perdrix. Mme del Péral donna son adresse, et sortit en coup de vent, comme elle était entrée. Nuño s'élança derrière elle, l'entendit qui disait à son cocher : A la maison! et, la portière ouverte, avant

qu'elle eût le temps de s'y opposer, il se jeta à sa suite, et s'installa à côté d'elle sur les coussins :

— Êtes-vous fou, monsieur? cria-t-elle, rouge d'indignation. Descendez à l'instant!

Il n'en fit rien, et, d'un air suppliant :

— Manuela, voyons... Écoutez-moi... Vous êtes toujours fâchée?

— C'est odieux! odieux! cria-t-elle. Puisque vous me bravez, je descendrai donc moi-même...

Elle s'avança pour passer devant lui. Il la saisit dans ses bras, la serra frénétiquement, colla ses lèvres sur le drap souple et chaud de son corsage, la fit rasseoir, et ferma vivement la portière. A ce bruit, le cocher partit. La voiture roulait dans la rue du Quatre-Septembre, se dirigeant vers la rue Fortuny.

— Allons, Manuela, ne faites pas la méchante, dit Sélim, en essayant de prendre une main, qui se contracta aussitôt, crochue et menaçante. Ne vous détournez pas. Serez-vous bien malheureuse, pour causer un quart d'heure avec un homme qui vous a donné de sincères preuves d'affection?

A ces mots, Mme del Péral ne montra plus à Nuño que sa nuque blanche, sur laquelle bouclaient des cheveux noirs et, à jour frisant, une petite oreille rose, nacrée, mutine, qui appelait les lèvres. En même temps, un vague sanglot se fit entendre.

— Manuela, vous pleurez? cria le gros homme hors de lui. Au nom du ciel, regardez-moi, parlez-moi, expliquons-nous.

Il la saisit par la taille, la força à se retourner, et,

avec un saisissement délicieux, vit des larmes couler de ses beaux yeux. Perles brillantes, elles glissaient sur des joues roses, vers une bouche palpitante que, dans cette voiture, Nuño, affolé, eût donné cent mille francs pour pouvoir baiser. La jeune femme, résignée, comme subissant une dure contrainte, continuait à pleurer, avec la physionomie d'une vierge qui affronte le martyre.

— Manuela, je vous en supplie, ayez pitié de moi! dit Sélim, le cœur déchiré. Que vous ai-je fait pour que vous soyez si fâchée? Ne voulez-vous donc plus ni me regarder, ni me parler?

Elle leva les yeux sur lui alors, et ce fut un étincellement que ce regard avivé par les larmes qui tremblaient au bord des longs cils. Elle eut un air si navré, que Nuño pensa en pleurer lui-même, et, d'une voix entrecoupée, elle gémit :

— Ne pouvez-vous me laisser à ma douleur? Je ne vous demande rien que l'éloignement et le silence...

— Mais, Manuela, pourquoi? Mon Dieu, pourquoi?

— Que me voulez-vous? Tout est fini entre nous. Ne m'avez-vous pas fait chasser de votre maison?

— Moi! cria-t-il. Chasser!... Et par qui?

— Par votre fille!

A cette réponse, Nuño eut une lueur de raison. Il se souvint de ce qu'Esther lui avait dit, de ce qu'il avait soupçonné. Pendant une seconde, il devina le piège qui lui était tendu. Mais la jeune femme reprit d'un ton plaintif :

— Ah! je ne l'accuse pas! Ce qu'elle a fait était si

naturel!... Elle était jalouse de l'affection que j'avais pour vous. Elle a voulu nous séparer... A sa place, j'eusse agi de même, sans doute. Mais j'ai trop souffert : je ne veux plus souffrir ainsi!...

— Oui, certainement, elle a pu être rigoureuse... Je vous l'accorde, capitula Nuño, mais avouez que les circonstances... En toute franchise, les circonstances ne l'excusaient-elles pas?...

— Les circonstances! se récria Manuela, en bondissant dans la voiture. Allez-vous revenir sur ces événements?... Grand Dieu! J'ai cru en devenir folle! Et tout cela, par votre faute! Oui, vous êtes responsable de tout! C'est votre absurde et aveugle jalousie qui a amené la mort de ces deux hommes!...

Elle était devenue rouge de fureur et foudroyait Nuño du regard. En un instant, avec stupéfaction, le pauvre homme se vit chargé de toutes les fautes commises, de tous les crimes consommés. Le sang de Strehley et de Brucken l'éclaboussait : c'était lui le double meurtrier.

— Pauvre Hubert! sanglota la jeune femme. Si bon, si simple, et tué misérablement!... Tenez, allez-vous-en : vous me faites horreur! Je lis sur votre visage que vous le croyez encore coupable!

Et, de nouveau, des torrents de larmes coulèrent des yeux de Manuela. Jamais elle n'avait été aussi séduisante que dans cette voiture, à demi-pâmée, la tête appuyée au satin noir de la tenture, et pleurant éperdûment.

Nuño, le cœur bouleversé, assistait à cette scène,

n'osant placer une parole de peur d'exciter la colère ou de redoubler la douleur de la jeune femme. Il s'adressait à la fois les exhortations les plus sages et les reproches les plus violents, sentant bien qu'il avait affaire à une fine mouche qui lui jouait une admirable comédie, et se disant : « Où trouver une femme qui la fasse oublier? » Il jouissait de se voir tromper, tant l'art de la trompeuse était supérieur.

— Voyons, Manuela, reprit-il, soyez raisonnable. Ai-je récriminé? Non! Je cherche des excuses à tout le monde, tant j'ai le désir d'arriver à pacifier les esprits. Le mal qui est fait est fait : nous n'y pouvons rien. Mais l'avenir nous reste... A quoi bon le sacrifier quand il serait si facile d'en profiter pour être heureux?

— Ah! ce n'est plus possible!

— Pourquoi?

— Quelle confiance aurais-je en vous maintenant? Après la façon dont vous m'avez traitée, je puis tout craindre de votre caprice ou de votre colère... Non! C'est fini!... Et j'ai tant de chagrin que je suis décidée à quitter Paris, à retourner dans mon pays. Au moins là je pleurerai sans qu'on épie mes larmes, sans qu'on se réjouisse de mes chagrins...

— Retourner en Portugal! s'écria Nuño saisi. Mais alors je ne vous reverrai plus jamais?

— Jamais!

Elle prononça ce mot avec une douceur qui lui donnait le sens de « toujours ».

— C'est bien : je partirai avec vous, dit Sélim sans hésiter.

Au même moment, la voiture s'arrêtait devant le perron de l'hôtel de Mme del Péral. Nuño descendit, offrit la main à sa charmante compagne, et, entrant comme si rien ne se fût passé entre eux, depuis huit jours, il l'accompagna jusqu'au milieu du vestibule. La femme de chambre venait au devant de sa maîtresse. D'un geste cérémonieux, Manuela arrêta le banquier, et, montrant la porte du salon :

— Ayez la bonté d'attendre là, je vous prie.

Elle disparut. Resté seul, Sélim reprit un peu sa lucidité, troublée par la succession rapide des sentiments éprouvés. Il jugea qu'il était pour Manuela un piètre adversaire. Elle est plus forte que moi, pensa-t-il. Mais je ne puis m'en passer : il faut donc se rendre. Et comment m'arranger avec Esther? Bah! Elle est si bonne que j'obtiendrai son indulgence! Cependant, sera-ce assez de son indulgence? L'autre s'en contentera-t-elle? Si son humeur ne s'adoucit pas, elle est capable de vouloir triompher, rentrer en victorieuse. Cette fois, nous nous heurterons à des difficultés sans nombre. Et, si elle me plante là, que devenir?... J'en ai eu des femmes, depuis vingt ans. Tout ce que Paris compte de mieux, je l'ai connu. Rien ne valait Manuela, rien ne la vaudra! Manuela, ce n'est pas une femme, c'est dix femmes : tout un harem!... Subissons donc la loi du vainqueur. Mais en discutant les conditions... Diable! N'allons pas jusqu'au mariage!...

Il en était à pardonner les tromperies de la jeune femme et à lui rendre toute sa faveur, quand la porte s'ouvrit, et Manuela parut. Ce fut un changement à

vue. Elle avait revêtu une robe d'intérieur en sicilienne crème, garnie de dentelles; ses cheveux, en bandeaux, lui encadraient virginalement le front, ses yeux n'avaient plus leur diabolique expression. Elle s'avançait lentement, le regard baissé, les mains pendantes, suave, fraîche, reposée. On eût dit une jeune fille. Nuño, quoiqu'il fût bien habitué aux artifices de la Portugaise, la contemplait avec admiration. C'était une Manuela de seize ans, innocente et sortant du couvent.

Elle vint à lui, et, d'une voix douce :

— J'ai réfléchi, mon ami, je n'ai pas été juste envers vous. En somme, vous n'êtes pas seul responsable de tous mes ennuis, le hasard y a eu une grande part. Je n'en ai pas tenu compte, dans l'emportement de ma colère. Je vous ai mal parlé, mais ce que je vous ai dit de méchant ne sortait pas de mon cœur. Je vous prie de me le pardonner.

— Manuela!...

— Je ne veux pas que vous conserviez un mauvais souvenir de moi. Vous avez été, depuis deux ans que je vous connais, le plus tendre et le plus indulgent des pères... Je n'aurais pas dû l'oublier.

— Mais je ne me plains pas, interrompit Nuño. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de ne plus penser à notre désaccord passager, et d'être pour moi ce que vous étiez il y a huit jours : la plus charmante des femmes.

— Oh! cela est impossible!

— Impossible?

— Oui, mon ami. J'ai fait une folie en cédant à votre affection... J'en ai été bien punie : je ne veux plus recommencer.

Une idée atroce vint à Sélim : Elle m'a déjà remplacé! J'arrive trop tard! Il ne put supporter cette incertitude, il devint d'un rouge sombre, ses yeux s'injectèrent, des bourdonnements emplirent ses oreilles. Il se montra sous le coup d'une si imminente apoplexie, que Manuela craignit un instant d'avoir trop bien joué son rôle. Elle s'élança vers lui, posa ses mains fraîches sur le front du vieillard, lui dénoua gentiment sa cravate, pour donner de l'aisance à son cou de taureau, et dit avec une tendresse inquiète :

— Qu'avez-vous, mon ami?

Il répondit d'une voix sourde :

— Manuela, vous me tuez. Vous jouez avec mon cœur, sans savoir le mal que vous me faites. Jurez-moi que vous n'aimez personne? Que vous êtes maîtresse de vous-même?

— Mais je vous le jure, fit-elle d'un ton doux et candide.

Il sembla à Nuño que le jour renaissait, que son cœur était soulagé d'un poids écrasant et que l'air embaumait la fleur d'oranger.

— Eh bien! ajouta-t-il avec effort, prouvez-moi que vous dites vrai, en me gardant ce soir à dîner chez vous.

— Voilà tout? demanda-t-elle avec un sourire, qui fit passer dans le dos de Sélim un frisson. Vous vous contentez de peu. Mais vous allez faire maigre

chère... Depuis que j'ai du chagrin, je ne mange pas.

— Ah! peu importe! Ce qu'il y a sera suffisant...

— Soit! Restez.

— Que vous êtes bonne!

— Mais on vous attendra chez vous.

— Je puis téléphoner à mon bureau pour qu'on prévienne à la Chevrolière.

— Téléphonez.

Ils passèrent dans le parloir. Là, Sélim voulut prendre les mains de Manuela. Elle lui échappa avec un geste souple, et, levant son doigt rosé, terminé par un ongle taillé en amande, et qui n'avait pas trop l'air d'une griffe :

— Chut! Frère et sœur!

Sélim poussa un soupir, et, comme la sonnette d'avertissement de l'appareil tintait, il se pencha vers la plaque et dit :

— Allô! C'est du bureau qu'on me parle?... Ah! c'est vous, Sturheim?... Prévenez, à la Chevrolière, Mlle Esther que je suis retenu à Paris par une grosse affaire...

Derrière lui, Manuela ajouta d'une voix douce : Mais que je rentrerai ce soir, par le train de dix heures. Sélim posa les deux récepteurs sur les crochets, appuya sur la sonnerie, pour indiquer qu'il avait fini, et résolument :

— Non! non! Je n'aime pas à retourner le soir... Je coucherai à Paris.

Il resta trois jours sans reparaître à la Chevrolière. Avant d'être réconcilié avec Mme del Péral, ce qui pri-

mait tout pour Sélim, c'était la crainte de ne pas obtenir sa grâce. Maintenant, ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était l'explication qu'il devrait fournir à Esther. Car comment mettre en défaut un esprit si sagace? Et puis, à quoi bon? Ne faudrait-il pas toujours aboutir à un aveu? Alors, le plus tôt ne serait-il pas le mieux? Seulement, Nuño appréhendait ce moment-là. Il avait fait de trop solennelles promesses à sa fille pour y manquer tout bonnement. Et puis, il savait qu'il allait l'affliger, et il en souffrait. Il fallut cependant se décider. Il avait chez lui des amis qui, pour intimes qu'ils fussent, auraient fini par s'étonner de la prolongation de son absence. Il quitta Manuela avec l'intention bien arrêtée de se réinstaller à Paris avant huit jours.

L'accueil qu'il reçut d'Esther, à son arrivée, le surprit agréablement. Il s'attendait à une hostilité glacée, peut-être à d'amères récriminations. Il trouva la jeune fille telle qu'elle avait l'habitude d'être : calme et souriante. Elle l'embrassa, s'informa de sa santé, le câlina, le gâta comme d'habitude, et l'enhardit si bien que, le lendemain même, il démasqua sa batterie et annonça qu'il quittait la Chevrolière.

— Il commence à faire froid, les jours sont courts, les soirées interminables... C'est incroyable comme il y a du monde à Paris!...

Il parla ainsi, pendant cinq minutes, cherchant dans les yeux d'Esther une approbation sur laquelle il comptait et qui ne se manifesta pas. La jeune fille ne protesta ni n'acquiesça. Elle demeura silencieuse, le front pen-

ché, avec quelque chose de décidé, dans le pli de la lèvre et la contraction des sourcils, qui donna fort à réfléchir à Nuño. Il comprit que le moment de la lutte, s'il devait y avoir lutte, était arrivé. Il se prépara. Mais il ne s'attendait pas à ce que sa fille lui réservait. Restés seuls, elle s'approcha de lui, et, de l'air le plus naturel, elle dit :

— Mon père, je trouve tout simple que vous désiriez vous rapprocher de vos affaires... La campagne, à cette époque-ci, est sans beaucoup de charmes, quand on n'a pas de raisons particulières de rechercher le calme... Vous trouverez à Paris tout ce qui vous manque ici.

Elle fit une légère pause, qui souligna si nettement l'allusion, qu'un flot de sang monta au visage de Nuño. Il allait parler, interrompre, protester, elle ne lui en laissa pas le temps, et poursuivit :

— Partez donc. Mais trouvez bon que moi, qui n'ai pas les mêmes raisons de désirer revenir à la ville, je reste à la Chevrolière avec Mlle Faverger. J'aime le silence, l'isolement, la promenade, le grand air : laissez-moi encore quelque temps ici... Plus tard j'irai vous rejoindre... Tout est à votre avantage et au mien, dans la combinaison que je vous soumets : vous serez plus libre d'agir comme il vous conviendra, et je serai en droit de l'ignorer, pour ne m'en point faire de peine.

Nuño eut un pressentiment qui lui serra le cœur :

— Esther! cria-t-il, Esther... Tu veux te séparer de moi?

— Non, mon père.

— Mais je ne pourrai me passer de te voir.

Elle baissa le front, et cette fois, avec une vibration de colère dans la voix :

— Vous aurez tant de compensations.

Il la prit par le bras, l'attira à lui, et avec une grande chaleur de tendresse :

— Allons, ma fille, ne t'amuse pas à me tourmenter... Je te comprends à demi-mots... Tu m'en veux, tu me fais payer ma faiblesse... Soit! Mais il ne faut pas tenir longtemps rigueur à son père.

— Vous vous trompez. Telle n'est pas mon intention, et je suis prête à vous obéir, si vous m'ordonnez de vous suivre.

— T'ordonner de me suivre! se récria Nuño. Je deviendrais un tyran? Moi, qui n'ai jamais eu qu'une volonté : la tienne! Ma fille, ma chère petite Esther, tu es fâchée. Tu as raison de l'être, là! Tu vois, je suis bien conciliant! Mais ne me garde pas rancune. Tu sais comme cela m'est dur de te voir mécontente... Raccommodons-nous, veux-tu? De quoi as-tu envie, dans ce moment? Est-ce d'un beau bijou, d'un tableau, d'une voiture, de chevaux? Quoi? Demande, je ne te refuserai rien.

Pauvre Nuño, il ne savait rien obtenir d'une femme, fût-ce sa fille, sans offrir de payer! Esther, très troublée par cette effusion, qu'elle sentait sincère, prise entre l'affection qu'elle avait pour son père et les résolutions qu'elle avait arrêtées, restait silencieuse.

— Tu ne me réponds pas? reprit Nuño. C'est donc

plus grave que je ne croyais? Voyons... Tu boudes? Tu ne veux même pas me faire de reproches?... C'est l'indifférence, alors? Non! Je vois bien que tu m'aimes malgré tout. Ah! ma chère petite... Oui, j'ai eu tort, mais si je te racontais...

Malgré lui, il fallait qu'il en vînt à parler de Manuela. Esther lui posa sa main sur les lèvres. Il la baisa tendrement. Elle voulut lui imposer silence. Mais comment endiguer un pareil torrent?

— Je te jure que c'est le hasard qui a tout fait... Je ne la cherchais pas... Elle s'est trouvée devant moi, à l'improviste, dans la rue de la Bourse... Elle allait chez le pâtissier... Elle descendait de voiture... Je pouvais passer mon chemin, n'est-ce pas? Elle ne m'aurait pas forcé à la suivre... Mais quand je l'ai vue, j'ai tout oublié.

Esther pensait : Pauvre père, il croit au hasard de sa rencontre avec cette rouée. Il croit que, s'il ne l'avait pas abordée, elle ne l'aurait pas... Mais il croit tout! Que ne lui fera-t-elle pas vouloir? Elle me l'a bien dit : Un homme est d'autant plus amoureux qu'il y a plus de péril ou d'infamie, pour lui, à l'être... Alors, moi-même, un jour prochain, il me mettra à la merci de cette femme! Oh! cela, non!

Nuño continuait :

— Nous nous sommes expliqués... Et vraiment, vois-tu, il y a eu bien de l'exagération dans nos jugements sur elle... Nous étions dans l'énervement d'une situation très tendue... Mais, revenu au calme, j'apprécie mieux les choses... Je t'assure que tout cela se réduit à rien. Si

tu consentais seulement à causer cinq minutes avec elle...

— Jamais ! cria Esther, dont les regards étincelants intimidèrent Nuño.

— Mais si elle parvenait à te convaincre...

— De quoi? Qu'elle n'est pas une intrigante? C'est vous-même qui me l'avez dit.

— Mais j'étais emporté par la colère, comme tu l'es en ce moment. Ah! mon Dieu! Que c'est désolant de ne pas pouvoir arriver à concilier les gens qu'on aime!

— Mon père, réfléchissez-donc, une seconde seulement, à l'immoralité énorme de vos regrets!

— Oh! tu n'es pas accommodante!

— Je ne l'ai été que trop! Mais c'est fini : je ne veux plus l'être. Faites ce qui vous plaira, mon père, vous n'avez pas de compte à rendre, ni à moi, ni à personne. Mais ne me demandez pas de vous approuver, de vous couvrir par ma présence. Rappelez-vous les termes du traité que nous avons conclu ensemble, il n'y a pas longtemps, c'est vieux de dix jours : chez vous, Mme del Péral ou moi. Voilà Mme del Péral qui revient. Elle n'est encore qu'à la porte. Mais demain elle sera dans la maison. Je n'y vois donc plus de place pour moi.

— Je te jure que Mme del Péral ne viendra plus chez moi.

— Mon père, j'ai perdu toute confiance en vous...

— Tu crois que je veux te tromper? s'écria douloureusement Sélim.

— Non! Je suis convaincue que vous êtes sincère, en ce moment. Mais demain, cédant à l'influence irré-

sistible qui vous conduit, vous changerez, et je ne veux pas m'exposer à vos changements.

— Quoi! Même si je te donne ma parole?

— Vous n'y manquerez pas, mon père, je le crois. Mais vous serez si malheureux que je vous en dégagerai moi-même... Et il faudra subir ce que je me reconnais impuissante à empêcher.

Nuño laissa tomber sa tête dans sa main et demeura un instant accablé. Il sentait combien était juste le raisonnement de sa fille; mais plus il était juste et plus il s'en trouvait blessé. Comme Esther devait le juger sévèrement, pour le traiter avec cette défiance! Et quelle misère de ne pas trouver, au fond de lui-même, d'abord l'énergie d'un bel élan pour crier: Eh bien! tu as raison! Je ne la reverrai jamais! et ensuite la fermeté de persévérer dans sa résolution. Mais il savait bien que c'était au-dessus de ses forces. Alors que répondre à sa fille?

— Ainsi, dit-il très assombri, tu veux rester ici, toute seule?

— Oui, mon père.

— Jusqu'à quand?

— Tant que je ne m'ennuirai pas.

— Mais c'est un terme indéfini... Ça peut être toute la vie!...

— Ça ne sera pas toute la vie.

— Soit. Je ne me reconnais pas le droit de contrarier ta volonté. Mais tu m'affliges cruellement.

Esther ne répliqua pas. La riposte était trop facile.

Elle s'approcha de Nuño, l'embrassa, et dit :

— Vous êtes très bon, mon père.

Puis elle sortit, et jusqu'au départ de tous les habitants du château, qui eut lieu le surlendemain, elle se montra souriante. Quant à Nuño, très soucieux, il avait pris à part Mlle Faverger et lui avait donné des instructions très précises, dont la principale était de le tenir au courant de l'état d'esprit d'Esther. Il arriva triste à Paris, quoiqu'il sût que Manuela l'y attendait, et son premier soin fut de raconter à la jeune femme l'étrange fantaisie de sa fille. Mme del Péral l'écouta songeuse, puis, comme pensant à autre chose :

— Et votre voisin de la Commanderie? demanda-t-elle. Savez-vous ce qu'il devient?

— Il voyage, m'a-t-on dit, en Angleterre, et son absence sera longue.

— Ah!

Manuela fit un geste, comme pour dire : Alors, je ne comprends plus! Et elle changea de conversation.

XVIII

Il y avait trois semaines que Nuño était réinstallé à Paris, et, repris par le courant de la vie active, il se trouvait moins malheureux qu'il ne l'avait craint en se séparant d'Esther. Pratique, il profitait de l'absence de sa fille pour ne pas rouvrir sa maison. Il avait ainsi une excellente raison de ne pas recevoir chez lui Mme del Péral. Il ne la voyait que chez elle. Et, faisant honneur à sa force de caractère de ce qui n'était qu'un effet des circonstances, il se félicitait de si bien tenir Manuela à distance. Il était, du reste, quotidiennement renseigné sur la santé d'Esther : il causait avec elle chaque matin par le téléphone. Les choses allaient ou paraissaient aller bien à la Chevrolière. Il n'essayait pas d'entrer dans les détails de l'existence de sa fille. Il se contentait du présent, tel qu'on le lui dépeignait. Il appréhendait l'avenir, et, quand il réfléchissait à la transformation si complète des sentiments d'Esther, depuis un an, il éprouvait une sourde inquiétude. Quelle inquiétude? Il n'essayait pas de la

définir, ni de préciser ce qu'il pouvait craindre. Il faisait plutôt l'obscurité sur ces points. Il semblait un malade gravement atteint, mais qui préfère ne pas savoir quel est son mal, dans la crainte d'apprendre qu'il est incurable.

Sa fille s'écartait de lui, sa fille ne l'aimait plus comme autrefois : c'était un fait indéniable. Mais de qui se rapprochait-elle ? Qui aimait-elle ? Voilà ce qu'il ne voulait pas rechercher. Il n'ignorait pas qu'un jour la vérité, à laquelle il fermait ses yeux, s'affirmerait éclatante. Il aimait mieux attendre que ce jour vînt, de lui-même, et ne pas le rendre plus prochain en se livrant à des enquêtes. Il ne parlait jamais de ses obscures préoccupations à Mme del Péral. Mais rien ne prouvait qu'elle ne les avait pas devinées. Elle était bien fine pour que les agitations d'esprit de Nuño pussent lui échapper. Cependant, comme elle n'avait aucun intérêt à aborder la question, elle se tenait sur la réserve.

Jamais elle ne s'était montrée aussi bonne et aussi tendre pour Nuño. On eût dit qu'elle prenait à tâche de lui faire oublier ses ennuis, et de remplacer, aussi complètement que possible, Esther auprès de lui. L'intimité de leur vie était presque complète, et, désormais, leur liaison ne pouvait plus passer pour dissimulée. Ce fut l'époque des grandes libéralités de Sélim pour la jeune femme. Il y avait eu une grosse reprise d'affaires à la Bourse. Un lancement d'emprunts étrangers, pendant quelques semaines, bouleversait le marché. La politique internationale faisait rage sur les

diverses places de l'Europe, et les spéculateurs se battaient à coups de millions, ce qui était moins meurtrier, mais tout aussi cher, que de se battre à coups de canons. Il y eut quelques fluctuations sérieuses, dont Nuño, toujours très bien renseigné sur l'état du change, profita sans courir aucun risque et avec sa dextérité des grands jours. Il pêcha, dans cette eau trouble, une fortune pour Manuela, et il put lui apporter, non pas un paquet de billets de banque, libéralité presque outrageante, en ce qu'elle était trop visiblement le paiement du plaisir, mais des valeurs, au mouvement desquelles il l'avait associée, et qu'elle dut accepter comme un gain licite. Ce fut très proprement fait et vraiment princier. Manuela l'en récompensa par un mot qui fit tressaillir de joie le sensible cœur du banquier :

— Mon cher Sélim, vous m'avez faite si riche, et partant si indépendante, que vous ne croirez plus maintenant que ce ne soit pas pour vous que je vous aime.

A ces petites gentillesses-là, Nuño n'ajoutait jamais qu'à moitié foi. Mais elles lui faisaient tout de même plaisir. Son existence était donc aussi satisfaisante qu'elle pouvait l'être, lorsque le petit point, qui noircissait l'horizon, grossit en un instant, comme une nuée poussée par le vent, et déchaîna une épouvantable tempête.

Nuño était à son bureau, vers dix heures, en train de recevoir les agents de change et de distribuer la besogne à ses chefs de service, lorsque Mlle Faverger

fut annoncée. Le banquier eut le pressentiment d'un malheur. Il congédia tous ceux qui étaient autour de lui, et, allant lui-même au devant de l'institutrice :

— Qu'y a-t-il? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Esther? demanda-t-il plein de trouble.

— Rien, monsieur : elle est en parfaite santé.

Il emmena la vieille fille dans son cabinet, et, lui offrant un siège :

— Alors pour quelle raison votre visite? Vous avez une demande à m'adresser? Est-ce que ma fille voudrait rentrer à Paris? Vous n'ignorez pas que rien ne me ferait plus de plaisir...

— Il n'est point question de cela... Plût au ciel que la chère petite eût une idée aussi raisonnable !... Mais elle en est bien loin...

— Mademoiselle Faverger, vous m'effrayez...

Nuño était devenu très pâle, il fixait sur l'institutrice des regards pesants qui la bouleversaient. Elle fondit en larmes, et ne sut que balbutier :

— Ah! monsieur, qu'allez-vous penser de moi? Une enfant que vous m'aviez confiée. Et je n'ai pas pu la détourner de ses projets... Non, monsieur, je n'ai pas pu... Dieu sait pourtant que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi, que j'ai dit tout ce que je devais dire !... Rien n'a servi... Elle est décidée !... Et c'est pour vous prévenir que je suis ici... Et je vous prie de croire que j'en suis assez malheureuse !...

— Mais de quoi s'agit-il, à la fin? cria Nuño exaspéré par le soupçon et la crainte. Au lieu de gémir, éclairez-moi... Que veut-elle?

— Elle veut se convertir.

— Se convertir?

— Oui, monsieur.

Nuño eut un geste terrible. Il montra le poing au ciel. Mais il ne prononça pas une parole. Son fatalisme lui ferma la bouche. Il pensa : Cela devait arriver! Dans le vaste cabinet, où les fumées de cigarettes traînaient encore en filets bleus, un lourd silence s'était fait. Mlle Faverger, essuyant ses larmes, regardait, à la dérobée, l'homme qui lui avait autrefois confié une juive et à qui elle allait aujourd'hui rendre une chrétienne, et se disait : Il peut m'accuser de l'avoir trahi, d'avoir failli à ma tâche, assigner à une pareille conduite les motifs les plus dégradants! Et dans la sincérité, dans l'honnêteté de sa conscience, la bonne Faverger eût préféré être morte à se voir là, comme une coupable devant son juge.

Nuño sortit de sa sombre méditation, et d'une voix étouffée :

— Quand a-t-elle manifesté cette intention?

— Elle en a parlé hier soir, très nettement. Mais, depuis quelque temps déjà, la tournure de son esprit devenait inquiétante.

— Avant mon départ de la Chevrolière?

— Un peu avant.

— A quoi attribuez-vous ce changement? Oh! Mademoiselle Faverger, soyez franche. Vous voyez que je ne vous adresse aucun reproche... Je suis sûr que vous n'êtes pour rien dans la résolution prise par ma fille... Justifiez la confiance que je

vous conserve en me découvrant toute la vérité.

— Qui peut se flatter de la connaître? Esther, monsieur, vous le savez bien, est une fille très concentrée, qui réfléchit beaucoup, et qui ne dit que ce qu'elle veut dire... Oh! la bonté et la vertu sur la terre, monsieur... Jamais une pensée de cette enfant-là n'a été mauvaise...

Mlle Faverger s'attendrissant elle-même, se remit à pleurer bruyamment. Au milieu de ses soupirs et de ses sanglots Sélim entendit qu'elle balbutiait :

— Oh! elle a un grand chagrin... Ce n'est pas douteux... Un grand chagrin seul a pu la pousser à une telle résolution!...

— Quel chagrin? cria Nuño, dont le cœur se serra. Vous l'a-t-elle confié? Votre devoir est de me répéter ce qu'elle vous aura dit...

Mlle Faverger leva sur Nuño un œil effaré. Elle hocha la tête, et, comme une personne qui prend une résolution inébranlable :

— Non, monsieur, non... Je ne sais rien de précis... Elle était triste, depuis quelque temps... Elle, qui avait le caractère le plus égal, souvent elle cédait à des emportements, aussitôt réprimés par elle-même et regrettés... Mais elle ne m'a point fait de confidences... Je ne l'y ai d'ailleurs jamais poussée.

— Vous avez eu tort! cria Nuño. Si vous aviez su de quoi il retournait, et si vous m'aviez prévenu, toutes ces difficultés, tous ces malheurs eussent pu être évités!

A ces accusations, Mlle Faverger rougit, et ses larmes

instantanément se séchèrent. Elle se redressa, et d'une voix tremblante :

— Monsieur, il est tel sujet qu'il m'eût été bien impossible d'aborder avec vous.

Nuño n'insista pas. Il avait compris. Mais il lui semblait que ce motif de mécontentement, auquel l'institutrice risquait une allusion, ne devait pas être le mobile décisif auquel obéissait sa fille. Ce mysticisme subit, qui s'emparait d'elle, ne lui était pas inspiré par la réconciliation de son père avec Mme del Péral. Non! Il y avait autre chose, qu'il entrevoyait, et dont rien que le soupçon lui faisait bouillonner au cœur une colère folle. Cette autre chose, pour en être sûr, il fallait causer avec Esther. Encore, peut-être, ne se déciderait-elle pas à l'avouer. Quant à Mlle Faverger, sa bonne foi se montrait entière. Il n'y avait point à la suspecter, ni à la blâmer.

— Ma fille sait-elle que vous êtes ici? demanda le banquier.

— Oui, monsieur.

— Sait-elle que vous devez me parler comme vous l'avez fait?

— Oui, monsieur.

— C'est donc avec son assentiment que vous êtes venue m'avertir?

— C'est sur son ordre.

— Bien! Je vois qu'elle agit franchement, et qu'elle comprend la gravité de ce qu'elle projette. Retournez à la Chevrolière, et annoncez-lui ma visite pour aujourd'hui. Au revoir, mademoiselle Faverger... A tantôt.

Mlle Faverger salua et sortit.

Resté seul, Sélim s'assit dans un des larges fauteuils de son cabinet. Il était arrivé à une des heures les plus pénibles de sa vie. Pris entre ses devoirs de père et ses caprices de viveur, il avait sacrifié les uns aux autres, et il subissait durement les conséquences de sa conduite. Il avait, pendant des années, reporté à plus tard la liquidation de ses vices, en se disant : Nous verrons, nous avons le temps, quand je serai vieux. Il était vieux, et son vice le tenait plus étroitement serré que jamais. Il ne supportait pas la pensée de renoncer à des tendresses si vaines, et l'affection solide, sûre, sincère, qu'il avait négligée, se détournait de lui. Il fit son bilan de débauché, avec une exactitude d'homme de finance. Il eut le courage de tout évaluer, de tout compter, et, ayant à l'actif Esther, au passif Manuela, il ne se sentit pas l'énergie suprême de liquider l'une pour conserver l'autre. Il se dit : C'est une transaction à passer, j'y arriverai. Il faut trouver un modus vivendi. Je le trouverai, s'il ne s'agit que de Manuela.

Mais il devinait bien qu'il ne s'agissait pas que de sa maîtresse. Un profil d'homme, fier, dédaigneux même, lui apparaissait, et c'était celui-là le véritable auteur de l'éloignement de sa fille, c'était lui qui causait la tristesse désespérée d'Esther. Oui, cet homme qui, depuis un an, se dressait devant lui comme un obstacle, en toutes circonstances, et qu'il haïssait d'instinct, parce qu'il était noble, beau, désintéressé, et sur lequel il ne pouvait rien. Tout autre, il eut essayé de

le corrompre, de le séduire, de le payer. Mais un Pont-Croix ! Un homme qui acquittait, jusqu'au dernier sou, ses différences de Bourse, quand il était si simple de se retrancher derrière l'exception de jeu, pour faire ensuite, à l'amiable, une liquidation de sa position, qui aurait satisfait tous les intéressés et laissé sa fortune intacte. Non ! Il n'y avait rien à attendre d'un tel personnage. Et c'était justement parce qu'il était excessif, que sa fille l'avait remarqué et qu'il lui avait plu. Il se leva et marcha avec agitation en parlant à voix haute :

— Mais qu'est-ce qu'elle peut espérer, cette absurde fille ? Elle sait bien qu'un mariage, entre elle et lui, est impossible ! Il ne voudrait pas, et je ne voudrais pas ! Donc, refus des deux parts. C'est une situation inextricable ! Même chrétienne, il ne l'épouserait pas, parce qu'elle est ma fille ! Il me méprise comme la boue de ses souliers ! Je l'ai bien vu : il ne s'en est pas caché ! Alors ?...

La porte du cabinet s'entr'ouvrit, et une tête inquiète se montra :

— Qu'est-ce que vous voulez, Sturheim ? cria Nuño avec fureur, car il éprouvait le besoin de passer sa colère sur quelqu'un.

— Monsieur le comte, on vient de l'ambassade de Portugal...

— Qu'on s'en aille ! tonna Nuño.

— Mais c'est vous-même qui avez donné rendez-vous !...

— Je m'en fiche !...

Les yeux du secrétaire de confiance s'agrandirent, terrifiés. Il eut cependant le courage d'entrer, car il s'agissait d'importants intérêts, et de refermer la porte pour qu'on n'entendît pas crier le banquier.

— Mais, monsieur, quels ordres donnez-vous, pour soutenir les Portugais, aujourd'hui?

— Allez-vous me laisser tranquille?... Je ne veux pas m'occuper d'affaires : c'est jour de deuil pour moi!

Sturheim plia les épaules, et, n'osant pas insister, sortit en murmurant :

— Qu'arrive-t-il au patron? Et quel bouillon vont boire les haussiers!...

Un peu calmé par cette explosion, Sélim regarda l'heure. Il vit qu'il avait juste le temps de déjeuner à la gare avant de prendre le train, et, passant par un petit escalier, il gagna sa voiture, qui attendait dans la cour.

En demandant à Nuño l'autorisation de s'isoler à la Chevrolière, Esther n'avait pas d'arrière-pensée. Son but unique était de se soustraire aux tiraillements que devait amener, entre elle et son père, la tyrannie de Mme del Péral. Elle voulait assurer sa tranquillité. Et c'était tout. Les premiers jours de son tête-à-tête avec Mlle Faverger furent très agréables. Rien ne la troublait, ne l'inquiétait. Elle était maîtresse du pays. Clément avait quitté la Commanderie. On le disait parti pour l'Angleterre. L'absence du marquis rassurait Esther. S'il eût été à Précigny, peut-être ne fût-elle pas restée. Une pudeur l'eût prise de paraître demeurer à cause de lui. C'était si bien le fond de sa pensée de ne

pas s'éloigner de l'endroit où il vivait! Mais elle ne se l'avouait pas à elle-même. Elle avait fait avec Mlle Faverger la promenade annoncée à l'abbaye de Saint-Pons. Le site lui avait semblé charmant, plein de fraîcheur et de recueillement. Un beau parc entourait les bâtiments habités par les religieuses. Au centre d'un cloître à arcades gothiques, la chapelle s'érigeait, véritable bijou artistique, admirablement restauré par la piété des fidèles. Esther ne pénétra pas dans la chapelle, mais elle se promena dans le parc. Pendant qu'elle errait silencieusement, une cloche tinta, appelant les Sœurs aux vêpres, et les bâtiments s'emplirent d'un bourdonnement de ruche. De loin, à travers les arbres, la jeune fille vit, sous les galeries du cloître, les religieuses, en rang, disciplinées, défiler lentement, puis disparaître. Elle ne put se retenir de dire à Mlle Faverger :

— L'existence de ces femmes si bien réglée, si complètement exempte d'inquiétudes matérielles et de préoccupations sociales, doit être heureuse...

— Mais elles ont rompu tous les liens terrestres... Elles n'ont plus ni famille ni amis, elles ont renoncé au monde.

— Le monde ne renonce-t-il pas quelquefois à vous?

Mlle Faverger se tut. Le terrain lui parut mauvais. L'orgue, dans la chapelle, répandait ses harmonies. Des chants graves et doux s'élevèrent. Esther resta quelque temps à les écouter, puis brusquement, comme s'arrachant à une séduction déjà très forte, elle prit le bras de sa compagne et dit :

— Partons !

Elle ne fit, dans les jours qui suivirent, aucune allusion à la visite à l'abbaye. On eût dit qu'elle ne se souvenait pas de l'avoir visitée. Elle alla chez le curé de Précigny, chez les pauvres, à l'école, portant des secours, des encouragements, des friandises, suivie partout d'un concert de bénédictions, car elle avait su conquérir l'affection de tout le monde, par sa simplicité, sa grâce et sa générosité. Quand elle venait au village, le petit boulanger la suivait, trottant auprès d'elle. Et le farouche Rabasson lui-même, qui demandait la tête de tous les propriétaires quand il avait absorbé son compte de petits verres, retirait sa casquette devant elle. Un jour qu'elle se promenait sur la route avec le curé, en revenant de l'ouvroir qu'elle avait fondé à Précigny, elle lui dit sans préparation :

— Est-ce qu'il arrive fréquemment, monsieur le curé, que des Israélites se convertissent et embrassent la religion chrétienne ?...

— Non, c'est assez rare... Pour les hommes, on peut même dire que c'est tout à fait exceptionnel.

— Alors des femmes ?

— Oui quelques femmes... Ou, pour être exact, quelques jeunes filles.

— Et quels sont leurs motifs ?

— Presque toujours les entraînements du mariage... Elles se font chrétiennes pour épouser des chrétiens... Ou, à la suite de grands chagrin, pour entrer au couvent.

— Est-ce que les formalités à remplir sont compliquées ?

— Les formalités religieuses sont très simples... Elles consistent dans le baptême, la préparation à la communion... Et c'est tout.

Mlle Faverger, qui assistait à cet interrogatoire, frémit d'angoisse. Elle lança à Esther des regards suppliants. Elle n'osait intervenir, craignant de donner un corps à ce qui n'était, dans sa pensée, qu'inquiétude vague, et cependant il lui semblait que l'entretien commencé était extraordinairement périlleux. Depuis quelques semaines, son élève la maintenait dans un état d'incertitude douloureux. Elle n'avait pas, un instant avec elle, la sécurité de l'esprit : elle appréhendait continuellement quelque coup de tête. Et ce coup de tête lui paraissait se préciser d'une façon étonnante. Soit que les yeux de Mlle Faverger eussent une particulière éloquence, soit qu'elle n'eût pas autre chose à demander au curé, Esther changea de conversation.

Mais sa gouvernante était trop agitée pour pouvoir garder plus longtemps le silence, et, le soir même, sous un prétexte sans importance, un entretien des plus graves s'était engagé. Poussée dans ses derniers retranchements, la jeune fille, avec une tranquillité qui annonçait une résolution dès longtemps arrêtée, avait déclaré à Mlle Faverger qu'elle songeait à se convertir. Et comme la brave fille restait pétrifiée, Esther lui avait expliqué ses raisons. Elle avait pris le monde en dégoût, et ne pouvait supporter la pensée d'y ren-

trer. Elle aspirait à la paix et au calme de la vie cloîtrée. Et cette vie, la religion chrétienne seule pouvait la lui offrir. Et, comme Mlle Faverger, effarée, éplorée, tentait quelques objections, la jeune fille les avait réfutées. Enfin, à ce cri de l'institutrice :

— Et votre père?

— Oui, mon père, voilà le véritable argument, celui que je me suis longtemps opposé à moi-même... Mais, en y regardant bien, est-il si inattaquable? Manquerai-je à mon père?

— Pouvez-vous le demander? Il vous aime.

— Oui, il m'aime. Mais il n'a pas le courage de me défendre contre ses propres faiblesses. Vous voyez qu'il s'est résigné à me laisser seule ici; il se résignera également à me voir entrer au couvent... Et, ma bonne Faverger, croyez-moi, il m'oubliera vite. Trop vite!

— En êtes vous arrivée à un tel désenchantement? Mais, malheureuse enfant, qui a flétri si promptement toutes vos illusions?...

— Une précoce expérience. Je sais ce qu'est la vie, et elle me fait horreur.

— Mais je ne puis, moi, sans manquer à mon devoir, laisser ignorer à votre père ce que vous vous proposez.

— C'est juste. Allez le trouver à Paris, et dites-lui tout.

— Quelle mission!

— Pardonnez-moi, ma bonne Faverger, de vous en charger. En la remplissant, vous me prouverez votre attachement.

Et Mlle Faverger était partie. Esther avait passé la matinée avec un calme qui l'étonnait elle-même. Elle se jugea mûre pour la vie religieuse, puisqu'elle était à ce point exempte d'émotions humaines. Elle vit, sans trouble, revenir sa messagère, apprit la prochaine arrivée de son père, et se prépara à le recevoir. Elle eut cependant une violente palpitation de cœur, quand la voiture qui l'amenait entra dans la cour. Elle alla au-devant de lui, et, serrée dans ses bras, presque emportée, à la chaleur de cette étreinte si pleine encore de tendresse, des larmes coulèrent de ses yeux.

Quand ils furent seuls, enfermés dans le salon, Nuño, regardant attentivement sa fille, se rendit compte de l'altération de son visage. Elle était pâle, non pas seulement de l'émotion présente, mais d'une tristesse antérieure, d'une agitation profonde et prolongée. La bouche surtout, inquiète et souffrante, révélait bien des chagrins. Le père, qui accourait tout échauffé et prêt à combattre une rebelle, se trouvant en face d'une vaincue, fut pris d'une grande et affectueuse pitié, et parlant avec douceur :

— Eh bien ! Esther, ma chère mignonne, tu vois combien j'avais raison, quand je ne voulais pas te laisser sans moi ici... Je me doutais que la solitude te serait mauvaise conseillère... A ton âge il ne faut pas vivre à l'écart... Le spleen affaiblit le jugement, et on se laisse envahir par toutes sortes d'idées erronées sur le monde et la vie... Mais tu as compris toi-même que tu faisais fausse route... C'est ainsi que j'interprète la démarche de Mlle Faverger. Je suis prêt à t'aider, de toutes mes

forces, à reprendre possession de toi-même. Et, pour commencer, je t'emmène à Paris.

Sans parler, Esther fit non de la tête.

— Voyons, mon enfant, tu ne vas pas te cantonner ici pour tout l'hiver?... Tu vois, toi-même, que tu y deviens misanthrope... Tu as très mauvaise mine, ta santé s'altère... Il est impossible que cela continue... Je ne prétends pas restreindre ta liberté... Tu seras maîtresse de vivre à Paris, comme il te conviendra... Mais je désire que tu reviennes avec moi... Ma maison n'est pas une prison, tu le sais... Tu auras tout ton ménage à part, si cela te plaît... Si tu veux prendre tes repas avec moi, tu me rendras heureux... Et je n'inviterai que les personnes que tu désigneras toi-même... Il n'est pas possible de se montrer plus conciliant... C'est toi qui seras la maîtresse absolue... Ah! qu'est-ce que tu peux avoir à objecter à cela? Tout ce que je te demande, c'est de pas m'abandonner... Le devoir d'une enfant est de se consacrer à ses parents... Tu n'as plus que moi, et, quoique je ne sois pas un père impeccable, ne sois pas trop sévère, ne me me traite pas trop durement... Je t'aime tendrement... Tu peux, il est vrai, me reprocher de ne pas aimer que toi... Mais est-ce un si grand crime? Et ne vaut-il pas mieux avoir le cœur un peu trop large et un peu trop chaud, que de l'avoir étroit et glacé?... Ne te fâche pas... Laisse-moi te dire tout ce qui me vient, pour essayer de te convaincre... Aurai-je tant de peine à y réussir? Et quand un père s'adresse à l'affection de sa fille, ne doit-il pas être sûr d'avance qu'on l'entendra favorablement?

Esther garda le silence, et Nuño, plein d'embarras et d'inquiétude, la vit, devant lui, froide, sombre, insensible. Comme elle ne paraissait pas se décider à parler, Nuño, profondément affecté par cette attitude revêche et cette résistance, s'écria :

— Est-ce que tu n'as rien à me répondre? Est-ce que mes désirs sont sans valeur pour toi? Il n'est pas possible que ta résolution soit si bien arrêtée que tu n'admettes même pas la discussion. Voyons, ne reste pas là à m'écouter, sans me parler... Je veux entendre le son de ta voix... Es-tu devenue muette?

— Non, mon père, dit lentement Esther. Mais à quoi bon revenir sur un parti définitivement pris?

— Définitivement! interrompit Sélim avec force. Tu as pris, sans ma permission, un parti définitif? Que devient donc, dans tout cela, l'autorité paternelle? J'apprends d'étranges choses! Et voilà qui est nouveau pour moi! J'en suis fâché, ma fille, mais ce définitif n'aura pas de durée, et tu changeras tes projets.

Le visage d'Esther ne perdit rien de sa froideur. Ses lèvres tremblèrent un peu, et elle répliqua :

— Mon père, je vous demande comme une grâce de ne rien entreprendre contre ma volonté.

— Ta volonté? cria Nuño en bondissant. Tu as une volonté autre que la mienne! Qui te l'a soufflée? En si peu de temps, as-tu changé si complètement? Je ne te reconnais plus! Et toi-même tu ne parais plus me comprendre!... Esther, que s'est-il passé? Ce n'est pas par caprice que tu vas me faire tant de peine? Allons! Assez de dissimulation, assez de ménagement. Disons

hardiment les choses... Il ne s'agit plus de décider si tu resteras ici, ou si tu reviendras à Paris... Il faut savoir si, oui ou non, tu abandonneras ta religion, celle de ton père, celle de ta race, pour aller avec ceux qui, depuis des siècles, nous poursuivent de leur mépris et de leur haine? Sois franche, ne dis qu'un mot, mais qu'il tranche la question. Est-ce vrai que tu veux te faire chrétienne?

Esther n'hésita pas. Une flamme monta à ses yeux. Elle dit :

— Oui, mon père!

— Ah! malheureuse enfant! Qui donc t'a corrompue? Qui donc t'a entraînée? Lequel de leurs prêtres t'a glissé la mauvaise semence dans la pensée? T'es-tu laissée prendre aux dehors séduisants de leur culte? As-tu été assez simple pour croire à ce qu'il enseigne? Mais si tu réfléchissais, seulement une seconde, tu te rendrais compte que leur religion n'est qu'une déformation de la nôtre, et que ce qui nous a été révélé par la parole même de Dieu : notre loi reçue par Moïse, a été travesti et altéré par leur Christ. Faux, tout ce qu'on raconte de lui! Fausse sa légende! C'est la réédition de l'histoire de Joseph : les trente deniers de Judas, ce sont les vingt deniers des frères, les deux larrons, ce sont les deux officiers du roi d'Égypte! Imposture historique! Cela est reconnu! Et, au point de vue du dogme, quelle différence entre notre culte et le leur! La complication, par l'introduction de la Vierge, du Fils et du Saint-Esprit! Mais Dieu est toujours le même! Le nôtre est le leur! Seulement ils l'ont fait

moins omnipotent, moins grand, parce qu'il est en trois personnes, et non plus unique dans sa souveraineté! Ma fille, écoute-moi... Je ne suis pas un savant... Je ne connais que ce que nos rabbins nous ont appris à tous... Si tu causais avec l'un d'eux, il te convaincrait, tu verrais... Oh! ne te laisse pas aveugler par des mirages... Crois à ce qu'on a enseigné à ton enfance... Garde la foi de tes parents... Veux-tu donc être séparée de moi, plus tard?... Veux-tu ne pas revoir ta mère? Donneras-tu le scandale d'une conversion? Quelle joie pour ceux qui nous haïssent et nous ont tant persécutés! Il y a, entre eux et nous, des ruisseaux de larmes et de sang... Il faut t'en souvenir!... Et tu songes à te jeter dans leurs bras?... Quelle douleur pour moi! Et, pour tous les nôtres, quelle amertume! Voyons, tu n'as pas réfléchi à tout ce qu'un pareil acte entraîne de conséquences, non seulement pour toi, mais pour les autres. Ne donne pas le mauvais exemple! Reste avec moi. Pourquoi veux-tu m'abandonner?

Nuño s'arrêta. Il était suffoqué par l'émotion, et sa voix s'étranglait dans sa gorge. Le visage d'Esther exprimait une douleur profonde, mais ses yeux semblaient regarder au-delà des tristesses humaines. Elle répondit :

— Mon père, n'accusez personne. J'ai pris ma décision moi-même et sans conseil. J'ai lu seulement, pour m'éclairer et me soutenir, et j'ai compris que le Dieu des chrétiens est un Dieu d'amour et de consolation, que le repos de l'âme est en lui, et qu'il n'y a de joie qu'à l'adorer. Dans ma tristesse et mon abandon j'ai

senti qu'il était le suprême recours, et maintenant il serait impossible de chasser cette certitude de mon esprit.

— Tu me trompes! cria Nuño avec fureur, tu ne me dis pas tout! Ta résolution n'est pas faite que de folles aspirations mystiques! Il y a autre chose! Allons, sois franche! Ce n'est pas seulement une attraction divine que tu subis, c'est aussi une influence humaine! Il n'y a pas que de la piété dans ton cœur, il y a aussi de l'amour! Ose donc me dire que ce n'est pas vrai?

Esther rougit, puis, à voix basse, comme se parlant à elle-même :

— C'est vrai : il y a aussi de l'amour... Mais un amour bien malheureux, car il est sans espoir.

— Si tu abandonnes ta religion, dit Nuño avec amertume, qui te défend d'espérer?

La jeune fille resta rêveuse un instant, et hochant la tête :

— Il ne m'accepterait pas plus convertie... Il ne m'aime pas et ne m'aimera jamais... Et d'ailleurs, il y a, entre lui et moi, votre fortune et sa ruine.

— C'est le marquis de Pont-Croix?...

Elle pencha affirmativement le front.

— Mais qu'a-t-il donc pour les affoler toutes ainsi? cria Nuño exaspéré. Fille stupide, qui va s'énamourer de ce noble ruiné, mais si fier qu'elle n'existe pas pour lui! Il y a de quoi se passionner à constater son dédain, n'est-ce pas? Faut-il que tu aies peu d'orgueil! Qu'es-tu pour lui? Une créature inférieure, appartenant à une race flétrie! Il ne te l'a pas caché! Et tu

persistes à l'aimer? Mais tu devrais le haïr! Voilà donc pour quelles folies tu abandonnes ton père, tu renies ton Dieu, tu trahis les tiens! C'est pour un godelureau, qui te dédaigne, que tu déchires mon cœur et que tu vas gâcher ta vie! Oh! il sera flatté de voir que tu t'immoles pour ses beaux yeux. Ce sacrifice le posera dans son monde! La fille de Nuño, sa fille unique, victime du marquis de Pont-Croix! En voilà une belle revanche du krach, et de sa déconfiture, et de sa misère! Nobliau dans la panne, va! Ça n'a pas quatre sous, et ça prend à son père une fille qui a des millions! Et tu ne te révoltes pas, et tu subis un tel affront? Il se moque de toi avec ses amis, tu sais!... Mme del Péral me l'a dit!...

A cette imprudente parole, les yeux d'Esther s'enflammèrent d'une telle indignation que Nuño resta court, la bouche béante.

— Mon père, dit-elle avec fermeté, j'obéis à des sentiments que Mme del Péral ne saurait ni comprendre ni juger. Épargnez-moi d'apprendre qu'elle trouve encore moyen de discuter mes intentions quand moi je ne discute même plus sa conduite... Cessez de vous opposer à mes projets. Rien ne saurait m'empêcher de les exécuter. Si notre culte possédait des couvents, je vous ferais le sacrifice de ma conversion. Je m'enfermerais, loin du monde, dans le silence, le repos et la contemplation.

— Ainsi, non seulement, tu veux te convertir, mais encore te cloîtrer?... C'est de la démence furieuse! Tu ne sais pas où tu vas! Mon devoir est de m'y opposer...

— Mon père, ne me forcez pas à me souvenir que je suis majeure.

— Tu résisterais ouvertement à mon autorité?

— Vous ne m'y contraindrez pas.

— Mais, dans ce couvent, tu mourras.

— Aimez-vous mieux que je meure de chagrin, sous vos yeux?

— Voilà donc ce que ce misérable homme a fait de toi! Oh! je le poursuivrai de ma haine!

— Et moi je prierai Dieu qu'il vous adoucisse et qu'il le protège!

Nuño tomba dans une profonde rêverie. L'amour d'Esther éclatait si puissant à ses yeux qu'il le jugea impossible à combattre. Si sa fille s'était mis en tête d'épouser le marquis, il aurait fallu y consentir. Rien n'aurait pu prévaloir contre sa volonté. Il frémit de rage à la pensée que Clément serait entré dans sa famille. Il le détestait, en ce moment, pour tout ce que souffraient son orgueil abattu, ses convictions rejetées et sa tendresse vaine. Esther libre et vivant dans le monde rencontrerait encore Clément, et comment être sûr que la rigueur de ce gentilhomme pauvre persisterait devant une affection si constante et si humble? Et puis tant de millions! N'était-ce pas pour amollir le cœur le plus dur? Il se bornerait à demander que celle qui l'aimait se convertît à sa religion. Et elle y était déjà prête! Alors cette union atroce, qui faisait un chrétien maître de son enfant, héritier de son bien, s'accomplissait! Ne valait-il pas mieux le cloître? C'était la mort anticipée, que cet abandon de

tout son être à Dieu. Il perdait sa fille, elle lui était arrachée vivante, brusquement... Le cloître, ou ce chrétien. Voilà le choix que l'avenir lui offrait. Il fronça le sourcil, ferma les poings, pesant sa décision. Et, entre le Dieu et l'homme, il eut l'horreur de ne pas hésiter. Il choisit celui qui était le plus loin, le plus haut, celui qu'il haïssait le moins : le Dieu. Et, sombre, il prononça cet arrêt :

— Puisque tu le veux, va donc au couvent !

Esther s'agenouilla devant lui avec des larmes de reconnaissance, et dit :

— Merci, mon père.

Une heure plus tard Nuño repartait pour Paris.

XIX

Après trois mois d'absence, Clément était revenu à la Commanderie. Las des plaisirs de la grande vie anglaise, il avait retrouvé avec joie sa petite maison, au milieu des bois, penchée sur la rivière. Célestin avait eu une explosion de bonheur en remettant le pied dans son potager :

— Enfin nous sommes chez nous ! Voilà donc des allées qui ne sont pas en asphalte ! Voilà des légumes variés et non plus ces éternels choux et navets ! Et puis, vrai, j'en avais assez de leur charabia d'anglais. Je commençais à le comprendre ! Et ça ne me dégoûtait que davantage !

Quant à Mlle Constance, elle déclarait que ce déplacement lui avait paru interminable, et que si monsieur devait s'en aller encore pour un si long temps, elle aimerait mieux quitter son service. Dès le lendemain de sa rentrée dans son domaine, Clément était parti avec son fusil et sa chienne Méta, dans les ajoncs qui bordaient la route, et là, sous un joli soleil d'hiver, respirant l'air vif des plaines, il avait eu un moment de

jouissance délicieuse. Il venait de rouler un gros bouquin, qui s'était lestement dégité devant lui, quand, par dessus la haie de la route, il vit apparaître la narquoise figure de Briffaut.

— Encore un qu'on n'aura pas au château! dit-il gaîment, par une habitude d'incorrigible braconnier. Et soulevant sa casquette : Vous voilà de retour, monsieur Clément... Le temps nous a duré à ne pas vous voir...

— Tiens, porte donc ce capucin-là chez moi, dit le marquis... Ma cuisinière le réclamait... Mais ça m'ennuierait de l'avoir, toute la matinée, sur le dos.

— Avec plaisir, monsieur Clément... Ah! vous pouvez en tuer, allez : il en reste! Ils n'ont pas chassé depuis le mois de novembre, ici... L'autre jour, Mouquellier, en labourant les vingt arpents a fait lever plus de cinquante yeuves dans la pièce...

— Bouquinages!

— Tant que vous voudrez... Mais ils n'y sont pas moins! Ah! il y a de la graine!

— Alors la Chevrolière est inhabitée?

— La jeune demoiselle y a vécu, seule, quelque temps, puis elle a quitté à son tour pour s'en aller à Saint-Pons.

— A Saint-Pons? dit Clément étonné : pour quoi faire?

— Mais pour y apprendre la religion...

— Quelle religion?

— Dame! La nôtre : celle qu'on nous a enseignée, lorsque nous étions petits et que nous suivions le ca-

téchisme de l'abbé Pierquin... C'est même notre curé qui a baptisé la demoiselle... Ah! ça a été un fameux bonheur pour le pays!... Elle a donné, du coup, vingt mille francs pour la crèche!...

Clément n'écoutait plus. Son fusil la crosse à terre, les mains attachées au canon, il pensait à ce que Briffaut venait de lui apprendre, et, en un instant, son esprit enflammé cherchait une explication à la soudaine et si extraordinaire décision de Mlle Nuño. Etait-ce la mort de Brucken qui, bouleversant des projets secrètement caressés, avait réduit la jeune fille au désespoir? Mais non! C'était impossible! Elle n'aimait pas Brucken, il n'en pouvait douter. Il savait bien pour qui elle faisait des vœux, la veille du combat. Elle le lui avait clairement laissé entendre à la porte de l'église. Était-ce donc la liaison publique de Nuño avec Mme del Péral qui éloignait Esther de la maison paternelle? Bien grosse manifestation contre un scandale, hélas! bien ordinaire! Alors quoi? Il se décida à demander à Briffaut :

— Sait-on quel motif a eu Mlle Nuño de se retirer dans un couvent?

— On raconte que la jeune demoiselle était amoureuse de quelqu'un qui n'a pas voulu d'elle... Et qu'elle en a eu un si grand chagrin, qu'elle aurait dit : Puisque je ne peux pas être sa femme... je serai celle du bon Dieu! C'est égal! une personne si riche! Qui ça peut-il être qui n'en veuille pas? Un fils de roi? Mais, bon sang! Il n'y en a plus dans ce pays-ci! On les a tous flanqués à la porte!

Le braconnier éclata d'un gros rire. Il tendit le bras par dessus les ajoncs et dit :

— Si vous voulez me passer l'objet, monsieur Clément, je vais le porter à Mlle Constance...

Pont-Croix leva les yeux et répondit :

— Je te remercie... Je le porterai moi-même... J'avais oublié qu'il faut que je rentre...

— A votre service, Monsieur Clément... Bien content de vous avoir rencontré!...

Il partit, et le bruit de ses gros souliers se perdit dans le silence. Lentement, le marquis reprit le chemin de la Commanderie. Il n'avait plus du tout envie de chasser. Un trouble était en lui. Il marchait la tête baissée. Sa chienne fit inutilement partir un magnifique coq-faisan sur le bord du bois. Au cri strident de l'oiseau, battant le gaulis de ses ailes vigoureuses, Clément n'eut même pas un mouvement pour mettre sa crosse à l'épaule. Il réfléchissait. Cet homme que Mlle Nuño aimait, et qu'elle désespérait d'épouser, Mme del Péral ne lui avait-elle pas déclaré que c'était lui? Sur le moment, il avait pu dédaigner, comme sans valeur, la révélation faite par une femme dont il connaissait l'esprit d'intrigue. Tentative pour connaître sa pensée, coup de sonde jeté dans le fond de son cœur. Et il n'y avait plus songé. D'ailleurs, que lui importait? Pouvait-il exister rien de commun entre lui et Mlle Nuño?

Il pencha la tête avec ennui. Ce détachement de tout ce qui concernait Esther, cet éloignement qu'il lui montrait, n'étaient-ce pas autant de preuves qui le

dénonçaient? Briffaut n'avait-il pas dit que le bruit public était que l'homme aimé par Esther ne l'épouserait jamais? Et, triste jusqu'au fond de l'âme, la jeune fille s'en allait au couvent. Malgré lui, Pont-Croix trouva touchante cette résignée, qui, sans protestation, sans lutte, silencieusement, subissait la rigueur de sa destinée. Il la revoyait dans le petit jardin du boulanger, marchant au soleil le long des buis de l'allée, et il entendait sa voix musicale et pénétrante. Il avait eu du plaisir à la rencontrer, ce jour-là, et il était resté auprès d'elle un peu plus qu'il ne fallait. Elle lui avait paru bonne, distinguée et charmante. Depuis, il ne l'avait vue qu'au travers de la mésestime qu'il professait pour le père. Et puis, si riche, si outrageusement riche! Ah! c'était cette richesse surtout qui le détournait d'elle, cette richesse faite de tant de ruines, qu'il était impossible d'y toucher sans se salir.

Il arrivait chez lui. Il donna le lièvre à sa chienne, pour qu'elle le portât à la cuisine, et il monta s'enfermer dans son cabinet, où il resta à fumer et à rêver. Après le déjeuner, il éprouva le besoin d'aller faire visite à son vieil ami le curé et se dirigea vers le village. Il ne se dit pas : L'abbé Pierquin est le seul avec qui je puisse parler de Mlle Nuño; il se donna comme raison qu'il n'avait pas vu le bon prêtre, depuis sa rentrée à la Commanderie, et que, décemment, il convenait qu'il se présentât chez lui le jour-même. Il trouva le brave homme fort occupé à signer des bons de pain et de viande pour les nécessiteux du canton :

— Vous voyez, mon cher enfant, dit le curé en serrant les mains du jeune homme, j'ai maintenant une véritable administration... Je nourris tous les pauvres à quatre lieues à la ronde, grâce à cette sainte Mlle Nuño.

Le visage de Clément se rembrunit. Il venait pour parler d'Esther, et avant qu'il eût le temps de questionner, les éloges débordaient sur les lèvres du prêtre. Il en fut piqué et presque mécontent. Esther n'était-elle point trop parfaite? Et tant de vertus ne rendaient-elles pas presque odieux l'éloignement qu'il lui avait marqué? Cependant sa curiosité était trop éveillée pour qu'il n'essayât pas de la satisfaire.

— Vous l'avez donc conquise? dit-il au curé avec un sourire.

— Ah! Je n'y suis pour rien! s'écria le bon prêtre. C'est le Seigneur qui a tout fait. Une telle âme devait s'élever vers lui.

— Mais quels moyens a-t-il employés pour l'éclairer?

— Ses voies sont mystérieuses, mon cher enfant. Et la douleur, comme la joie, rapproche du ciel.

Clément pensa : Il ne sait rien ou il ne veut rien dire. Cependant, sur la façon dont la conversion s'était opérée, l'abbé Pierquin s'étendit plus abondamment et plus clairement que sur les causes qui l'avaient amenée.

— Elle a été un modèle de piété, et a édifié tous ceux qui l'ont approchée... Sa ferveur était extrême, et son désir invincible, car elle a eu à lutter contre les résistances de son père...

— Ah! Furieux, le père?

— Désolé, et cela se comprend. Il faut être juste. Jusqu'au dernier moment il a eu l'espoir que la résolution de sa fille faiblirait... Le jour où elle a été baptisée, ici, dans notre petite église, avant la cérémonie, il y a eu une scène déchirante. Le pauvre père pleurait de désespoir, il tenait sa fille dans ses bras, en la suppliant de renoncer à son projet... Il s'est mis à genoux devant elle.... Mon cher enfant, je suis bien pénétré de la sainteté de ma mission, je serais prêt à endurer le martyre pour confesser ma foi. Eh bien! en entendant la supplication de ce père, en le voyant se courber devant sa fille, j'ai eu des doutes sur l'équité de l'acte qui allait s'accomplir. Mon cœur s'est empli de trouble... Il m'a semblé que c'était un rapt auquel je me prêtais... Et silencieusement je me suis mis à prier... Au même moment un rayon de soleil vint caresser cette jeune tête blonde, et la nimber d'une auréole. Sereine et radieuse dans sa fermeté, les yeux levés vers le ciel, elle m'apparut comme une sainte. Le père, qui la regardait comme moi, fut sans doute frappé par les mêmes signes, car il cessa de protester et de se plaindre. Mes scrupules disparurent, mes hésitations tombèrent. Je me dis : Il est manifeste que Dieu le veut. Et quelques instants plus tard cette enfant était chrétienne. Depuis, elle est à l'abbaye de Saint-Pons, en attendant qu'elle prononce ses vœux.

— Ainsi, à jamais elle renonce au monde? dit lentement Pont-Croix.

— A jamais.

La conversation tourna alors, et prit pour texte le

séjour de Clément en Angleterre. Au bout de quelques instants, le jeune homme dit adieu au curé et se dirigea vers la Commanderie. Marchant le long de la rivière, il arriva à l'endroit où, sortant de l'eau, il avait jeté le petit boulanger dans la voiture d'Esther. Elle ne pensait pas alors à entrer au couvent. Elle était gaie, souriante, et ne soupçonnait même pas l'existence de l'abbé Pierquin. Était-il donc possible que ce fût lui, Clément, qui eût causé son chagrin et amené sa résolution ? Il se révolta contre cette idée, et tout haut s'écria :

— Mais qu'y pouvais-je ? Et qu'y puis-je ? Je ne connais pas ces gens-là !

Il se ravisa et dit :

— Si, je les connais ! Le père m'a pris mon château !

Il rentra chez lui, dîna, et passa la plus maussade soirée, à ressasser des idées qui lui furent extrêmement désagréables. Ce n'était rien auprès de ce que Nuño lui souhaitait. Depuis que sa fille était enfermée à l'abbaye de Saint-Pons, le banquier semblait perdre l'esprit. Il sortait de l'abattement le plus abandonné pour tomber dans l'exaspération la plus violente. Tantôt il se lamentait, tantôt il criait et menaçait. On ne savait s'il regrettait plus Esther ou haïssait plus Pont-Croix. Manuela elle-même y perdait toute sa patience, et commençait à craindre que la santé de Nuño ne s'altérât gravement. A mesure que la cérémonie de la prononciation des vœux approchait, l'agitation du pauvre homme redoublait. Il abandonnait ses affaires, ou les conduisait d'une façon désordonnée. Son bras droit, Sturheim, disait :

— On ne se doute pas de ce que l'état d'esprit de M. le comte coûte au marché et à lui-même.

Il y eut des mouvements de hausse et de baisse absolument imprévus, qui jetèrent la panique dans le monde des affaires, causés uniquement par la fureur ou le désespoir de Sélim quand il avait reçu de sa fille des nouvelles qui le navraient ou l'irritaient. Ainsi ces tempêtes, ces marées, ces tremblements de terre, amenés par des conjonctions d'astres invisibles ou de mystérieuses convulsions de la nature. Il avait absolument refusé d'aller voir sa fille au couvent. Il semblait dire : Elle est morte pour moi ! Cependant, quinze jours avant la cérémonie du postulat, une singulière fièvre s'empara de Nuño. Il retrouva l'activité qu'il avait perdue depuis si longtemps. Il reprit en mains la conduite de ses affaires, et parut vouloir s'écraser de travail. Il allait au théâtre ou dans le monde le soir, se couchait très tard, se tuait littéralement de fatigue Il changea beaucoup. Ses vêtements flottaient sur lui, et ses gros mollets d'ancien portefaix ne tendaient plus l'étoffe de son pantalon. Ses joues se creusèrent, tombèrent. Il ne fut plus que l'ombre de lui-même. Mme del Péral s'étant hasardée à le questionner affectueusement, à lui conseiller de voir son médecin, il la rembarra si fort qu'il en fut lui-même stupéfait. Enfin, quatre jours avant la cérémonie décisive, il ne put y tenir, et, abdiquant tout orgueil, reniant tout scrupule, sans rien dire à personne, il prit le chemin de fer et partit pour Saint-Pons.

Il fut glacé par l'aspect grandiose et sévère de l'ab-

baye. Les arbres du parc, dépouillés de leurs feuilles, tordaient leurs branches noires sur le fond gris du ciel. Un silence profond planait sur la pieuse demeure. Il sembla à Nuño que tout était mort. Un frisson le parcourut des pieds à la tête, quand il entra dans le parloir sombre et glacé. Il attendit, le cœur battant, le cerveau troublé, et ne reprit un peu de sang-froid qu'en voyant paraître Esther. Dans sa robe blanche à bordures bleues, avec son petit bonnet sur son front pâle et triste, elle lui sembla si différente d'elle-même, si peu l'enfant qu'il avait élevée pour être heureuse, choyée, comblée, qu'il sentit un sanglot lui monter aux lèvres, et que, bouleversé, inerte, il la regarda s'avancer vers lui.

La voix qu'elle lui fit entendre l'impressionna horriblement : elle était changée aussi. Que restait-il donc de son Esther tant chérie? Il la saisit avec force, et la serra sur sa poitrine, sans parler, la dévorant des yeux et laissant couler ses larmes. Elle le remerciait, elle, d'avoir été assez indulgent pour venir la voir. Et il sentait bien qu'elle l'aimait encore, mais autrement qu'autrefois. Lui, torturé, s'imaginait qu'il était près d'une condamnée à mort à laquelle il faisait sa dernière visite. Car le cloître ou le tombeau, n'était-ce pas la même chose? Il poussa un rugissement de douleur furieuse, qui éveilla les échos du sévère parloir, et, prenant les mains de sa fille :

— Esther! Esther! Est-ce donc possible?

Elle lui sourit angéliquement, et dit :

— Soyez bon, mon père, ne me troublez pas : mon âme est en paix.

— Mais, malheureuse enfant, moi je suis au désespoir!

— Mon père, si vous voulez mon bonheur, vous ne devez rien regretter.

— Mais c'est toi que je regrette! Je te perds! Tu te sépares de moi, sans une larme, ingrate enfant, et moi je te pleure, vivante, comme si tu étais morte! Ah! ma chère fille, si tu pouvais savoir combien je souffre, tu aurais pitié de moi!

— Mon père, il faut prier! La vie n'est rien.

— La vie! Mais c'est tout!

Alors, cet homme qui n'avait eu de pensées que pour le plaisir, ce jouisseur, qui n'avait recherché que les satisfactions matérielles, trouva une formidable éloquence pour combattre la conviction de sa fille. Il sentait que l'heure décisive était arrivée, que s'il ne triomphait, sur le champ, il ne retiendrait pas sur la terre cette illuminée déjà prête à s'envoler vers le ciel. Il mit au service de sa cause une puissance de persuasion, une ardeur de supplication, une fougue de séduction qui auraient ébranlé toute autre. Il se jeta aux pieds de sa fille, la pria à genoux, arrosa ses mains de larmes brûlantes, il cria éperdûment. Il se heurta à un front de marbre, à une âme de diamant. Rien d'humain ne paraissait plus avoir de prise sur Esther. En douces paroles, en tendres exhortations, en consolations pieuses, elle se répandait, mais les lèvres seules parlaient, le cœur restait muet, la pensée impénétrable.

Nuño, vaincu, impuissant, fit un retour sur lui-même et maudit ce Dieu auquel il avait voué sa fille, plutôt

que de la voir appartenir à l'homme qu'il détestait. Il s'accusa mentalement, mais il était trop tard : Esther avait trop bien profité de son égoïste duplicité. Et ce qu'il avait fait il ne pouvait plus le défaire. Il entendit sa fille lui dire adieu, sans trouver une parole pour lui répondre, il se laissa embrasser, encourager, il n'eut pas un geste. Il était anéanti. Quand il se vit seul dans le parloir, il prit son chapeau, et repartit pour Paris, instinctivement, comme en état d'ivresse. Arrivé chez lui, il ne dîna pas, et parut si souffrant que son domestique courut prévenir Mme del Péral. Manuela, effrayée, trouva Sélim affaissé dans un fauteuil, pâle, sans force et surtout sans volonté. Il accueillit la jeune femme avec une sorte d'indifférence, ne se plaignit point, et pour la première fois, avec elle, garda le silence. Elle jugea son état si sérieux qu'elle craignit une attaque de paralysie, et proposa d'envoyer chercher le docteur Rameau. Là, Sélim retrouva de l'énergie pour déclarer qu'il ne voulait consulter personne.

— Je ne suis pas malade, dit-il, je n'ai pas besoin de médecin... Qu'est-ce qu'il pourrait à ce dont je souffre ? Je demande seulement du repos...

— Eh bien ! couchez-vous... Vous serez bien mieux dans votre lit que sur ce fauteuil.

La jeune femme sonna le domestique de Nuño, pour qu'il aidât son maître. Et quand le vieillard fut étendu, dans le premier bien-être du contact avec la toile fraîche, elle vint s'asseoir à son chevet et lui parla doucement, s'efforçant de le calmer, de le distraire. Il était très touché de sa bonté et l'en remercia avec ef-

fusion. Mais il s'obstina à ne point révéler les causes de son trouble moral et de son malaise physique. Elle se doutait bien que quelque lutte suprême s'était engagée entre le père et la fille, mais elle avait pris le parti, depuis son raccommodement avec Nuño, de ne jamais prononcer le nom d'Esther avant qu'il l'eût prononcé lui-même. Elle quitta le vieillard à onze heures, après lui avoir fait boire une potion qui devait lui assurer le sommeil.

Le lendemain, en effet, ayant dormi, il se sentait beaucoup mieux. L'ayant vainement questionné la veille, Manuela s'était promis de ne plus risquer la moindre allusion aux motifs de sa violente émotion. La jeune femme, entre tant de rares qualités d'esprit, possédait ce mérite précieux d'être patiente. Elle savait Nuño incapable de garder longtemps, pour lui seul, une préoccupation ou un chagrin. C'était ce besoin de se confier, de se faire conseiller, encourager ou plaindre, qui lui rendait si indispensable, dans la vie, un lien tendre avec une femme. Elle vit bien, dès l'abord, que Nuño était calmé, et que le secret de son ennui commençait à lui peser. Elle affecta ne pas paraître y prendre garde. Elle s'informa de sa santé, point de ses soucis. Alors ce fut lui qui entama les confidences. Ce poids l'étouffait; il se soulagea. Sans ménagements, sans réserve, avec une franchise de pénitent auprès de son confesseur, il dit tout : ses efforts pour empêcher sa fille de se convertir, sa colère, son affliction, puis le sentiment affreux d'égoïsme jaloux, auquel il avait cédé en la laissant aller au couvent, enfin sa douleur

en voyant Esther à jamais perdue pour lui, car ce cloître où elle s'enfermait c'était une tombe. Il ne la reverrait plus, il était séparé d'elle pour jamais! Et, retrouvant son cuisant chagrin à mesure qu'il en expliquait les causes, il en vint à crier, à pleurer, à maudire les hommes et le ciel. Mme del Péral l'écoutait gravement, sans prononcer une parole, réfléchissant, et si impassible que Nuño, se méprenant sur les motifs de son silence, ne put se défendre de lui dire :

— Enfin, Manuela, si grands que soient les griefs que vous avez contre elle, il est impossible que vous ne vous intéressiez pas à son sort, ne fût-ce qu'à cause de moi! Ne restez pas ainsi muette, parlez-moi, conseillez-moi. Que puis-je faire? Que feriez-vous à ma place?

— Ne croyez pas, répondit Mme del Péral avec vivacité, que je me souvienne encore des dissentiments qui se sont produits entre Esther et moi... Il y a longtemps que je lui ai pardonné... Elle était si peu coupable! Quelle fille, à sa place, eût agi autrement? Elle serait presque à blâmer si elle ne se fût pas conduite comme elle l'a fait! Je suis trop juste pour ne pas le comprendre. Et d'ailleurs, une affection comme la vôtre peut se payer de quelque humiliation et de quelques soucis.

Nuño, touché jusqu'au fond du cœur, serra tendrement la main de la jeune femme :

— Bonne Manuela! Quelle amie j'ai en vous!

— Oui, Sélim, une véritable amie, qui songe plus à assurer votre bonheur qu'à défendre sa tranquillité, car, pendant que vous me racontiez vos chagrins, je

pensais, moi, que vous accusez d'indifférence, au moyen de les faire cesser.

— Et ce moyen, il existe? demanda Nuño, plein d'anxiété.

— Je le crois. Mais il ne dépend ni de vous ni de moi. Un seul être, à mon avis, peut, à l'heure présente, dire à Esther : « Je ne veux pas que vous restiez au couvent », et espérer qu'elle lui obéira. Celui-là se nomme Clément de Pont-Croix. Il est, mon cher Sélim, l'arbitre de la destinée de votre fille. Elle l'aime, vous en avez la preuve, plus que tout au monde. Le voyant pauvre et ne pouvant lui faire partager sa fortune, elle s'en dépouille. Ne pouvant être à lui, elle ne veut être qu'à Dieu. Voilà, pour elle, le souverain maître. Mettez bas tout orgueil, toute susceptibilité, allez trouver le marquis, racontez-lui votre malheur, expliquez-lui vos désirs. C'est un homme de cœur, il vous comprendra. Obtenez de lui qu'il vous prête son appui, et cette fois-là, si Esther ne cède pas, c'est que je ne suis plus en état de démêler ce qui se passe dans le cœur d'une femme.

Nuño, sombre, le front lourd, avait laissé Manuela lui expliquer ce qu'il entrevoyait lui-même dans le trouble de sa pensée. Il demeura un instant ainsi, accablé sous le poids de sa défaite morale, puis, relevant le front :

— Oui, vous avez raison, Manuela, dit-il de sa voix rocailleuse, et je vous remercie. J'irai demander secours au marquis de Pont-Croix.

XX

Clément était dans son cabinet, occupé à écrire des lettres. Une neige épaisse tombée dans la nuit couvrait la campagne et rendait toute sortie impossible. Un silence profond, comme étouffé, régnait au dehors. Le jeune homme, bloqué chez lui, en profitait pour adresser des remercîments aux hôtes qui lui avaient fait si bon accueil pendant son dernier déplacement. Il s'acquittait de sa tâche sans entrain. Il posait souvent la plume, et un air de tristesse et d'ennui assombrissait son visage. Sa chienne, étendue devant le feu, le guignait de l'œil, et, chaque fois qu'il s'arrêtait d'écrire ou se détournait de son bureau, frappait le plancher de sa queue pour lui prouver qu'il n'était pas seul et qu'elle s'occupait de lui.

Il se leva, énervé, et parcourut à grands pas la pièce, allant de la fenêtre qui donnait sur la Marne et les coteaux de Coupvray, à celle qui s'ouvrait sur la route

de Lagny. La rivière, limoneuse, haute, rapide, charriait des glaçons couverts de neige, entraînait dans son cours des tas de paille, des bûches arrachées aux flottes de bois, des débris divers au-dessus desquels les corbeaux voletaient affamés. Clément resta un instant à rêver, le front près de la vitre, regardant ce lugubre paysage d'hiver, et y voyant une image de sa vie. Un bruit de sonnailles sur la route l'attira à l'autre fenêtre, et avec étonnement, devant la grille, il aperçut une voiture qui s'arrêtait. Le cocher, couvert d'une peau de bique, la tête coiffée d'une casquette de fourrure, s'était jeté à bas de son siège, et s'efforçait d'ouvrir la portière de son coupé, tandis que les chevaux fumaient dans l'air glacé. Lentement et avec précaution, un gros homme vêtu d'une pelisse fourrée descendit sur le chemin, fit signe au cocher de sonner à la grille, et, dans ce visiteur, Clément reconnut Sélim Nuño. Oui, tout noir sur la blancheur de la route, c'était le banquier qui attendait à sa porte et qui demandait qu'on la lui ouvrît.

Pont-Croix fut saisi d'un sinistre pressentiment : pour que son ennemi vînt, par un temps si rude, le chercher jusqu'au fond de la campagne, il fallait qu'un motif bien pressant l'y poussât, qu'une bien impérieuse nécessité l'y contraignît. Il sentit son cœur battre violemment, une émotion soudaine le bouleversa, il fit quelques pas au hasard, et s'arrêta devant la cheminée. Puis il eut honte d'éprouver un pareil trouble ; il pensa : Que m'importe après tout ! Est-ce que je dépends, en quoi que ce soit, de cet homme ? Peut-il

entreprendre sur ma volonté? Un intérêt quelconque me lie-t-il à lui? S'il me plaisait de lui fermer ma porte, quoiqu'il vienne de loin et par une saison affreuse, ne le pourrais-je pas? Que lui dois-je? Je l'ai payé!

Un mouvement de haine l'emporta contre Nuño. Il trouva exaspérante l'importunité de son spoliateur. Ne le laisserait-il jamais en repos? Se mêlerait-il sans cesse à sa vie? Il eut horreur de l'obligation où il se trouvait d'accueillir dans sa maison ce vieillard qu'il détestait. Et cependant il ne songea pas à s'y soustraire. Il ne leva pas la main vers la sonnette pour appeler son domestique et faire dire qu'il n'était pas chez lui. En même temps que de la colère, il éprouvait de la curiosité. L'arrivée de Sélim l'irritait. Mais il désirait savoir ce qu'elle signifiait. Et quand Célestin, la figure ébahie, annonça que M. Nuño était en bas et demandait si monsieur le marquis voulait bien le recevoir, Clément répondit de le faire entrer.

Un instant après, un pas lourd ébranla l'escalier, et sur le seuil, le banquier parut. Pont-Croix imposa silence à sa chienne, qui grondait sourdement comme à l'approche d'un rôdeur, et, montrant au maître de la Chevrolière un fauteuil près du feu, il s'inclina en silence, attendant que son visiteur prît la parole. Sans paraître remarquer cet accueil presque hostile, Nuño tendait ses mains et ses pieds à la flamme avec une béatitude voluptueuse. Le front baissé, il semblait réfléchir. Et peut-être cet empressement à se chauffer n'était-il qu'une tactique pour se donner le temps de

préparer un discours. Après quelques instants, le vieillard leva la tête, et, se tournant vers Pont-Croix, il dit d'une voix sourde :

— Ce feu m'a fait du bien... j'étais glacé... Excusez-moi, monsieur le marquis, de me présenter ainsi chez vous à l'improviste, mais, dans les tristes circonstances où je me trouve, les convenances sont des barrières bien fragiles...

A ces mots, Clément examina plus attentivement Nuño, et l'altération de son visage, la meurtrissure de ses yeux le frappèrent. Le vieillard avait souffert, et souffrait encore.

— Monsieur, dit Pont-Croix doucement, ayez la bonté de m'expliquer les motifs de votre venue, et, si je puis vous servir en quoi que ce soit, croyez que je ne vous refuserai pas mon aide.

Les lèvres de Nuño se crispèrent, et la pâleur de ses joues s'accentua. Il hocha la tête, et avec amertume :

— Je sais que vous êtes généreux, et que vous rendez le bien pour le mal... C'est ce qui m'a encouragé à m'adresser à vous... Hélas! que n'avez-vous été égoïste et méchant! Je serais moins malheureux, sans doute, aujourd'hui.

L'étonnement se peignit sur la figure de Clément ; il fit un geste de protestation polie :

— Je ne vous comprends pas...

— Vous ne pouvez pas me comprendre en ce moment, mais tout s'éclaircira pour vous tout à l'heure.

— Parlez donc, Monsieur, je vous écoute.

— Monsieur le marquis, j'ai eu des torts envers

vous... Les circonstances nous ont opposés l'un à l'autre... Dans la bataille des intérêts, je vous ai frappé, sans le savoir, sans le vouloir, mais cruellement... Si vous avez contre moi de la rancune, vous êtes dans votre droit... Je viens faire amende honorable devant vous...

— Que de précautions et de détours! interrompit Clément avec un peu d'impatience. Je ne vous crois pas, monsieur, aussi coupable que vous le dites... Il me semble que vous exagérez singulièrement vos torts et mes griefs... Pour me flatter à ce point et vous décrier de la sorte, vous avez donc furieusement besoin de moi?

— Monsieur le marquis, dit Nuño, avec une simplicité qui n'était point sans grandeur, la tranquillité de ma vie, le bonheur de mes derniers jours, sont dans vos mains : il dépend de vous que je les perde ou que je les retrouve.

— Monsieur, s'écria Pont-Croix, cessez de vous exprimer par énigmes, si vous souhaitez que je vous réponde, car je ne sais pas de quoi vous prétendez me parler... J'imagine que vous n'êtes pas venu de Paris, par ce temps sibérien, pour me faire entendre des paraboles... Donc, je vous en prie, soyez net et clair : que puis-je pour vous?

— Monsieur le marquis, dit le vieillard, vous pouvez me rendre ma fille.

Une rougeur ardente monta au front de Clément, ses yeux étincelèrent, et d'une voix que la colère faisait trembler :

— Ah! ça, monsieur, vous moquez-vous de moi? Ou avez-vous perdu la raison? Qu'ai-je de commun avec Mademoiselle votre fille? Quelle autorité ai-je sur elle? Et comment pourrais-je vous la rendre, sans vous l'avoir prise?

Nuño courba sa tête blanche, et avec un geste suppliant :

— Monsieur le marquis, écoutez-moi sans vous fâcher. Croyez que je ne plaisante pas en si grave matière. Regardez-moi, vous verrez que je suis désespéré, et que la démarche que je tente auprès de vous est in extremis... Je m'adresse à vous comme au médecin qui peut seul faire une cure miraculeuse, arracher une mourante à la tombe déjà préparée... Vous voyez que je pleure... Ayez donc pitié de moi...

La voix rude de Sélim se brisa, et un lourd sanglot souleva sa poitrine. Des larmes coulèrent sur ses joues bronzées, et il se laissa aller, faible, sur le fauteuil, en cachant son visage entre ses mains massives. Clément, saisi par cette douleur, regardait le banquier avec une surprise compatissante, et, toute son irritation tombée, il attendait.

— Je ne crois pas qu'on puisse être plus malheureux que moi... Vous connaissez mon Esther... Une enfant adorable : un cœur simple et bon, un esprit délicat et charmant... Elle était ma joie et mon orgueil... Brusquement, il y a quelques mois, elle s'est séparée de moi, et, entraînée par des idées dont je ne mesurai pas alors la portée véritable, elle a renié sa religion, est entrée dans un couvent, et maintenant elle veut s'y en-

sevelir pour toujours... Je vous disais tout à l'heure qu'il s'agissait de sauver une mourante : n'était-ce point vrai? Morte ou cloîtrée, où sera la différence? Et morte, encore serais-je sûr au moins qu'elle ne souffre plus... Tandis que dans ce couvent, triste, dur, froid, sais-je ce qu'elle deviendra, quelles douleurs elle aura à endurer?... Oh! ma fille! monsieur le marquis... le sang de mon cœur, une enfant unique... et la perdre!... Me la voir voler par ces religieuses! Oh! pardon!... Je ne veux pas vous blesser... Mais cependant vous devez bien vous rendre compte qu'on me vole ma fille! Elle a assuré toute sa fortune à cette maison de refuge... Cela, peu m'importe! J'ai offert le double, pour qu'on lui en refusât l'entrée! Des millions! qu'est-ce que cela vaut auprès de mon Esther? Ce prêtre, cet abbé Pierquin, qui habite le village de Précigny, et qui avait entrepris l'éducation religieuse de ma fille, je l'ai supplié, à mains jointes, de lui commander de ne pas abandonner son père... Il a été inébranlable! Il m'a répondu par la volonté de Dieu! Comme si on ne lui faisait pas vouloir ce qu'on veut, à Dieu! Il est si loin! Et c'est si facile! Enfin, tous, ils se sont réunis, ligués, pour me prendre mon enfant! Oh! honnêtement, et pour lui assurer, disent-ils, le salut éternel! Qu'en savent-ils d'abord? Et puis l'éternité! Nous verrons plus tard! En attendant, moi, je serai séparé de ma fille, et je mourrai loin d'elle! Ou, dénouement plus atroce encore, c'est elle qui mourra, je le saurai, et j'aurai l'horreur de lui survivre! Oh! monsieur le marquis, vous comprenez, maintenant, mon désespoir... Vous jugez naturel, j'en suis

sûr, que je sois venu vous supplier... Par grâce, ne soyez pas aussi dur, aussi implacable que les autres! Vous n'êtes pas prêtre, vous, vous n'êtes pas aveuglé par le fanatisme, vous avez des sentiments humains dans le cœur. Et quand un père pleure, devant vous, en demandant la vie de son enfant, vous l'entendrez, vous serez ému et vous lui accorderez ce qu'il demande!

Il allait se laisser glisser à genoux, criant, haletant, presque en délire. Clément s'approcha de lui, le retint, et presque affectueusement :

— Et que puis-je, monsieur, pour empêcher le malheur qui vous menace?

— Tout! Vous pouvez tout! Défendez à Esther d'entrer au couvent. Elle a désobéi à son père. A vous, elle vous obéira.

— Et comment?

Le visage de Nuño prit une expression d'horrible douleur, et d'une voix tremblante il répondit :

— Elle vous aime!

Clément pâlit, son cœur s'arrêta un instant. Un rapide étourdissement lui voila le regard. Il passa sa main sur son front et aperçut Nuño, anxieux et boule versé. En un instant l'image d'Esther, blonde, avec ses yeux doux et son air grave, s'évoqua devant lui. Il la revit dans le jardin de Collard, le jour où elle lui avait offert, si humblement, les moyens de reconstituer sa fortune. Il avait eu, ce matin-là, l'intuition qu'elle l'aimait, et peut-être n'avait-il pas assez fait pour la détourner de lui. Elle lui apparut aussi dans la petite église de Précigny, penchée sur le prie-Dieu de la

marquise de Pont-Croix, et implorant sans doute, pour lui, la miséricorde divine. De quel ton, et avec quel regard elle lui avait dit, dans ce cimetière de village, en le quittant, la veille de son duel avec Brucken : « Bonne chance ! » Ah ! il n'y avait pas à s'y tromper, elle tremblait pour sa vie, tous ses vœux l'accompagnaient, et son cœur montait à ses lèvres dans cet adieu. Elle l'aimait, oui, il n'en pouvait douter. Et elle l'aimait jusqu'à vouloir partager sa croyance, puisqu'elle désespérait de partager sa destinée, jusqu'à vouloir mourir appartenant à son Dieu, puisqu'elle ne pouvait vivre en lui appartenant. Oui, c'était lui qui avait fait cette chrétienne, il en était convaincu, maintenant, et le père avait le droit de lui crier avec déchirement : Rendez-moi ma fille ! La voix de Nuño suspendit la méditation de Clément. Le banquier disait :

— Monsieur le marquis, vous ne me répondez pas... Vous connaissez cependant mon inquiétude : ne la prolongez pas... Ce sera de l'humanité... Puisque vous ne m'avez pas dit : Non ! tout de suite, c'est que je puis compter que vous ne repousserez pas ma requête... Oh ! je sais qu'elle ne se peut expliquer que par mon tourment... Mais cela ne suffit-il pas ? Songez que l'heure nous presse : c'est demain qu'elle prononce ses vœux... Déjà la chapelle est préparée... On m'en a prévenu... Elle a reçu sa toilette de mariée... Oui, monsieur le marquis, la robe que j'espérais lui voir mettre pour aller au temple avec un époux de mon choix, souriante, heureuse, elle va la revêtir pour se

donner au néant. C'est un linceul que cette robe... En la quittant, elle endossera l'uniforme des recluses, et on lui coupera les cheveux, ses beaux cheveux blonds, que j'aimais tant à caresser quand elle était petite... Vous imaginez-vous une pareille atrocité, monsieur le marquis? Tout ce qu'on aime le plus au monde, pris, enlevé, dérobé, en un instant et pour toujours!... Que fera-t-elle dans ce couvent? Quelles privations y subira-t-elle? Quelles épreuves lui imposera-t-on? Une enfant qui a été élevée si doucement, servie par des gens dévoués, à l'abri de tout ce qui pouvait lui faire mal : le froid, le chaud, dans le duvet et la soie, comme un petit oiseau délicat... Vous la figurez-vous enfermée dans une cellule, sans meubles, aux murs blancs, au lit sec, les pieds nus, sur les dalles? Et moi, pendant ce temps-là, je continuerais à vivre dans mon luxe, dont j'ai déjà horreur, depuis qu'elle ne le partage plus! Quel crime m'a mérité une pareille punition? Je fouille inutilement ma conscience. Je n'ai pas été un mauvais mari, je n'ai pas été un mauvais homme, je n'ai jamais fait de tort à personne, en dehors de mes affaires... Et là, était-ce ma faute, si je l'emportais sur ceux qui s'engageaient contre moi? La finance c'est comme la guerre : il y a des battants et des battus! Suis-je donc un monstre parce que j'ai eu du bonheur et de l'habileté? Et si vous saviez, quel tendre père j'ai été... Oh! cela je puis le dire. Ma fille c'est toute ma vie. Et je ne puis supporter la pensée d'être séparé d'elle!... Si je dois endurer un tel malheur... c'est fini! Je quitte tout, fortune, amis, et le reste, pour

m'en aller, comme un chien abandonné, mourir seul dans un coin!

Ses sanglots redoublèrent. Il fixa sur Clément des yeux d'agonisant. Il était impossible de douter qu'il fût sincère, et le marquis, profondément ému par cette douleur, commença à regarder Nuño avec une réelle sympathie. Il se rapprocha de lui, et, se laissant prendre les mains, pour la première fois, par le banquier, il dit :

— Calmez-vous, monsieur, je vous en prie. Soyez sûr que tout ce qui dépendra de moi pour vous satisfaire, je le tenterai.

— Ah! vous êtes un homme de cœur, s'écria Sélim, en portant la main de Clément à son front, par un geste passionné. Vous me sauverez, vous me rendrez mon Esther... Ah! Mme del Péral savait bien ce qu'elle faisait en me conseillant de courir auprès de vous... Les femmes comprennent mieux que nous ce qui se passe dans les âmes. Oh! ne vous offensez pas de ce que je parle de Mme del Péral... Ne craignez aucune supercherie... Ne soupçonnez point de détours.... Je vous ai tout avoué sincèrement... Je ne vous cache rien... Vous êtes mon sauveur... On se livre complètement à son sauveur... J'avais la tête perdue. Manuela m'a dit : Allez trouver le marquis de Pont-Croix, fiez-vous à lui... c'est l'honneur même... Vous voyez, monsieur, comme on vous juge!... Mais, au moins, ne m'abandonnez pas! Je ne compte que sur vous... D'ailleurs, vous venez de me le promettre... Et une promesse d'un Pont-Croix... c'est mieux qu'une signature!

Clément ne put se défendre de sourire. Au nom de Mme del Péral, il avait eu une minute de trouble et de défiance. Il avait craint une habileté suprême de Manuela pour le compromettre. Mais l'affolement de Nuño, sa volubilité, ses larmes, ne permettaient pas de croire à une comédie. L'exécution en eût été trop parfaite, nul artiste n'eût été capable de soutenir ce rôle si longtemps, sans une dissonance. Non, Nuño était sincère et méritait qu'on s'intéressât à lui.

— Eh bien! monsieur, dit-il, que voulez-vous que je fasse?

— Que vous m'accompagniez. Ne vous l'ai-je pas dit : l'affreuse cérémonie se prépare. Demain, il serait trop tard! Ah! j'ai attendu jusqu'au dernier moment... Il ne me paraissait pas possible que cette iniquité s'accomplît! Je ne perdais pas l'espoir de voir ma fille faiblir et se rendre à mes prières... Mais elle est inflexible, elle persistera... Elle le fera à cause de vous! Oui, c'est par vous que je la perds! C'est bien le moins que vous essayiez de me la rendre!

Une rage frémissait dans l'accent de ces paroles suppliantes. Nuño, dompté par la nécessité, se courbait devant Pont-Croix. Mais comme il le haïssait encore! Aucune de ces nuances n'échappa à Clément. Cette hostilité sourde ne lui déplut pas : elle grandissait son rôle, ennoblissait son intervention. Il dit :

— Croyez-vous que mon influence sera aussi souveraine que vous me l'affirmez?

— Je ne doute pas du succès, si vous voulez triompher... Oh! ne réfléchissez pas, ne débattez pas avec

vous-même. Obligez-moi franchement, ainsi que je vous le demande... et ma reconnaissance...

Ce dernier mot faillit tout gâter. Nuño ne savait rien demander, sans offrir de payer, d'une façon ou d'une autre.

— Je rends des services, dit Pont-Croix sèchement, je ne les vends pas.

— C'est entendu! protesta Nuño. Je suis un vieil imbécile! N'attachez pas d'importance à mes paroles. Est-ce que je sais la valeur exacte des termes dont je me sers en ce moment... J'ai la tête à l'envers... Ne retenez que mes prières... Oubliez le reste! Venez, venez! J'ai une bonne voiture en bas... En une heure nous sommes à Saint-Pons.

— Soit, je vous suis.

— Couvrez-vous bien! Il fait très froid! N'allez pas attraper du mal!

Il le couvait, comme s'il l'aimait. Il avait tant besoin de lui! Il lui eût mis sur le dos sa belle pelisse doublée de chinchilla. Clément sonna, demanda son chapeau, sa fourrure, des gants, et, poussé, presque porté par Nuño, il monta dans le coupé de louage, qui roula, enlevé au grand trot, sur la route blanche de neige.

A Saint-Pons, dans sa cellule, Esther, depuis huit jours en retraite, se préparait au grand acte qui allait si profondément modifier sa destinée. Elle en appelait de tous ses vœux la réalisation. Après les horribles agitations que lui avait causées la résistance de son père, elle souhaitait ardemment le calme profond qui

suivrait sa résolution accomplie. Déjà elle se considérait comme ayant franchi la barrière sacrée qui la séparait encore de l'existence religieuse. Détachée du monde de par sa volonté, elle faisait son examen de conscience, jugeait la vie, et, voyant ce qu'elle quittait, elle n'éprouvait pas le moindre regret. Elle pensait que son père, la première effervescence de sa douleur amortie, trouverait des consolations qui lui adouciraient la tristesse de la séparation. Hélas! elle ne conservait pas d'illusion, elle ne serait que trop promptement oubliée. Comment le souvenir d'Esther pourrait-il triompher des enchantements de Manuela? Non! La séductrice, présente, aurait bien vite raison du fantôme de l'enfant disparue. N'en était-il pas ainsi de tout? Et quels regrets duraient éternels?

Cependant son cœur innocent protestait contre cette affirmation de l'inanité des affections humaines. Il savait bien qu'on pouvait aimer et ne point cesser d'aimer, fût-on séparé de l'adoré, fût-on sans espoir de le revoir jamais. Et devant ses yeux une image apparaissait, charmante, quoique ironique, évoquée sans cesse, quoiqu'elle se dérobât toujours : celle de Clément, qui dans le cœur et la pensée d'Esther avait tout remplacé. Oh! l'ingrate et l'égoïste, qui accusait son père de l'oublier déjà, et qui, elle, ne songeait plus, depuis longtemps, qu'à cet étranger, pour qui elle renonçait au monde, à la famille, à la vie, à tout, soutenue seulement par le vague espoir de le retrouver divinement fraternel, dans une extatique éternité. Elle se sacrifiait à lui, elle se retranchait du nombre

des vivants, parce qu'elle ne pouvait exister pour lui.

Elle était en proie à une exaltation d'amour qui la conduisait jusqu'au martyre. La communion l'avait jetée dans une crise de bonheur qui eût effrayé ses compagnes, si elle n'avait pas été si maîtresse d'elle-même. En se donnant au Sauveur, il lui avait semblé qu'elle était possédée par Clément. Son véritable Dieu, c'était lui. Et, dans ses heures de lucidité, elle était bien obligée de s'avouer que sa conversion n'était qu'un expédient pour se rapprocher moralement de celui qu'elle aimait. Oh! moralement! Car matériellement, elle savait que c'était impossible. Elle avait la conviction qu'elle ne le rencontrerait plus jamais. Et c'était son véritable chagrin. Elle eût voulu qu'il assistât à sa prise de voile, elle eût désiré échanger avec lui le dernier regard qu'elle devait jeter sur la terre, avant de se consacrer au ciel. C'eût été pour elle une douceur profonde de le voir présent à son immolation. Elle y renonçait d'elle-même, et en offrait le sacrifice, comme un châtiment de ses trop profanes retours de pensée. Elle était donc résolue, elle n'avait point de regrets, il lui manquait seulement le calme. Elle espérait promptement le recouvrer.

Le matin du jour où Nuño s'était présenté chez Pont-Croix, Esther avait passé deux heures en méditation à la chapelle. Elle s'était entretenue, pendant quelques instants, avec l'abbé Pierquin, venu à pied, par cet affreux temps pour s'assurer que sa pénitente n'avait pas l'ombre d'une hésitation, car le vénérable prêtre était tourmenté par ses scrupules. Il avait trouvé

la jeune fille sereine et souriante. Il l'avait quittée, l'esprit raffermi et soulagé. Esther, retirée dans sa cellule, lisait paisiblement, lorsqu'un coup léger frappé à sa porte l'avait fait tressaillir, et elle avait vu entrer la supérieure.

— Mon enfant, lui avait dit la religieuse, votre père vient d'arriver. Il est au parloir, il demande à vous parler... Quoique ce ne soit pas l'heure à laquelle on reçoit habituellement les visites, vous êtes dans une situation si particulière que je tiens à vous accorder toutes les faveurs compatibles avec la règle de notre maison... Descendez donc au parloir... Souvenez-vous que vous êtes libre, et que, jusqu'à demain, nulle entrave ne peut être apportée à votre volonté.

En prononçant ces paroles, la supérieure avait un air de solennelle gravité. Esther leva les yeux sur elle avec inquiétude. Quelle épreuve dernière son père lui avait-il préparée? Elle fit un geste d'interrogation, elle balbutia :

— Ma Mère, qu'y a-t-il donc?

La religieuse lui posa sa main froide sur le front, et très doucement :

— Allez, ma fille, je n'ai rien d'autre à vous dire.

Elle disparut dans le couloir obscur, où sa blanche silhouette s'effaça. Derrière la Mère, lentement, presque comme à regret, Esther descendit. Elle traversa le large vestibule grillé, dans lequel seules les novices étaient admises, et, ouvrant la porte du parloir où, plusieurs fois déjà, elle avait eu à se défendre contre les supplications de son père, elle entra. Nuño était seul,

il vint à elle, l'embrassa avec tendresse, et, la regardant, comme pour lire sur son visage une résolution nouvelle :

— Eh bien! chère enfant, depuis ma dernière visite, as-tu réfléchi?

— Mon père, dit froidement la jeune fille, il me semblait que nous ne devions plus discuter ce pénible sujet.

— Peux-tu donc m'empêcher d'espérer un retour de ton cœur?

— Mon cœur n'a point à changer : il est toujours le même pour vous.

— Et cependant, tu veux m'abandonner?

— De loin, comme de près, vous serez mon unique affection.

— Unique? demanda Nuño, avec un accent si plein d'amertume qu'Esther tressaillit. Elle baissa les yeux, et resta muette. Elle ne voulait pas mentir. Mais une émotion si grande la troublait, que ses mains étaient agitées d'un tremblement.

— Ma fille, reprit Nuño, sois sincère. Tu me mets dans un tel désespoir, que je suis prêt à toutes les concessions, à tous les sacrifices... Ce que je t'ai refusé il y a trois mois, aujourd'hui, pour ne pas te perdre, je te l'accorderais... Comprends-moi bien... J'aime mieux encore que tu sois séparée de moi, mais heureuse, qu'ensevelie dans un couvent... L'heure nous presse. Parle enfin... Montre le fond de ton cœur .. Je sais que tu aimes quelqu'un... Est-ce le chagrin de penser que tu ne pourrais pas être à lui qui t'a conduite ici?...

Je ne t'ai jamais demandé cela, et pourtant il faut que je te le demande... Je tremble de crainte et en même temps de colère en te questionnant. J'ai peur que tu me répondes : Oui ! et je donnerais tout pour que tu ne me répondisses pas : Non !... Ah ! En voyant ce qui se passe en moi, mesure l'immensité de ma tendresse... Je te sacrifie, en cet instant, toutes mes répugnances, toutes mes hostilités... Les idées de toute ma vie... Que dis-je ? Toutes les idées des miens ! Et cependant, prononce une parole, et je n'hésite pas !... Oh ! mon Esther... Fût-ce un chrétien !... Pour assurer ton bonheur, je te le donne !... Et il ne te dédaignerait pas, maintenant, puisque tu es chrétienne comme lui !

En entendant son père formuler ces offres si inattendues, un flot de joie avait inondé le cœur d'Esther. Une espérance radieuse avait jeté des clartés dans la nuit de ses pensées. Son père lui permettait d'aimer Clément. Qui pouvait donc l'empêcher d'être heureuse? Elle fut sur le point de crier : Oui ! j'aime plus que la vie, j'aime Clément de Pont-Croix ! Les derniers mots de Nuño la replongèrent dans les ténèbres de sa désolation. Elle était chrétienne, mais elle demeurait fille de Sélim. La religion ne la séparait plus de celui qu'elle aimait. Mais la fortune, l'immense tas d'or, produit des ruines et des désastres, trempé des pleurs des victimes et peut-être du sang des désespérés, se dressait infranchissable entre Esther et Clément. Elle jugea son espérance vaine, elle eut honte d'avouer qu'elle avait pu espérer, et, d'une voix sourde, elle dit :

— Ne me tourmentez pas davantage, mon père, c'est

inutile. Ma résolution est prise. Rien ne la fera changer.

— Esther!

— N'insistez pas, mon père. Je vous fais de la peine, je vais en demander pardon à Dieu.

Un Christ suspendu au mur du parloir se dressait sur la croix, tordant son corps supplicié, et le visage couvert des larmes de son agonie, Esther se laissa tomber à genoux, et, pleurant aussi dans une agonie morale, elle implora la pitié du divin torturé. Elle était absorbée si profondément qu'elle n'entendit pas son père s'éloigner, ouvrir la porte qui donnait dans le cabinet de la supérieure, et d'un signe appeler Pont-Croix. Au bout d'un instant, elle se sentit calmée par la ferveur de sa supplication, et, essuyant ses yeux, elle se releva. Son premier regard fut pour chercher son père: elle ne le vit plus auprès d'elle. Mais à quelques pas, sur le seuil de la pièce obscure, une apparition, celle de l'homme à qui elle venait d'offrir si désespérément son immolation, la fit frémir. Debout, la regardant avec une tendre tristesse, c'était la forme humaine de Clément. Mais pouvait-ce être lui en réalité? Par quel miracle aurait-il été conduit vers elle? Les yeux troublés, le cœur serré, comme par la crainte d'une intervention divine, Esther leva les mains, pleine d'effroi, repoussant du geste celui qu'elle eût voulu attirer de toutes les forces de son être. Mais il ne disparut pas, il ne s'éloigna pas, il s'approcha au contraire, et, très affectueusement, il dit :

— Votre père m'a prié, Mademoiselle, de vous de-

mander si ce que vous lui avez refusé à lui, vous ne daignerez pas me l'accorder à moi.

A ces paroles, Esther frissonna doucement. Mais elle ne voulut pas répondre. Elle ne croyait pas encore à la réalité de ce qu'elle voyait, de ce qu'elle entendait. Elle pensa : Je rêve, tout va se dissiper à mon premier mot. Et elle eût donné sa vie pour prolonger le charme.

— En pensant, reprit Clément, que je pourrais avoir sur vous quelque influence, que vous auriez à cœur de me satisfaire, et que, si je vous suppliais de ne pas rester dans cette pieuse maison, vous consentiriez à en sortir, votre père s'est-il donc trompé?

Esther, épouvantée et enivrée, continua à se taire; mais de la tête elle fit : Non.

— Ainsi donc vous me ferez cette grâce de ne pas persister dans vos idées. Je vous en remercie.

Il s'approcha d'elle, et si près, qu'elle sentait le parfum léger de ses vêtements, et qu'elle tremblait d'émotion, car maintenant elle ne doutait plus que ce fût lui, vraiment lui, qui était à ses côtés, et qui exigeait de si douces choses. Alors, d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas, sa voix d'amour qui avait si peu trouvé de cruelles, il murmura :

— Est-ce donc vrai, Esther, que c'est à cause de moi que vous étiez entrée au couvent?

Il sembla à la jeune fille que son cœur fondait dans sa poitrine; des pleurs, oh! délicieux, ceux-là, coulèrent de ses yeux, et de ses lèvres tremblantes elle laissa tomber cet aveu :

— Ne le saviez-vous pas?

— Oui, je le savais, dit-il, et j'ai à obtenir mon pardon de vous y avoir laissée si longtemps. Mais, si vous y consentez, j'aurai pour cela toute ma vie. Il s'inclina gravement : Esther, le marquis de Pont-Croix ne pouvait prétendre à la main de Mlle Nuño. Mais vous avez donné tout ce que vous possédiez à ceux qui n'ont rien, et vous voilà aussi pauvre que moi. Voulez-vous me faire le grand honneur de devenir ma femme?

Il lui tendait sa main, grande ouverte. Elle y plaça timidement la sienne, puis, succombant sous le fardeau de son bonheur inespéré, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Clément, et sanglota avec délices.

. . . . . .

Vers la fin d'avril, par une déjà chaude matinée de printemps, devant la grille de la Commanderie, une vingtaine de rabatteurs, cinq gardes et quelques valets de chambre, bottés jusqu'au ventre, ceinturés de cartouchières, armés de fusils, stationnaient, attendant la fin du déjeuner qui réunissait, chez le marquis de Pont-Croix, une demi-douzaine de chasseurs conviés à une destruction de lapins. Un clair soleil dorait les bois verdissants, des violettes et des verveines émaillaient l'herbe des fossés, et la Marne, claire comme une lame d'acier, coulait, paisible, sous les saules. Un mouvement se fit dans la foule de ceux qui attendaient : la porte de la maison venait de s'ouvrir, et Méta, folle de joie, aboyant et tournant, s'était élancée, précédant les chasseurs dans le jardin. C'étaient le prince de

Faucigny, Termont, La Brède, du Tremblays. Burat, et le beau Gaston Francfort. Tous les familiers de la Chevrolière, moins Brucken et Mme del Péral. Les derniers, Nuño donnant le bras à sa fille, et enfin Clément suivi de Célestin. Tous vêtus de costumes de ville, en souliers et en petites guêtres, la badine à la main, comme pour une promenade. Pont-Croix s'était avancé et avait appelé :

— Briffaut!

L'ancien braconnier, promu garde de la Commanderie, et portant la livrée de son maître, accourait la casquette à la main.

— Par où commençons-nous? demanda le marquis.

— Monsieur Clément, dit le garde, m'est avis que nous prenions tout de suite la Charbonnière : le vent vient de Carnetin... Si nous avons une chance de tirer les sangliers qui labourent la plaine, toutes les nuits, c'est en battant les épines noires de la Mare-Plate... Ils s'y remettent au matin, pour pouvoir y souillarder à leur aise à la tombée du jour...

— Vous entendez, Messieurs, dit Clément...

— Eh! fit Nuño, vous avez donc pris ce garçon-là à votre service, mon gendre?...

— C'est la seule manière que j'aie trouvée de l'empêcher de braconner... Il m'a fait le sacrifice de sa liberté...

— Et son camarade maître Rabarrot... Rabarron...

— Rabasson?... Il a quitté le pays... Il travaille maintenant du côté de Melun...

— Heureuse préférence! dit Burat.

— On s'en apercevra à Sivry et à Vaux...

— Eh bien! Messieurs, si vous voulez bien, nous allons partir. Il y a un petit quart d'heure de marche... Termont, avez-vous une paire de balles?

— Oui, cher ami. Mais vos sangliers, je n'y crois pas. On ne les rencontre jamais quand on les cherche... J'ai plus de confiance dans les lapins...

— On a fait un arrêt de nuit aux Cinquante-Arpents... On doit trouver au moins cinq ou six cents lapins en plaine...

— Nous allons nous amuser... En route!

Nuño, se tournant vers sa fille, lui dit en riant :

— Est-ce que tu nous accompagnes, Esther?

— Mon père, vous savez bien que je vais toujours avec Clément...

— Tu finiras par chasser.

— Si cela lui plaît, peut-être.

Nuño poussa un soupir, et, marchant auprès de sa fille, il la regarda avec une satisfaction mêlée d'envie. Fraîche, très embellie, fortifiée par la vie au grand air, la jeune marquise allait d'un pas ferme sur la route. Ce n'était plus l'Esther des derniers temps : soucieuse, inquiète, malheureuse, il fallait bien l'avouer. C'était une femme sûre du présent, sûre de l'avenir. Le banquier, soufflant, s'appuya au bras de sa fille, et, après un moment de rêverie :

— Alors, vous ne viendrez jamais à Paris, ton mari et toi?

— Je ne sais pas. Nous n'en avons envie ni l'un ni l'autre. Nous sommes si bien ici!

— Vous ne vous ennuyez pas?

— Avons-nous le temps? Nous nous levons tôt, nous sortons avant déjeuner. Moi, je vais à Précigny visiter mon asile, causer avec l'abbé Pierquin...

Un nuage passa sur le visage de Nuño. Il n'avait pas encore pardonné au prêtre.

— L'après-midi, Clément chasse, pêche, ou fait de la peinture. Et je ne le quitte pas... Le soir, nous tombons de sommeil, après dîner, et nous avons de la peine à gagner dix heures. Voilà notre existence. N'est-elle pas remplie?

— Mais vous êtes bien à l'étroit à la Commanderie... Écoute, Esther, de la fortune qui te vient de ta mère il reste quinze cent mille francs, qui sont déposés à la Banque... Ton mari, j'en suis sûr, regrette toujours la Chevrolière. Je te la donnerais bien... Mais, s'il allait ne pas accepter? Cela me contrarierait et te ferait de la peine... Veux-tu que je te la vende? Tends la main : pour tes quinze cent mille francs, le domaine est à toi...

Esther pâlit de plaisir. Elle leva sur son père des yeux rayonnants de joie, et dit :

— Mais, mon père, la Chevrolière vaut plus du double!...

— Ça, c'est mon affaire... Topes-tu?

Elle ne topa pas. Elle lui sauta au cou, devant tous les rabatteurs, avec un tel élan que des larmes mouillèrent les yeux de Nuño :

— Ah! ma mignonne, dit-il, je te dois, maintenant, du retour... Si tu voulais seulement être un peu plus indulgente pour cette pauvre Manuela...

Esther devint sérieuse, et dit :

— Mon père, il avait été promis que le nom de Mme del Péral ne serait plus prononcé entre nous...

— Esther... Je t'assure qu'elle mérite un peu de reconnaissance... Elle m'a bien conseillé...

— Je le sais... Aussi ne vous parlerai-je jamais d'elle. Moyennant cela, je crois qu'elle et moi nous serons quittes.

Nuño baissa les yeux et n'insista pas. Il aimait toujours bien Manuela. Mais, depuis que sa fille était marquise, elle lui imposait singulièrement, et peut-être n'attendait-il que d'avoir des petits-enfants pour se ranger d'une façon définitive. Il pensait souvent, depuis quelque temps, que les fils d'Esther, s'ils étaient nobles comme des Pont-Croix, seraient riches comme des Nuño. Et cela le faisait tressaillir d'orgueil. Il se disait : Ils trouveront chacun une cinquantaine de millions dans leur berceau. Et leur père, qui est un homme plein de cœur, ne les détournera pas de m'aimer. L'aîné sera comte, pour tout de bon, pas comme moi! Et s'il y a une fille... Celle-là, il faudra qu'elle soit au moins duchesse!

La colonne, en s'arrêtant, interrompit les rêves de Nuño. On était auprès de la Mare-Plate : Briffaut et les gardes emmenaient les rabatteurs par un faux-fuyant. Clément plaçait les tireurs. Il se tourna vers son beau-père et lui dit :

— Monsieur Nuño, régulièrement, vous devriez faire les honneurs : nous sommes ici chez vous.

Sélim et Esther échangèrent un malicieux regard. Le banquier dit :

— Bah! Agissez comme si vous étiez le maître.

Silencieusement, les chasseurs suivaient la ligne, s'arrêtant chacun à l'affût désigné. Arrivé à l'extrémité, Clément, accompagné de sa femme et de la chienne noire et blanche, se posta en retour, presque au bord de la plaine. De là, par une échappée, ménagée dans les futaies du parc, il apercevait la Chevrolière, avec ses grands toits et son beffroi. Ses yeux ne pouvaient s'en détacher. Mais il était sans colère contre son possesseur actuel. Toutes ses rancunes avaient disparu. Nuño avait pleuré devant lui, s'était montré bon homme et tendre père. Il le jugeait mieux. Et puis, il avait pour Esther une profonde estime et une grande tendresse. Il se retourna vers elle, et la vit assise sur le gazon du fossé, caressant la chienne couchée à ses pieds.

— Vous regardiez la Chevrolière? dit-elle. Soyez sincère, Clément, vous la regrettez toujours?

— Je ne regrette rien, ma chère, surtout quand je suis auprès de vous.

Esther balança sa tête en souriant :

— Oh! Je sais que vous êtes aimable, galant, et affectueux, à souhait... Mais vous regrettez tout de même la Chevrolière... Et n'est-ce pas compréhensible? C'est là que vos parents ont vécu, que vous êtes né... Clément, voulez-vous la Chevrolière?

Pont-Croix pâlit légèrement, et à demi-voix :

— Esther, ne plaisantez pas sur un pareil sujet. Vous me faites de la peine.

Elle se leva vivement, lui prit la main, et, le regardant avec une vive affection :

— Dites un mot, Clément, et la Chevrolière est à nous. Il me restait une grosse somme, contre laquelle, tout à l'heure, papa m'a offert de me céder votre domaine... Me permettez-vous de ratifier ce marché?

Il ne répondit d'abord pas. Ses yeux, fixés sur Esther, se mouillaient, et ses lèvres tremblaient. Il se domina et dit :

— C'est une libéralité de votre père? Allons! Puisqu'il est dit que je vous devrai tout, chère enfant, acceptons. La fierté sied aux pauvres, mais, ainsi que de toutes les meilleures choses, il n'en faut pas abuser!

Esther lui sourit, et, rayonnante de joie, comme si c'était son mari qui lui accordait une faveur :

— Oh! Clément, que vous êtes bon!

Ils étaient bien seuls, dans ce coin de forêt, et, sur cette terre de la Chevrolière, redevenue sienne, il sembla à Pont-Croix que la brise murmurait : Voilà notre maître, que la route s'élargissait pour lui livrer passage, que les arbres se courbaient pour le saluer. Et, pensant à tout ce qu'Esther avait fait pour lui donner ce bonheur, il l'attira, et, dans un baiser, lui murmura : Merci!

Au lointain, les trompes des gardes sonnaient, annonçant la marche en avant des rabatteurs. De vagues bruits : courses précipitées, arrêts brusques, frôlements mystérieux, animaient les profondeurs des taillis. Des détonations éclatèrent, rares d'abord, puis,

tout le long de la ligne. Peu à peu, se déroulant au-dessus de la fusillade, des nuages bleus montèrent et se fondirent dans l'azur du ciel, encens brûlé par de fervents disciples en l'honneur de Nemrod.

Les Abymes, 1891. — Paris, 1892.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 28532.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED